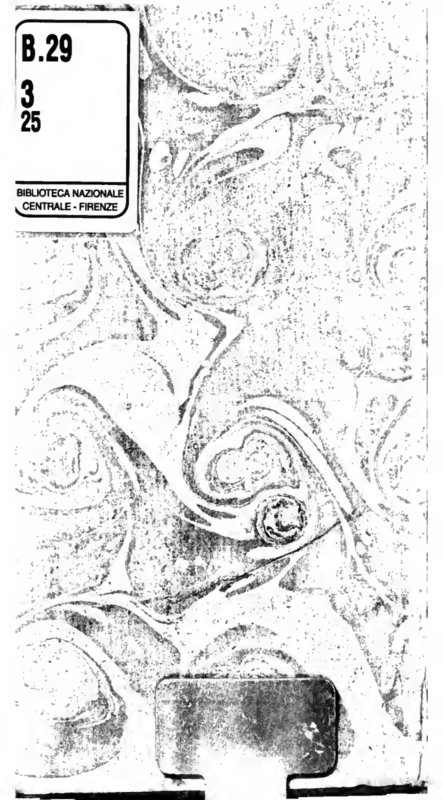



B.29
3
25
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE



VOYAGE
EN ITALIE,

CONTENANT l'Histoire & les Anecdotes les plus singulieres de l'Italie, & sa description ; les Usages, le Gouvernement, le Commerce, la Littérature, les Arts, l'Histoire Naturelle, & les Antiquités ; avec des jugemens sur les Ouvrages de Peinture, Sculpture & Architecture, & les Plans de toutes les grandes villes d'Italie.

PAR M. DE LA LANDE.

Seconde Edition corrigée & augmentée.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



.... Mi giovera narrar' altrui
Le novità vedute, e dir', io fui.
Gier. Liber. XV, 38.



VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE I.

Quartier des Catacombes de Naples.

SAN SEVERO est une église de Cordeliers conventuels, située 350 toises au midi du château dont nous venons de parler, près de S. Gennaro (Nº. 3). On voit dans l'église, du côté de l'évangile, une des entrées des fameuses catacombes de Naples, connues sous le nom de *Cimeterio di S. Gennaro*, parce

que S. Janvier y fut autrefois enseveli. Il y a trois autres entrées, qui sont celles de *Santa Maria della Sanità* (N°. 4), de l'*Ospizio di S. Gennaro al Cimiterio*, & de *Santa Maria della Vita*, église des Carmélites. La nouvelle église de S. Severo, est sur la montagne où étoit creusée l'ancienne église; on y voit près du grand autel le tombeau où fut enseveli S. Sévere du temps de Constantin, avant d'être porté à S. Georges, où il repose actuellement.

LA SANITA (N°. 4) est un grand & magnifique couvent de Dominicains, ainsi appellé non par la salubrité de l'air, car c'est un quartier bas & resserré, mais à cause du grand nombre de guérisons miraculeuses attribuées à S. *Gaudioso*, qui avoit été enterré au même lieu. Il y avoit autrefois dans la grotte une écurie & une cave; on y trouva en 1569 une image de la Vierge, qui s'y conserve encore, & qui devint célebre. Le cardinal *Mario Caraffa* donna l'endroit aux Dominicains pour s'y établir; ils y trouverent beaucoup de tombeaux antiques & d'inscriptions grecques; & ils y firent bâtir une église de forme ronde avec une grande coupole. Elle est

ornée de tableaux précieux, dont plusieurs sont de Giordano. Le tabernacle est de cryſtal de roche, orné de bronzes dorés, & il renferme un autre petit tabernacle en-dedans, porté par quatre Anges auſſi de bronze doré, & douze chandeliers de cryſtal travaillés par le frere Marino du même ordre. Le tréſor de la ſacriſtie eſt extrêmement riche, on y voit un reliquaire, deux croix, & des calices, de cryſtal, un bel oſtenſoir, composé d'une figure de Noé en argent, qui ſoutient une arche d'or; une colombe qui en ſort avec ſa branche d'olivier, porte le cercle de diamans dans lequel on place la ſainte hoſtie.

L'entrée des catacombes eſt ſous le grand autel; on l'a ornée de peintures & de ſtucs dorés, avec douze autels de marbre; mais cette partie des catacombes ne communique plus avec celle de S. Janvier dont nous allons parler.

L'HOSPICE de S. Janvier, S. *Gennaro de' Poveri*, *extra mœnia*, ou de S. Janvier *al Cimiterio* (N°. 3), eſt 350 toiſes au midi de Capo di Monte, bâti dans l'endroit où ce Saint fut enſeveli, de même que S. Gaudioſo & beaucoup d'autres, dont le duc de Bénévent S. Janvier des Catacombes.

fit enſuite enlever les reliques : l'égliſe paroît très-ancienne ; elle fut bâtie par S. Sylveſtre, évêque de Naples. S. Athanaſe en 885 y joignit un monaſtere qui depuis a été réuni à l'abbaye du mont Caſſin. De pieux Napolitains y firent conſtruire enſuite pluſieurs édifices pour ſervir de lazaret dans la peſte de 1656. Le vice-roi, Pierre d'Arragon, en augmenta les bâtimens ; il y fit faire auſſi deux conſervatoires pour les filles, & un hôpital pour renfermer les mendians qui troubloient le ſervice divin dans les égliſes, & qui rendoient les rues impraticables.

Aux deux côtés de la porte de l'égliſe il y avoit des orangers en pleine terre, d'une groſſeur & d'une élévation ſurprenante, mais ils n'exiſtent plus. Cette égliſe eſt ancienne, mais elle a été décorée à la moderne, avec une porte de marbre antique & un autel auſſi de marbre. Sur un des pilaſtres de l'égliſe, il y a une inſcription à l'honneur d'un boucher, nommé *Marco di Lorenzo*, qui dans le dernier ſiecle, fit une fortune conſidérable, & laiſſa la plus grande partie de ſon bien à cet hôpital.

LES CATACOMBES de S. Janvier, ainsi appellées, parce qu'elles ont une entrée dans cette église, sont fameuses; elles sont bien plus grandes & plus belles que celles de Rome, qui sont taillées dans un gravier ou sable tendre, & qui sont basses & étroites. Celles de Naples passent pour avoir deux milles de longueur; on assure qu'elles s'étendent jusqu'à Monte di Leutrecco, mille toises au N. E. de Ponte di Poggio Reale (N°. 54); d'autres disent depuis *S. Efremo vecchio*, église de Capucins, qui est du côté de *Capo di Chino*, sur le chemin de Capoue, jusques du côté de S. Efremo nuovo (N°. 5), vers *la Salute*, où elles ont servi de sépulture pour les pestiférés; on a même cru, mais sans aucune vraisemblance, qu'elles alloient jusqu'à Pouzol, & que c'étoit le lieu des sépultures pour les villes qui étoient sur la côte. Actuellement on ne peut en parcourir qu'une très-petite partie. Ces souterrains ne s'étendent pas sous la ville, ainsi que ceux de Rome; ils sont pratiqués au nord de Naples au travers d'une montagne, & creusés les uns sur les autres; ils ne sont pas, comme on l'a dit plusieurs fois, taillés dans le

Catacombes de Naples.

roc vif, mais en partie dans la pierre, dont on se sert à Naples pour bâtir, & en partie dans une terre compacte, ou, pour mieux dire, dans une espece de sable d'un jaune roussâtre, ferme, & même dur dans certains endroits, qui est une véritable pouzolane durcie, qu'on prendroit quelquefois pour du tuf.

Il y a trois ordres de galeries ou trois étages, l'un au-dessus de l'autre; on en trouve le plan dans la description de Naples, par Celano, mais les tremblemens de terre en ont fermé les issues; on ne va même plus dans l'étage inférieur.

Depuis l'entrée des Catacombes on marche long-temps par une rue droite qui a dix-huit pieds de large, & dont la voûte, dans sa plus grande élévation, peut avoir à-peu-près quatorze pieds de hauteur: cette voûte devient ensuite irréguliere, & semble avoir été percée au hasard dans la montagne, ainsi que diverses autres rues plus petites & plus ou moins élevées, dans lesquelles elle communique de tous côtés. Ces souterrains ressemblent assez pour la distribution aux fouilles de nos carrieres; on y trouve des chambres, des culs-de-sacs & des carre-

fours, au milieu desquels on a laissé des piles ou des massifs, pour empêcher l'éboulement des terres.

Parmi ces différentes salles souterraines il s'en trouve qui paroissent avoir été des chapelles ; selon toutes les apparences elles n'ont jamais été fermées, & attendu l'infection que ces souterrains devoient produire, elles n'ont pu servir probablement qu'à y réciter quelques prieres dans le temps qu'on enterroit les morts. Deux de ces chapelles qui sont les premiers objets qui se présentent quand on est entré dans les catacombes, contiennent des autels de pierre brute, & quelques peintures à fresque très-mauvaises, d'un goût gothique, mais dont les couleurs sont encore assez vives ; elles représentent la Vierge & des Saints, & paroissent être du dixieme siecle.

Dans toute la largeur des murs on apperçoit des deux côtés une quantité prodigieuse des cavités percées horizontalement; on en voit quelquefois cinq, six & même sept les unes au-dessus des autres. Ces cavités sont toutes assez grandes pour recevoir un corps humain, mais non pour un cercueil ; il paroît qu'on

ne les faisoit que sur la grandeur de ceux qu'on devoit y mettre, tant les mesures en sont variées ; on en apperçoit pour tous les différens âges, & il s'en trouve de si petites qu'elles n'ont pu servir qu'à des enfans. Lorsque les corps y étoient déposés, on fermoit l'entrée de ces trous avec une longue pierre plate, ou avec plusieurs grandes tuiles rapprochées & scellées à chaux & à ciment. Dans bien des endroits on rencontre des chambres avec des niches où l'on dressoit les corps; ces niches étoient peut-être des sépultures particulieres de certaines familles ; elles ont presque toutes au fond & par terre, un ou deux cercueils en forme d'auges. On y voit aussi des tombeaux, dont plusieurs sont revêtus de mozaïques du bas âge ; il y en a même qui n'ont point été ouverts.

Les trous ou les niches, dont je viens de parler, sont vides, les cadavres en ayant été enlevés ; & si l'on apperçoit encore des ossemens dans certains lieux, on assure que ce sont les restes des corps qu'on y mit lors de la derniere contagion.

Les Catacombes ont été jusqu'à présent très-mal examinées par les voya-

geurs : un lieu qui n'inspire que l'horreur & l'effroi, un labyrinthe souterrain dans lequel on craint de s'égarer, & où l'on ne peut rien découvrir qu'avec des flambeaux qui peuvent s'éteindre à chaque instant ; le peu de confiance qu'on a dans les guides, les exemples que l'on raconte de plusieurs personnes qui n'en sont jamais revenues, sont des circonstances qui dégoûtent les voyageurs, en sorte qu'on n'a vu les Catacombes que très-superficiellement. Les terres qui se sont écroulées dans une rue d'en-bas, empêchent d'y pénétrer bien avant; il n'en est pas de même dans la galerie qui est au-dessus de celle-ci, on peut s'y promener plus long-temps & y pénétrer fort avant ; mais il est bon de se munir d'un briquet pour le cas où la lumiere des conducteurs viendroit à s'éteindre, de porter avec soi beaucoup plus de flambeaux qu'il n'en faut pour le temps que l'on veut y rester, & de ne pas s'en tenir aux flambeaux des conducteurs ; ce ne sont que de vieilles cordes ou des méches trempées dans de la résine, dont ils prennent un ou deux paquets, & qu'ils allument successivement lorsqu'une est prête à s'éteindre.

L'opinion la plus générale sur les Catacombes, est qu'elles ont été fouillées par les Chrétiens pour s'y retirer dans les temps des persécutions, y célébrer les sacrés mysteres en secret, & en faire le lieu de leur sépulture. Mais est-il possible qu'on eut pu creuser de pareilles excavations sans être apperçu ? Sous quelle protection les Chrétiens auroient-ils pu conduire ces travaux immenses à leur perfection, sans être troublés dans leurs entreprises, eux qui étoient alors pauvres, méprisés, décriés & persécutés ? Peut-on imaginer que des milliers de personnes se fussent cachées sans que le gouvernement parvint à le savoir, & qu'elles eussent cherché à se mettre en sûreté, dans un lieu dont l'entrée seule étant fermée, eût pu les faire périr tous ensemble : enfin les Chrétiens des premiers siecles étant presque tous des esclaves, des gens de la lie du peuple & en butte à la haine publique, comment auroit-il pu se faire qu'on n'eut pas découvert le lieu où ils tenoient leurs assemblées ? ceux qui, abandonnant le Christianisme retournoient à la religion païenne, n'auroient-ils pas donné connoissance du lieu de la retraite de ceux

dont ils devenoient eux-mêmes les plus grands ennemis ? On dit aussi que les Chrétiens avoient creusé ces Catacombes pour y faire leur sépulture, afin que leur corps ne fussent pas mêlés avec ceux des Païens : mais ont-ils pu être en assez grand nombre dans une ville telle que Naples ? Burnet dans son voyage d'Italie, & plusieurs autres Protestans ont réfuté cette opinion avec solidité : ils ont prouvé, ce me semble, que ces souterrains étoient des cimetieres publics, dans lesquels on enterroit indistinctement les morts, de quelque religion qu'ils eussent été, parce qu'en effet l'on y trouve des marques fréquentes du paganisme ; le fait est constant, quoique M. l'abbé Richard l'ait encore nié dans son voyage d'Italie. Les sépultures étoient hors de la ville suivant la loi des douze tables ; on le voit par les cimetieres de Rome à sainte Agnès & à saint Sébastien (*M. Terrasson*, Hist. de la Jurisprudence Rom. Part. II. § 12. Cicéron *de Legibus*, L. II). Il est vrai que les Romains ont eu pendant quelques siecles l'usage de brûler les corps, mais dans les premiers siecles de Rome on les enterroit, & l'on

revint ſous les premiers empereurs à cet ancien uſage, dont peut-être on ne s'étoit jamais départi pour les gens du peuple; on en peut juger par deux paſſages de *Feſtus Pompeius*, où il parle de la ſépulture des eſclaves : *Puticulos antiquiſſimum genus ſepulturæ appellatos, quod ibi in puteis ſepelirentur homines, qualis fuerit locus quo nunc cadavera projici ſolent extra portam Eſquilinam; quæ, quod ibi puteſcerent, inde prius appellatos exiſtimat puticulos Ælius Gallus, qui ait antiqui moris fuiſſe ut patres familias in locum publicum extra oppidum mancipia vilia projicerent, atque ita projecta quod ibi ea puteſcerent nomen eſſe factum puticuli. . . . veſpæ & veſpillones dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, . . . quia veſpertino tempore eos efferunt qui funebri pompâ duci propter inopiam nequeunt.* Ainſi les Catacombes furent le lieu de la ſépulture de la plupart des Chrétiens & des martyrs, comme des autres gens du peuple.

On y a trouvé des monumens en marbre, avec des inſcriptions grecques & latines, on les a ſciés pour faire le pavé de l'égliſe, que nous avons décrite ci-

deſſus, & Celano dit qu'on ne peut voir ſans verſer des larmes, ce pavé parſemé de caracteres antiques, qu'on ne ſauroit plus déchiffrer.

En 1784, on a découvert auſſi de vaſtes ſouterrains près de Palerme, & M le prince de Torremuzza nous en promet la deſcription. Tout cela n'étoit dans l'origine que des excavations de ſable, *Arenaria*, ou des eſpeces de carrieres. Plus on examine ceux de Naples, plus on s'apperçoit qu'ils ne peuvent avoir été creuſés pour d'autres objets : tout l'indique, la nature du ſable que l'on en tire, qui eſt de véritable pouzolane, les ſinuoſités des routes, qui n'ont été occaſionnées que pour ne pas perdre les veines de ce ſable ſi recherché, à cauſe de ſa dureté dans les conſtructions ſous l'eau. Il eſt vrai que ces ſouterrains ſont bien vaſtes, mais on n'en ſera pas étonné, ſi l'on a vu les carrieres de l'Obſervatoire à Paris, & ſi l'on conſidére la grande conſommation que l'on devoit faire de *Pouzolane* pour les édifices de la ville de Naples & de tous les lieux circonvoiſins qui furent ſi fréquentés par les Romains, & couverts de tant de conſtructions pro-

digieuſes. Enfin ces mines étant épuiſées & ces ſouterrains devenant inutiles, pouvoit-on en faire un meilleur uſage que d'y enterrer les morts, & de les faire ainſi contribuer à la ſalubrité de l'air de la ville, en portant les ſépultures hors de ſon enceinte ?

MATER DEI, égliſe où eſt le noviciat des Servites, eſt belle & très ornée ; elle donne le nom à un fauxbourg, appellé *Borgo di Mater Dei*, contigu à celui des Vierges (N°. 8).

Près de l'égliſe des Auguſtins déchauſſés, on montre la maiſon du célebre docteur appellé *Mario Schipano*, qui excelloit dans les langues; il étoit ami de *Pietro della Valle*, qui lui adreſſoit les relations de ſes voyages, & il avoit une bibliotheque fameuſe de livres grecs & arabes.

Entre la Sanità & les Auguſtins, on trouve une maiſon de M. Maio, où l'on voit cette inſcription dans la cour :

Hinc ager, hinc urbs eſt; ſunt ſua faſtidia
Cuique.
Cùm placet, hinc agro, cùm placet urbe
fruar.

STUDI PUBLICI (N°. 13), bâti-

ment où étoit l'univerſité, vis-à-vis la porte de Conſtantinople, & ſur la place appellée *Largo delle Pigne ;* il avoit été commencé par le vice-roi comte de Lemos, ſur les deſſins du cavalier Fontana, pour des exercices militaires, mais le manque d'eau fit qu'on ne l'acheva point ; enſuite on l'abandonna pour l'uſage des études ; Don Pierre de Caſtro, fils & ſucceſſeur du comte de Lemos, en fit l'ouverture ſolemnelle en 1616.

Dans la ſuite on ôta ce bâtiment à l'Univerſité pour y placer des troupes, & l'on tranſporta les études au couvent de S. Dominique ; car en général les vice-rois Eſpagnols ne firent pas grand cas des ſciences, & elles languirent beaucoup ſous leur adminiſtration. Mais enfin ce bâtiment a été rendu à l'Univerſité ſous Don Carlos. La porte du milieu eſt ornée de grandes colonnes, avec les armes du roi & une inſcription en marbre du pere *Orſo*, Jéſuite, qui a été critiquée par *Laſena : Publicæ eruditioni , hominum completrici , Gymnaſia regia.* La façade eſt auſſi ornée de pluſieurs ſtatues antiques tirées de Pouzol. On y voit le ſquelette d'un

grand éléphant, que le sultan avoit envoyé à Don Carlos.

Université. L'UNIVERSITÉ de Naples est la seule en Italie où l'on jouisse d'une véritable liberté, ce qui est un effet de la constitution du gouvernement : on y peut avancer sans rien craindre toutes sortes d'opinions philosophiques, pourvu qu'elles ne choquent point ouvertement les loix établies dans le royaume : on y enseigne toutes les sciences, la théologie, la médecine, la politique, le droit-civil, les mathématiques, la philosophie, l'histoire, les humanités & les langues orientales (a).

M. le marquis de la Sambuca y a fait établir des chaires de marine, de géographie, de physique, d'histoire naturelle, d'agriculture, & il a augmenté les revenus de plusieurs autres chaires. Il a fait faire dans ce bâtiment en 1779, un bel escalier, & une salle pour la bibliotheque. On se propose d'y placer le cabinet de Portici, & celui de Capo di Monte, la bibliotheque des Farnese, augmentée de celles des Jésuites ; enfin

(a) *Istoria dello Studio di Napoli. Paolino.* 1753, 2 vol. in-4°.

l'académie de peinture qui est actuellement à S. *Carlo alle Mortelle* ; ce projet littéraire fait honneur à M. le marquis de la *Sambuca*.

L'imprimerie qui tient au bâtiment de l'université, *Stamperia Simoniana*, est une espece de rendez-vous littéraire, où beaucoup de gens d'esprit vont causer sur le soir; j'y ai vu M. Genovese & plusieurs autres gens de lettres dont je parlerai plus bas.

SANTA TERESA *de gli Scalzi*, ou MADRE DI DIO est une église de Carmes déchaussés, placée dans une belle rue derriere le bâtiment des études. Cette église est très-ornée, le grand autel est sur-tout remarquable par la beauté du travail & la richesse de la matiere ; le tabernacle est en forme de temple, avec des bas-reliefs en bronze doré, & un grand nombre de pierres précieuses. La chapelle de sainte Therese a été décorée sur les dessins du cavalier Cosmo, & les fresques sont de Massimo ; la statue de la Sainte est d'argent. Dans la chapelle de saint Jean de la Croix, il y a un tableau de Jacques del Po, qui représente la bataille de Prague, dont le gain fut attribué à l'intercession

du P. Dominique de Jesu-Maria. La bibliotheque est considérable; le bâtiment des religieux est très-vaste, ils ont un grand jardin & des terrasses, d'où l'on a une très-belle vue.

LA VERITA, sainte Marie de la Vérité, est une église d'Augustins déchaussés, où il y a de bonnes peintures; c'est dans la chapelle des *Schipani* où est enterré le savant Mario Schipano, dont nous avons indiqué la maison ci-dessus.

S. EFREM, *Eframo* ou *Jefremo nuovo* (N°. 5), appellé aussi S. Eusebio nuovo, ou la Conception, couvent de Capucins, où il y a une bibliotheque vaste, & des manuscrits rares qui leur ont été laissés par J. B. Centurione. Il y a près de ce couvent plusieurs palais considérables.

En allant du côté de la *Salute*, couvent de Franciscains (près du N°. 5), on voit sur la hauteur la maison d'un physicien célebre, Jean-Bapt. Porta, possédée aujourd'hui par la famille des Constanzi qui lui a succédé; ce fut un des plus illustres Napolitains. Son livre de la magie naturelle est rempli de choses très-singulieres pour son temps; on y trouve véritablement l'idée de la cham-

Porta, physicien célebre.

bre obscure & celle du télescope, de maniere que bien des auteurs l'ont cité comme le premier inventeur des lunettes d'approche, dès l'an 1594, ou 15 ans avant qu'on eût fait de ces lunettes en Hollande & en Italie. Il a fait beaucoup d'autres ouvrages. La maison où il étoit né est auprès des *Pii Operarii*, vers la place de la Carità du côté de la rue de Tolede.

IL SACRAMENTO, ou sainte Madeleine de Pazzi, est un couvent de Carmélites, dont l'église est riche, ornée de tableaux qui ont été laissés par Gaspard Roomer. Le tabernacle est de pierres dures assemblées par des bronzes dorés.

En revenant près de *Porta Alba* on trouve S. *Dominique de Soriano*, église très-ornée; la coupole est du Calabrese; la chapelle du Rosaire est ornée de marbres, le tableau est de *Giordano* : l'église est très-riche en argenterie; elle est réservée pour les Dominicains de la province de Calabre.

Bibliotheque Tarsia.

Près de la porte de Medine (N°. 25), il y a un fort beau palais des princes de *Tarsia*, où l'on voit une collection de tableaux précieux. La bibliotheque de ce palais est remarquable par la multitude

de bons livres, & même par la richesse & les ornemens des salles qui la contiennent : tout y est sculpté, doré, ou couvert de portraits des hommes illustres. Elle renferme aussi des instrumens d'astronomie; c'est le seul endroit de Naples où j'aie vû un quart-de-cercle; il a trois pieds de rayon, il a été fait en Angleterre, & il est de la meilleure construction; M. Sabatelli y traça en 1749, une très-bonne méridienne, aussi grande que celle du P. Carcani au Collége royal, & il y a fait plusieurs observations astronomiques. On y trouve encore d'autres instrumens de mathématiques & de physique, une machine pneumatique, un planetaire, des graphometres, &c. Ce fut Ferdinand-Vincent Spinelli, prince de Tarsia, mort en 1752, qui forma cette bibliotheque; en 1746 il la consacra à l'utilité publique; elle est ouverte trois jours de la semaine, matin & soir; il y a peu de seigneurs qui aient fait un si bel usage de leur fortune; & s'il avoit vécu, il auroit été plus loin.

FOSSE DEL GRANO est un magasin de blés, ou un grenier d'abondance, situé sous les murs de la ville; il fut bâti

u temps de Charles-Quint, sur les desins de Jules-César Fontana; on y rassemble du blé qui se vend aux boulangers, il en peut contenir 200 mille *tomoli*, ou 64 mille setiers; il y a un autre magasin près du port, on l'appelle la Conservazione. On en bâtit un plus considérable au-delà du pont de la Madeleine, à l'endroit appellé les trois Tours. Cependant la plupart des habitans de Naples achetent du blé & de la farine au marché, ou ailleurs, & font du pain chez eux; la ville en fait distribuer à un prix fixe & invariable, mais dans les temps d'abondance on le trouve trop cher, & on le laisse; dans les temps de disette elle ne peut fournir assez. Comme la population de Naples a beaucoup augmenté depuis deux siecles, il étoit fort utile d'augmenter ces greniers d'abondance; il seroit à souhaiter qu'on put former une provision assez considérable pour ne plus éprouver comme en 1764, toutes les horreurs de la famine, mais cette provision seroit énorme pour une aussi grande ville.

CHAPITRE II.

De la rue de Tolede & des environs.

APRÈS avoir ainſi parcouru toute la partie haute de Naples, nous revenons à la ville baſſe du côté de la mer; c'eſt la partie de Naples la plus commerçante, la plus peuplée.

En partant de la place appellée *Largo del Caſtello*, on trouve la rue des Catalans, *Rua Catalana*, qui conduit juſqu'au port, & l'égliſe appellée la *Pietà de' Torchini*, c'eſt-à-dire, l'hôpital des Enfans bleus; il y a dans l'égliſe une coupole peinte par Giordano, où l'on admire ſur-tout un Chriſt avec ſa croix vu de bas en haut, dont la perpective eſt très-ſavante. Il y a dans l'intérieur de la maiſon une congrégation qui eſt ornée de tableaux par Giordano, Vaccaro & Matteis.

Une petite rue conduit à l'endroit où étoit le théâtre S. Barthelemi. Philippe II, vers l'an 1580, avoit accordé le quart du

bénéfice de ce théâtre à l'hôpital des Incurables, comme on le voyoit par une inscription en marbre qui étoit sur l'ancienne porte : ce théâtre a été démoli, & l'on y a bâti une église & des maisons particulieres.

La douane (nº 60) construite sur l'ancien arsenal, est un bâtiment remarquable, quoique d'une architecture médiocre; il donne sur une place où il y a une fontaine de marbre.

Dans une petite rue voisine, on trouve l'église de S. Jacques des Italiens, qui fut bâtie par un vœu des habitans de Pise après une victoire sur les Sarrasins, comme on le voit par une ancienne inscription; c'étoit l'église des chevaliers Espagnols de S. Jacques de l'Epée, avant qu'on eût bâti S. Jacques des Espagnols, qui est actuellement l'église de cet ordre ou de cette confrérie, près de *Largo del Castello.*

Dans une petite rue qui donne dans la rue du port, en montant vers l'endroit où étoit placé autrefois le *Seggio di Porto*, est l'hôpital de S. Onofrio; derriere lequel on voit des restes de l'ancienne lanterne du môle qui défendoit le port de Naples.

Parino obſerve que ce quartier du port, le plus ancien de la ville, eſt extrêmement rempli d'égliſes & de petites chapelles, ce qu'on attribue à la jalouſie des Napolitains, qui, du temps des François, ne vouloient pas laiſſer aller leurs femmes bien loin à la meſſe, & communément les y accompagnoient euxmêmes. Il me paroît tout auſſi naturel de croire que c'eſt un effet de la grande dévotion que les Italiens ont toujours eue, & de leur extrême empreſſement à racheter leurs péchés par les établiſſemens & les offrandes : au reſte la jalouſie des Napolitains eſt fort diminuée actuellement; mais il en reſte encore des veſtiges dans l'uſage où ſont les femmes d'une certaine aiſance, de ne ſortir jamais ſeules.

Une belle rue, appellée *Strada de' Lanzieri*, qui eſt du côté du port, rappelle l'uſage où l'on étoit à Naples de faire des jeux de lance & des tournois; cet exercice étoit familier à la nobleſſe de Naples, toujours guerriere & toujours occupée à ſe défendre contre ſes voiſins.

On y voit auſſi des rues très-commerçantes, quoique très-étroites, appellées

de'

'e' Mercanti, degli Orefici, de' Spadari, *'e' Ramajuoli*, &c. C'est comme une ›ire continuelle.

S. PIETRO MARTIRE, couvent de Dominicains fondé par Charles d'Anjou; est riche & commode; l'église est or- ée à la moderne, avec plusieurs cha- elles en marbre; dans le chœur on oit les tombeaux de Pierre d'Arragon, ere du Roi Alphonse I, qui fut tué d'un oup de canon, ceux de la reine Isabelle e Clermont, femme du roi Ferdinand, de Béatrix sa fille. Il y a dans le cloître ie source où l'on puise de l'eau pour le ›i, dans un réservoir fermé à clef; le ste de l'eau sert au public. Lorsque la ›ur est à Portici ou à Caserte, on y ›rte de cette eau tous les jours.

SEGGIO DI PORTO (n° 52) ou *Se- le di Porto*, est le lieu d'assemblée d'un ›s cinq corps de noblesse; il étoit établi us la maison des Gennari depuis le mps du roi Charles I, & il y avoit ng-temps qu'on souhaitoit de le trans- ›rter dans un endroit plus commode; ›st une des situations les plus agréables ı'il y ait à Naples, en face de la belle rue ›pellée *di monte Oliveto*, qui va depuis fontaine de Médine jusqu'à l'endroit

où étoit la porte du S. Esprit.

L'INCORONATA (n° 51). Cette église étoit autrefois un palais où l'on rendoit la justice; mais la reine Jeanne I, qui habitoit près delà, y ayant été couronnée le 23 mai 1331, avec Louis de Tarente son second mari, convertit ce palais en une église, à laquelle elle donna le nom de *Spina Corona*, qui depuis a été changé en celui d'*Incoronata*, en mémoire du couronnement de la fondatrice. Ce fut-là où Louis de Tarente institua l'ordre du Nœud en 1352. Pétrarque nous apprend que le célebre Giotto avoit peint cette église. Voici comme il s'exprime dans une de ses lettres : *Si terram exeas* (a), *Capellam Regis intrare non omiseris, in quâ conterraneus olim meus Giottus, Pictor nostri ævi princeps, magna reliquit manûs & ingenii monumenta.* On voit dans la voûte quelques restes de ces fresques de Giotto. Ces morceaux sont précieux par leur ancienneté: on n'y trouve pas, à la vérité, la composition & l'élégance du dessin; mais ils ont une certaine vérité, tant dans la couleur locale que dans les caracteres de têtes.

(a) Cette église étoit alors hors des murs.

Le portrait de la reine Jeanne & son
ouronnement, par le même Giotto, se
oient encore dans la chapelle du Crufix.

SANTA MARIA LA NUOVA, église
Récolets, *Zoccolanti*, qui fut bâtie en
268, par Charles I : elle contient des
bleaux & des statues que l'on cite à
aples ; mais la chose qui mérite le plus
être remarquée, est une adoration des
ages, de Giordano, peinte d'une maere très-gracieuse.

On voit dans la chapelle du grand
pitaine Gonzalve (a) le tombeau du machal de Lautrec, Odet de Foix, mort
faisant le siege de Naples en 1528.
étoit lieutenant-général de la ligue en
alie, contre l'empereur Charles-Quint ;
petit-fils de Gonzalve lui fit faire un
ausolée, & Paul Jove composa son
oge.

On trouve encore dans cette église
tombeau de Pierre Navarro, qui passe
ur avoir inventé l'art des mines.

En allant delà au couvent du Mont
livet, on trouve une fontaine de mar-

(a) Gonzalve rétablit la domination Espagnole à Nas en 1503, au préjudice des François, T. VI, p. 517.
mourut en Espagne en 1515.

bre, qui est presque au bas des escaliers de l'église, avec trois lions qui jettent l'eau dans un grand bassin, & au milieu la statue en bronze de Charles II, qui fit faire cette fontaine; elle est de Dominique-Antoine Cafaro.

Le palais du duc de Gravina Orsini (nº 43) est un des plus beaux qu'il y ait à Naples pour l'architecture; mais il n'a point été achevé.

On voit sur la même place la maison qu'habitoit le célebre botaniste *Ferrante Imperato*, qui donna en 1599 une histoire naturelle fort estimée. Il avoit aussi formé un beau cabinet d'histoire naturelle à Naples, mais il n'en reste presque plus rien.

Près delà étoit aussi la maison de *Valletta*, célebre jurisconsulte, très-savant dans les langues, & dont on faisoit grand cas parmi les gens-de-lettres; il avoit une très-belle bibliotheque.

MONTE OLIVETO (près du nº 43) est un des plus fameux couvens de la ville de Naples; il fut fondé sous le regne de Ladislas, vers l'an 1400, par Origlia, grand protonotaire du royaume, & enrichi par le roi Alphonse II. L'église est à la moderne, le tableau de la Pu-

ification qui est dans le chœur est de
'asari, qui a peint aussi la sacristie.
)ans la premiere chapelle à droite du
ôté de l'évangile, est une Assomption,
e Pinturichio, disciple du Perugin. On
voit des figures en terre cuite, qui ac-
ompagnoient une représentation du saint
épulcre; elles sont remarquables, en ce
ue Joseph d'Arimathie est le portrait de
annazar, Nicodeme celui de Pontanus;
es deux autres représentent les Rois Al-
honse & Ferdinand.

Le tableau de la chapelle du S. Sa-
rement est de *Santa Fede*. Dans la cha-
elle des Piccolomini est le tombeau de
Marie d'Arragon, fille de Frédéric I.
)ans la chappelle des Pezzo, il y a une
tatue de la Vierge avec des bas-reliefs, de
Santa Croce, que cet habile artiste fit par
ne espece de rivalité avec Jean de Nola
ui travailla dans la chapelle des Ligori.
)ans une autre chapelle, on a mis le tom-
eau de Gabriel Correale, jeune homme
our qui le roi Alphonse I fit ces deux
ers qu'on y a gravés :

)ui fuit Alfonsi quondam pars maxima Regis
Gabriel hac modica nunc tumulatur humo.

Dans la chapelle du B. Jacques Tolomei le tableau d'autel eſt de Maſſimo. La chapelle du B. Bernard Tolomei, fondateur de l'ordre des Olivétains en 1319, eſt peinte à freſque par Paul de Matteis, & il y a deux tableaux en huile qui repréſentent des actions de ſa vie, par François *di Maria*. Dans la chapelle de S. Chriſtophe il y a un tableau de Solimene.

La bibliotheque du couvent eſt conſidérable, auſſi bien que l'apothicairerie qui donne ſur la rue de Tolede, & qui eſt renommée pour les odeurs, les pommades & les ſavons parfumés qu'on y débite. Ce couvent eſt d'une étendue prodigieuſe, il y a quatre grands cloîtres & une multitude d'appartemens : j'y ai vu habiter le Nonce de Rome dans le temps qu'on travailloit aux réparations de ſon palais.

PALAZZO MATALONE, eſt un des plus beaux qu'il y ait à Naples, par l'architecture, & par les ornemens, les ſtatues, la galerie, &c. il donne d'un côté ſur la rue de Tolede.

SANTA ANNA DE' LOMBARDI, petite égliſe fondée par la nation de Lombardie, ornée de pluſieurs tableaux de

›rix, qu'on dit être du Caravage, du
Baſſan, de Jordans & de Lanfranc. On
emarque ſur-tout à la croiſée à gauche
ın fort beau tableau de Lanfranc, c'eſt
'Enfant-Jeſus & la Vierge qui donnent
e roſaire à S. Dominique : on voit auſſi
lans ce même tableau S. Janvier qui baiſe
a main de l'Enfant-Jeſus : la compo-
ition & la couleur en ſont bonnes ; la
Vierge eſt de la plus grande beauté,
'Enfant-Jeſus eſt deſſiné avec toutes les
graces de l'enfance : il eſt peint d'une
couleur fine, tranſparente, lumineuſe ;
a tête de S. Janvier a un grand carac-
ere de vérité, mais le bras de la figure
n'indique pas aſſez le nud. Le S. Domi-
nique n'eſt pas tout-à-fait de la même
beauté ; le grand Ange qui ſoutient la
draperie à gauche, a l'air d'un Terme,
& il eſt d'une proportion trop grande pour
a place qu'il occupe ; le grouppe des
petits Anges ſur la droite eſt admirable.

Dans la chapelle du cavalier Fontana
on voit ſon portrait en marbre.

STRADA TOLEDO, rue de Tolede, (n° 44, 50) la plus belle & la plus grande rue de Naples, eſt auſſi la plus belle de l'Italie, ſi l'on excepte le cours à Rome, qui cependant n'eſt point auſſi

Rue de Tolede.

large, aussi peuplé, aussi bien pavé, mais qui contient de plus beaux bâtimens, & & qui est plus long. La rue de Tolede est bâtie sur les anciens fossés de la ville, ce fut Pierre de Tolede qui les fit combler pour y bâtir une rue à laquelle on donna son nom. Elle a 540 toises dans un seul alignement; mais on trouve près de 800 toises, en y comprenant la place du château & la grande rue qui est au-delà de l'endroit où étoit la porte du S. Esprit (nº 26). Celle-ci va même jusqu'aux *Fosse del Grano*. On y fait quelquefois des courses de chevaux. Cette rue étoit fort embarrassée par les petites échopes, & par le fruitieres qui en faisoient comme une espece de marché; mais j'apprends que cela est changé, & rien ne dépare actuellement cette belle rue.

La place qui est au nord de la rue de Tolede, s'appelle *Largo dello Spirito Santo* (nº 26); elle a été décorée en 1758 sur les dessins de Vanvitelli, d'un grand corps de bâtiment appellé *Teatro del Largo dello Spirito Santo*; on y a placé le modele en plâtre d'une statue équestre de don Carlos, ou Charles III, fait par Thomas Solari, Génois, & qu'on devoit exécuter en bronze sur la même

lace; des brouilleries ont retardé l'exé-
ution de ce projet.

SPIRITO SANTO, qui donne
on nom à la porte & à la place dont
ous avons parlé (nº 26), est une des
glises les plus riches de Naples : elle
ut bâtie en 1563 par une compagnie
e pieux Napolitains qui se disoient ins-
irés du Saint-Esprit : leur zele échauffé
ar les prédications du P. Ambroise Sal-
io Bagnuolo, Dominicain, les porta à
faire batir un conservatoire où l'on
eçoit les filles des femmes débauchées,
fin de les empêcher de suivre l'exemple
e leurs meres, & où l'on place les filles
u'on retire des maisons des femmes pu-
liques. Elles ne sont point cloîtrées,
les s'exercent spécialement à la musique.
In y tient une banque qui fut ouverte
n 1594, & qui se glorifie de n'avoir
imais manqué : elle est tenue par de
iches négocians sous la direction d'un
nagistrat ; le peuple, même dans les
emps de sédition & de disette, a tou-
ours respecté ces sortes d'établissemens.
L'église a été décorée depuis peu par
Mario Gioffreda, bon architecte Napo-
tain ; la chaire & le grand autel sont
n beaux marbres, la coupolle est belle.

Le tableau de la descente du S. Esprit qui est au-dessus de l'autel, est de Francischello di Muro. Celui de la croisée à droite représente la Vierge avec S. Jérôme & S. Charles Borromée, il est de Fischietti; celui de la gauche est une Assomption de Celebrano; ce sont deux peintres vivans. Tout autour de l'église on voit les martyres des 12 Apôtres. Le tableau le plus remarquable de cette église est celui du Rosaire, dans la chapelle de la croisée à droite; il est de Giordano; la Vierge est placée sous un dais, & S. Dominique reçoit le Rosaire de sa main : l'ordonnance de ce tableau s'écarte un peu des principes de la composition, mais on ne sauroit trop admirer les graces du dessin & la beauté de la couleur.

PIAZZA DELLA CARITA (n° 44) est une place triangulaire, qui donne dans la rue de Tolede, où il se tient un marché considérable de fleurs, de fruits & de légumes; c'est-là qu'on apporte en quantité & dans toutes les saisons, les productions des environs de Naples, les plus agréables & pour la vue & pour le goût.

La rue de Tolede est ornée d'une

nultitude de beaux hôtels, *Stigliano*, *Cavalcante*, *Madalone*, *Giorgi*, & celui qui portoit le nom de *Perelli*; il appartient au marquis de *Salsa*. L'on y voit une belle bibliotheque; il y a sur la rue des boutiques qui ne font pas un mauvais effet.

Le palais de la Nonciature est aussi dans la rue de Tolede; c'est-là que le nonce de la cour de Rome réside avec toute sa cour; il y exerce la jurisdiction qui appartient au pape; il a ses auditeurs, ou juges ordinaires, avec procureur-fiscal ou promoteur, greffier, notaire, secrétaire, & même des prisons. Cette jurisdiction du nonce est une suite de la suzeraineté du pape sur le royaume de Naples. Nonce de Rome.

Mais il y a en Sicile une singularité d'une espece toute opposée, c'est le tribunal de la *monarchie de Sicile*, dont nous parlerons dans la suite.

S. Thomas d'Aquin est un collége célebre de Dominicains, où l'on enseigne la philosophie & la théologie.

S. Jean des Florentins, église nationale, est remarquable par son architecture, qui est d'un Florentin, disciple de Michel-Ange, & par de bonnes

peintures. Les plus grandes maisons de Florence ont des chapelles dans cette église, & le consul de Florence en nomme le curé, qui est ensuite examiné par l'archevêque.

Cette église donne le nom à un théâtre qui en est proche, & qui a été refait en 1779 dans un goût moderne; j'y ai vu jouer des comédies; j'en parlerai à l'article des spectacles.

Procession remarquable.

MONTE CALVARIO, (nº 45) couvent des Cordeliers observantins, est à l'occident de la rue de Tolede; il y a dans l'intérieur une congrégation de gentilshommes sous le titre de la Conception, qui s'est distinguée long-temps par une procession fameuse appellée procession des *Battaglini*, du nom d'un religieux qui en avoit été le premier instituteur; elle se faisoit le samedi-saint & la veille de la Pentecôte avec une pompe extraordinaire; les troupes, la noblesse les musiciens, le char de triomphe de la Vierge, d'autres grandes machines représentant le mystere de la Nativité, & celui des pélerins d'Emaüs, les chevaliers de S. Jacques, d'Alcantara, & de Calatrava en habits de cérémonie, un clergé nombreux, une grande illumina-

on rendoient cette procession une des
us superbes qu'il y eût; il y avoit une
nte de plus de 2000 francs laissée par
stament pour la procession de la Pen-
côte; mais elle n'a plus lieu depuis
750, le revenu a été appliqué du con-
ntement du roi à un nouveau conser-
atoire d'orphelines.

LA MADONNA DE' SETTE DOLORI,
glise de Servites, bâtie dans un lieu
evé, & à l'entrée d'une rue qui a 2000
oises de long. Cette rue passe devant
Gesù (nº 37), & va jusqu'à la *Porta
Nolana* (nº 65), on l'appelle quelque-
ois *Spacca-Napoli*, c'est-à-dire, qui
ivise Naples; mais les parties de cette
ue portent différens noms, & ne sont
as toutes dans le même alignement: à
endroit où elle traverse la rue de Tolede
rès des palais de *Maddaloni* & de *Mon-
teleone*, elle s'appelle *Strada della Quercia*,
cause d'un ancien chêne des jardins de
e palais, qui faisoit saillie sur la rue.

Le troisieme dimanche de septembre
on célebre dans cette église des Servites,
a fête de Notre-Dame des sept douleurs,
& l'on fait une procession à laquelle
assiste le corps de ville; en conséquence
d'un vœu fait après un tremblement de

terre qui avoit produit des ravages considérables; on assure que depuis ce temps-là on n'a pas éprouvé à Naples de semblable disgrace.

Il y a près de cette église, une paroisse appellée S. *Maria d'Ogni bene.*

Sainte Trinité.

SANTA TRINITA *del Monte Ermeo*, près de la porta Medina (N°. 25), couvent de religieuses Franciscaines, un des plus beaux & des plus riches qu'il y ait à Naples; il fut fondé en 1620 par Eufrosine de Silva; l'église en forme de croix grecque, est de l'architecture du cavalier Cosmo, & fut peinte par Berardino; l'autel est en beaux marbres; il porte un tabernacle de pierres précieuses, orné de statues d'argent, estimé plus de 250 mille livres. On conserve dans la sacristie des calices d'or & de crystal de roche, qui sont ornés de diamans, de même que l'ostensoir. Parmi les peintures de l'église on remarque un S. Jérôme de l'*Espagnolet*, une Vierge accompagnée de S. Joseph & de plusieurs autres Saints, par le même. Le tableau du Rosaire & les portes de l'orgue sont du *vieux Palme*. On assure que le cloître des religieuses est le plus beau qu'il y ait en Italie, par sa grandeur, sa

situation, ses eaux, ses jardins, ses peintures, & tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable dans une maison.

Dans la rue appellée *Vicolo de' Greci* il y a une église paroissiale, fondée autrefois par un Paleologue en faveur des Grecs, qui après l'invasion des Turcs se retirerent à Naples; on y fait l'office suivant le rit des Grecs, on y voit plusieurs peintures à la grecque, & de fresques de Bélisaire Corenzio qui étoit de la même nation. Office des Grecs.

Revenant à l'orient de la rue de Tolede, on trouve la place du Gesù nuovo (N°. 37). On y avoit élevé une statue équestre en bronze du roi d'Espagne Philippe V, faite par Laurent Vaccaro, lorsque ce prince fit son entrée solemnelle à Naples le 20 mai 1702; mais elle fut brisée le 7 de juillet 1707, par les Allemands, qui couroient dans la ville en criant vive Charles III; c'étoit l'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold, & qui fut élu ensuite empereur en 1711, après la mort de Joseph I, son frere.

On voit actuellement sur cette place une aiguille de marbre, que le P. Pepe, Jésuite, fit élever en 1758. Il jouissoit Aiguille singuliere.

à Naples d'une ſi grande conſidération ; que le roi même baiſoit la main de ce religieux, dont il connoiſſoit le crédit ſur l'eſprit du peuple ; le reſpect qu'on lui portoit, le rendoit dépoſitaire d'une quantité prodigieuſe d'offrandes & d'aumônes : & comme il avoit une dévotion ſpéciale à la Vierge, il lui éleva le monument dont nous parlons ; la reine Amélie y contribua beaucoup. Il eſt chargé d'ornemens, de formes bizarres, chantournées, & tout-à-fait éloignées de la belle ſimplicité des obéliſques de Rome ; une multitude de figures, de bas-reliefs, de groſſes moulures de marbre, en ont augmenté la dépenſe, ſans en augmenter le mérite ; quand on vient de Florence & de Rome, on trouve de ſemblables ouvrages auſſi bizarres que ceux des Goths, des Turcs & des Chinois. Cet obéliſque eſt encore pire que celui de S. Janvier, dont nous parlerons bientôt. Il eſt ſurmonté par une ſtatue de la Vierge, autour de laquelle on allume des lampes pendant la nuit ; les religieuſes de ſainte Claire en ſont chargées depuis l'extinction des Jéſuites.

Gesù nuovo. GESU NUOVO, ou *Trinita maggiore* (N°. 37), étoit la maiſon profeſſe

Jésuites; ils acheterent en 1583, palais des princes de Salerne, pour bâtir leur maison.

Elle est actuellement occupée par les *nori Riformati*, qui habitoient celui la Croix du palais, où l'on a bâti édifice militaire, & des maisons parilieres.

L'architecture de cette église est de *vello di S. Lucano*; elle est ornée de Tages en pointes de diamans, comme ucoup de palais à Florence; l'église fondée par Isabelle Feltria *della vere*, de la famille des ducs d'Urbin, princesse de Bisignano, en 1584. étoit la plus belle église de Naples jugement de tout le monde; elle est forme de croix, dont les aîles ont moitié de la longueur des deux aus parties; il y avoit une grande coule, qui avoit été peinte de la main Lanfranc : le tremblement de 1688 nversa la coupole; elle fut refaite peinte par Paul de Matteis, & il restoit de l'ancienne coupole que les iatre Evangélistes des pendentifs, qui oient au nombre des plus beaux ouvras de Lanfranc; mais on a été obligé démolir la nouvelle coupole, & de

ſoutenir le bâtiment par des piliers ; parce que les fondations avoient été gâtées par les eaux. On croit même qu'il faudra démolir toute l'égliſe ; elle eſt déja abandonnée, la pluie y tombe, l'herbe y croît, & bientôt il ne ſera plus queſtion des peintures qui la décorent. Sur la porte de la nef eſt une grande freſque de *Solimene*, qui repréſente Héliodore battu de verges, & chaſſé du temple par un Ange. Ce morceau a de l'effet, l'ordonnance en eſt belle, mais le deſſin en eſt un peu lourd. Il eſt gravé dans le voyage pittoreſque.

La grande chapelle eſt du cavalier Maſſimo ; celle de ſaint François eſt de Béliſaire ; la chapelle de la Vierge qui eſt à main droite eſt de Solimene ; la chapelle de ſaint Ignace eſt ornée de ſix belles colonnes de marbre d'Afrique, avec beaucoup de pierres fines, elle eſt du cavalier Coſmo, auſſi-bien que les ſtatues de David & de Jérémie : il y avoit dans cette chapelle trois tableaux de l'*Eſpagnolet*, & dans celle de la ſainte Trinité un tableau du *Guerchin*.

La ſacriſtie renfermoit auſſi des tableaux rares, deux de Raphaël, un d'An-

nibal Carrache, &c. Le trésor étoit immense, on y montroit un devant d'autel d'argent, de grandes statues d'argent, un grand ostensoir de pierres précieuses : à peine le trésor de la cathédrale pouvoit-il l'emporter sur celui-ci. Mais le roi a disposé de toutes ces richesses; une grande statue d'argent, qui représente la Vierge tenant l'Enfant-Jesus, a été donnée au couvent de sainte Claire.

La maison est grande & commode, on y voyoit une des plus belles bibliotheques de Naples ; elle a été réunie à celle du Gesu Vecchio, ou du Salvadore, dont nous parlerons pag. 48. Il y avoit aussi une apothicairerie fameuse, qui étoit dirigée en 1765 par un Jésuite François; j'y vis avec plaisir la machine nouvelle qui sert à tirer les sels des plantes à la maniere de la Garaye, les meilleurs livres de pharmacie & de chymie, & les drogues les mieux choisies. Cet établissement ne subsiste plus. Les jardins sont vastes, il y arrive d'excellentes eaux.

SANTA CHIARA (No. 38), couvent de sainte Claire, situé vis-à-vis le Gesù; c'est le couvent le plus célebre de Naples ; il fut fondé par Robert, qui Sainte Claire.

fut roi de Naples en 1309, & par la reine Sancia son épouse ; le bâtiment, les cloîtres, les jardins de ce couvent sont si considérables, qu'on le compare à une ville.

L'église est gothique, mais très-ornée, elle a 243 pieds de long & 97 de large ; elle est si chargée de dorures & d'ornemens, qu'elle perd à cette profusion. Elle étoit autrefois ornée des peintures du *Giotto* & du *Zingaro*, que le roi Robert fit faire, comme le raconte Raphaël Borghini, dans son livre intitulé *Il Riposo* ; mais il n'en reste plus que de légers fragmens ; on a recouvert la plus grande partie avec des marbres, des stucs & des dorures. La voûte qu'on a faite pour masquer l'ancienne, a été peinte par Sébastien Conca, & les peintures sont très-estimées.

La chapelle de la Vierge appellée *delle Grazie* renferme une image miraculeuse que l'on dit être du *Giotto*, mais qui a été restaurée par un pinceau moderne : la chapelle a été ornée de marbre sur les dessins du cavalier Cosmo ; on y voit le tombeau de Raymond *Cabano*, qui de la plus basse servitude parvint au rang de grand sénéchal du

oyaume, & qui fut ensuite exécuté avec a femme & ses fils, pour avoir trempé lans l'assassinat d'André, fils du roi l'Hongrie.

La chapelle des Resaliti nobles Florentins, est toute en marbre blanc; le ableau qu'on y voit est un S. Thomas, e Marc de Siene.

Il y a dans cette église un plafond e quelque éleve de Solimene représenant sainte Claire à Assise, qui, le saint Ciboire à la main, met l'armée des Sarazins en déroute; c'est une grande composition, mais la couleur en est trop rillante, sur-tout dans les ombres, z laisse par-tout quelque chose à dérer.

On y voit un mausolée gothique du oi Robert, fondateur de l'église de inte Claire, qui étant mort dans la rente-quatrieme année de son regne, fut enterré le 16 janvier 1343. Ce oi fut surnommé le bon & le sage; mémoire est chere aux Napolitains: aima la justice, il fit régner les loix, z fit par conséquent le bonheur de ses ujets. Cette église renferme encore le ombeau de Jacques *del Balzo*, qui eut le itre d'empereur de Constantinople; ce-

lui de sa sœur Clémence; ceux de Charles l'illustre duc de Calabre, & de Jeanne I, impératrice de Constantinople. Dans la chapelle des *San Felici* on voit un Crucifix de Lanfranc; & des tombeaux de plusieurs personnes de la maison de *San Felici :* l'un de ces sarcophages est un ancien monument du paganisme, le plus entier & le plus beau qu'il y ait à Naples: ce n'est pas le seul exemple qu'on voie en Italie de tombeaux Païens transportés dans nos églises, & j'en ai cité plusieurs dans la description de Rome. La même chapelle renferme le portrait & le tombeau d'un médecin qui a fait un très-bon traité sur les bains d'Ischia.

Au-dessus de la sacristie il y a plusieurs images de Saints qui passent pour être des restes des peintures de *Giotto*, & près delà une statue de la reine Jeanne. La sacristie est extrêmement riche en argenterie & en meubles précieux; il y a entr'autres un tabernacle d'argent.

Le monastere est composé de plus de deux cens religieuses, de la premiere noblesse; on y en a vu jusques à 400. Elles reçoivent la meilleure compagnie dans leurs parloirs.

PALAZZO DELLA ROCCA, palais du ince de la Rocca, situé près de sainte aire (N°. 38), renferme une belle llection de tableaux qui est substituée ns la famille. **Palais de la Rocca.**

Les quatre Evangélistes en bustes, par *Guide*; ils sont correctement dessinés, en coloriés & d'une touche facile; le ractere de tête de S. Jean est le moins au.

Latone qui métamorphose des pay- ns en grenouilles, par Annibal *Car- che* : ce morceau n'est pas assez fini, ais la couleur en est bonne, & il est ssiné d'une grande maniere; les deux fans sont seulement trop petits.

Une Judith par *Massimo*, tableau vi- oureux de couleur, mais qui malheu- usement a noirci.

Un tableau ovale de *Pierre de Cor- ne*, représentant un songe de saint oseph. Les figures n'y sont qu'à demi- orps & de grandeur naturelle : cet uvrage plaît autant par sa belle dispo- tion que parce qu'il est peint d'une aniere large, agréable & vigoureuse; Ange est heureusement composé; on ésireroit que le dessin fût plus correct, ur-tout dans la figure de S. Joseph. Ce

tableau a poussé au noir comme le précédent.

Plusieurs tableaux de Voüet, peintre François; ce sont des Anges à demi-figure & de grandeur naturelle, ingénieusement ajustés, peints facilement & traités d'un grand style, mais avec un peu de sécheresse. Une Nativité du même peintre d'une couleur agréable.

GESU VECCHIO, ou *Il Salvadore*; collége qu'occupoient les Jésuites, dirigé maintenant par des séculiers, il est près de sainte Claire (N°. 38), il fut fondé par *Roberta Caraffa*, comme on le voit par l'inscription; c'est un des plus beaux bâtimens de Naples, il a été fait sur le palais des ducs de *Madaloni*. La cour des classes est entourée de portiques à deux étages, qui font très-bien; l'église est ornée de marbres & de statues de Pierre Ghetti; le tableau du grand autel est de Marc de Siene; celui de S. Ignace est de *Solimene*; le tableau de la transfiguration & celui de S. Ignace, évêque, sont aussi de Marc de Siene.

L'escalier de la maison est très-grand, très-noble, & digne de ce bel édifice; il a été fait sur les dessins du cavalier Cosmo;

Cosmo ; il conduit à la bibliotheque ; c'est le plus beau vaisseau de ce genre qu'il y ait à Naples ; on y voit une belle menuiserie en bois de noyer & d'olivier, ornée d'un grand nombre de statues en bois ; c'est-là que se tiennent les assemblées de l'académie des sciences de Naples.

La bibliotheque est très-nombreuse, & les Jésuites y avoient rassemblé les meilleurs livres ; j'y ai vu des très-beaux instrumens d'astronomie ; une machine parallatique en cuivre avec un grand axe, faite à Londres, qui porte un secteur de 4 pieds, & qui peut porter une lunette de 8 à 10 pieds, pour suivre le mouvement des astres dans leur révolution diurne ; un télescope à réflexion garni d'un micrometre objectif pour mesurer les diametres apparens des planetes, exécuté à Londres ; machine alors nouvelle, que je ne m'attendois pas à trouver au fond de l'Italie.

Depuis l'extinction des Jésuites, ce collége a été mis sous la forme d'université, & l'on y trouve des professeurs habiles dans tous les genres. Le colonel Scalfati est gouverneur de cette maison.

Il y a une fondation de plus de 80 mille livres de rente, faite pour des aumônes, par le prince *Filomarino della Rocca*. On y éleve des enfans de docteurs, aux frais du roi, & l'on y donne une très-bonne éducation, ainsi qu'à la Nunziatella, pour la jeune noblesse, & à l'école des cadets pour ceux qui entrent au service.

Il y avoit autrefois dans cet emplacement une église de S. Pierre & S. Paul, où étoit une inscription à l'honneur de sainte Helene, mere de Constantin; on la conserve dans la cour de ce collége. Dans la même enceinte ou espece d'île que forment les bâtimens du collége se trouvoit une ancienne tour de briques, qui servoit de phare pour le port de Naples. On va voir dans la maison, des caves d'une étendue singuliere, il y tiendroit, dit-on, 30 mille tonneaux de vin.

MONTE DELLA PIETA (N°. 39); établissement utile qui fut fait comme nous l'avons dit, T. I, p. 192, pour empêcher l'usure des Juifs, auxquels de pauvres gens étoient souvent obligés d'avoir recours. Ce fut en 1539, qu'on institua à Naples une compagnie pour

secourir les prisonniers pour dettes, en leur prêtant de l'argent, & l'on attribue la rareté des banqueroutes dans le commerce de Naples, au secours que cet établissement procure à des négocians, dans leurs revers. On y prête sur toutes sortes de gages, ou habillemens de soie, de laine & de lin, & sans intérêts pendant deux ans, si la somme empruntée n'excéde pas la valeur de dix ducats, ce qui revient à 43 livres de notre monnoie. Pour de plus grandes sommes ou pour un temps plus considérable on exige un intérêt qui est réglé sur l'état actuel du commerce, c'est-à-dire, suivant le taux permis par le prince, qui n'est point fixé précisément à quatre ou cinq pour cent comme ailleurs, mais qui varie selon que l'argent est plus ou moins abondant dans le royaume; en 1784, on paye six pour cent, de même qu'au *monte de' Poveri.* On est si convaincu à Naples de l'utilité & de la sainteté de cet établissement, qu'on le nomme dans les actes *Sacro Monte*: le peuple dit même quelquefois que les gages qui y sont déposés y sont garantis miraculeusement de toute sorte d'insecte. Le peuple respecte la

banque du Mont-de-Piété, au point que dans les séditions les plus violentes, & dans le temps où l'on pilloit impunément par toute la ville, on n'a jamais fait la moindre entreprise contre cette maison; les séditieux eux-mêmes y mettoient des sauves-gardes, & les ministres du Mont-de-Piété y remplissoient leurs fonctions avec autant de tranquillité que si l'on eût été en pleine paix. Les magasins de cette maison sont prodigieux, ils renferment une immensité de choses, en fait de meubles, bijoux & habits de toute espece, comme celui de Paris; on y voit la richesse & la pauvreté d'une ville.

Comme il n'y a point de dépôt plus sûr & plus sacré, bien des particuliers y déposent de l'argent ou des bijoux. La maison fait aussi des aumônes, & marie des filles, sur les profits de la banque.

Les gages se vendent au bout de trois ans, si l'on ne fait pas rafraîchir le billet.

Le bâtiment actuel fut fait en 1598; sur les dessins du cavalier Fontana : il y a quelques peintures dans l'eglise.

On compte encore à Naples cinq au-

tres Monts-de-Piété, dans lesquels on prête jusqu'à dix ducats ou 43 livres sans intérêt; mais au-delà de cette somme, on paye l'intérêt, comme nous l'avons dit.

Il y a d'autres banques particulieres, qu'on appelle aussi *Monti*, ou dépôts, dans lesquels certaines familles placent des sommes à intérêt, mais dont on ne reçoit rien pendant un grand nombre d'années; chaque année l'intérêt se joint au principal, & porte intérêt à son tour. On dit que dans la maison Caraccioli, on fait des dots de cent mille écus, avec un fort petit capital oublié pendant un certain nombre d'années. L'effet de ces intérêts accumulés devient prodigieux; on fait par exemple que 100 liv. mises sur la tête d'un enfant de trois ans, sans rien recevoir jusqu'à l'âge de 80 ans, lui produiroient 8256 livres de rente, & à l'âge de 94 ans, plus de six millions le reste de sa vie. (M. Deparcieux, *Addition à l'Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1760, pag. 12.)

Près d'un escalier qui conduit à S. Jean le majeur, il y a une fontaine où est la statue de Ferdinand I. Les mai-

ſons des environs ont des eaux en abondance ; quelques-unes ont des réſervoirs très-grands ; c'eſt ce qui a donné lieu à Celano, de croire que c'étoit-là que paſſoit anciennement le Sebeto.

S. GIOVANNI MAGGIORE, S. Jean le majeur, 210 toiſes au nord-eſt de Seggio di Porto (N°. 52), eſt la plus étendue des 30 paroiſſes de Naples ; c'étoit autrefois un temple que l'empereur Adrien avoit fait élever à ſon cher Antinoüs ; Conſtantin & Helene le conſacrerent à S. Jean-Baptiſte ; le bâtiment a été refait pluſieurs fois, & il ne reſte que quelques colonnes cannelées antiques fort dégradées.

Il y a vers le grand autel une épitaphe de Janus Aniſius, grand littérateur, & un fragment d'une grande colonne qui paroît venir de l'ancien temple. Le tableau de l'autel eſt de Leonard de Piſtoia. La chapelle *Ravaſchiera* eſt ornée en marbres de la façon de Jean de Nola ; on y voit une ancienne inſcription du temps de la république de Naples, qui commence ainſi : *Verotio A. F. Pal. Severino.*

La grande antiquité de cette égliſe fait qu'on a donné à un vieux tombeau

le nom de tombeau de Parthenope, comme on fait voir à Padoue celui d'Antenor; cela sert seulement à rappeller au voyageur que Naples s'appelloit aussi Parthenope, comme on l'a vû, T. VI. p. 501.

Palais du Prince de la Torre.

PALAZZO FILOMARINO, qui est près de S. Jean, fut construit aux frais du cardinal *Filomarino*, archevêque de Naples, dont nous avons eu occasion de rappeller le crédit & le mérite, en parlant de la révolte de *Mazaniello*; il est occupé par le duc de la Torre qui est de la même maison, & qui a beaucoup de connoissances en méchanique; son frere D. Clemente Filomarino est poëte. Ce palais est un des plus beaux de Naples, quoique la décoration ait quelque chose de maigre; il renferme plusieurs tableaux de prix.

Les saintes Femmes au tombeau, par le *Dominiquin* : le Christ est dessiné finement, & les contours en sont coulans; il est représenté mort entre les bras de la Vierge; tous les grouppes sont bien pensés, l'effet de la lumiere est grand, les têtes de femmes sont gracieuses, elles ont beaucoup de fraîcheur, & sont pleines d'expression; cependant les deux Anges qui sont derriere la Vierge ont des

têtes trop symmétriques, & l'Enfant qui est aux pieds du Christ pouvoit être mieux dessiné.

Une sainte Famille du *Dominiquin*; on y voit les Anges apportant des fruits à l'Enfant-Jesus qui joue avec des pommes, & S. Joseph avec ses lunettes qui le regarde : ce tableau est bien composé, rempli de naïvetés, & d'ailleurs dessiné très-savamment, c'est dommage que les lumieres en soient trop égales & que le ton de couleur soit un peu aride.

Une fuite en Egypte, de Pierre de Cortone; le caractere de la Vierge est admirable, mais la lumiere de ce tableau n'est pas grouppée, & il est foible de dessin.

Une Annonciation & une Adoration des Mages, du Poussin; ces deux morceaux sont bien dessinés & bien drapés, mais médiocrement composés, & d'une couleur qui n'est pas séduisante.

Les trois Maries au tombeau, par Annibal Carrache : on y voit l'Ange qui leur montra que la pierre étoit levée, en leur disant : *Jesus de Nazareth que vous cherchez est ressuscité, il n'est point ici :* cet Ange est très-lumineux, l'ordonnance du tout ensemble est sage, le

dessin correct, les caracteres de têtes expressifs; les draperies bien jettées & traitées d'une maniere large, la touche nette, la couleur est même assez vigoureuse, le ton en est seulement un peu rouge; ce tableau a été gravé assez bien par Louis Roullet.

On a fait graver dans le voyage pittoresque, l'Annonciation & un repos de la Vierge, du Poussin, & la fuite en Egypte, comme étant remarquables, sur-tout par la composition poétique & pittoresque, la variété dans les caracteres & dans l'action, une grande vérité d'imitation, l'esprit & la finesse du sentiment.



CHAPITRE III.

Suite de la partie orientale de Naples. Quartier S. Dominique.

SAN DOMENICO GRANDE, ou *San Domenico maggiore* (N°. 36); c'eſt la principale maiſon des Dominicains, qui en ont dix-huit daus la ville de Naples. Ce couvent étoit autrefois un hôpital appellé S. Michel de *Marſiſa*, avec une égliſe de Bénédictins, qui fut cédée aux Dominicains, & conſacrée par le pape Alexandre IV, lorſqu'il eut été élû à Naples en 1254. Charles Prince de Salerne, fils de Charles I, de la maiſon d'Anjou, étant priſonnier en Sicile, fit vœu de bâtir une égliſe à l'honneur de ſainte Madeleine; étant enſuite devenu roi en 1285, il en changea le nom, par dévotion pour l'ordre de S. Dominique, à qui il laiſſa ſon cœur; on le conſerve encore embaumé dans une boëte d'ivoire.

Il y a dans cette égliſe une chapelle

du Christ, faite à l'honneur du Crucifix, que l'on a dit avoir confirmé la doctrine de S. Thomas, en lui disant : *bene scripsisti de me, Thoma* ; on ne le voit qu'avec une permission expresse du prieur, & 4 novices y assistent ayant chacun un cierge à la main. Dans la même chapelle est une descente de Croix du Zingaro. Dans la chapelle des Brancacci, un portrait véritable de S. Dominique. Dans celle des Pinelli, une Annonciation du Titien. Au-dessus de cette chapelle sont les tombeaux des fils de Charles de Duras, roi de Naples. Sur l'autel qui est en face de la chapelle de Stigliano, il y a une statue de la Vierge, par Jean de Nola. Dans la chapelle des Franchi, est une fresque, de Bélisaire, & près delà S. Joseph, de *Giordano.*

Dans une chapelle en entrant dans la nef, une Flagellation par Michel-Ange de Caravage ; ce tableau est si noir, qu'on a beaucoup de peine à en découvrir les beautés.

La sacristie est peinte, pavée en marbre, ornée de dorures, & de la plus belle menuiserie. On y remarque une Gloire de *Solimene* : c'est une compo-

ſition du plus grand genre, l'ordonnance en eſt admirable, l'invention poétique, l'allégorie très-belle, & le pinceau brillant. On l'a fait graver dans le voyage pittoreſque. On y voit les tombeaux des rois Alphonſe I, & d'Iſabelle d'Arragon ſa fille, de Ferdinand II & de la reine ſon épouſe; ces tombeaux ont été reſtaurés par le vice-roi comte de Miranda. Le tombeau d'Antoine Petruccio, ſecrétaire du roi Ferdinand I, qui fut étranglé pour la conjuration des barons. Celui du marquis de Peſcara ou de Peſcaire, Ferdinand d'Avalos, qui fut un des grands capitaines de ſon temps. Il étoit à Breſcia, lorſque cette ville fut aſſiégée par Gaſton de Foix, & l'on croit qu'il y fit le premier uſage de la poudre pour les mines. Ce tombeau eſt un coffre couvert de velours avec les ornemens relatifs à ſes dignités, & des inſcriptions; il eſt gravé dans le *Voyage pittoreſque* de Naples, de même que pluſieurs autres tableaux de cette ville. Il y a près de celui-ci une belle épitaphe compoſée par l'Arioſte, & une repréſentation de la mort avec ces mots : *Sceptra ligonibus æquat.*

On conſerve dans cette ſacriſtie un

buste du pape Pie V, une Vierge du Rosaire en argent, & beaucoup d'autres objets remarquables.

On montre dans l'ancien dortoir du couvent la cellule de S. Thomas d'Aquin, actuellement convertie en une chapelle. C'est aussi dans l'intérieur de ce couvent qu'étoit autrefois l'université fondée par l'empereur Frédéric II, & où S. Thomas d'Aquin enseigna, y étant attaché par le roi Charles I d'Anjou; on a mis une inscription à l'endroit où étoit sa chaire de professeur. L'université y avoit été transférée de nouveau, lorsque les vice-rois Espagnols prirent le bâtiment des études pour faire un corps de casernes. Près de la porte de l'église, on a placé une inscription bizarre en 8 vers latins, qu'on a expliquée avec beaucoup de peine, mais qui ne signifie pas grande chose.

La procession du Rosaire, le premier dimanche d'octobre, est une des grandes & belles cérémonies de Naples, elle se fait avec la plus grande pompe; on y voit les troupes, la musique, l'artillerie, les magistrats; le vice-roi même y assistoit, quand il y en avoit un à Naples.

Sur la place appellée *Largo di S. Domenico*, on a placé un obélifque, ou comme on dit à Naples une *Aguglia*, où il y a des bas-reliefs en médaillons qui repréfentent plufieurs Saints de l'ordre de S. Dominique. Nous avons dit à l'occafion de celui du Gesù (pag. 39), ce qu'on devoit penfer de ces monumens; mais celui-ci n'eft pas tout-à-fait d'une fi mauvaife compofition, que ceux de S. Janvier, & du Gesù.

SEGGIO DI NIDO, prefque vis-à-vis de S. Dominique; c'eft un des cinq endroits où la nobleffe s'affemble : ce fiege a pour armoiries un cheval noir fans frein; il a le privilége de n'admettre perfonne dans fon corps, à moins que le confentement ne foit unanime; un feul oppofant fuffit pour donner l'exclufion, comme le *Veto* de la diete de Pologne. Son nom eft venu par corruption de celui de *Nilo*, à caufe d'une ftatue du Nil qu'on voit encore vis-à-vis; & l'on a mis une infcription fur le piédeftal; le peuple l'appelle *Corpo di Napoli*; c'eft une figure couchée, ayant à fes pieds un crocodile. D'autres difent que fon nom vient du mot *nido*, qui fignifioit le refuge & la demeure des étudians.

Le vestibule qui donne sur la rue est ouvert, de maniere que la noblesse y est assemblée à la vue de tout le monde ; il est orné de peintures du Bélisaire, représentant l'entrée de Charles-Quint ; les ornemens qui sont de Louis le Sicilien, furent plus estimés, dans leur temps, que l'ouvrage de Bélisaire, & c'est ce qui ruina les affaires de ce peintre, d'ailleurs plus célebre que Louis le Sicilien.

Il y a près delà une bibliotheque publique, unie à l'église de S. Angelo à Nido, fondée par un cardinal *Brancaccio*, ou Brancas : car la maison Françoise de Brancas, passe pour être une branche de la maison *Brancaccio* de Naples. Les deux cardinaux, François & Etienne, après l'avoir enrichie d'une grande quantité de livres, y ont laissé un fond de 600 ducats par an (environ 2570 livres). Cette bibliotheque a été augmentée ensuite par un savant nommé Greco, qui a laissé à sa mort un nombre considérable de volumes. C'est une des quatre bibliotheques publiques de Naples.

PALAZZO SAN SEVERO, situé sur la place S. Dominique; c'est celui de l'il- Palais San Severo.

lustre maison des Sangro, & il est un des plus ornés de la ville; c'est-là qu'habita la reine de Pologne Marie Casimire, douairiere, en 1701, & le comte de Martinitz, général des Allemands, avant que d'être maître des châteaux de Naples.

La chapelle nommée *Santa Maria della Pietatella*, est la chapelle sépulcrale des princes de la famille de *Sangro;* elle est attenante à son palais, mais ouverte au public, & l'on y fait journellement le service divin. Elle fut fondée il y a 150 ans par Alexandre Sangro, patriarche d'Alexandrie, & c'est une des chapelles les plus curieuses qu'il y ait à Naples; elle est revêtue des plus beaux marbres, avec une profusion & une dépense extrêmes; il seroit à souhaiter que le prince eut été mieux servi pour le goût & la perfection des artistes. Dans chaque cintre il y a un mausolée, avec la statue d'après nature de quelques-uns des ancêtres du prince; celle de Paul de Sangro, prince de S. Severo est une des meilleures, elle est rendue avec vérité, le costume d'ailleurs y est bien observé. Sur chaque pilastre contigu est le mausolée de la prin-

cesse, épouse de celui qui est dans le cintre : les mausolées des princesses sont ornés chacun d'une statue plus grande que nature, qui exprime quelque vertu remarquable dans la personne. Une des statues les plus singulieres, est celle qui représente la Pudeur, comme attribut placé sur le mausolée de la mere du dernier prince ; elle est représentée enveloppée dans un voile depuis la tête jusqu'aux pieds, on voit la figure comme au travers du voile, qui seroit assez fin pour en exprimer tout le nud : les graces de la physionomie & le moëlleux des traits y paroissent encore comme si on les voyoit à découvert ; cet ouvrage est d'autant plus singulier, que jamais les Grecs ni les Romains n'ont entrepris de voiler en entier le visage de leurs statues, & que l'habileté du sculpteur en a rendu les effets avec une vérité qu'on aura peine à supposer sans l'avoir vue. Cette figure est d'Antoine Corradini ; mais quant à la perfection de l'art, elle n'a rien de remarquable ; on n'y trouve pas assez d'accord & de noblesse dans les proportions & dans l'attitude.

Le Vice détrompé, *il Disinganno* ;

est aussi une statue singuliere, elle est du Queirolo; c'est un homme engagé dans un grand filet, & qui travaille à en sortir, avec le secours de son esprit, exprimé par un génie qui lui aide; le filet est travaillé dans la même piece de marbre, cependant il touche à peine la statue, & le travail de celle-ci est fait au travers des mailles du filet, qui ne lui est adhérent que dans très-peu de parties: c'est en fait de sculpture un tour de force qui est sans exemple; mais la grande difficulté du travail, & la patience qu'il exigeoit, font tout le mérite de ce grouppe singulier; il est sur le mausolée du pere du dernier prince de San Severo, il exprime très-bien sa conversion; on y a joint des passages de l'écriture qui y sont analogues.

D'un autre côté on voit un Christ dans le tombeau couvert d'un voile, ouvrage aussi extraordinaire que les précédens; mais qui fait de plus une des belles productions de l'art. Il semble que le voile soit humecté par la sueur de la mort, & la figure a toute la noblesse que pouvoit exiger le sujet. On convient que l'idée de cet ouvrage étoit de Corradini, qui mourut en 1752, dans le

palais même du prince : on prétend que l'exécution est de Joseph San Martino, sculpteur Napolitain encore vivant, mais ses autres ouvrages ne permettent pas qu'on lui attribue cette belle figure ; il y a apparence qu'elle est entiérement de Corradini.

La corniche toute entiere de la chapelle & les chapiteaux de pilastres sont faits avec une belle composition, imaginée par le dernier prince de San Severo, qui étoit fort curieux & fort instruit dans les arts, comme on le verra bientôt. Cette composition ressemble à de la nacre de perle, sur-tout quand il y a une grande lumiere ; elle s'accorde très-bien avec la couleur des marbres jaunes dont les pilastres & la frise sont revêtus.

Sur le plafond qui est au-dedans du cintre du grand autel on a peint une coupole avec sa lanterne (*cupolino*) qui semble recevoir la lumiere d'en-haut & la transmettre dans la coupole ; l'illusion de la perspective y est entiere ; l'on ne peut rien imaginer sur un plan qui représente mieux le concave d'une coupole.

Deux des pieces de l'appartement sont pavées d'un mastic particulier que le

prince avoit imaginé : on l'emploie clair comme de la bouillie, mais en peu de jours il devient dur comme le marbre; cette composition est distribuée en compartimens de différentes couleurs qui imitent différentes sortes de marbres, soit par leur couleur soit par leur éclat. Ce prince croyoit que les anciens composoient ainsi le granite des obélisques; il ne pouvoit pas s'imaginer qu'il fût naturellement dans les carrieres en aussi grandes masses que ces obélisques & ces colonnes qu'on voit encore à Rome, & que les anciens Romains avoient tirés de l'Egypte; pour moi j'ai comparé le granite de l'obélisque du champ de Mars avec celui qu'on trouve en France dans nos montagnes, je les ai trouvés d'une si parfaite ressemblance, que je ne puis croire qu'il y ait aucune composition aussi conforme à la nature.

Dans un appartement qui est au rez-de-chaussée, & que le prince habitoit pendant qu'on travailloit aux réparations du bel étage, on voit plusieurs choses curieuses qui sont le fruit des travaux & du génie inventif de ce prince : il me montra par exemple des expérien-

Expériences curieuses.

ces curieuses sur les *nœuds d'une barre de fer.*

Un tableau de la Vierge avec l'Enfant-Jesus dans ses bras, d'après Raphaël, fait avec des laines de différentes couleurs, & qui vû de côté lorsqu'il est bien éclairé, paroît une espece de velours de laine; un autre qui est fait avec de la cire colorée & privée de son huile, qui m'a paru au-dessus des encaustiques qu'on a faits à Paris, d'après M. le comte de Caylus (Voyez les Mémoires de l'académie des inscriptions).

Il y a plusieurs autres essais de cette sorte de peinture dans le palais du prince; il me fit voir la cire composée avec laquelle il mêloit les couleurs destinées à ces tableaux; cette composition est dissoluble dans l'eau, de maniere que l'on peut peindre par son moyen des figures aussi petites que dans la miniature ordinaire. Il avoit même composé une cire végétale en faisant bouillir des fleurs & des herbes communes, & en ramassant la matiere qui surnage: il assuroit que cette matiere recuite plusieurs fois, prenoit la consistance d'une cire-vierge, que l'on pouvoit blanchir & travailler comme la cire ordinaire.

Le prince de San Severo perfectionna aussi la miniature, comme je l'ai vu sur un petit tableau en cuivre, auquel il avoit donné la beauté & la vivacité de couleur qui est propre à la miniature, avec la solidité d'une peinture à l'huile. Il appelloit cette nouvelle espece de peinture du nom composé *Eloidrica ;* c'est ainsi que M. de Monpetit (de Bourg en Bresse) a appellé Eludorique la nouvelle espece de peinture, par laquelle il s'est distingué depuis quelques années à Paris, & dans laquelle il emploie de l'huile, vue au travers de l'eau. Celle du prince se peut mettre sur toutes sortes de métaux ou d'autres matieres, au lieu que la miniature ne peut guere s'appliquer que sur l'ivoire, le parchemin & le papier, matieres qui sont sujettes à jaunir & à être percées des vers.

L'art d'imprimer des planches en plusieurs couleurs est encore un de ceux que ce prince avoit perfectionnés ; il me fit voir des estampes sur du papier & sur du satin blanc, où il y avoit des fleurs de différentes couleurs, imprimées avec un seul cuivre & d'un seul tour de presse ; de même que des livres en caracteres de différentes couleurs imprimés tout-à-la-

fois avec une seule forme & d'un seul coup de barreau ; il paroît que les planches en couleur que M. Gauthier fait à Paris n'ont pas le même avantage. Ce prince avoit imaginé aussi des pékins jaunes, ou bleus, à fleurs blanches, qui ont cela de singulier que les fleurs se voient de droit & à l'envers, nettes & transparentes, de la même maniere que si le fond étoit blanc.

L'art de colorer le verre passoit pour un secret presque perdu; le prince de San Severo s'y exerça avec succès ; il y avoit chez lui des morceaux de verre blanc, où l'on voyoit différentes couleurs qui pénétroient dans le verre, & qui étoient claires & transparentes comme si le verre fut sorti du fourneau avec ces mêmes couleurs ; & il m'a paru que sa méthode devoit être aussi parfaite que celle dont on s'est servi pour ces anciens vitraux, que nous admirons dans les églises du quinzieme siècle. Il coloroit également les marbres, & j'ai vu chez lui jusqu'à 96 échantillons de marbre blanc de Carrare, qui sont tous colorés de différentes manieres : on a profité de ce secret, pour donner à des bas-reliefs la couleur naturelle des objets qu'ils représentent, ce

qui fait un effet très-singulier. Il parvint aussi à imiter le *Lapis Lazuli*, de maniere, qu'après l'avoir coupé par petites tranches, il paroît impossible de le distinguer du véritable Lapis ; il a la même dureté, le même poids & les veines dorées du lapis. Le prince me dit que la margrave de Bareith à qui il en avoit donné une lame, l'ayant fait éprouver par des chymistes à son retour en Allemagne, on avoit reconnu que l'esprit de nitre lui ôtoit le lustre comme au véritable lapis, & qu'il se calcinoit au lieu de se fondre à la lampe de l'émailleur, ce qu'auroit fait du verre coloré. Il étoit parvenu aussi à faire un mastic ou stuc beaucoup plus dur que le *Lastrica*, dont les appartemens & les terrasses de Naples sont pavées, & qui n'est pas sujet aux lézardes & aux crevasses.

Il s'étoit exercé de même sur les pierres précieuses, tantôt en leur ôtant la couleur sans leur ôter la dureté ni la figure, tantôt en donnant une couleur très-vive à celles qui étoient pâles & d'une teinte trop foible ; ce qui réussit sur-tout dans les amétistes.

Ce prince composoit une espece de porcelaine

)orcelaine blanche à laquelle il donnoit e lustre & le poli, non point avec une :ouverte émaillée comme on le fait ailleurs, mais sur une roue comme on le àit aux pierres dures; cela n'empêche ›as qu'elle n'ait une espece de transpaence à la manieree des porcelaines.

On avoit essayé en France de filer & e faire servir dans nos étoffes le duvet ue fournit l'Apocin, mais ces filamens :op courts & trop lisses n'ont jamais u s'unir assez parfaitement; le prince ·ouva le moyen de les unir, par des ıacérations, & d'en faire des étoffes; :n parlerai ci-après. Il me fit remar-ıer que cette plante suffit pour habiller ıe personne en entier, car on la feutre sément pour en former des chapeaux : en a même fait du papier qui ressem-e à celui de Chine.

De semblables préparations lui avoient rvi à rafiner des étoupes & des chan-es grossiers, courts, & dont on n'au-it pu faire sans cela que peu d'usage; les rendoit fins, blancs, & lustrés mme de la soie; & il croyoit que sur bord d'une riviere, on pourroit ga-ıer cinquante pour cent par de sembla-s procédés.

Le roi d'Espagne, lorsqu'il étoit à Naples, & qu'il alloit chasser pendant l'hiver, portoit une redingotte fine & légere, que la pluie, dit-on, ne pénétroit point, & qui étoit de l'invention du prince de San Severo. Il avoit fait aussi des étoffes qui étoient d'un côté drap de laine & de l'autre velours de soie.

En tournant ses vues du côté de l'économie, il trouva le moyen d'étamer de nouveau la batterie de cuisine sans grater l'étain qui y étoit resté attaché, & par conséquent sans user les pieces, & il pouvoit en étamer plusieurs pieces en un jour.

Je ne dirai qu'un mot de quelques découvertes plus extraordinaires dont le prince me parla, mais sur lesquelles je ne pus avoir d'éclaircissemens satisfaisans pendant le peu de conversations que j'eus avec lui. 1°. Une palingenezie naturelle & réelle de végétaux & d'animaux, spécialement avec des cendres de fenouil, qui, selon lui, reproduisent la plante. 2°. Du bois & du charbon qui étant allumés ne donnent point de cendre, & se consument si lentement, qu'après avoir été exposés pendant plusieurs heures

à la violence du feu, ils ne font que se fendre & se casser. 3°. Une espece de papier pour les cartouches d'artillerie qui ne s'allume point, & ne laisse point d'étincelles, mais qui se réduit immédiatement en charbon. 4°. Une lampe qu'il assuroit être inextinguible & perpétuelle, & au sujet de laquelle on peut lire ses lettres à l'abbé Nollet, imprimées à Naples en 1753, aussi bien que sa dissertation sur une lampe antique trouvée à Munich; elle parut en 1750. Ce prince a fait encore imprimer quelques autres ouvrages que je passe sous silence pour abréger. Il est mort depuis mon voyage. Il y a une brochure de 1766, sur les curiosités de son palais. M. Lambert qui fait voir ces curiosités, prétend avoir tous les secrets du prince, mais son fils ne s'en occupe point du tout.

Sur la même place de S. Dominique est la banque *del Salvatore*, & deux beaux palais Corigliano, & Casacalenda.

PALAZZO CARAFFA, qui est dans la rue appellée *Strada di Nido*, appartenoit autrefois à la maison des comtes de *Madaloni*; il est remarquable par beaucoup de monumens d'antiquité; entre autres la tête d'un grand cheval de bronze,

qui étoit autrefois l'enseigne ou le symbole de la ville & de la république de Naples; ce cheval étoit placé devant la cathédrale; le peuple y conduisoit les chevaux malades pour les promener tout autour, & l'on prétendoit qu'ils étoient guéris. Cette superstition détermina la ville à fondre le cheval en 1322 pour en faire une cloche; la tête seule avec une partie de l'encolure se voit dans le palais Caraffa, & fait encore un très-beau reste d'antiquité: Vasari ne croit pas cependant que ce soit un ouvrage des Grecs. Il y a aussi dans ce palais plusieurs bas-reliefs & bustes antiques des empereurs, un Ciceron, un Mutius Scævola, & une statue du roi Ferdinand II, par le Donatello, placée sur une colonne.

Près delà est un autre palais des *Madaloni* qui a passé ensuite au marquis d'*Alfedena Gattona*: c'est-là que nâquit Pierre Caraffa qui fut ensuite le pape Paul IV, élu en 1555; son pontificat fut troublé par beaucoup de querelles avec le roi d'Espagne & les princes d'Italie, & par l'hérésie de Calvin qui faisoit alors les plus grands progrès. Ce pape fut recommandable par son zele, sa charité & la régularite de sa vie; mais il révolta les

Romains par l'établissement de l'inquisition : dès qu'il fut mort, le peuple fit sortir les prisonniers, abattit la prison, brisa la statue du pape, jetta sa tête dans le Tibre, & peu s'en fallut qu'on ne brûla le couvent des Dominicains où résidoit l'inquisiteur.

En revenant un peu vers le nord, on entre dans *Strada della Vicaria*, grande rue qui descend de la rue de Constantinople & va de la place du St. Esprit jusqu'à la place du palais de la vicairie; cette rue est fort ancienne, & s'appelloit autrefois la rue du soleil; on y voit encore quelques vestiges d'antiquité; ce sont les plus remarquables qu'il y ait à Naples. Nous en parlerons bientôt.

S. *Pietro a Majello*, église des Célestins, établis par S. Pierre de Murone, Celestin V, qui abdiqua la papauté à Naples. Elle avoit été occupée par les Dominicains, & fondée par Pipino da Barletta, qui de simple notaire, fut élevé aux premieres dignités par Charles II, & chassa les Sarrasins de Nocera. Il y a dans cette église deux plafonds du Calabrese, qu'on a fait graver dans le voyage pittoresque (a), d'après les dessins de M.

(a) Elle y est nommée par erreur S. *Pietro in Macello*.

Fragonard; la compoſition en eſt variée, riche, ingénieuſe, originale. Dans l'un la figure du bourreau, qui paroît droite du point de vue, eſt une ſingularité de l'art. Dans l'autre, on admire une compoſition plus ingénieuſe, plus attachante, c'eſt une ſainte que les Anges portent au ciel; le choix des figures qui l'environnent eſt très-heureux : on y trouve plus de graces que dans les autres ouvrages du Calabreſe; la couleur de ce maître eſt en général vigoureuſe.

SANTA MARIA MAGGIORE, (nº 35) ancien temple de Diane, qui fut conſacré à la Vierge en 525; la tradition porte que ce fut à l'occaſion d'un diable qu'on y avoit vu ſous la forme d'un porc, & qui avoit effrayé toute la ville; du moins on a conſacré la mémoire du fait par une figure de porc en bronze, placée ſur une petite coupole de l'égliſe. C'eſt une des quatre principales paroiſſes de la ville, & on ne l'a accordée aux religieux, *Chierici minori* (a), qu'à condition d'y maintenir la paroiſſe. L'égliſe a été faite ſur les deſſins de Coſmo; la coupole a été refaite depuis le dernier tremble-

(a) Nous avons parlé de cet ordre, Tom. 3. pag. 510.

ment de terre, elle est belle & bien éclairée.

Le petit emplacement qui est devant l'église, avec une pierre & une petite niche en forme d'oratoire, est connu sous le nom de *Pietra santa*, & le peuple va baiser cette pierre avec grande dévotion, pour gagner des indulgences.

S. GIOVANNI *Evangelista del Pontano*, église que fit bâtir en 1462, Jean *Pontanus*, ou Jovinianus, secrétaire & conseiller d'état du roi Ferdinand I; il fut grand historien, orateur & poëte latin; il y est enterré avec sa femme, ses trois enfans & un ami, pour lesquels il fit des épitaphes aussi bien que pour lui-même; elles sont gravées sur le marbre. Pontanus étoit né à Cerretto dans l'Ombrie, mais, après avoir perdu son pere dans une sédition populaire, il se retira à Naples, où il devint précepteur d'Alphonse II, & ensuite son secrétaire intime; il écrivit l'histoire des guerres de Ferdinand I & Jean d'Anjou; lorsque Charles VIII eut été à Naples, Pontanus fit son panégyrique. Il mourut en 1509 âgé de 78 ans. Près de cette église on montre la maison où habitoit Ponta- Pontanus.

nus; on y voit sa figure & plusieurs autres statues.

S. ANGELO A SEGNO, église paroissiale, 70 toises à l'orient de sainte Marie majeure (nº 35), fondée dès l'an 554 à l'honneur de S. Michel archange, comme ayant secouru les Napolitains lorsqu'ils chasserent de leur ville les Sarrasins qui s'étoient avancés jusqu'à cet endroit, où étoit la porte appellée *Donn'-Orsa*. Ils y placerent un clou de bronze dans du marbre à la maniere des Romains, & l'on y voit actuellement une inscription à ce sujet.

SEDILE DI MONTAGNA, lieu d'assemblée d'un des cinq corps de noblesse, appellé *Sedili*, sieges; on y a réuni huit autres corps ou sieges, & il a droit d'élire deux députés, mais qui n'ont entre eux deux qu'une seule voix. Le lieu de l'assemblée a été peint par Nicolas Rossi, qui a représenté différentes vertus & les armes des principales familles de cette compagnie. C'est-là qu'étoit l'ancien théâtre appellé *Teatro di Montagna*.

S. PAOLO, église de Téatins, près de S. Laurent (nº 42), le seul reste un peu considérable d'antiquités romaines,

est situé sur une petite place de la rue de la Vicairie (nº 34), appellée *Mercato vecchio*, qui ne pouvoit guere servir de marché que dans le temps où Naples étoit une forte petite ville, à moins qu'on ne dise que cette place a été diminuée dans sa longueur.

Cette église contient les restes d'un temple antique: on a dit que ce temple avoit été consacré à Apollon; d'autres ont cru que c'étoit à Auguste; le sentiment le plus accrédité est que c'étoit un temple de Castor & Pollux, élevé par Julius Tarsus, affranchi de Tibere. Il en restoit encore dans le dernier siecle huit colonnes cannelées, avec un entablement sur lequel il y avoit un fronton chargé de figures. Suivant Parrino, il y avoit un Apollon appuyé sur un trépied, avec une figure représentant la Terre, & un Fleuve, qui passoit pour être le *Sebeto*, appuyé sur une urne qui versoit de l'eau, & tenant une corne d'abondance; une figure de Mercure dont on voyoit le caducée à ses pieds; celles de Castor & de Pollux avoient été peintes sur un enduit de stuc à la place de la sculpture ancienne. Il y avoit une inscription grecque, rapportée différemment

par les auteurs, qui ne s'accordent pas sur l'explication; les principaux restes de cet édifice furent renversés dans le tremblement de 1688, qui ne laissa que quatre colonnes sur pied; on a relevé les débris des autres, qu'on a rassemblés tant bien que mal, en reconstruisant l'église avec les mêmes matériaux. Mais on ne voit distinctement que deux colonnes cannelées de marbre, & quelques bases, par lesquelles on peut juger qu'on avoit choisi l'ordre corinthien pour décorer ce temple. Il fut sanctifié pour la premiere fois après la victoire remportée sur les Sarrazins l'an 574, & consacré dès-lors à S. Pierre & à S. Paul. Le bâtiment actuel est fort orné; on y voit beaucoup de peintures de Massimo, de Belisaire, de Solimene; le tabernacle du grand autel est de bronze doré, orné de colonnes de jaspe, de beaucoup de pierres précieuses & de statues.

La chapelle de S. Gaëtan est toute revêtue de petites tables d'argent, en forme de vœux rendus au tombeau de ce saint, qui fut enterré au même lieu en 1547. Il avoit fondé l'an 1524 l'ordre
Téatins. des Clercs réguliers qui furent appellés ensuite *Téatins*, parce que le pape Paul IV

Caraffa, qui fut leur premier supérieur triennal, avoit été archevêque de Chieti, ville de l'Abruze, en latin *Teate*, & non *Theate*, comme l'observe Fontanini, *Bibliot. dell' eloq. Ital. T.* 2, *c.* 4, *p.* 453. Suivant leur institut, ils ne doivent posséder aucun bien & ne faire aucune quête. Cet ordre a fourni plusieurs hommes célebres, comme on peut le voir dans l'ouvrage du P. Vezzosi, intitulé: *Scrittori de' cherici regolari detti Theatini, Roma* 1780. 2 vol. in-4°. On y trouve les éloges de Thomasi, Scupoli, Gradenigo, Paciaudi, Scarella, & autres célebres Téatins, parmi lesquels on trouve quatre peintres qui ont eu de la réputation. Cet ordre est regardé, sur-tout à Naples, comme un séminaire d'évêques & un asyle pour les cadets de la premiere noblesse.

La sacristie de S. Paul, ainsi que celle de S. Dominique, est une des curiosités de Naples, à cause des peintures de Solimene, où l'on trouve la grace jointe à la plus grande maniere; on a gravé quelques-unes des figures dans le voyage pittoresque, mais on admire sur-tout deux grands tableaux qui représentent le ravissement de S. Paul, & la chûte de

Simon le Magicien : celui-ci passe à Naples pour le meilleur tableau de Solimene ; il est un peu dans la maniere de Pierre de Cortone.

Le couvent est un des plus beaux que les Téatins aient en Italie, & un des plus distingués par la quantité de prélats qui en sont sortis.

Ancien Théâtre.

Le cloître est orné de plusieurs colonnes antiques; il est bâti dans l'endroit même où étoit l'ancien théâtre des Romains, & l'on en remarque encore des vestiges en quelques endroits. Ce théâtre fut celui où l'empereur Néron se montra pour la premiere fois en public, pour y chanter des vers de sa composition, ainsi que nous l'apprennent Séneque & Tacite (*Annal. Lib. XV. c.* 33). C'étoit aussi vers ce théâtre que passoit tous les jours Séneque pour aller entendre les leçons du philosophe Métronacte, lorsqu'il se plaignoit de voir tant de monde au spectacle & si peu dans la maison du philosophe. Séneque étoit alors avancé en âge, & cependant il ne faisoit aucune difficulté d'aller dans une école publique : *In theatrum senex ibo.... ad philosophum ire erubescam? Tamdiu discendum est, quamdiu nescias, & si pro-*

verbio credimus, quamdiu vivas; nec ulli hoc rei magis convenit quam huic: quamdiu discendum est quemadmodum vivas, quamdiu vivis. Lettre 76. Il enseignoit & donnoit en même-temps l'exemple de cette maxime, qu'*un vieillard même doit chercher à s'instruire.*

Au devant de l'église on voit une statue de S. Gaëtan, que la ville de Naples lui a érigée, en conséquence d'un vœu public fait en temps de peste.

La petite chapelle de S. Pierre-aux-liens qui est bâtie devant l'église de S. Paul, est dans l'endroit où l'on dit que s'arrêta S. Pierre, & d'où il fit tomber les statues de Castor & de Pollux, qui étoient dans le temple; on en a conservé les bustes, que d'autres disent être des figures d'empereurs; on y a mis ces vers:

Audit vel surdus Pollux cum Castore Petrum
Nec mora præcipiti marmore uterque ruit.

Et dans un autre endroit:

Tyndaridas vox missa ferit, palma integra Petri est
Dividit at tecum Paule trophæa libens.

S. LORENZO (au midi du n° 42), église que le roi Charles d'Anjou fit bâtir en 1266, sur les ruines de la Basilique S. Laurent

où la nobleſſe & le peuple de Naples s'aſſembloient, & qu'on appelloit *Baſilica auguſta*; le roi défendit les aſſemblées, & démolit le bâtiment. L'égliſe eſt occupée par des Cordeliers conventuels; elle eſt gothique, mais décorée à la moderne, & remarquable par les ſtatues, les colonnes, les peintures & les tombeaux. Le grand autel eſt orné de trois ſtatues de marbre, de Jean de Nola; un grand nombre de belles colonnes que l'on voit deux à deux, ſoit vers les chapelles, ſoit derriere le chœur, viennent de l'ancien palais de la république. La chapelle de la reine, ou de S. Antoine, appartenoit à la reine Marguerite, femme de Charles III. Elle a été ornée de marbres, ſur les deſſins de Coſmo, & l'on y a placé une image très-célebre de S. Antoine, qui fut faite par Simon de Crémone, peintre, dont Pétrarque a beaucoup parlé dans ſes écrits.

Dans la chapelle qui eſt près de la grande porte, eſt le tombeau de J. B. PORTA, célebre phyſicien, dont nous avons déja parlé. Près de la ſacriſtie eſt celui de Catherine d'Autriche, fille du roi Albert, ceux de Louis ſon fils, de la fille aînée de Charles III, & pluſieurs autres.

Au-dessous du clocher de S. Lorenzo est un appartement où se rassemblent les députés de la ville ou les officiers municipaux. Le parlement général de la ville & du royaume, quand il se tenoit, se rassembloit dans la salle qui sert de réfectoire aux religieux.

Hôtel de ville.

En sortant du cloître, on entre dans la maison-de-ville, qui tient à la tour ou au clocher de la ville; il y a quelques tribunaux subalternes & quelques bureaux dans ce bâtiment, qui est destiné aux assemblées du corps municipal; on l'appelle *Casa della città.*

En remontant pour aller à la *Summa piazza* & aux SS. Apôtres, au nord de S. Janvier, on trouve deux pans de murs en briques, très-anciens, que les uns ont dit être des restes de l'enceinte de Naples, d'autres de celles de Palepolis; mais l'opinion la plus commune est que ces murs étoient de l'amphithéâtre ou du théâtre dont j'ai parlé, p. 84; on les appelle *Anticaglie*, c'est-à-dire, masures.

GL' INCURABILI, près de la place appellée *Largo della Pigna*, hôpital très-considérable qui contient environ 2000 personnes des deux sexes; l'on y reçoit tous les malades de maladies chroniques,

longues & difficiles à guérir, hommes & femmes; les foux, les filles qui veulent se retirer du monde; les enfans malades de la teigne; on y traite même les maladies vénériennes : il y a des éleves pour la pharmacie, la chirurgie, & des professeurs qui les instruisent.

Cet établissement fut commencé par une femme pieuse qui revenoit de Lorete; il a été augmenté par plusieurs successions, & sur-tout celle de Gaspard Roomer, riche négociant de Flandres. Les enfans de cet hôpital vont par la ville, habillés de blanc, récitant des prieres, & rappellant le souvenir de la mort; objet saint & salutaire, même aux yeux de la philosophie humaine.

Le jour des Morts, les Capucins & les Pénitens vont en procession porter en cérémonie aux Incurables un grande biere, pour conserver la mémoire d'une ancienne institution; elle consistoit à porter ce jour-là aux Incurables les corps des suppliciés qui se trouvoient au pont de la Madeleine; mais actuellement on les enterre à Pietra-santa, aussi-tôt après l'exécution.

S. Philippe de Neri.

S. FILIPPO NERI (n° 42), ou l'Oratoire, est une des plus belles églises de

Naples, & même des plus remarquables que j'aie vues en Italie; elle est sur une petite place appellée *de' Gelormini*, dans *Srada della Vicaria*, du côté du nord-ouest, & occupée par les Peres de l'Oratoire de S. Philippe de Néri, qu'on nomme improprement à Naples, Jéronimites, parce que la maison appartenoit autrefois aux Peres de S. Jérôme. Cette église fut commencée en 1586. Denis de Bartholomée en a été l'architecte, ainsi que de la maison habitée par ces Peres. La façade est toute en beaux marbres, & faite sur les dessins de Denis Lazari. Le plan de cette église est beau; elle est d'une jolie proportion & richement décorée. Elle est divisée en trois nefs; celle du milieu est portée de chaque côté par six colonnes corinthiennes de granite, dont le fût est d'une seule piece, & dont les bases & les chapiteaux sont de marbre de Carrare. Cette église est chargée de dorures; les ornemens y sont prodigués, sur-tout dans la frise de l'entablement.

La plupart des chapelles sont ornées de marbres avec des coupoles dorées; il y a aussi un grand nombre de tableaux estimés, mais plusieurs sont foibles; &

donnent lieu de douter qu'ils ſoient originaux.

On remarque principalement une très-grand freſque de *Giordano*, qui s'étend au-deſſus de la grande porte, & l'embraſſe même des deux côtés : elle eſt gravée dans le voyage pittoreſque. On y voit J. C. chaſſant les vendeurs du Temple ; c'eſt une grande & belle machine, bien imaginée, & dans laquelle le peintre a pris de grands partis, tant pour l'ordonnance que pour la diſtribution des maſſes de lumieres & d'ombres : ſa couleur eſt aſſez d'accord, mais ſans être d'une grande vérité : le Chriſt n'a point de nobleſſe, & pluſieurs des figures ſont un peu courtes.

Au cinquieme autel à droite, un tableau du même, repréſentant ſainte Thérèſe avec ſes Carmélites, au pied d'un grand Crucifix ; ce tableau eſt plein de têtes gracieuſes, mais la figure du Chriſt eſt trop maniérée.

De l'autre côté de la nef dans une chapelle à gauche, un S. François, du *Guide*, qui eſt beau.

Du même côté on remarque la chapelle de la Nativité de J. C. revêtue de marbres, & dont l'architecture eſt eſtimée.

Entre cette chapelle & le maître-autel est la chapelle de S. Philippe de Neri, qui est comme une petite église, toute incrustée de marbres; la coupole est de Solimene, elle représente le saint dans la gloire.

De l'autre côté du maître-autel, c'est-à-dire, du côté de l'épître, Solimene a encore peint dans la coupole d'une chapelle, Judith qui présente la tête d'Holopherne à l'armée de ce général : on apperçoit dans le haut le Pere Eternel environné d'Anges.

Le grand autel est tout de pierres dures, ou pierres précieuses opaques, comme agathes, sardoines, cornalines, jaspes, jade, lapis, &c. avec des colonnes du plus beau marbre; les statues qui sont au-dedans de la coupole, sont de Nicolas & Laurent Vaccari; on conserve aussi dans la sacristie des tableaux qui passent pour être du *Guide*, du *Dominiquin*, du *Palma*; le trésor est très-riche, il renferme des statues d'argent, un tabernacle d'argent, des calices d'or, un ostensoir d'or enrichi de pierreries, une croix & des reliquaires de crystal de roche; plusieurs ornemens superbes, & de toute espece; un, par exemple, qui ne sert

que le Vendredi-Saint. Enfin on regarde l'église de S. Philippe de Neri, & tout ce qui en dépend comme une des choses les plus curieuses de Naples.

Ces Peres se distinguent dans le carnaval par une décoration immense, & par les grandes machines qui servent à l'exposition du S. Sacrement dans leur église : S. Philippe fit établir pour les 4 derniers dimanches du carnaval (qui commence le 17 janvier) les prieres de quarante heures qui se font dans différentes églises, de maniere à attirer le peuple, & cela fit diminuer beaucoup les mascarades. En général Naples est de toutes les villes d'Italie celle où l'on étale le plus de pompe dans les fêtes des confréries & des couvens.

La maison des Peres de l'Oratoire est grande & belle; le premier cloître est soutenu par des colonnes ioniques en marbre blanc, le second renferme un grand jardin.

La bibliotheque de cette maison est une des quatre bibliotheques publiques de Naples; elle est considérable tant par la quantité que par la qualité des livres, sur-tout depuis qu'on y a joint la belle bibliotheque de Joseph Valetta, avocat

Napolitain, qui contenoit environ 15000 volumes choisis des meilleurs auteurs Grecs, Latins, Italiens, François & Anglois, outre un grand nombre de manuscrits, & particuliérement ceux de Joseph Scaliger, de Heinsius & Scioppius.

CHAPITRE IV.

De la Cathédrale & de ses environs.

SUR la place qui est devant la petite port de l'archevêché (n° 33), est le *Monte della Misericordia*, établissement très-riche administré par 7 gentilshommes; ils entretiennent des lits dans l'hôpital des Incurables; ils envoient les malades de cet hôpital dans l'île d'Ischia pour leur faire prendre les bains, & ils exercent toutes les œuvres de miséricorde. L'église est belle, le tableau qui représente les sept œuvres de miséricorde, est du Caravage.

On voit encore sur la même place une aiguille dans le goût des deux dont nous avons déja parlé; il y a des Napolitains Aiguille de S. Janvier.

qui trouvent que le cavalier Cosmo Fanzago s'est surpassé lui-même dans cet ouvrage, mais c'est tout au plus par la bisarrerie de sa composition : cet obélisque ressemble à nos anciens pieds de chandeliers d'église ; il est d'une forme tourmentee, & du plus mauvais goût ; il n'y a que le chapiteau qui soit d'une architecture ordinaire ; les moulures, les festons, les guirlandes, les petites figures & les ornemens de toute espece y sont prodigués, mais ils sont également mauvais, quoi qu'en disent certains voyageurs. Au sommet de cette aiguille est une statue de bronze de S. Janvier, qui est du Finelli ; quatre enfans en marbre portent ses attributs. Une Syrene qui est à la base, porte une tablette où est cette inscription : *D. Januario Patriæ Regnique præstantissimo Tutelari, grata Neap. Civ. optimè merito.* S. Janvier étoit évêque de Benevent ; il fut martyrisé avec plusieurs autres chrétiens sous l'empire de Diocletien, vers l'an 300, à l'endroit où est l'église des Capucins de la Solfatare. Les Napolitains le regardent comme leur plus puissant protecteur, & ils lui attribuent sur-tout le bonheur d'avoir été préservés des ravages du Vésuve.

Le 17 septembre, veille de S. Janvier, & les deux jours suivans, on décore cette place comme un théâtre; on y pratique une gallerie tout autour, elle est illuminée le soir aussi bien que l'aiguille de S. Janvier, de haut en bas, & l'on y exécute une très-belle musique, où il y a un concours de monde prodigieux; la place & les rues voisines sont si petites, que l'embarras y est extrême dans ces jours-là; la noblesse n'y va plus guere, mais la fête est digne de la curiosité d'un étranger.

Cathedrale de S. Janvier.

VESCOVADO, ou la *Vergine assunta* (nº 33), est l'église cathédrale de Naples, qu'on appelle quelquefois *S. Gennaro*, S. Janvier, parce que la chapelle de ce saint en est la partie la plus remarquable. Nous en aurions parlé plutôt, si nous n'eussions mieux aimé suivre l'ordre naturel des quartiers de Naples, en commençant par les plus intéressans & les plus beaux. Cette cathédrale est une vieille église gothique, bâtie sur les ruines d'un temple d'Apollon, dont on a trouvé beaucoup de débris en creusant les fondemens du trésor, & en particulier une colonne que les Téatins de S. Paul ont placée près de la petite porte de leur église.

Le bâtiment actuel fut fait ſous les premiers rois de la maiſon d'Anjou, Charles I & Charles II vers l'an 1280, ſur les deſſins de Nicolas de Piſe, que nous avons cité pluſieurs fois en parlant de Florence; la dévotion que le peuple portoit à S. Janvier, en fit les fonds. Le tremblement de terre de 1485 ayant beaucoup ébranlé & dégradé le bâtiment, il fut reſtauré ſous Alphonſe I, par la piété de différentes familles nobles, Balzo, Urſina, Caracciolo, Pignatelli, Zurla & Dura, dont on voit les armes ſur les pilaſtres. La grande porte fut faite aux dépens du cardinal Henri Minutolo, archevêque de Naples, comme on le voit par une inſcription en lettres lombardes; qui eſt au-deſſus. Elle eſt ornée de deux colonnes de porphyre qui portent ſur deux lions de l'ancien temple. On a placé vers la porte trois tombeaux, qui étoient autrefois dans la tribune du grand autel, avant qu'on l'eût refaite à neuf: ce ſont ceux de Charles I, roi de Naples, de Charles Martel roi de Hongrie, & de la reine Clémence d'Autriche ſon épouſe, fille de l'empereur Rodolphe I. On y lit cette épitaphe:

Carlo. I. Andegavenſi templi hujus extructori;

extructori, Carolo Martello, Hungariæ Regi, & Clementiæ ejus uxori, Rudolphi I. Cæsaris F. ne Regis Neapolitani, ejusque nepotis, & Austriaci sanguinis Reginæ debito sine honore jacerent ossa, Henricus Gusmanus, Olivarensium Comes, Philippi III. Austriaci regias in hoc regno vices gerens, pietatis ergo posuit. Anno Domini 1599.

On compte dans cette église jusqu'à 110 colonnes de granite, ou de marbre d'Afrique, trois à chaque pilastre, les stucs dorés n'y sont point épargnés.

Les peintures du plafond de la nef sont de Santa Fede; on y trouve du coloris, mais les figures n'y plafonnent pas.

Il y a dans des ronds au pourtour de la même nef, des tableaux de Giordano, où sont peints les Apôtres : la composition en est bonne, & le pinceau en est moëlleux, mais la couleur en général est d'un ton tirant sur le gris; les couleurs en sont aussi trop égales.

On voit dans la nef à gauche un vase antique, qu'on dit être de basalte; il n'est peut être que de pierre de touche;

le cardinal Delcio Caraffa le fit poser en 1621. Il a quatre pieds deux pouces de diametre, & deux pieds six pouces de hauteur; il est sur un pied de porphyre, & sert de fonts baptismaux. La sculpture qui l'environne représente les attributs de Bacchus; ensorte que ce vase eut été mieux dans un cabinet, ou dans une salle à manger; j'ai vu un artiste assurer que la sculpture étoit au-dessous du médiocre, ainsi que le couvercle qu'on y a ajouté, & qui est fait avec de petits compartimens de marbre, mais dans le voyage pittoresque, à l'article de Pouzol, on en donne la gravure, & l'on prétend que c'est un ouvrage grec du plus beau temps des arts, & qu'il est du plus grand prix, par la perfection des ornemens qui le décorent.

A la croisée à gauche, deux tableaux de *Giordano*, d'une composition peu ingénieuse, & d'un effet qui n'est pas piquant. Ils sont cependant supérieurs à ceux du même maître, qui sont dans la nef.

Au-dessus de ces tableaux il y en a deux autres assez beaux, représentant deux évêques; ils sont de *Solimene*.

A une chapelle de la croisée du même

côté, une Madeleine au pied de la Croix, & d'autres figures, par *Giordano*. Les têtes des femmes sont belles, cet ouvrage est foible d'ailleurs.

Dans le chœur, un tableau du chevalier Conca, dont le sujet est une procession où l'on porte des reliques : l'ordonnance en est belle, & le pinceau gracieux, mais le tout ensemble est de petite maniere.

On remarque aussi deux grands buffets d'orgues, dont l'un a été peint par Vasari, & l'autre par Giordano.

Le tableau du grand autel, est une Assomption, du Perugin. Au-dessous de l'autel reposent les SS. Agripinus, Eutichès & Acutius, compagnons de S. Janvier, qui ont été transférés de Pouzol à Naples.

La Confession, qu'on appelle à Naples *Soccorpo*, est une petite chapelle souterraine, revêtue de marbre blanc, soutenue par des colonnes ioniques de marbre qui passent pour être des restes de l'ancien temple d'Apollon ; le dessin de cette chapelle est sage & ingénieux ; la voûte est ornée de bas-reliefs en forme d'arabesques, bien entendus, & dans le goût de l'antique. C'est-là que repose le

corps de S. Janvier, qui étoit autrefois dans une église hors de la ville : le duc de Bénévent *Sicone* l'ayant enlevé, il fut ensuite donné au célebre couvent de Monte Vergine, dont nous parlerons dans la suite, qui est à neuf lieues à l'orient de Naples, d'où le cardinal Olivier le fit transporter dans la cathédrale, en faisant faire la chapelle souterraine. La statue de ce cardinal qui est derriere l'autel, passe pour être de Michel-Ange; elle est assez belle, mais sans finesse de travail.

Dans la chapelle des Caraccioli on trouve le tombeau de Bernardino Caracciolo, archevêque de Naples, c'est un ouvrage de Pierre Ghetti; on y voit le portrait du cardinal en marbre, avec un squelete couvert d'un suaire, montrant un sablier; c'est peut-être la premiere idée de la belle composition que nous avons fait observer à Rome dans le tombeau du pape Chigi.

La chapelle Minutolo est celle dont parle Boccace dans le conte d'Andriuccio; l'on y donnoit le bonnet de docteur, cérémonie qui se fait actuellement dans le palais du prince d'Avellino. On y remarque plusieurs figures de cheva-



liers, ayant des cornes sur le cimier de leurs casques : c'étoit autrefois un symbole de force ; l'ancien proverbe dit : *Fort comme un taureau.*

Il y a aussi une chapelle qui appartient aux *Gallucci*, d'où la maison de l'hôpital est descendue ; du moins on le lit ainsi sur le tombeau de Mad. de l'Hôpital, ambassadrice de France, qui y fut enterrée en 1742.

Le monument du pape Innocent XII, Pignatelli, n'est qu'un cénotaphe ou sépulchre vide ; c'est un hommage rendu, même de son vivant, à un pape qui étoit Napolitain, & qui avoit été archevêque de Naples. L'on y voit son buste en bronze doré, avec des statues & des ornemens de marbre, travaillés à Rome, & une grande inscription où l'on parle de ce que ce pontife a fait de plus remarquable ; l'extinction du népotisme, l'érection du conservatoire de S. Jean de Latran, les subsides donnés dans la guerre contre les Turcs ; il mourut en 1700.

Le pape Innocent IV est enterré dans la chapelle du séminaire, ou chapelle de S. Laurent : il mourut à Naples en 1254. Ce fut lui qui détermina S. Louis

à passer en Palestine, qui déposa l'empereur Frédéric II, & fit prêcher la croisade contre lui. Ce fut lui encore qui affecta le chapeau rouge aux cardinaux, dans le premier concile de Lyon, en 1245.

Une vieille regle de fer enchassée dans un des piliers de la nef, à gauche derriere le chœur, est le *Passetto*, mesure ancienne & originale de la ville de Naples, dont nous parlerons ci-après; mais cette regle est tordue, mal terminée, & ne fait qu'un modele bien grossier & bien imparfait.

Le benitier qui est de l'autre côté de l'église, passe aussi pour être un monument très-ancien de la mesure des liquides.

André de Hongrie.

Près de la porte de la sacristie est enterré André de Hongrie, mari de la reine Jeanne I, qui fut étranglé à Aversa, comme nous l'avons dit, T. VI. p. 499. Berardino Rota a fait pour ce tombeau l'épitaphe suivante:

Andreæ, Caroli Uberti, Pannoniæ Regis F. Neapolitanorum Regi, Joannæ uxoris dolo, & laqueo necato, Ursi Minutuli pietate hic recondito; ne Regis

corpus insepultum, sepultumve facinus posteris remaneret, Franciscus Berardi F. Capycinæ sepulcrum, titulum nomenque P. Mortuo, anno 1345. 14. *kal. Octob.*

Les chanoines de la cathédrale jouissent depuis long-temps de diverses prérogatives, comme de porter le rochet, la mitre, la crosse & la chape épiscopale.

SANTA RESTITUTA, église qui tient à celle de saint Janvier, étoit autrefois la cathédrale. Elle fut bâtie du temps de Constantin, & dédiée à cette Sainte, lorsqu'on eut transporté ses reliques de l'île d'Ischia, sous l'autel de cette église où l'on croit qu'elles reposent. On abattit la croisée pour construire la nouvelle cathédrale; il n'en reste que la nef. Elle est soutenue par dix-sept colonnes corinthiennes presque toutes de granite, que l'on prétend avoir été tirées du temple de Neptune. François Moro, éleve de Solimene, y a peint les douze Apôtres: on y voit aussi un plafond de Giordano, assez foible, & où la lumiere papillotte beaucoup. Sainte Restitute.

A l'entrée à gauche, on voit le mau-

solée d'un prince Pignatelli. On fait remarquer aux étrangers uue très-ancienne Madone, faite en mozaïque sur le mur, qu'on assure être la premiere image miraculeuse de la Vierge qui ait été révérée en Italie.

A droite du grand autel est l'oratoire de S. Aspremo; Ste. Hélene, mere de Constantin, qui le fit faire, y plaça l'image de Ste. Restitute, & celle de S. Janvier, qui ayant été faite de son vivant, passoit pour être très-ressemblante. Ce fut d'après cette image que Charles II fit faire la tête d'argent de S. Janvier, dans laquelle est renfermé le crâne du Saint, que l'on expose sur l'autel pour la liquéfaction du sang.

Entre cette église & l'Archevêché il y a une chapelle appellé *S. Giovanni in Fonte*, qui fut consacrée par Constantin à S. Jean l'évangéliste, & dans laquelle étoit le grand vase de basalte qui sert actuellement pour les fonts baptismaux dans la cathédrale; la chapelle est décorée en mozaïque; on y a représenté la croix, que Constantin avoit prise pour son enseigne, après sa conversion.

Chapelle de S. Janvier.

LE TRESOR, ou plutôt la chapelle de S. Janvier est la plus belle partie de

la cathédrale ; cette chapelle fut élevée en conséquence du vœu fait par la ville de Naples pendant la peste de 1526 ; cependant la premiere pierre ne fut mise qu'en 1608 ; l'architecture est du P. Grimaldi, Téatin ; la ville entretient cette chapelle, & nomme deux députés pour en prendre soin. Le vaisseau est rond, d'une belle proportion & bien décoré ; il est porté par 42 colonnes de brocatelle, & environné de niches, dans lesquelles sont les statues en bronze de 19 saints par Jules Finelli, mais ces statues sont très-médiocres. Au bas des niches on conserve les reliques des mêmes saints dans des bustes ou petites statues d'argent : c'est sans doute la raison pour laquelle on a donné le nom de *Trésor* à cette chapelle qui est en effet de la plus grande richesse : le pavé est de marbre, l'entablement de stuc, orné de dorures ; les ornemens y sont accumulés de maniere à ne pas laisser à l'œil le moindre repos.

La coupole est de la main de Lanfranc ; elle fut peinte d'abord vers 1635 par le *Dominiquin*, lorsque ce grand peintre éprouvant des injustices à Rome, se fut déterminé à aller s'établir

à Naples. On prétend que la crainte du poison avoit déja contraint le Guide, Josepin & Gessi à abandonner cet ouvrage ; la jalousie des peintres Napolitains, & sur-tout de l'Espagnolet, ne pouvoit supporter que des étrangers eussent la gloire d'une pareille entreprise : à l'arrivée du Dominiquin l'on défit l'ouvrage commencé par Bélisaire & par d'autres peintres ; cela ne fit qu'augmenter l'envie des Napolitains ; le Dominiquin éprouva mille disgraces ; il s'enfuit à Rome, il revint à Naples, on corrompit ses domestiques, on engagea le maçon qui préparoit la chaux, à y mêler de la cendre pour faire tomber l'enduit sur lequel il peignoit : la crainte du poison l'affectoit au point qu'il ne se fioit plus à personne, pas même à sa femme ; il préparoit lui-même ses alimens, & en changeoit tous les jours ; le chagrin émoussa toute la force de son imagination, & la coupole n'étoit pas encore terminée, quoiqu'il y travaillât depuis trois ans, lorsqu'il mourut en 1641, non sans quelque soupçon de poison. Ses ennemis firent aussi-tôt abattre tout son ouvrage qui fut refait par *Lanfranc* ; il ne resta du Dominiquin que les angles de la cou-

pole, & des tableaux d'autels, qui ne ſont pas de ſes plus beaux ouvrages : les figures en ſont ſagement compoſées, & correctement deſſinées, mais d'une couleur & d'une touche qui ſont très-foibles. Dans la coupole de Lanfranc, l'enchaînement des grouppes, ou pour mieux dire, toute l'ordonnance eſt bien entendue; d'ailleurs le caractere de deſſin en eſt admirable ; il faudroit ſeulement plus d'harmonie dans la couleur, & plus d'effet dans le total de la machine.

Le grand tableau de S. Janvier ſortant de la fournaiſe, eſt de l'Eſpagnolet; celui du miracle de l'énergumene eſt du cavalier Maſſimo.

Le tréſor que l'on conſerve dans cette chapelle & dans la ſacriſtie voiſine, eſt immenſe; on y voit les préſens magnifiques faits par le Roi & la Reine d'Eſpagne, lors de leur premiere viſite; en particulier un calice d'or enrichi de diamans, eſtimé cent mille francs; il y a des chandeliers d'argent qui ont 10 à 12 pieds de hauteur, 41 ſtatues de bronze, 36 buſtes d'argent qu'on y expoſe dans les grandes fêtes, dont pluſieurs ſont ornés de diamans, & ſurtout celui de S. Janvier.

Dans une niche à porte d'argent qui est derriere l'autel, on conserve précieusement une ostensoir ou reliquaire, dans lequel sont deux ampoules, ou fioles de verre, elles contiennent du sang de S. Janvier, qui fut, dit-on, ramassé par une Dame Napolitaine pendant son martyre. C'est avec ce sang que l'on fait plusieurs fois l'année ce qu'on appelle à Naples le miracle de S. Janvier, le sang qui est dur & coagulé, devenant fluide; il faut alors qu'un député de la ville apporte une des clefs de ce tabernacle; le *Maestro di Casa* de l'Archevêque est chargé de l'autre clef; il faut pour ce miracle que la tête de S. Janvier soit près du sang qui doit se liquéfier.

Sang de S. Janvier.

J'ai vu cette cérémonie le 19 septembre 1765, & j'étois à côté même du Prêtre qui tenoit le reliquaire; il l'appliquoit sur sa poitrine en récitant le *Credo*; il le retourna un grand nombre de fois, & dans l'espace de huit minutes je vis en effet la matiere devenir fluide, sans changer de couleur; les femmes, dont la chapelle étoit remplie, invoquoient le Saint à grands cris, en se frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, pour en obtenir prompte-

ment le miracle. Quand il se passe un peu de temps, on est fort porté à l'imputer à la présence de quelque hérétique. Ainsi le 24 nov. 1730, le miracle ayant un peu tardé, on pensa que le consul d'Angleterre, qui étoit présent, en étoit cause; on lui proposa honnêtement d'aller voir les beautés qui sont dans le reste de la cathédrale, & il n'eut pas été sûr pour lui de vouloir s'en défendre; le peuple dit que le miracle se fit aussitôt que l'hérétique fut éloigné.

Dans une autre fête de S. Janvier, ou la veille du premier dimanche de mai, le miracle se fait aussi avec beaucoup de pompe devant un des *Sedili*; chacun a son année; on forme dans la rue une espece d'église que la procession peut traverser: les décorations & les ornemens de l'architecture sont exécutés en bois, avec beaucoup de richesse; on apporte sur le midi la tête de S. Janvier, & sur le soir le reliquaire où est le sang arrive aussi en procession. Tous les couvens de la ville y sont, chacun avec la croix, ornée d'une espece de banniere; ensuite viennent les Curés & presque tout leur clergé, les statues des différens Patrons de la ville au nombre de 32,

toutes d'argent, ornées ſuperbement : le miracle ſe fait enſuite & ſe continue pendant l'octave tous les jours à la premiere meſſe.

Ce miracle eſt un objet perpétuel de dévotion & d'étonnement pour tous les Napolitains : voici de quelle maniere s'exprime François de Pietri, juriſconſulte & poëte Napolitain, au ſujet de ce miracle périodique.

Nondum credis Arabs, Scythicis quin Barbarus oris
  Confugis ad veræ Religionis iter ?
Aſpice, palpa hæc : ſtat longum poſt Martiris ævum,
  Incorruptus adhuc, & ſine tabe cruor.
Imo hilaris gliſcit, conſurgit, diſſilit, ardet,
  Ocyor, extremæ eſt impatienſque tubæ.
Perfidus an cernis capiti ut cruor obvius, ante
  Frigidus, & durus ferveat & liqueat ?
Cote vel aſperior vel ſit adamantinus Afer
  Sanguine quin duro ſponte liquente, liques ?

Il y a pourtant, même à Naples, des incrédules : Buſching dans ſon excellente géographie cite un ancien chanoine de Naples, qui aſſuroit qu'on ſavoit ſubſ-

uer adroitement un flacon rempli de
ng fluide à celui dont le sang est séché;
autres croient qu'on fait une prépara-
on dans la machine; ils disent qu'on
vu un temps où elle étoit dérangée,
où le miracle ne se faisoit point;
le dans d'autres occasions il se faisoit
ns que la tête fût approchée du sang.
[. l'Abbé de Vougny vit en 1730, que
sang sortit tout liquide de l'armoire,
i il est gardé, & que le lendemain
atin il n'avoit point repris sa consistance.
Quelquefois il ne faut pas deux minutes,
: quelquefois il faut plus d'un jour pour
i liquéfaction. Addisson dit que « les
Napolitains semblent avoir copié cette
merveille d'une que l'on montroit dans
une ville du royaume de Naples, au
temps d'Horace :, »

. . . . Dehinc Gnatia lymphis
ratis extructa dedit risusque, jocosque,
Dum flammâ sine, thura liquescere limine sacro
'ersuadere cupit. Credat Judæus Apella,
Non ego; *L.* i, *Sat.* 5, *v.* 97.

Jean Hubner, dans sa Géographie
universelle (*T. II. p.* 495.), assure qu'un
Sçavant d'Allemagne a montré à Berlin,
e secret de composer une liqueur, dont

l'effet étoit semblable à celui du sang de S. Janvier ; il suffisoit de laisser entrer un peu d'air dans le vase où la liqueur coagulée étoit renfermée, & cela produisoit la liquéfaction.

Le prince de Sansevero avoit fait faire un ostensoir, ou reliquaire, semblable à celui de S. Janvier, avec des fioles ou ampoules de même forme, remplies d'un amalgame d'or & de mercure avec du cinabre, qui imite par sa couleur le sang coagulé : pour rendre cet amalgame fluide, il y a dans le creux de la bordure, ou de l'entourage du reliquaire, un réservoir de mercure coulant, avec une soupape qui, en retournant le reliquaire, s'ouvre pour laisser entrer du mercure dans la fiole. L'amalgame devient alors coulant, & imite la liquéfaction.

Le sang de S. Janvier qui est dans la cathédrale, n'est pas le seul qui se liquéfie à des temps marqués. On montre encore à S. Jean de Carbonara une fiole où il y avoit du sang de S. Jean qui se liquéfioit ; il y en a de S. Janvier, dans les églises de S. Etienne, de S. Pantaléon, de sainte Patrice, de S. Vite, &c. ; il faut voir le P. Pietra

ianta, Jésuite, qui a fait à ce sujet un
uvrage en trois volumes, qui a pour titre
Taummasia, ou des miracles perpétuels
le notre sainte foi. Voyez aussi M. Gros-
ey & M. de la Condamine. Mém. 1757.

SANTI APOSTOLI, 80 toises au nord de S. Janvier, grande & belle église, bâtie à l'endroit où étoit autrefois un temple de Mercure; elle fut onsacrée aux saints Apôtres par l'empereur Constantin; c'étoit une église aroissiale dès l'an 489, & même une athédrale, suivant quelques auteurs. Elle ut donnée en 1570 aux Téatins, qui nt été toujours à Naples dans la plus rande considération, & qui ont fait âtir cette église en 1626, aidés des béralités d'Elisabeth, duchesse de Gueria, & sur les dessins du P. François Grimaldi, Téatin. C'est une des plus elles églises & des plus ornées qu'il y it à Naples, & même dans toute l'Italie, a coupole est bien prise & bien éclairée; la voûte de l'église & celles des randes chapelles, ont été peintes par *Lanfranc*, de même que les tableaux u chœur. On a fait graver, dans le oyage pittoresque, deux des pendentifs e la coupole, dessinés par M. Frago- Saints Apôtres.

nard. « On y admire ſpécialement le
» feu & la hardieſſe de la compoſition,
» qui caractériſent le Lanfranc; la ma-
» niere en eſt fiere & grandioſe, la
» couleur de l'effet le plus ſéduiſant ».

On admire auſſi dans la voûte le feu de la compoſition, un grand caractere de deſſin, & des beautés de détail en grand nombre. Mais ce morceau eſt âcre de tons, & les figures n'y plafonnent pas.

On remarque encore quatre tableaux de *Giordano*, le premier dans la croiſée à droite, repréſente la Nativité de la Vierge; on l'a fait graver dans le voyage pittoreſque, comme un des plus beaux de ce maître; il renferme les mêmes beautés que celui du Roſaire qui eſt au S. Eſprit, caracteres de têtes agréables, diſpoſitions aimables dans les figures & dans les grouppes, le tout couronné par une gloire d'une couleur aérienne & céleſte.

Le ſecond tableau à l'oppoſite eſt la Préſentation de la Vierge au temple; il eſt auſſi d'une couleur charmante, & d'un deſſin dont le ſtyle retrace parfaitement les graces de Pierre de Cortone; on y trouve ſeulement quelques figures trop courtes. Le troiſieme & le qua-

ieme tableau sont dans la croisée à
uche; ils ne sont pas de la même
rce que les deux premiers.

La coupole est de Binaschi; les lu-
ettes de plusieurs chapelles sont de
limene; il y a au-dessus de la grande
rte une piscine probatique, beau
bleau de *Viviani*.

Le grand autel est en marbre, orné
bronzes dorés, avec un tabernacle
nt les colonnes sont de jaspe, & qui
t garni d'autres pierres précieuses,
ec des statues; le tout est de la com-
sition du P. Anselme Cangiano,
éatin; les deux grands chandeliers
bronze sont formés par les attributs
s quatre Evangélistes, l'aigle de S.
an, le lion de S. Marc, le taureau
S. Luc, l'ange de S. Matthieu (a),
i sont grouppés avec art; l'idée est
Giuliano Finelli; ils ont été fondus
r *Bersolino* de Florence.

La chapelle Filomarino, qui est à
uche dans la croisée, a été faite sur
s dessins du Borromini; elle est toute
marbre, avec des Vertus en mozaï-
e, exécutées par Calandra de Ver-
il, d'après les originaux du Guide

a) Ces emblêmes sont tirés des 4 constellations qui mar-
oient les saisons de l'année. *Astronomie*, T. IV, p. 542.

que le cardinal Barberini donna au roi d'Espagne. Au-dessus de l'autel est un bas-relief très-estimé qui représente un concert d'enfans, par François Flamand; il est très-précieux par le caractere de vérité & les graces naïves avec lesquelles ces enfans sont rendus, de même que par un beau fini. Il y en a d'autres encore qui rendent cette chapelle de la plus grande beauté; ils ont été faits à Rome par les plus habiles artistes, du temps du cardinal Ascanio Filomarino qui vivoit en 1650.

La chapelle de la Conception qui est à droite, est aussi décorée en marbres avec goût & avec noblesse. La sacristie est fort belle, & on y conserve un trésor considérable en argenterie.

Dans les charniers, espece de grand cimetiere, on trouve une chapelle, où sont des peintures qui représentent différentes histoires de l'ancien Testament, relatives à la mort. C'est-là qu'est enterré le célebre poëte *Marino*; son portrait est peint sur le mur; on lui a fait deux épitaphes, dont l'une est sur un marbre & l'autre sur un mur; voici une des deux épitaphes (a).

(a) Il y a un autre monument élevé à l'honneur de Marino dans la paroisse de S. Anello, qui est près de la cathédrale.

[D]. O. M. Joannes Baptista Marinus [Ne]apolitanus, inclytus Musarum Genius, [Eleg]antiarum Parens H. S. E. (*a*) *natura [fact]us ad lyram, hausto e Permessi unda [sa]cri quodam igne Poëseos grandiore [inge]nii vena efferbuit. In una Italica dia[lect]o græcam, latinam, ad miraculum [us]que miscuit Musam: eggregias pris[cor]um Poëtarum animas expressit omnes; [jun]xit æquâ laude sacra profana: diviso [in] bicipiti Parnasso ingenio, utroque [v]ertice sublimior. Extorris diu patria, [ob]iit Parthenope syren peregrina, ut [fel]icior esset Maroni Marinus. Nunc [b]eato cineri marmor hoc plaudit, ut [ma]nit ad æternam Cytharam famæ [con]sensus.*

[L]'autre épitaphe, plus courte & plus [sim]ple, fut faite par l'académie des [Hu]moristes, dont il avoit été le chef. [Le] duc de Savoie, Charles Emanuel, [av]oit fait Marino chevalier des ordres [de] S. Lazare & de S. Maurice; c'est [pou]r cela qu'il est toujours appellé le [chev]alier Marino, ou Marini, car les [Ital]iens varient dans leurs terminaisons. [On] voit par une lettre que le cardinal

(*a*) *Hic sepultus est*, ou *situs est*.

Bentivoglio lui écrivoit à Paris en 1620 avec quel empressement on désiroit de voir paroître ses poésies, & quel cas on en faisoit : *oh che vena! oh che purità! oh che pellegrini concetti.* Mais il lui recommandoit sur-tout d'ôter les choses trop galantes de son poëme sur la mort d'Adonis; il l'invitoit aussi à ne tenir aucun compte des traits de la malignité & de l'envie qu'il avoit essuyés plusieurs fois, & auxquels il étoit trop sensible. Ce grand poëte naquit en 1569, & mourut en 1625, comme on le voit dans sa vie, écrite par Ferrari. Les Téatins conservent quelques-uns de ses manuscrits; ils faisoient partie d'une collection où il y en avoit beaucoup d'autres en différentes langues, que l'empereur demanda pour son cabinet de Vienne en Autriche, dans le temps qu'il avoit le royaume de Naples : la même chose est arrivée à plusieurs maisons religieuses de la ville.

S. GIOVANNI A CARBONARA, église d'Augustins, située sur une grande & large rue qui est à la partie septentrionale de Naples, le long des anciens murs; cette rue est appellée *Strada di S. Giovanni a Carbonara*, peut-être parce qu'on

vendoit anciennement du charbon.
rarque nous apprend que les jeunes
ıs s'y exerçoient à des jeux ou combats
gladiateurs en présence même du roi.
glise fut fondée en 1343 par Galeota,
ıtilhomme Napolitain, homme riche,
donna son bien aux Augustins, &
bâtirent une église à l'honneur de S.
n-Baptiste. Cette église renferme un
te mausolée gothique élevé à Ladislas,
de Naples, qui vers l'an 1400 fut
des bienfaiteurs de cette église; ce
nbeau est composé de plusieurs niches
contiennent un grand nombre de
ıres. Ladislas est représenté dans le
ıt à cheval & l'épée à la main; un peu
ıs bas, il paroît assis à côté de la reine
ınne sa sœur, qui lui éleva ce monu-
ent; on y lit deux épitaphes, où l'on
tâché d'exprimer & l'étendue de ses
ojets, & la rapidité de ses conquêtes;
premiere placée dans le lieu le plus
ut, est conçue en ces termes:

proba mors, hominum heu semper obvia
rebus,
ım Rex magnanimus totum spe concipit or-
bem,

En moritur, ſaxo tegitur Rex inclitus iſto;
Libera ſydereum mens ipſa petivit Olympum.

La ſeconde épitaphe qui eſt ſous la corniche d'en-bas, eſt de Sannazar:

Qui Populos belli tumidos qui clade Tyrannos
Perculit intrepidos, Victor terraque marique,
Lux Italum, Regni ſplendor clariſſimus hic eſt
Rex Ladiſlaus, decus altum, & gloria Regum,
Cui tanto, heu lacrymæ! ſoror illuſtrima fratri
Defuncto pulchrum dedit hoc Regina Joanna:
Utraque ſculpta ſedens Majeſtas ultima Regum
Francorum ſoboles, Caroli ſub origine primi.

Derriere le grand autel dans une belle chapelle gothique eſt le monument de Jean Caracciolo, qui étant grand ſénéchal de Naples, favori de la reine Jeanne II, &, pour ainſi dire, maître du royaume, fut aſſaſſiné par la ducheſſe de Seſſa, qui étoit de la maiſon Rufo, & peut-être par les ordres même de la reine, en 1432; les reines qui ont oſé manquer aux bienſéances de leur ſexe, en ont ordinairement perdu la douceur, & ont été auſſi cruelles que débauchées. Ce fut dans le palais de la Vicairie, à l'endroit

droit où est à présent le tribunal de la Zecca que cet assassinat fut commis ; on peut voir dans *Costanzo* avec quelle pompe le sénéchal fut enterré. Son fils lui fit élever un tombeau, & l'on y mit, après la mort de la reine en 1434, cette épitaphe qui est de Laurent Valla.

Nil mihi, ni titulus, summo de culmine deerat
  (Regina morbis invalidâ & senio)
Fecunda Populos proceresque in pace tuebar,
  Pro Dominæ imperio nullius arma timens.
Sed me idem livor qui te fortissime Cesar
  Sopitum extinxit, nocte juvante dolos.
Non me sed totum lacerat manus impia regnum,
  Parthenopeque suum perdidit alma decus

Ce tombeau, quoique dans un genre gothique, est remarquable pour le temps où il fut fait.

La chapelle des marquis de Vico est ornée de marbres & de sculptures très-estimées : les quatre statues des niches furent faites à l'envi par Santa Croce, Jean de Nola, Cacaviello, & Pierre della Piata, les plus habiles sculpteurs de leur temps. C'est une des plus belles chapelles de Naples.

La sacristie est ornée de peintures de

Vasari; on y conserve une petite chapelle d'albâtre que le roi Ladislas portoit, même à la guerre. On y montroit la liquéfaction du sang de S. Jean-Baptiste, comme celle du sang de S. Janvier à la cathédrale; mais cette relique a été volée. Les Augustins possédent une belle bibliotheque donnée par le cardinal Séripand, dans laquelle il y a des manuscrits rares, qui avoient été rassemblés par Antoine Séripand son frere; celui-ci est enterré dans une chapelle qui est au-dessous de la bibliotheque avec une épitaphe où l'on voit qu'il mourut en 1538.

Dans la même rue de Carbonara est le palais du prince de *Santo Buono Caracciolo*, où le duc de Guise habita en 1647, dans le temps qu'il étoit à Naples avec l'intention de se mettre à la tête du peuple. Il y a encore d'autres palais considérables dans cette rue.

SANTA CATARINA A FORMELLO, ou *Formiello*, (nº. 53), église des Dominicains de la congrégation de Lombardie; elle est ainsi appellée à cause des conduites ou aqueducs de la ville qu'on appelle *Formali*, qui font à Naples comme une ville souterraine; il y a même assez près delà une espece d'abreuvoir

pour les chevaux, qu'on appelle *Formello.* L'église de sainte Cathérine fut rebâtie en 1499, aussi bien que le couvent, sur les dessins d'Antoine de Florence, qui y fit une coupole, la premiere qu'on ait vue à Naples : car c'est à Florence où ce genre de construction, noble mais difficile, avoit pris naissance, comme nous l'avons dit, T. II, p. 417. L'intérieur de l'église est orné de dorures & de peintures de Rossi. Il y a dans le couvent une apothicairerie riche & fameuse, où l'on voit une collection d'histoire naturelle & d'antiquités, qui a été formée il y a déja long-temps par le P. *Maurizio di Gregorio.*

LA VICARIA est le palais de justice où s'assemblent les tribunaux ordinaires; c'est un grand bâtiment isolé dont les murs sont très-élevés & très-forts; on l'appelloit autrefois *Castello Capuano*, à cause du voisinage de la porte de Capoue, & *Normannia*, à cause de Guillaume le Normand qui l'avoit fait bâtir; il fut ensuite augmenté par l'empereur Frederic, sur les dessins de Jean de Pise, vers l'an 1200 : ce fut la résidence des rois de Naples jusqu'à Ferdinand I. Le vice-roi Pierre de Tolede en 1540 y *Vicaria.*

plaça les tribunaux de justice & les prisons.

On y monte par trois escaliers ; la grande salle où l'on entre d'abord est garnie de bancs pour les écrivains ; c'est le rendez-vous des plaideurs & des gens d'affaires ; ils s'y rassemblent tous les matins en si grand nombre qu'on a peine à traverser cette salle, quoiqu'elle soit d'une grandeur à contenir plus de deux mille personnes. Je n'ai pu m'empêcher de plaindre une ville où le nombre des plaideurs m'a paru si fort au-dessus de celui de Paris, tandis que la population n'est pas la moitié de celle de notre capitale ; il faut que l'esprit de subtilité, de chicane, d'obstination, qu'on a reproché aux Espagnols, se soit bien établi parmi les Napolitains. Au reste on a fait depuis quelques années divers réglemens pour épurer le barreau & abréger les procès. Les Napolitains prétendent aussi que cette grande affluence à la Vicairie vient de ce qu'on y fait toutes sortes d'affaires ; c'est un rendez-vous général occasionné par l'ancienne jalousie des Napolitains, qui ne vouloient point qu'on vint chez eux ; on assure qu'il n'y a pas plus de sept à huit cents procès par année.

Il y a ensuite six salles où se tiennent

es chambres de justice, *Rote grandi*, :ompofées chacune d'un chef, *Capo di Rota*, & de quatre conseillers; le premier président, *Presidente*, siége dans :elle qu'il juge à propos de choisir.

La Camera della Sommaria, ou la :hambre des comptes, a aussi deux tri-)unaux, *Rota grande*, *Rota mezzana*,)ù siégent le lieutenant & les présidens]ui jugent des affaires de finance. La *Vicairie* civile où se jugent les affaires :n premiere instance, a deux rotes, & a Vicairie criminelle deux autres: nous)arlerons dans la suite de la maniere lont on y traite les affaires. Ce bâtiment contient encore plusieurs chapelles & grand nombre d'autres salles pour les ;reffiers, les archivistes, & le tribunal des nonnoies & mesures, ou de la *Zecca*. Dans la cour, au-dessous d'un lion qu'on ' voyoit, sont enterrés les originaux des nesures de Naples, afin qu'on ne puisse ni les altérer, ni les enlever; les copies]u'on en a faites sont entre les mains lu *Campione* & servent à l'usage journalier de la ville; mais cette précaution inguliere est cause qu'il n'y a rien d'aussi ;rossier & d'aussi incertain que les mesures du blé & du vin que l'on em-

ploie journellement à Naples : je rendrai compte des soins que j'ai pris pour avoir quelques notions précises à ce sujet.

Hôpital général.

L'ANNUNZIATA (n°. 55), grand & bel hôpital, le plus riche du royaume de Naples, fut fondé en 1304 par Nicolas & Jacques Scondito; la reine Jeanne II l'augmenta en 1343. On y reçoit tous les blessés, & les malades des maladies aiguës, sans distinction ni recommandation, les enfans trouvés qu'on y porte, dans le tour, les orphelins, les filles repenties, les femmes qui ne peuvent vivre avec leurs maris, *mal-maritate*; enfin l'opulence de cette maison s'étend à tous les genres de bonnes œuvres; elle entretient des maisons de campagne où l'on envoye les convalescens, soit pour le bon air, soit pour leur faire prendre les eaux.

Il y a même un revenu consacré à acquitter tous les ans des dots plus ou moins considérables, que cette maison est obligée de payer pour l'établissement d'un certain nombre de filles, en conséquence des dispositions testamentaires de différens bienfaiteurs; la maison entretient deux chœurs de musique, cent prêtres, trente clercs de chapelle, & paye tous

les maîtres convenables pour l'instruction de ces derniers. On lit sur la principale porte de cet hôpital cette inscription :

Lac pueris, dotem innuptis, velumque pudicis,
Datque medelam ægris hæc opulenta Domus.
Hinc merito sacra est illi, quæ nupta, pudica,
Et lactans, Orbis vera Medela fuit.

L'église étoit fort ornée (a); mais le feu y ayant pris le 25 janvier 1757 dans un enterrement; les dames firent une quête générale, & l'on a bâti une nouvelle église sur les dessins de Vanvitelli : elle a été finie en 1782. On dit que c'est un chef-d'œuvre d'architecture. La banque de cet hôpital s'étoit déja obéré par les embellissemens de la premiere église; il n'arrive que trop souvent dans les hôpitaux riches qu'on donne dans ce luxe de bâtimens qui épuise une maison, & éloigne le véritable emploi & la juste destination de ses revenus. Il y avoit à l'Annunziata six beaux tableaux de Giordano; mais les peintures actuelles sont de Francischiello di Muro, & de Boniti.

(a) Richard qui voyageoit en 1767, ne laisse pas de décrire cette église avec tous ses tableaux, d'après M. Cochin & un livre du pays dont on a rajeuni le frontispice.

SAN PIETRO AD ARA, église des chanoines de Latran, bâtie dans l'endroit où l'on croit que logea S. Pierre l'an 44 en passant à Naples pour aller à Rome ; il y convertit *S. Aspremo* & *Santa Candida*, & y jetta les premieres semences de la Religion chrétienne.

CHAPITRE V.

Quartier des Carmes & du Marché.

Place du Marché.

IL MERCATO, grande place des Carmes ; c'est la plus ancienne de Naples & la plus fréquentée par la populace ; elle a 110 toises de long sur 80 de largueur ; dans le milieu est une fontaine du Cavalier Cosmo. C'est-là que se tient le grand marché le lundi & le vendredi ; on y fait les exécutions, & autrefois la potence y étoit toujours plantée : c'étoit une chose utile dans une ville où il y a tant de gens oisifs & pauvres, & sur une place où les séditions ont ordinairement pris naissance ; cependant on a remarqué à Naples qu'elles n'étoient pas

eurtrieres : actuellement on la plante, uand il est besoin, en face d'une petite e qu'on a appellée *del Sospiro*, parce ie c'est delà que le patient apperçoit le bet.

De toutes les exécutions qu'on y a ites, la plus célebre, mais la plus révolte qu'on puisse lire, est celle du jeune onradin qui devoit être roi de Naples mme légitime héritier de son pere onrard : ce jeune prince excommunié ir le pape à cause des démêlés de son re avec le Saint-Siege, étoit venu à aples accompagné de Frédéric, duc Autriche ; mais Charles d'Anjou, frere S. Louis, les défit ; ils furent trahis ins leur fuite, livrés entre ses mains ; & leur fit trancher la tête sur la place du archê en 1268. On a bâti une petite apelle & placé une croix dans l'endroit ême de cette indigne exécution, dont n voit la peinture dans l'intérieur de la iapelle. Il y a sur l'autel une grosse olonne de porphyre de de x pieds de iametre, où l'on lit ces deux vers écrits i vieux caracteres, autour du fût de la olonne.

Asturis ungue leo pullum rapiens aquilinum,
Hic deplumavit, acephalumque dedit.

F v

Cela fait allusion à l'aigle impérial & au nom du seigneur d'Astura qui livra Conradin au roi de Naples. L'endroit où se fit l'exécution est marqué par une plaque de marbre; comme ce lieu est bas, il est humide par lui-même & paroît presque toujours mouillé: le peuple qui cherche par-tout du merveilleux, dit que c'est un miracle perpétuel qui prouve l'innocence du jeune prince, & le crime de son meurtrier. Au reste, en racontant de pareils traits de la crédulité du peuple de Naples, on ne fait aucun tort aux lumieres des gens instruits; en France même, on entend quelquefois des contes pareils parmi le peuple.

Dans une des rues qui aboutissent au marché, & vis-à-vis sainte Marie *dell' Avvocata*, est un endroit appellé *Capo di Napoli*, à cause d'une tête de femme qu'on dit représenter Parthenope; elle est élevée sur un piédestal, ses cheveux sont tressés à la grecque; mais ce buste ayent été peint & restauré, il est difficile d'y reconnoître le bel antique.

Les Carmes. IL CARMINE (nº. 68) l'église des Carmes avec un couvent, célebre dans l'histoire de Naples. L'église est la plus fréquentée de la ville, à cause de la place

ui est toujours pleine de monde, & de ancienne dévotion de tout le peuple de Naples. Le roi même y alloit tous les samedis, suivant un ancien usage que les vice-rois avoient toujours observé, mais qui n'a plus lieu actuellement. Ce fut la premiere église qu'eurent les Carmes lorsqu'ils vinrent s'établir à Naples; elle étoit alors très-petite; elle fut considérablement augmentée par l'impératrice Marguerite, mere de Conradin; quand elle arriva à Naples pour retirer son fils des mains de Charles I, l'infortuné Conradin avoit été décapité quelques jours auparavant, elle n'eut plus d'autre consolation que celle de pourvoir à sa sépulture, & d'appliquer à ce couvent les sommes qu'elle avoit préparées pour la rançon de son fils. Elle fit transférer son corps, de la chapelle de la Croix à l'église des Carmes, où l'on voit son tombeau près de la porte de la sacristie, avec un épitaphe très-simple : la statue de la princesse avec une inscription, se voit à l'entrée du cloître du côté de la rue.

Il y a dans l'église des Carmes un tableau digne d'attention : c'est une Assomption, par *Solimene*, placée dans une chapelle de la croisée à droite. Quoique ce mor-

ceau ne soit pas exempt des défauts ordinaires à ce peintre, l'on trouve peu d'ouvrages de lui aussi bien coloriés, & où il y ait plus d'accord; la gloire des petits anges est très-aérienne.

Dans la chapelle qui est à gauche, il y a un tableau de Matteis; la chapelle du Crucifix a été peinte par *Solimene* : les peintures des Arcs, où l'on a représenté la Vie de J. C. sont de Louis le Sicilien.

On porte une grande vénération à une image de la Vierge connue sous le nom de *Santa Maria la Bruna* (Sainte Marie la Brune) que l'on prétend avoir été peinte par S. Luc; elle est placée sur le maître autel.

On ne manque pas aussi de faire remarquer le Crucifix placé au milieu de cette église : selon la tradition du pays, il baissa la tête pour éviter un boulet de canon, qui n'enleva que sa couronne d'épines : on montre même le boulet suspendu près delà. C'étoit dans le temps que Naples étoit assiégée par les troupes d'Alfonse I, commandées par don Pietro son frere, qui fut tué ensuite d'un coup de canon dans l'église Notre-Dame des Graces peu éloignée delà. Le trésor de la sacristie est très-riche, on y conserve

n calice & une couronne d'or, entourés e diamans, une belle lampe donnée par : cardinal Filomarino, & beaucoup 'argenterie.

Le couvent des Carmes est très-vaste; l a servi plus d'une fois pour les assemblées & les consultations des magistrats c des députés du peuple, dans les cas xtraordinaires de mécontentement; car es assemblées ordinaires se tiennent près le l'église de S. Laurent, ainsi que nous 'avons déja remarqué.

Le principal dortoir des Carmes est rès-beau, & donne sur la mer; on y nontre l'endroit où Masaniello fut assasiné, dix-huit jours après l'établissement le son pouvoir en 1647.

Dans un des cloîtres du couvent, Balluci a peint la vie de S. Elie, & de ılusieurs Saints de l'ordre des Carmes.

La tour appellée *Torrione del Carmine*, aisoit partie du couvent; mais en 1647 es rebelles s'en étant servi pour battre es vaisseaux du roi qui étoient vers le môle, & le duc de Guise s'y étant ensuite retranché, comme on l'a vu, T. VI. p. 527, on en a fait une espece de forteresse, *Castello del Carmine* (n°. 69), on y a construit un bastion, & l'on a

laiſſé ſubſiſter le couvent preſque dans le milieu des fortifications.

PORTA REAL DELLA MARINA (n°. 66) eſt une porte de ville qui donne ſur le rivage de la mer, à côté du Torrion, dans le chemin de Portici; cette plage s'appelle *Marina di Loreto*, à cauſe d'une égliſe de Notre-Dame de Loreté qui eſt près delà (n°. 72), & qui a donné le nom à tout le fauxbourg appellé *Borgo di Loreto*.

LA CAVALLERIA, grand bâtiment qui ſert de caſerne à la cavalerie, près du pont de la Madeleine (n°. 73): les chevaux Napolitains étant d'une très-belle race, les étrangers ne manquent pas d'aller voir ces chevaux; mais on doit voir ſur-tout aux écuries du palais ceux du roi, qui ſont bien choiſis & bien entretenus. Les académies de manege de Naples & de Turin ſont celles de toute l'Italie, où l'on enſeigne le mieux à monter à cheval.

Le pont de la Madeleine eſt un grand & beau pont de pierres de taille, ſous lequel paſſe une partie du *Sebeto* pour ſe jetter dans la mer; le reſte ſe perd avant d'y arriver.

Il bel Sebeto accolto in piccol fiume.

Sannazar.

On y a élevé une statue de S. Janvier, omme ayant arrêté le cours de la Lave n 1767.

LE CONSERVATOIRE de Lorets, ui est près delà, étoit un hôpital pour s orphelins, sous la direction des Soaasques; actuellement c'est un école de usique dirigée par des Prêtres séculiers; 'est un des endroits les plus célebres de Naples, par le nombre des Musiciens & es Chanteurs excellens qui en sont sortis: n y compte jusqu'à 200 éleves; mais il y n a encore plusieurs autres, tels que ceai de la Pietà, où il y en a 130; celui le S. Onofrio, où l'on en trouve 90, x qui sont célebres aussi pour la musiue (a); nous en parlerons dans le chaitre VIII.

Conservatoires.

Les autres conservatoires, qui sont au ombre de 37 à Naples, sont des especes 'hôpitaux, où l'on retire des enfans, & ouvent des personnes âgées, presque oujours des femmes; on les entretient x elles travaillent pour la maison; on ompte jusqu'à 1000 personnes dans ceui de S. Janvier, 400 dans celui de S.

(a) Vinci & Pergolese avoient été élevés aux *poveri* ' *Giesu-Cristo*, conservatoire qu'on a changé en semiaire.

Philippe & de S. Jacques, 200 dans celui de S. *Nicolo a nido*, & autant dans celui de la Visite des Pauvres ; il y en a un qui avoit été spécialement institué pour l'art de la laine, *Conservatorio dell' arte della Lana*, un pour les filles de notaires, un pour les orfévres. Les Italiens ont toujours poussé à l'extrême les établissemens de piété, mais ils sont encore plus communs à Naples que dans le reste de l'Italie.

La ménagerie du roi est aussi au bout du fauxbourg de Lorete ; il y a 36 loges pour les animaux, mais en 1784, il n'y a de remarquable qu'un éléphant. Les maisons de ce fauxbourg regnent le long du rivage, au-delà du pont de la Madeleine. On y bâtit des greniers d'une longueur immense.

BORGO S. ANTONIO, ou *Borgo del fuoco*, fauxbourg S. Antoine, situé un peu plus au nord que celui de Lorete, du côté de la montagne ; c'est l'un des plus grands qu'il y ait à Naples, & c'est celui par lequel on arrive quand on vient de Rome.

L'église de S. Antoine de Vienne, ou S. Antuono, qui donne le nom à ce fauxbourg, est à 400 toises au nord de

a porte de Capoue; c'étoit un hôpital fondé par la reine Jeanne I, vers 1377, aujourd'hui c'est une abbaye commendataire réunie à l'archevêché; on y conserve un tableau à l'huile, qu'on assure avoir été peint par *Antonio di Fiore*, vers l'an 1362, ce qui a fait dire que la peinture à l'huile étoit plus ancienne que ne le dit Vasari, qui en attribue l'invention à Jean de Bruges. V. T. III, p. 73.

Les prêtres qui desservent cette église de S. Antoine, sont entretenus par l'archevêque; ils sont en possession de bénir les chevaux, & sur-tout les cochons de leur fauxbourg, & de les marquer avec un fer chaud; le cochon béni en se mêlant dans les troupeaux, y attire la bénédiction du ciel, & il rend ces animaux respectables à certains égards; aussi trouve-t-on quelquefois les cochons autour du feu, pêle-mêle avec les enfans & les chiens. Quand le cochon béni est bien gras, on le porte aux desservans qui en marquent un autre. On conduit aussi des chevaux autour de cette église le 17 janvier jour de S. Antoine, & pendant la quinzaine, pour les faire bénir.

L'église des Capucins appellée *S. Jes-*

fremo ou *S. Effrem vecchio*, ou S. Eusebio, est placée à l'endroit par où l'on entroit dans les catacombes, comme nous l'avons dit en parlant d'une des entrées qui est à l'hôpital S. Janvier ; celle des Capucins est au nord de Naples vers Capo di Chino, par où l'on peut aller à Rome.

Du côté appellé l'*Arenaccia*, en allant au nord-est vers Poggio Reale & Ste. Marie del Pianto, à un mille de Naples, il y a une colline appellée *Monte dello Trecco*, *Lautrecco* ou *Lottrecco*, depuis que le maréchal de Lautrec, (Odet de Foix), y campa, & y mourut en assiégeant la ville de Naples en 1528. Il désiroit beaucoup d'épargner les édifices de la ville & de les préserver du canon ; en conséquence il essaya de forcer les assiégés à se rendre, en détournant les eaux qui alloient à Naples ; mais cela ne servit de rien, parce qu'il y a beaucoup de puits & de sources dans la ville ; les eaux qu'il avoit arrêtées s'accumulerent, formerent un marécage qui mit la contagion dans son camp ; une partie de son armée y périt ; il mourut lui-même, & fut ensuite enterré à Sainte Marie la Neuve. Le peuple de Naples avoit été

long-temps persuadé que les François y avoient enterré de l'artillerie & des trésors & l'on y a fouillé inutilement plus d'une fois.

IL SERRAGLIO, grand hôpital que l'on bâtit pour y servir d'asyle aux pauvres, suivant l'inscription qui est sur la porte, *Regium totius regni pauperum Hospitium.* Charles III qui l'a fait commencer en 1752, se proposoit d'y établir des métiers, où l'on occuperoit une partie de ces vagabonds qui sont en plus grand nombre à Naples que dans aucune ville d'Europe; le bâtiment est de Fuga, habile architecte, mort en 1782, il paroît d'une étendue à contenir trois à quatre mille personnes, comme nos hôpitaux de la Salpétriere & de Bicêtre. Il y a déja en 1784 six cens jeunes gens, mais il n'est point fini.

Une grande rue du même fauxbourg conduit à *Poggio Reale*, qui est à 1300 toises au N. E. de la porte de Capoue (n°. 53). C'est un château, ou maison de plaisance, bâti par Ferdinand I, vers l'an 1490; on y voit des jardins considérables; ce qui reste des bains de ce palais, prouve qu'on y avoit mis les recherches de la volupté. Les jardins servoient à la

Poggio Reale.

promenade des rois de Naples, & dans la ſuite à celle du public : la reine Jeanne s'y plaiſoit ſpécialement ; elle y tenoit une cour brillante, elle propoſoit des prix à ſes chevaliers, & cette campagne devint célebre. Mais depuis long-temps cette promenade eſt abandonnée, & les jardins incultes; on prétend que l'air y eſt mauvais ; on va maintenant à Chiaia, ſur le Môle, & ſur le nouveau quai qui conduit au pont de la Madeleine.

Autrefois depuis ces jardins juſqu'à la mer, il y avoit un parc où le roi Alphonſe prenoit ſouvent le plaiſir de la chaſſe; ce ſont actuellement des marais ou jardins pour l'uſage de la ville.

Le grand chemin qui paſſe à Poggio Reale, conduit dans la Pouille, dans les provinces de *Lecce* & de *Bari*, & ſurtout au fameux couvent de *Monte Vergine*, qui eſt à 9 lieues à l'orient de Naples, auquel le peuple de Naples a une grande dévotion, & qui eſt extrêmement riche. On y conſerve une très-ancienne image de la Vierge qui étoit autrefois dans le palais des empereurs de Conſtantinople, elle eſt d'une taille coloſſale, & on la dit de S. Luc. On aſſuroit qu'on ne pouvoit porter de la viande, ni aucun

Monte Vergine.

aliment gras dans cette église sans que le tonnere y grondât. M. de Vougny raconte dans un Voyage d'Italie manuscrit, que le 29 octobre 1730 le vice-roi y étant, il vint à tonner; un homme de sa suite se trouva porter dans sa poche quelque chose de gras, & il courut grand risque de la vie. Les reliques de cette église sont d'un genre également singulier; ce sont, par exemple, les trois *Enfans* de la fournaise.

LA GROTTA *degli Sportiglioni*, la grotte des chauves-souris, est sous la montagne de Lautrec, environ 1000 toises au nord-est de la porte de Capoue, près du chemin de Poggio Reale; c'est une ancienne grotte creusée sous le roc, sans que l'on sache dans quel temps & à quelle occasion: on assure qu'elle a une demi-lieue de longueur, & sans doute qu'elle a la même origine que les catacombes dont nous avons parlé. Une des branches de cette route souterraine qui a 20 pieds de large, a été murée depuis la contagion de 1656; on y enterra pour lors plus de 50 mille cadavres. Au-dessus de cette colline, on a bâti une église appellée *Santa Maria del Pianto*, où l'on prie spécialement pour les morts;

aussi le tableau du grand hôtel représente une Vierge qui prie pour les ames; il est d'André Vaccaro: on y voit aussi deux tableaux de Giordano, qui sont beaux, quoiqu'ils passent pour avoir été faits en deux jours. Quand on est devant cette église, le coup d'œil est admirable, l'on voit une grande partie de Naples, & des campagnes charmantes qu'arrose le Sebeto.

Aqueducs. La ville de Naples, ainsi que la plupart des villes d'Italie, est très-bien fournie d'aqueducs & de fontaines; il y a deux grandes sources qui se distribuent dans la ville; l'une s'appelle, *Acqua de' Carmignani*, elle a sa source vers S. Agata, 26 milles au nord-est de Naples, elle passe à Poggio Reale, & fournit aux fontaines du palais & de Chiaia. La seconde, qui est appellée *Acqua vecchia* ou *Acqua della volla*, a deux sources éloignées qui viennent se réunir à la Volla à deux lieues de Naples, & vont delà au fauxbourg S. Antoine, au marché, au port, au château, & à l'arsenal. Les aqueducs qui regnent sous le pavé des rues de Naples, sont très-larges & très-beaux; ils ont servi deux fois à la prise de cette ville, d'abord par Bélisaire, ensuite par Alfonse I.

CHAPITRE VI.

Du Gouvernement de Naples.

LE royaume de Naples contient 4 millions d'habitans, ſuivant l'opinion commune, & la Sicile environ 3 millions. La ſurface de l'un eſt de 3900 lieues carrées, & celle de l'autre 1300 (a).

Le gouvernement de Naples eſt depuis long-temps monarchique, & réputé abſolu par droit de conquête; la mauvaiſe adminiſtration des ſouverains éloignés, & des vice-rois mal choiſis, a ſouvent porté le peuple & la nobleſſe à faire des eſpeces de retours vers leur ancienne liberté: nous en avons raconté quelques traits en parlant de l'hiſtoire de Naples; la rebellion des Macchia & d'autres barons du royaume a eu lieu encore au commencement de ce ſiecle. Mais depuis ce temps, la ſouveraineté

(a) S'il y avoit trois millions d'habitans en Sicile, chaque lieue carrée contiendroit 2300 perſonnes au lieu de 900 que l'on compte en France. T. III, p. 254.

des rois de Naples n'a reçu aucune atteinte : les parlemens de la nation ne s'assemblent plus, les vice-rois avoient cessé peu-à-peu de les convoquer, parce que leur autorité en étoit diminuée, & depuis 1642 il n'y en a point eu ; les assemblées des états ne se font qu'en Sicile.

Pendant que Naples étoit gouvernée par un prince éloigné, on regardoit ce royaume comme pauvre & foible ; mais le peu de ressources qu'on en tiroit, venoit du peu de soin, ou du peu de talent des ministres. Les vice-rois étoient hors d'état de faire le bien, ils avoient une existence trop courte ; leur ministere se réduisoit à faire passer à la cour, l'argent de la nation ; ils n'étoient point en état de contribuer au soulagement de l'état, non plus que le lieutenant de la chambre, qui, préposé à l'exaction & au recouvrement des impositions, étoit en horreur à la noblesse de Naples.

Les fonctions du vice-roi duroient trois ans, quelquefois davantage, quand la faveur, ou la politique s'en mêloit ; l'appareil dont il étoit environné, ressembloit à celui d'un roi ; on lui élevoit un

un trône dans les cérémonies; son palais étoit gardé par des troupes, son cortege toujours formé d'une suite de plusieurs carrosses; un des premiers maréchaux de l'empire alloit prendre l'ordre tous les jours; les dames même lui baisoient la main; quand la partie de la vice-reine étoit finie, toutes les autres cessoient; enfin il jouissoit pour un temps de toute l'autorité & de toute la pompe du souverain.

Tous ces respects que l'on rend volontiers à un roi, que sa naissance & ses bienfaits rendent cher à la nation, devoient être insupportables à l'égard d'un vice-roi; & je ne suis pas étonné de voir combien les peuples de ces royaumes aiment le jeune roi qu'ils ont vu naître parmi eux, & qu'ils savent être destiné à ne plus les abandonner.

Son éducation avoit été négligée par le prince de S. Nicandre, mais il annonçoit un naturel heureux dès son enfance. Dans le temps de la disette de 1764, il apprit que plusieurs personnes de la cour avoient une grande partie liée pour souper à Pausilipe, & que l'on s'en faisoit une fête d'avance. Il savoit qu'alors le peuple manquant de

pain, gémissoit dans l'attente des secours qu'on avoit demandés de tous côtés; il ne put s'empêcher de dire à ceux qui étoient près de lui, que c'étoit mal prendre son temps pour des parties de plaisir, & qu'il vaudroit mieux prendre part à la misere publique. Les ministres apprirent avec joie une réflexion aussi pleine d'humanité, & ils firent rompre le projet.

Il avoit été sollicité par un de ses gens d'obtenir du conseil de régence la liberté d'un forçat; le prince de S. Nicandre sachant de quelle conséquence il seroit d'enfreindre l'ordre de la justice pour satisfaire un mouvement de compassion, dit au roi qu'il en feroit la proposition, mais il lui rapporta bientôt une réponse négative : le roi fut touché de ce refus; mais il s'en vengea d'une maniere qui faisoit honneur à un enfant : il avoit une grande voliere de serins, dont il s'amusoit volontiers, il en ouvrit les portes, & fit partir tous les serins en disant : Je n'en puis pas délivrer d'autres.

Le roi Don Carlos son pere étant résolu de partir pour l'Espagne, de laisser à un de ses fils le royaume de Naples, & d'emmener l'autre en Es-

pagne, parut quelque temps indécis ſur le choix : avant qu'il eût décidé lequel reſteroit à Naples, les deux princes avoient tous les deux une extrême curioſité de ſavoir l'événement de cette déciſion, & ils s'adreſſoient avec impatience à ceux qu'ils penſoient en devoir être inſtruits : lorſque la choſe eut été réglée, chacun regardoit ſon partage comme le plus agréable. Je ſuis deſtiné, diſoit le prince des Aſturies, à gouverner les plus vaſtes états qu'il y ait dans les deux mondes. Oui, diſoit le roi de Naples, tu ſeras roi peut-être un jour, moi je le ſuis dès-à-préſent.

Pendant ſa minorité, il y avoit un conſeil d'état & de régence, compoſé de neuf perſonnes; & quatre ſecrétaires d'état. Le marquis Tanucci étoit le ſeul des quatre ſecrétaires d'état qui fût du conſeil de régence; la confiance qu'avoit toujours eue pour lui le roi d'Eſpagne, avec qui il avoit une correſpondance habituelle, lui donnoit dans les affaires la principale influence. Son mérite l'avoit élevé ſeul à ce degré de faveur : il étoit profeſſeur à Piſe en Toſcane; un criminel s'étoit réfugié dans un couvent, on fit un blocus pour obliger les

moines à le livrer; on chargea le professeur Tanucci de justifier le gouvernement par un ouvrage sur le droit d'asyle, & don Carlos en fut si content qu'il voulut se l'attacher. Il étoit d'un caractere doux, & fait pour plaire à la cour; mais il n'étoit pas moins laborieux, & dans la premiere année de son ministere, il répondit à 33 mille placets.

La confiance du roi ne fit qu'augmenter par les services de ce ministre; il fut créé marquis, & même chevalier du grand ordre de S. Janvier. Il étoit désintéressé, modeste & retiré; il n'avoit qu'une fille, & ne s'occupoit point du soin de lui laisser une grande fortune: ennemi des prétentions de la cour de Rome, il ne s'en cachoit point; sa sincérité aussi-bien que sa modestie est une des choses que j'ai le plus admirées dans la conversation de ce ministre. Il s'appliquoit de tout son pouvoir à réparer par une sage économie les grandes dépenses qu'on avoit faites, & l'épuisement des finances du royaume; la noblesse se plaignoit de lui, & ne lui accordoit pas les talens d'un ministre d'état; peut-être étoit-ce par un préjugé qui

eſt naturel à l'égard d'un étranger ; d'ailleurs, il avoit beaucoup reſtraint les priviléges des barons.

Après le mariage du nouveau roi, il fut queſtion de l'entrée de la reine au conſeil ; le miniſtre s'y oppoſa, mais les cours de Vienne, d'Eſpagne & de France l'emporterent ; une autre circonſtance contribua à la diſgrace du marquis Tanucci : la reine avoit été reçue dans la franc-maçonnerie, le roi étoit tenté d'en faire autant ; le marquis Tanucci, pour en empêcher, ſuſcita une perſécution contre les francs-maçons, & par l'autorité du roi d'Eſpagne il fit proſcrire en 1778, la maçonnerie comme un crime de leſe-majeſté ; cela cauſa une indignation générale ; la reine ſoutint les francs-maçons, & c'eſt par reconnoiſſance qu'on boit à ſa ſanté dans toutes les loges de France. Bientôt M. Tanucci fut remercié en 1777, & il eſt mort le 29 avril 1783. Depuis lors, les principaux ſecrétaires d'état ſont M. le marquis de la Sambuca & M. le chevalier Acton. M de la Sambuca eſt comme premier miniſtre ; M. Acton a la guerre & la marine, & c'eſt ſur lui que tout roule actuelle-

ment : le conseil est composé de six conseillers & des quatre secrétaires d'état, mais le roi, la reine & le marquis de la Sambuca décident souvent les affaires entre eux trois.

Etat Militaire. Nous avons parlé des forces maritimes du roi de Naples à l'occasion du port, T. VI. p. 556; il nous reste à parler des troupes de terre. Les forces militaires consistent en trente régimens d'infanterie & neuf de cavalerie ; on les évalue à trente mille hommes. Il y a ving-sept régimens nationaux, les autres sont des Espagnols, des Suisses, des Grecs. Il y a quatre régimens Vallons ou Flamands, dont les officiers sont la plupart François, ou du moins des Pays-Bas. Les capitaines sont chargés des recrues comme l'étoient les nôtres ci-devant. Ils ont 111 liv. par mois, & des gratifications qui vont encore à 26 liv. par mois ; les lieutenans ont 77 liv. ; les enseignes 60 ; les soldats 4 sous 3 den. par jour avec une livre & demie de pain. En 1782 l'on a ordonné la levée de 15 mille hommes de milices pour composer des régimens provinciaux.

M. Acton a formé tout-à-la-fois une

marine & une armée. Le corps de Lipparotes, ou Volontaires de la Marine, dont le roi porte l'uniforme, contient 34 officiers des premieres maiſons du royaume, & qui forment habituellement ſa cour; il paroît qu'auparavant, les grands ſeigneurs dédaignoient le ſervice militaire, & c'eſt un trait de politique, que de les y avoir attachés.

Pour mettre le militaire ſur un meilleur pied, l'on a accordé des priviléges aux ſoldats vétérans dans leurs paroiſſes, on a aſſigné des penſions ſur les biens eccléſiaſtiques, on a perfectionné l'éducation des jeunes gens qu'on deſtine à la guerre, & nous en avons déja parlé T. VI. p. 564. Le roi a fait bâtir un petit fort dans les jardins de Portici, où chaque année l'on exerce la jeuneſſe à l'attaque & à la défenſe des places, à l'imitation des fameuſes manœuvres de Poſtdam. On a fait venir des inſpecteurs habiles: le roi eſt ſouvent en uniforme. Il commande l'exercice, & il inſpecte les évolutions.

Le principal chef du militaire eſt le capitaine général; il a les plus beaux droits, il préſide la junte de guerre & de marine, compoſée d'officiers géné-

raux, de chefs d'escadre & de gens de loi, pour veiller à tout ce qui concerne la guerre & la marine, & juger les causes personnelles des officiers supérieurs.

La noblesse de Naples a une espece d'administration pour l'utilité de la ville, & elle a des assemblées, appellées *sieges*, *seggi* ou *sedili*. On donne aussi le nom de *Seggi* à ces portiques dont nous avons déja parlé dans la description de la ville, & qui servent aux assemblées. Ils sont au nombre de six; *Seggio Capuano*, *Seggio di Nido*, *Seggio di Montagna*, *Seggio di Porto*, *Seggio di Porta nova*, *Seggio del Popolo*. Chacun des six sieges a un député, qu'on appelle *eletto*, élu; celui de Montagna a deux députés, mais ils n'ont qu'une voix. Les élus convoquent les assemblées, & y proposent les ordres du roi : ils portent une robe rouge de moire ou de velours, & le chapeau rouge; ils se couvrent devant le roi; la ville jouissant du privilége des grands d'Espagne; ils reçoivent le serment des juges de la vicairie. L'élu du peuple est le dernier des six, mais il est comme le tribun du peuple étoit dans l'ancienne Rome;

il eſt chargé ſur-tout de l'approviſionnement des boucheries : c'eſt pour l'ordinaire un riche marchand, qui par ſes correſpondances, peut pourvoir à l'abondance de la ville, & s'il n'eſt pas délicat, il peut gagner beaucoup dans cette place. C'eſt lui qui décide les conteſtations relatives à l'adminiſtration économique de la ville, mais on peut en appeller au *Graſſiere.*

Les élus tiennent des aſſemblées dans une ſalle qui eſt au-deſſous du clocher de S. Laurent, qui leur tient lieu d'hôtel-de-ville ; ils y forment comme un corps municipal, ou un tribunal qui décide toutes les cauſes concernant l'économie de la ville, avec l'avis des docteurs en droit, qui ſont attachés à ce tribunal.

Le roi envoie à l'aſſemblée des élus le réſultat des délibérations qu'on a priſes dans le conſeil d'état : il eſt conçu quelquefois en forme de lettres-patentes, & quelquefois en forme d'édit ou d'ordonnance : les ſyndics baiſent les lettres en les recevant, & promettent de convoquer les aſſemblées de chaque ſiege pour un certain jour. Les nobles étant réunis dans leurs ſieges, & les

députés du peuple dans le leur, les élus exposent la volonté du roi, on va aux opinions, & si le plus grand nombre est pour l'affirmative dans un *seggio*, les membres de ce siege sont censés adhérer à la volonté du roi : il en est de même des autres sieges; chacun d'eux communique le résultat des délibérations à son élu : les six élus s'assemblent ensuite pour comparer & confronter leurs délibérations, & s'il y en a quatre qui soient pour l'affirmative, la volonté du roi est enregistrée, & elle est revêtue pour lors de l'autorité législative; s'il y a trois sieges pour l'affirmative & trois pour la négative, on compte alors les voix comme si les six n'en faisoient qu'un, & l'on s'en tient à la pluralité des voix. Dans ce dernier cas, si la pluralité des voix est pour la négative, c'est-à-dire, s'il y a plus de sieges pour la négative que pour l'affirmative, les seigneurs & le peuple ne sont point censés adhérer à la volonté du roi, & l'on arrête des remontrances.

Les membres de chacun des sieges de Naples votent également pour l'élection de divers magistrats municipaux

qui forment plusieurs chambres. La premiere, veille à l'entretien des fortifications, à la conduite des eaux, à l'entretien du pavé. Son ressort, relativement aux fortifications, n'est pas bien étendu depuis que les forts sont gardés par des troupes royales, & depuis la formation d'un corps d'ingénieurs militaires qui ne répondent qu'au ministre, de leurs opérations. La seconde chambre est chargée spécialement de s'opposer aux entreprises que les religieux pourroient faire pour l'établissement de l'inquisition. La troisieme est la chambre de santé, elle inspecte les hôpitaux & les établissemens relatifs à la conservation de la santé des citoyens, les passe-ports des gens de mer pour prévenir la contagion que pourroient occasionner les vaisseaux venans des pays pestiferés. Il y a une chambre des arts, qui veille à la police des différens corps d'arts & métiers, & à l'exécution des réglemens qui les concernent. Le tribunal de la Grassa est chargé de l'approvisionnement de la ville; il est composé des élus de la noblesse, de l'élu du peuple & d'un magistrat nommé *Grassiere*, qui est nommé par le roi.

Pour les affaires importantes ils se réunissent tous dans le tribunal de la ville à S. Laurent. Les députés de la noblesse sont chargés, chacun pendant deux mois, de veiller sur la vente des comestibles, & de juger les procès qui s'y rapportent; mais on peut en appeller au Grassiere.

La Giunta dell' Annona s'occupe de l'approvisionnement du royaume & de la ville; elle est composée du lieutenant & de deux présidens de la Camera, de l'élu du peuple & d'un fiscal de la Caméra. Le Syndic est un représentant du royaume ou de l'ancien parlement; il intervient dans les grandes occasions, comme la cérémonie de la cession du royaume que don Carlos fit à son fils; il marche alors avec les élus. Cette charge passe alternativement dans les divers sieges, & le syndic reste en place jusqu'à ce qu'il ait eu une occasion d'en faire l'exercice; si elle ne se présente pas pendant sa vie, l'élection passe au siege suivant.

LA SICILE a conservé ses assemblées des états, qui sont composés des trois ordres; le premier est l'ordre des militaires, composé de deux cents cinquante-un barons, dont le chef, *primo Barone*, est président héréditaire des états; parmi

les archevêques, les évêques, les abbés & les prieurs du clergé, il y a 70 membres qui forment l'ordre eccléfiaftique. Le troifieme ordre eft appellé *Domanial*, il fe forme par élection dans les villes royales; chaque propriétaire y a une voix. Le chef de cet ordre jouit de la plus grande autorité; quand le vice-roi eft abfent, il en exerce les pouvoirs, & il y a des gardes près de lui.

Les états s'affemblent annuellement; un des principaux objets de ces affemblées eft de délibérer fur ce que la Sicile doit demander au roi, & fur la forme dont doit être reparti l'impôt entre la nobleffe, le clergé & les villes domaniales. On attribue à cet établiffement les avantages dont jouit la Sicile d'une adminiftration beaucoup plus favorable au bien public que celle du royaume de Naples, où des commiffaires du roi ont envahi tous les pouvoirs & fe font oppofés à la réforme des abus.

La nobleffe de Naples eft tranquille & foumife, on en jugera par un fait arrivé de mon temps: l'on avoit annoncé en 1766, pour l'ouverture du théâtre de S. Charles l'opéra de Lucius Verus, avec grande illumination; on

prit ce jour-là cinq carlins au parterre au lieu de trois ; cependant l'entrepreneur qui avoit envie d'épargner ses flambeaux, ne faisoit point allumer ; le public étoit impatient, une dame prit une bougie d'un des lustres de sa loge, & alluma le flambeau le plus à sa portée ; chacun suivit son exemple, & toute la salle alloit être illuminée, lorsque le marquis Pirelli, auditeur de l'armée, qui a la police des spectacles, fit éteindre les lampions qui étoient au-devant du théâtre, & défendit de jouer ; on ne rendit ni billet ni argent ; cependant chacun se retira, & quoique l'on fut outré, la noblesse se conduisit avec toute la prudence & le respect qu'on pouvoit exiger dans le théâtre du roi.

Le gouvernement ecclésiastique a quelques singularités à Naples, comme la jurisdiction du nonce dans les matieres temporelles, & celle du roi en matiere spirituelle dans la Sicile.

La cour du grand aumônier du roi juge les affaires ecclésiastiques du royaume de Naples, pour les paroisses appartenantes au roi, & elle forme, avec les députés des dioceses, un tribunal pour celles des autres paroisses. On appelle dans certains

cas au nonce du pape, qui a un tribunal & des auditeurs en vertu de la suzeraineté du pape, comme nous l'avons dit, page 35.

Le roi, comme légat né du S. Siege en Sicile, a une jurifdiction dans les matieres eccléfiaftiques & bénéficiales, il excommunie ou abfout; il juge & punit, & fes jugemens font fans appel; la cour de Rome n'a que le droit de prévention, qui jufqu'à préfent n'a été exercé que pendant les difcuffions auxquelles ce droit a anciennement donné lieu. Voyez l'ouvrage intitulé *Défenfe de la Monarchie de Sicile, contre les entreprifes de la Cour de Rome.* 1716. in-12, 408 p. & M. Grofley, T. III, p. 53.

Clément XI voulut abolir en 1713 ce tribunal de la monarchie; mais le roi Victor Amédée de Savoie, alors roi de Sicile, lui réfifta fortement, & la cour de Rome, par un accord fait en 1720, laiffa fubfifter les chofes dans leur ancien état.

Il y a des perfonnes qui comptent 110 mille prêtres ou religieufes dans le feul royaume de Naples; c'eft un trentefixieme; on ne compte en France qu'un cent huitieme; d'autres cependant difent

qu'il n'y a que 40 mille eccléſiaſtiques dans les deux Siciles. Il n'y en a même qui ne comptent que 25 mille prêtres, mais cela eſt peu vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, il y a 24 archevêchés & 123 évêchés dans le royaume de Naples & de Sicile, & pluſieurs ſont d'un revenu très-conſidérable; celui de Montréal en Sicile vaut, dit-on, cent mille écus, celui d'Averſa à-peu-près autant, quoique la ville ſoit petite & voiſine de Naples; l'abbbaye de Catane, le monaſtere de Cava ſont également riches; le mont Caſſin l'eſt beaucoup plus. On trouve le catalogue de tous les évêchés dans le *Calendario della Corte* qui s'imprime tous les ans.

La nomination des évêchés eſt partagée entre le pape & le roi; les uns ſont *Veſcovi Regii*, ou évêques de nomination royale, les autres ſont *Veſcovi Papalini*, ou évêques de nomination papale; pour les premiers qui ſont au nombre de 25, le *Capellano maggiore*, ou grand aumônier du roi, préſente ordinairement trois ſujets, & le roi en choiſit un; pour les autres, c'eſt le pape ſeul; il faut cependant le conſentement du roi, ou un *Exequatur* qui s'expédie auſſi dans les bureaux

du grand aumônier; mais c'est ordinairement un affaire de pure formalité. Il y a un nombre immense d'abbayes, le pape nomme à la plupart.

J'ai lu dans le voyage manuscrit de M. l'abbé de Vougny, conseiller au parlement, écrit en 1730, que tous les ordres religieux ont à Naples le privilége d'acquérir les maisons voisines à droite & à gauche jusqu'aux extrêmités de la rue, pour étendre leurs bâtimens, & les isoler entiérement de tous côtés; qu'ils ne sont pas même obligés de payer ces maisons suivant leur valeur actuelle, mais suivant le prix de la derniere vente, quand elle auroit été faite plus de cent ans auparavant. On m'a assuré à Naples que ce privilége n'existe point, & que les maisons religieuses n'ont pas même le droit qu'ont les autres citoyens de se faire donner la préférence pour la maison qui touche la leur, lorsqu'elle est en vente. Cet usage a lieu pour les biens de campagne; il est la source de beaucoup de procès, mais il donne le moyen d'arrondir les héritages d'une maniere fort commode, sans payer trop la convenance.

Le clergé & les églises ont absorbé long-temps les richesses nationales, &

ces revenus immenſes augmentent encore par des fondations & des legs. La décoration des égliſes eſt l'objet d'une dépenſe qui excede peut-être tout ce qui eſt employé pour le bien public. Les égliſes ſont en général d'un mauvais goût, mais elles ſont enrichies de marbres, de pierres dures, de peintures, de dorures; il y a des chapelles couvertes juſqu'à la voûte de reliquaires, ou d'ex voto d'or & d'argent. Pour convertir une partie de cet argent, à des uſages plus raiſonnables, on a déja demandé au clergé & aux ordres religieux, des ſommes à titre d'emprunt. C'eſt ainſi qu'il eſt dû pluſieurs millions aux Chartreux & aux Bénédictins. On a impoſé les grands bénéfices en les chargeant de certaines dépenſes, comme la confection des grandes routes, la conſtruction des ponts & de quelques penſions militaires; & l'on demande actuellement des déclarations de tous leurs biens. Tous ceux des couvens de la Calabre ultérieure, viennent d'être affectés au ſoulagement des pauvres, & les religieux ont été répartis dans les couvens des autres provinces, à l'occaſion des calamités de 1783. Tout cela annonce

le remede aux anciens abus, & prépare de ſages inſtitutions, & une révolution heureuſe pour le pays. Quoique le royaume n'eut point de guerres à ſoutenir, & qu'on n'y fit aucune grande amélioration, quoiqu'on laiſſât les fortereſſes tomber en ruine, les ports ſe combler & les chemins ſe ruiner, les revenus de l'état ne ſuffiſoient pas aux dépenſes de l'état & de la cour, & à l'entretien d'un luxe par lequel on croyoit devoir en impoſer au peuple; mais on a ſenti qu'il valoit mieux le rendre heureux que de l'éblouir, & l'on s'occupe des moyens de rétablir l'agriculture, d'ouvrir des communications, de défendre l'abord des côtes par le moyen d'une marine, de donner de la force aux loix, & de ramener dans ces beaux pays, l'abondance & le bonheur. Le roi a déclaré ſouvent qu'il ne déſiroit que d'être inſtruit du bien qu'on pouvoit faire, & il eſt heureuſement ſecondé dans ſes projets.

Les loix civiles du royaume de Naples ſont très-multipliées & très-différentes d'un endroit à l'autre; elles ſont partie de toutes celles des peuples qui s'y ſont établis, Grecs, Romains,

Goths, Sarrasins, Lombards & Normands; ceux-ci y établirent le droit féodal qui s'observe encore à la rigueur, & qui exclud les puînés & les filles des successions aux fiefs.

Les recueils de loix sont encore incomplets; les difficultés continuelles, & la jurisprudence incertaine. Les procès durent à l'infini, ils coûtent souvent plus que les objets contestés, & finissent par l'impossibilité de les poursuivre.

Le roi nomme à toutes les charges de judicature; mais il faut être docteur en droit, & approuvé par trois des principaux magistrats. Chaque ville a un juge, duquel on appelle au tribunal de la province, & ensuite à la vicairie de Naples.

De la Justice.

LA VICARIA, ou le palais de la justice, dont nous avons déja parlé, renferme tous les tribunaux où se traitent les affaires contentieuses. Le chef de la justice s'appelle *Regente della vicaria*, il n'a pas voix délibérative, mais il distribue les procès entre les juges. C'étoit en 1765 le duc de Cirizano; c'est actuellement le marquis de Foscaldo. Le premier degré de jurisdiction est celui de la *vicaria civile*, qui répond

à notre châtelet ; cette cour de justice est composée de deux chambres, *rote* ; les appellations de ses jugemens se portent au conseil, *sagro consiglio*, composé de cinq chambres. Le troisieme degré est la chambre royale, dont nous allons parler, qui juge en dernier ressort ; quelquefois, au lieu de plaider à la chambre, on demande au roi des commissaires de son conseil, *votanti aggiunti*, pour la révision du procès qui a été jugé dans le conseil ordinaire. Depuis l'année 1750 environ, l'on a ôté aux juges le produit des épices, *jus sententiæ*, il appartient au roi qui donne des gages aux magistrats ; le président du conseil a 17000 liv. par an, & les conseiller 7700 liv.

La camera reale di S. Chiara, ou la chambre royale de sainte Claire, est un tribunal suprême, analogue au parlement de Paris, que le roi consulte quelquefois, mais quand il lui plaît, & où sont envoyés ses ordres, ou les loix qu'il fait pour y être publiées sans aucune forme d'enregistrement : il est composé d'un président & des chefs des quatre rotes du sacré conseil, *Sagro Consiglio*, d'un avocat fiscal & d'un secré-

taire. Les requêtes qu'on présente à ce tribunal, commencent par ces mots : *ſacrée royale majeſté.*

Les affaires criminelles ſont jugées en premiere inſtance à la vicairie criminelle par le *Regente della Vicaria*; il nomme un commiſſaire pour faire le rapport du procès à la rote, composée de deux conſeillers appellés *Capi di Rota*, & de ſix juges; les appellations de ſes jugemens ſe portent ordinairement au conſeil; mais quelquefois elles ſe portent à la chambre de Sainte-Claire, dans les matieres où le roi a délégué la vicairie, & ſeulement lorſqu'il s'agit de la peine de mort, ou de la queſtion.

La queſtion ordinaire conſiſte à avoir ce qu'on appelle la corde ou l'eſtrapade, comme dans toutes les villes d'Italie; la queſtion extraordinaire, *Tortura acre*, conſiſte à reſter ſuſpendu une heure par des ficelles qui prennent les bras du patient. On l'emploie rarement.

Il y a encore un autre genre de queſtion employée à Naples : on enferme le criminel tout nud dans un cachot fort humide, où l'eau découle des murs. Il n'a ni ſiege ni lit, rien où il puiſſe s'aſſeoir; on lui porte à manger dans cet état à des

heures réglées, & s'il refuse la nourriture, on la lui fait prendre par force. Il y a toujours quelqu'un à la porte pour recevoir ses dépositions : il est rare qu'il y reste plus de quatre jours dans cette horrible situation.

Tout vol, suivant les loix, est puni de mort, même le vol simple au-delà de six ducats (25 l. 14 s.); les armes, tels que pistolets, couteaux, stilets, sont défendues sous peine de 15 ans de galeres, & cela n'est que trop nécessaire dans un pays où il y a tant de fainéans. On donnoit la corde avec une grande facilité, pour des délits très-légers, & souvent un peu arbitraire; mais cela n'a plus lieu actuellement. D'un autre côté la peine de mort s'inflige rarement, soit qu'il se commette peu de crimes, ou qu'on échappe à la peine trop aisément, comme le disent bien des personnes, & qu'avec de l'argent on suspende les poursuites des crimes les plus atroces; il est sûr que l'on voit à Naples fort peu d'exécutions à mort.

Dans les matieres criminelles non-seulement on prend les conclusions du ministere public, c'est-à-dire, de l'*Avvocato fiscale*, mais on écoute encore

l'avocat des pauvres, qui eſt obligé de défendre le criminel, & qui prend le procès en communication (Voy. *Iſtituzioni criminali*, 5 vol. in-4°.).

Dans les provinces du royaume le préſident & les auditeurs de rote jugent en premiere & en ſeconde inſtance; l'appel de leurs jugemens en matiere civile ſe porte au conſeil, & en matiere criminelle à la *Camera reale*, comme dans les affaires jugées par la vicairie de Naples.

J'ai parlé de l'affluence du monde que l'on trouve à la vicairie; les gens de juſtice, *Paglietti* (*a*), ſont multipliés à l'infini; on compte 25 à 30 mille hommes que le barreau fait vivre à Naples; mais auſſi on y porte les cauſes d'appel de tout le royaume, & même de la Sicile.

Les avocats cultivent beaucoup l'éloquence, ils plaident avec chaleur, mais leur ſtile eſt ſouvent fort empoulé; il y en a qui ſe font cinquante mille liv. de rente de leur cabinet. Les avocats les plus diſtingués deviennent toujours conſeillers, ſans avoir de charges à acheter; ils plaident en public, comme chez nous; mais ils ont à côté d'eux les

(a) La *paglietta*, eſt le rabat.

procureurs

procureurs de leurs parties, qui lisent les piéces, (ainsi que cela se pratiquoit autrefois en France) quand le cas le requiert, ou lorsque le président, ou le rapporteur les interpellent de le faire: je dis, lorsque le rapporteur les interpelle, car il n'y a point de cause qui n'ait un rapporteur de nommé, pour en faire l'examen avant qu'elle soit portée à l'audience, & quand les avocats ont plaidé, on les fait retirer avec l'audience, ensuite le rapporteur rend compte de l'affaire: le jugement étant arrêté tant sur les plaidoiries que sur le rapport, on fait rentrer l'auditoire, & le président prononce: si l'affaire mérite un plus long examen, on en renvoie la décision à un autre jour, ce qui revient à notre *délibéré.* Cet usage de nommer des rapporteurs dans toutes les affaires d'audience, recule un peu la décision des procès, en doublant en quelque sorte le travail des juges, mais, en général, les procès sont mieux instruits. Suivant un Edit de 1775, les juges doivent motiver leurs jugemens, en citant la loi, & les faire imprimer, pour que chacun soit à portée de les juger.

Pour procurer une plus prompte expédition aux parties, les juges ont des *Ajutanti di ſtudio*, (on prononce *Aiutanti*) qui répondent à ce que nous appellons ici des *Secrétaires*; mais l'*Ajutante* fait ſes fonctions d'une maniere plus honorable, car il ne reçoit rien de ſon travail. Les juges ont des bibliotheques, où de jeunes avocats qui ne ſont point encore employés, & qui cherchent à ſe faire connoître, ſe raſſemblent pour tenir des conférences: & le magiſtrat qui leur permet de travailler chez lui, choiſit celui d'entre eux qui eſt le plus inſtruit pour en faire ſon *Ajutante di ſtudio*.

Il y a auſſi une inſtitution très-utile & qui eſt très-ancienne dans le royaume de Naples; c'eſt celle des *Conſultori*, eſpece de conſeillers, qui n'ont pas voix délibérative dans les corps d'adminiſtration municipale, mais dont on eſt obligé de prendre toujours l'avis, & qui ſont chargés de mettre ſous les yeux du corps municipal, les loix & les uſages, à-peu-près comme les avocats du roi en France, les ſecrétaires à Veniſe, les penſionnaires en Hollande. M. le marquis d'Argen-

son a célébré beaucoup en France, l'usage des consulteurs de Naples, comme manquant en grande partie à notre administration.

Pour connoître la procédure & la jurisprudence de Naples, on peut consulter RAPOLLA, *Istituzione del regno*, 2 vol. *in*-4°. & FREZZA *de Feudis*, qui sont les auteurs les plus accrédités.

Pour les affaires de finances qui intéressent les revenus du roi, ou l'*Azienda Reale*, on procede en une cour appellée *Regia Camera*, composée d'un lieutenant & de plusieurs présidens de la chambre.

On n'évaluoit le revenu total de l'état pour les deux royaumes, qu'à cinq ou six millions de ducats, dont la Sicile ne paye que 1200 mille, ou 400 mille onces; & cependant il y a des provinces où l'on paye au roi le quart de son revenu; les fiefs payent environ un dixieme; il y a de grandes inégalités dans la répartition; & des priviléges très-extraordinaires, comme celui de la ville de Palerme, dont les habitans sont exempts d'impôts pour tous leurs biens. Depuis quelques années, il y a

eu de nouvelles impoſitions qui ont augmenté les revenus du roi.

Les trois corps de l'état ſont chargés chacun d'une ſomme fixe, dont ils ſont la répartition entre les membres qui en dépendent. Les villes domaniales payent des redevances réglées, qu'elles délivrent annuellement dans chaque province à un tréſorier ou receveur des impoſitions ou des revenus de la couronne.

Les taxes, dans le continent, ſont reparties ſur la nobleſſe, par les aſſemblées des ſiéges de Naples, & ſur le clergé par l'adminiſtration même.

Parmi les autres droits qui ſe perçoivent dans le royaume de Naples, les uns ſont en régie, d'autres ſont affermés; les droits de douane ſont régis par un ſur-intendant-général & pluſieurs adminiſtrateurs; mais le nombre des droits & des bureaux rend l'adminiſtration très-compliquée, & la perception diſpendieuſe; il y a des diſtinctions infinies ſur la nature des marchandiſes ſoumiſes aux droits; pour ne pas paroître les augmenter, on a établi des formes de déclaration, de vérification, & de viſites, qui exigent cha-

cune un bureau, & une recette qu'on afferme séparément. La vente du sel, celle du tabac, celle de la neige pour les rafraîchissemens & celle du fer, appartiennent au roi, & sont affermées à différentes compagnies. Il en est de même des droits établis sur la vente de la soie non travaillée, de l'huile, du savon, de la viande de boucherie, des viandes salées, du vin, de l'eau-de-vie, du poisson frais & salé, &c. chacun de ces droits appartient à une compagnie particuliere. Nous parlerons encore des inconvéniens de cette administration dans le chapitre du commerce de Naples.



CHAPITRE VII.

De la Police & des Mœurs de Naples.

De la Police. NAPLES eſt pavée de larges dales, qui ſont d'une véritable lave ; ce pavé eſt fort commode pour les gens de pied, mais fort gliſſant pour les chevaux, ſur-tout dans les rues montantes qui y ſont en fort grand nombre, auſſi eſt-il très-ordinaire à Naples de voir des mules ou des chevaux de carroſſe, qui ne ſont point ferrés des pieds de derriere, & des roues de voitures qui n'ont point de cercles de fer ; on les défend même pour les gros chariots qui roulent dans la ville.

L'officier de port appellé *Portolano*, eſt obligé de faire nétoyer les rues, & il reçoit pour cet effet au marché un droit appellé *Jus della piazza* ; cependant les rues y ſont très-ſales quand il pleut ; elles ne ſont guère nétoyées que par les *Mondezzari*, qui vont ramaſſer les immondices pour les porter

aux jardiniers; & elles sont très-embarrassées par les échopes ou les petites boutiques. Le *Portolano*, qui devroit veiller à l'exécution des réglemens, s'en occupe peu, parce qu'il fait beau pendant une si grande partie de l'année, qu'on est peu incommodé de la malpropreté des rues.

M. Grosley dit qu'il n'y a pas l'ombre de police à Naples; je ne suis pas de son avis: il n'y a point de lanternes la nuit pour éclairer la ville; mais il y a des reverberes devant les principaux palais; d'ailleurs, les lanternes allumées devant les madones, presque à chaque coin de rue, suffisent dans certains quartiers; cette dévotion diminuoit beaucoup; le P. Rocco, Dominiquain, l'a ranimée par son crédit sur le peuple. Les sbires chargés de veiller la nuit à la sûreté de la ville, sont distribués en 22 escouades, dont sept chaque nuit font la ronde à leur tour dans la ville & dans les fauxbourgs; chaque escouade est composée d'un capitaine de justice, avec un substitut, un caporal & dix sbires; ils sont commandés par un commissaire appellé *Scrivano*, qui est obligé de prendre avec lui

deux bourgeois, pour servir de témoins dans les procédures qui se présentent à faire.

Le *Scrivano* de la principale escouade, laquelle est appellée *Sopraronda*, est chargé de distribuer les six autres dans les quartiers où elles doivent aller, sans qu'elles soient averties d'avance du lieu de leur destination. Elles sont obligées trois fois dans la nuit, savoir à quatre heures de nuit, à sept & à dix en hiver, de venir lui rendre compte de ce qui s'est passé, & si l'on a arrêté quelqu'un, on le conduit dès le matin chez le régent de la vicairie. La ronde dure jusqu'à une heure ou deux avant le jour.

Indépendamment de ces sept escouades de sbires qui s'appellent *Guardie*, il y a encore trois piquets d'infanterie, qui doivent faire la ronde chaque nuit; ils sont composés d'un sergent, d'un caporal & de dix soldats, sous la direction d'un *Scrivano*.

Les commissaires ou exempts de police, appellés *Scrivani*, se multiplient excessivement; il y en avoit jusqu'à 110 de mon temps, & le nombre n'en est pas fixe; ils n'ont point de gages pour

la plûpart, mais ils ſont taxés pour chaque ſorte de crime qu'ils découvrent; on a ſouvent ſuſpecté l'intégrité de quelques Scrivani, & j'ai oui former des plaintes contre cette partie de l'adminiſtration de la police; on prétendoit que les filoux étoient d'accord avec les Scrivani, & qu'ils n'étoient point aſſez punis: mais en 1779 on a établi des commiſſaires, *Deputati*, qui font des tournées la nuit, & rendent compte au *Regente*; ils parviennent à la magiſtrature par leur exactitude dans ces fonctions. Les vols avec violence, & les aſſaſſinats ſont aſſez rares; le peuple de Naples a peu de beſoins, & n'eſt pas aſſez avide, ou aſſez méchant pour expoſer ſa vie & ſon repos par de grands crimes; les Napolitains crient beaucoup, ils ſe menacent continuellement, d'un ton à faire craindre pour leur vie, mais cela a rarement des ſuites, ils font beaucoup de bruit & peu de mal, à moins qu'il ne ſurvienne quelque grand objet de rixe: dans une occaſion ou il s'agit de ſe diſputer des viandes, on a vu quelquefois 20 perſonnes d'aſſaſſinées, à coups de couteau; & ſur 20 aſſaſſins, à peine y

Caractere du peuple.

en a-t-il un d'arrêté ; cependant à Naples on tue moins qu'à Rome.

Il y a dans Naples environ 40 mille *Lazaroni*, c'eſt-à-dire, gens pauvres, dont un grand nombre n'a point d'état, & n'en veut point avoir ; il ne leur faut que quelques aunes de toile pour s'habiller, deux ſous par jour pour ſe nourrir ; pluſieurs couchent ſur des bancs quand ils n'ont point de lits, on les appelle même pour cela *Banchieri* ; la pareſſe les rend, pour ainſi dire, auſſi ſtoïciens que les Grands y ſont voluptueux & recherchés. Ainſi les *Lazaroni* travaillent à peine quelques heures dans la ſemaine, le reſte du temps ils ne font rien. C'eſt ſans doute un grand vice dans un état que cette foule de gens oiſifs ; mais pour changer le goût d'une nation, & en forcer le naturel, pour lui donner de l'émulation, pour lui inſpirer le goût du travail, & pour employer utilement tous les bras, il faut bien du temps & bien des ſoins ; il faut un projet fortement conçu, ſuivi longtemps & avec vigueur, un prince qui réſide & qui s'occupe de ſon royaume ; il n'eſt pas douteux qu'on ne fît alors de grandes choſes dans le royaume de Naples ; la

marine seule y offre tant de ressources, elle peut occuper tant de bras, elle ouvre un si vaste champ à l'industrie & au commerce, qu'on peut tout espérer de cette ville.

On ne doit pas être étonné que des gens de l'espece que nous venons de décrire, soient menteurs & trompeurs, c'est ce qui fait le plus de tort à la réputation des Napolitains.

En écoutant la conversation des Lazaroni, sans même entendre leur langage, on remarquera, dit M. de Saint-Non, que les mots *Magnare*, *Buscare* (gagner adroitement) & *Denari*, sont le refrain ordinaire de tous leurs discours.

La populace de Naples est aisée à contenir malgré le nombre; il y faut cependant trois choses, *Farina*, *Furca*, *Festini*, des provisions, des exemples de sévérité, & des fêtes ou spectacles. La cocagne étoit un de ceux que le peuple désiroit le plus; mais depuis quelques années il a été supprimé. Tous les dimanches de carnaval; on élevoit un temple ou bien un amphithéâtre, quelquefois une pyramide, en bois avec décoration, garnie de haut en bas,

de pains, de volailles, de poiſſons, & autres denrées que l'on abandonnoit au peuple, à l'inſtant du ſignal que donnoit le canon du château-neuf; les Lazaroni les plus adroits grimpoient juſqu'au ſommet de l'édifice, & dans peu de minutes il ne reſtoit plus rien. Il y en a une deſcription & une figure dans le *Voyage Pittoreſque.*

Le caractere tranquille de ce peuple, a bien paru dans la terrible diſette de Naples, en 1764; on n'y vit pas la moindre émeute; cependant les rues étoient remplies de malheureux, qui mouroient ou de la faim, ou des maladies qu'entraîne la mauvaiſe nourriture, & les magiſtrats avoient d'autant plus de tort, qu'ils avoient laiſſé exporter des blés en abondance quelques mois auparavant.

Les vengeances atroces, les jalouſies cruelles qui étoient ſi communes dans les derniers ſiecles, ne paroiſſent plus aujourd'hui, du moins à Naples & dans les environs; les grands vivent en ſociété avec la même liberté qu'à Paris, & le peuple s'eſt humaniſé à leur exemple : cependant les femmes des bourgeois iaſés ſont encore dans l'uſage de ne ſortir

jamais seules à pied; & il y a dans la basse ville des maris qui menent eux-mêmes leurs femmes à la messe, & qui se mettent devant elles si on les regarde un peu trop; mais la jalousie ne va pas ordidairement plus loin. On ne rencontre point autant qu'à Paris & à Londres, de ces femmes, qui font la honte de leur sexe par leurs importunités ; il est vrai qu'il y a des indicateurs qui se placent dans des endroits connus, comme auprès du théâtre, mais c'est encore avec une espece de réserve, ou de timidité, qui fait honneur aux mœurs & à la police de Naples; on les a proscrits plus sévérement encore depuis quelques années, & l'on a obligé les femmes publiques à se retirer dans un quartier fixe, du côté du Serraglio & de Pontoscuro, dans le fauxbourg de Capoue.

Maladies vénériennes.

La multitude de gens oisifs dans le bas peuple doit contribuer, aussi-bien que l'ardeur du climat, à rendre fort communs le libertinage, & les maladies qui en sont la suite. Nous appellons en France *mal de Naples*, la maladie vénérienne, parce qu'en effet c'est à Naples que les François la prirent. Chaque pays a donné à cette maladie le nom de ceux

qui la lui ont communiquée ; les Flamands, les Hollandois, les Africains & les Mores, l'appellent mal Espagnol ; les Portugais mal Castillan, les habitans des Indes & du Japon l'appellent mal Portugais, les Persans mal des Turcs, les Polonois mal des Allemands, les Moscovites mal des Polonois : ces dénominations font voir l'ordre & le progrès que la contagion a suivi ; mais les Allemands, les Anglois, les Espagnols & les Turcs, l'appellent mal François, parce qu'ils prétendent l'avoir reçu de nous ; les Italiens même lui donnent ce nom, parce que les François ont contribué beaucoup à le répandre en Italie. Le vaisseau de Cristophe Colomb, revenu en Espagne le 6 mars 1493, après la découverte de l'Amérique, fut la premiere cause de cette maladie en Europe, du moins suivant un grand nombre d'auteurs ; il infecta le Portugal & l'Espagne en moins d'un an, & les voyages qu'on fit les années suivantes en Amérique ne firent qu'en augmenter les progrès (a).

(a) Voyez Gonsalve Fernandez d'Oviedo, sommaire de l'histoire naturelle & générale des Indes occidentales, & M. Astruc, traité des maladies vénériennes. M. Sanchez a cependant donné des raisons assez fortes de croire que cette maladie est plus ancienne.

Ferdinand & Isabelle ayant fait passer des troupes en Italie pour secourir le roi de Naples contre Charles VIII, roi de France, en 1494, plusieurs Espagnols qui servirent dans cette guerre, communiquerent le mal à des femmes Napolitaines, qui en infecterent les François de l'armée de Charles VIII, & ces derniers l'apporterent en France, où cette maladie fut nommée pour cette raison mal Napolitain.

La foule de peuple qu'il y a dans Naples fait qu'on y a des domestiques à peu de frais, aussi les maisons des gens riches abondent en pages, en laquais, en coureurs; il n'y a point de Dame, qui à la promenade n'ait des coureurs (*volanti*) aux côtés du carosse; on recherche volontiers les domestiques Milanois, comme fideles & exacts, & les gens du pays n'en sont que plus désœuvrés. Le goût du luxe y est porté extrêmement loin; les marchands se plaignent que la noblesse ne paie pas, qu'il se trouve de très-grands seigneurs qui n'ont sur ce chapitre ni délicatesse ni honneur; mais il n'y a gueres de pays où l'on n'en trouve beaucoup de cette espece.

Les domeſtiques (du moins en général) ne ſont point encore ſur le pied d'aller mettre à contribution les étrangers auſſi-tôt qu'ils ont paru chez leurs maîtres, comme cela ſe pratique à Rome; ſoit parce qu'il y a plus de richeſſe à Naples, ſoit parce que les étrangers n'y ſont pas en ſi grand nombre ni auſſi long-temps qu'à Rome; cependant à Pâques, à la *S.* Martin, à Noël, ou quand la maitreſſe de la maiſon eſt accouchée, ils vont faire des complimens, & on leur donne la *mancia*; mais beaucoup de gens s'en tirent pour deux carlins, qui font 16 ſous.

La ſociété y eſt extrêmement agréable, ſur-tout parmi les perſonnes de la Cour; les converſations y ſont magnifiques, on y ſert des rafraîchiſſemens, on y joue, & l'on ne fait point payer les cartes; les étrangers y ſont très-bien reçus & y trouvent toute ſorte de plaiſirs quand ils y ſont annoncés d'une maniere diſtinguée. La nobleſſe y eſt riche, magnifique, donne à manger, plus que dans le reſte de l'Italie, & vit d'une maniere pleine d'aiſance & d'agrément. Depuis le mariage du roi, les fêtes de la cour ſont magni-

fiques, le carnaval très-brillant, les maſcarades fort ſingulieres; on en fit une en 1778, pour repréſenter l'entrée du ſultan à la Mecque; il y avoit 400 maſques, & toute la cour en étoit; les habits, les chars, la muſique; tout contribuoit à former une fête extraordinaire; on en a fait des gravures (Voyage Pittoreſque de Naples. T. I).

Il y a deux fois la ſemaine un rendez-vous de la nobleſſe, appellée *accademia de' cavalieri*, où il y a de la muſique, où l'on danſe, où l'on joue; c'eſt dans un des bâtimens nouveaux que l'on a faits ſur la place du palais.

Les chevaux & les voitures, ſont un des principaux articles du luxe napolitain : la nobleſſe roule tous les jours pour en jouir, & pour en faire parade; on dépenſera 10 louis par mois pour la table, & 100 pour l'écurie.

La maniere de s'habiller eſt la même qu'à Paris; les Dames qui paſſent pour avoir le plus de goût ſont celles qui ſe rapprochent le plus de nos uſages; une marchande de modes françoiſe étoit la plus accréditée de la ville; l'on y a les nouvelles étoffes de Lyon, preſque auſſi-tôt qu'à Paris.

Il y a peu de figisbéature à Naples, les femmes de qualité vont assez indifféremment avec tout le monde, comme à Paris; la liberté y est même plus grande à certains égards, car il n'est point contre l'usage que les Dames aillent en visite & en conversation chez des hommes qui ne sont point mariés; j'ai déja observé que cela se pratique également à Rome.

Les Dames reçoivent les visites & les complimens de leurs amis le jour de leur naissance, & souvent une amie donne une fête à celle dont on célebre la naissance. Elles reçoivent aussi des visites le jour même qu'elles sont accouchées, la tête fort peu couverte, & sans prendre de précautions pour se tenir chaudement ou pour ne pas être obligées de parler; le climat fait qu'il n'arrive aucun accident; on observe seulement le premier ou le second jour de ne pas rester dans la chambre à coucher plus de cinq ou six personnes à la fois.

Les grandes maisons de Naples sont très-riches; mais il y a des familles où les biens sont substitués à l'aîné, en sorte que les cadets ont peine à se ma-

rier, à plus forte raison les filles ; aussi dans une maison noble où il y en a plusieurs, quelquefois on n'en marie qu'une, & les autres sont mises dans les couvens dès l'âge de trois ans ; elles n'ont dans la suite que la liberté de choisir la maison où elles veulent s'engager ; & l'habitude du couvent leur fait souvent desirer cet engagement. Aussi dans le seul couvent de sainte Claire, compte-t-on plus de 200 religieuses, & à proportion dans beaucoup d'autres couvens.

On trouve à Naples des couvens pour tous les états, comme pour les filles de marchands, les filles de docteurs, & le nombre des religieuses est immense.

La politesse outrée qui va toujours en croissant à mesure qu'on avance en Italie, est à Naples au dernier période : tout étranger de quelque considération est traité d'excellence, du moins par les gens du peuple : un prêtre ôte jusqu'à sa calote pour saluer une personne à qui il veut marquer des égards ; la paysanne la plus vieille & la plus laide s'appelle *bella Donna*, quand on lui parle, & cela ne signifie que bonne femme : une chose bien travaillée est *lavorata d'incanto*, il y en a qui disent

Exagérations Napolitaines.

ſtravagantemente lavorata ; tout eſt ainſi au dernier ſuperlatif : & il ſemble qu'on ne s'y arrête, que parce que le langage ne fournit pas des expreſſions ultérieures. Au reſte c'eſt un agrément de plus pour les étrangers, qui n'y étant point accoutumés, ſont toujours flatés des propos obligeans, & à qui il n'en coûte rien pour payer de la même monnoie.

On remarque chez les Napolitains un geſte particulier qui eſt agréable ; il ſe fait en paſſant le revers des doigts de la main droite avec vîteſſe ſous le menton ; il exprime la négation, comme notre geſte de tourner la tête à droite & à gauche, mais il eſt plus gracieux : il donne occaſion à une femme de faire paroître une belle main, ou de faire briller un beau diamant : il eſt auſſi en uſage à Rome, où on l'a emprunté des Napolitains ; mais il eſt peu uſité dans les autres parties de l'Italie. M. Greuze trouvoit ce geſte ſi piquant, qu'il l'exprima dans deux tableaux qu'il fit à Rome. Il y a des danſeuſes qui introduiſent ſouvent ce geſte dans leur jeu avec toutes les graces poſſibles. Le geſte Napolitain vient du levant, & il

est usité dans toute la Turquie.

Le clergé de Naples est en général fort régulier ; le cardinal *Sersale* qui étoit archevêque en 1765, donnoit l'exemple de la régularité, & il l'exigeoit de son clergé d'une maniere édifiante ; son successeur est M. Filingieri.

Je sais qu'il y a eu autrefois bien des aventures, bien des désordres dans les couvens de Naples ; mais le goût des histoires galantes & des entreprises romanesques est fort diminué, depuis que l'on s'est humanisé dans la ville, & que la jalousie a fait place au goût de société ; il n'en est pas encore tout-à-fait de même en Sicile.

Quant à la dévotion du peuple, elle est toute extérieure, démonstrative & inconséquente ; ils assassineroient, le Rosaire à la main ; il leur faut des spectacles de dévotion pour les intéresser à la religion. Aussi les fêtes, les ornemens des églises, les reposoirs, les niches, les autels que l'on construit dans les rues, la crêche que l'on fait faire à Noël, les machines pour l'exposition du S. Sacrement, &c. sont d'une richesse, d'une somptuosité & d'une magnificence que l'on ne voit point ailleurs.

Les préparatifs d'une fète de Saint, durent quelquefois plusieurs mois, & coûtent autant que des fêtes qui seroient données par une grande ville, dans des occasions importantes; les illuminations, les feux d'artifices, les processions, les spectacles pieux, augmentent ces sortes de dépenses, & elles reviennent chaque année.

Les convois se font avec la plus grande pompe, ainsi que les processions.

J'ai parlé de la procession singuliere des Bataglini qui se faisoit de nuit la veille de la Pentecôte; il se fait encore de ces processions qui sont des especes de saintes mascarades, composées d'une foule de pénitens qui accompagnent une énorme machine portée en grande pompe, garnie de musiciens en habits de théâtre, & suivie de tout ce qui peut inspirer au peuple l'émotion & le respect pour les choses saintes.

Il étoit commun encore vers 1730, de voir un prédicateur quitter son surplis & sa soutane, ouvrir par derriere sa veste, mettre son dos à nud, se frapper avec une discipline de fer, & traverser ainsi toute l'église en continuant de se déchirer au milieu du peuple qui fon-

doit en pleurs. M. de Vougny vît faire au P. Cachiotti, missionnaire Jésuite, le 25 & le 26 septembre 1730 une semblable cérémonie à Naples dans l'église de *Santa Anna del Palazzo* ; les synodes ont proscrit ces pieuses comédies, & je n'ai pas ouï dire qu'il y en eut actuellement, si ce n'est peut-être dans quelques oratoires particuliers.

La veille de Noël on se distingue par la dévotion à la Vierge ; il y a des madones dans presque toutes les rues, & l'on tire des fusées devant chacune. On fait dans les maisons des crêches, *Presepi*, pour lesquelles on dépense quelquefois jusqu'à 60 mille francs, & le peuple marque sa joie autant que sa dévotion ; des joueurs d'instrumens viennent de la Calabre, avec des musettes, des guitarres, des tambours-de-basque, des crotales ; tout le monde danse & chante plus qu'en tout autre temps ; on voit dans les rues des tas de viandes, & le peuple mange avec excès.

Les Napolitains ont toujours le nom de Dieu à la bouche ; *per amor di Dio*, est leur expression la plus familiere, c'est une suite de l'esprit de dévotion qui a toujours régné à Naples.

CHAPITRE VIII.

De la Musique & des Spectacles.

LA MUSIQUE eſt ſur-tout le triomphe des Napolitains, il ſemble que dans ce pays-là les cordes du tympan ſoient plus tendues, plus harmoniques, plus ſonores que dans le reſte de l'Europe; la nation même eſt toute chantante; le geſte, l'inflexion de la voix, la proſodie des ſyllabes, la converſation même, tout y marque & y reſpire l'harmonie & la muſique; auſſi Naples eſt-elle la ſource principale de la muſique Italienne, des grands compoſiteurs & des excellens opéra. Dès le commencement du ſiecle, les Napolitains ont eu la premiere réputation pour la muſique, Porpora, Vinci, Leo, Scarlatti, ſe diſtinguerent par-deſſus tous les autres muſiciens. Durante parut enſuite, & il eſt regardé comme le chef de l'école de Naples. On compte parmi ſes éleves Pergoleſe, Piccini, Sacchini, Tarradellas, Guglielmi, Traetta, compoſiteurs

positeurs les plus célebres de notre temps; ils ont formé eux-même Anfossi & Païsiello. On connoît également les noms de Corelli, Rinaldo, Jommelli, Duni, Galuppi, Perez, & autres compositeurs fameux qui ont fait éclore à Naples leurs chefs-d'œuvre (a). M. Gibert, habile musicien François, connu par ses solfeges, & par les petits opéra de la Sibylle, du Carnaval d'été, de la Fortune au village, d'Apelle & Campaspe, y a passé plusieurs années; il cultivoit la musique dans la premiere école qu'il y eut; il puisoit à la source les musiciens dont on avoit besoin pour la France, & dont il faisoit des recrues de temps à autres.

J'ai parlé des différens conservatoires de Naples, où l'on éleve des enfans destinés pour la musique: presque tous les castrats ou *Castrati* qui chantent en Italie sont façonnés à Naples, parce que c'est l'endroit où cette opération se fait avec le plus d'adresse. Ces voix artifi-

(a) C'est ce que dit J. J. Rousseau, dans le bel article de son dictionnaire de musique, au mot GÉNIE: *Vas, cours, vole à Naples*, &c. V. aussi l'*Histoire de la Musique* & de ses effets, par M. Bourdelot, 1716, 2 vol. in-12, & le grand ouvrage de M. de la Borde: *Essai sur la Musique*, en 3 vol. in-4°. 1783.

cielles sont si estimées en Italie, que les entrepreneurs d'opéra, quand ils en trouvent de belles, les prennent à des prix excessifs. Le malheureux appas du gain est cause que quelquefois des paysans ou de pauvres peres de famille qui ont beaucoup de garçons, en sacrifient un : ils s'adressent à quelque chirurgien pour faire l'amputation, & lorsque leurs enfans sont entiérement guéris, ils les font entrer dans un de ces conservatoires, où ils sont très-mal nourris, mais où l'on ne néglige rien pour leur apprendre la musique. On leur présente d'abord des instrumens de toute espece, on les éprouve & on leur apprend à jouer de celui pour lequel ils ont le plus de disposition : on leur montre aussi la composition, & il est d'usage qu'ils ne sortent point de ces sortes d'hôpitaux sans avoir fait la musique d'une messe. S'ils ont de la voix, on s'attache encore plus à les cultiver, parce que c'est la partie la plus recherchée & pour laquelle on se fait le mieux payer.

Il est défendu d'attenter à la virilité des jeunes gens dans les conservatoires ; mais on ne veille pas beaucoup à l'observation de cette loi ; quelquefois aussi

les peres qui se déterminent à cette opération, retirent leurs enfans après qu'on leur a donné les premiers élémens de la musique, pour juger si leur voix peut devenir plus belle, & après l'opération, ils les remettent au conservatoire, où l'on continue leur éducation. Mais il arrive souvent que l'opération, au lieu de leur embellir ou de leur conserver la voix, la leur fait perdre tout-à-fait; on prétend même que sur cent à peine y en a-t-il un à qui elle réussisse parfaitement; d'ailleurs leur voix est sujette à se perdre dans le temps de la muë, ou dans l'espace de quelques années par le seul effet de l'âge. Il semble qu'on autorise à Rome cette sorte de barbarie, en donnant à ces malheureux qui n'ont plus aucune ressource du côté de la voix, la permission de se faire prêtres : mais comme suivant les canons ils seroient irréguliers s'ils n'étoient pas entiers de tous leurs membres, on prétend qu'on y ajoute une formalité qui sert, pour ainsi dire de palliatif, mais qui ne diminue pas l'indécence de cette pratique.

L'usage de cette opération est moins funeste à la ville de Naples qu'elle ne le seroit ailleurs; elle prive l'état de bien

des sujets, mais on n'y fait aucune attention dans un pays où la population est immense en comparaison du travail ; & l'état en profite d'ailleurs par l'avantage qu'il a d'être le séminaire des meilleurs musiciens, & un fond inépuisable d'excellente musique pour tout le reste de l'Europe.

En effet ces *Castrati* se répandent sur les théâtres de toute l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne; l'on en fait venir même pour la chapelle du roi à Versailles. Parmi ces musiciens, il y en a qui font fortune ; Caffarelli a fait bâtir un palais à Naples avec cette inscription : *Amphion Thebas, ego domum.* Nous avons parlé de Farinelli, T. II, p. 373. Albanese, qui fait les délices de Paris, est de la Pouille, & c'est à Naples qu'il a été élevé. La répugnance qu'ont les Italiens pour les voix fortes & dures, telles que nos basses-tailles & même nos hautes-contres, leur fait regarder comme nécessaire à leurs plaisirs l'usage des *Castrati* : il vaut mieux cependant pour la nature humaine que l'on soit accoutumé, comme nous, à trouver du plaisir dans les voix naturelles, mâles, éclatantes, & qui ont

toute leur force ; c'eſt l'habitude ſeule qui décide des plaiſirs ; la nôtre eſt plus heureuſe, & nos plaiſirs plus naturels.

Il y a cinq théâtres à Naples ; celui de S. Charles, celui des Florentins, le théâtre neuf, celui de S. Carlino, qui eſt ſur la place, où l'on joue des opéra-bouffons ; & le théâtre del Fondo.

Le théâtre de S. Charles eſt preſque attenant au palais ; & c'eſt de tous les théâtres modernes de l'Italie le plus remarquable par ſa grandeur ; il a été fait à-peu-près dans le goût de celui de Turin, ſur les deſſins d'Ametrani, & ſous la conduite de ce *Caraſale*, dont nous avons parlé à l'occaſion de *Capo di Monte*. Le bâtiment a 270 pieds ſur 108, il eſt remarquable par la beauté de la charpente ; il communique au palais du roi qui peut y venir à couvert. Le public y arrive par de grands eſcaliers fort commodes, & de beaux corridors ; le parquet a 66 pieds depuis le théâtre juſqu'aux loges, & autant de largeur ; l'ouverture du théâtre a près de 50 pieds de largeur ; il a autant de hauteur, & 114 pieds de profondeur, avec une rampe douce dans le fond, pour y faire monter des chevaux.

La forme de la ſalle eſt celle d'une raquette ou ſoufflet, eſpece de demi-cercle dont les côtés ſont prolongés en ligne droite en ſe rapprochant juſqu'à l'ouverture du théâtre ; elle a 66 pieds de hauteur, le plafond eſt de niveau, conſtruit en bois. Il y a ſix étages de loges, qui ſont aſſez grandes pour qu'on puiſſe y jouer & y recevoir des viſites ; on compte 24 loges dans le premier rang, & 26 dans les autres ; auſſi cette ſalle eſt ſi grande & ſi haute, que l'on perd beaucoup du chant ; le théâtre n'a pas d'avant-ſcene, mais le bord avance vers la ſalle par une portion circulaire.

On a beaucoup embelli cette ſalle pour le mariage du roi : outre les dorures & les peintures, le devant de chaque loge eſt garni d'une glace d'environ cinq pieds de long ſur deux de hauteur. Il y a ſur le devant une girandole à deux bougies, que l'on éclaire lorſque le roi vient au ſpectacle les jours de gala. La cloiſon qui ſépare les loges, a ſur le devant une glace d'environ quatre pieds de hauteur, ſur huit à dix pouces de largeur, & une bougie au devant de la glace ; lorſque tout eſt éclairé, cette ſalle a un air

de magnificence qui étonne. La loge du roi eſt en face, & occupe l'eſpace de trois loges, des premieres & des ſecondes.

On eſtime la recette totale de l'opéra ſur ce théâtre, d'environ 100 mille livres (a), & cependant il y a des acteurs à qui l'on donne juſqu'à dix-huit mille livres d'appointemens.

Il y a dans les trois premiers rangs 84 loges qui appartiennent aux principales familles de Naples; elles les ont achetées, & ne peuvent y renoncer ſans la permiſſion du roi; mais indépendamment de la premiere finance, on paye chaque année à l'entrepreneur 1424 liv. pour les premieres & ſecondes loges, & 985 liv. pour les troiſiemes; il peut tenir 12 perſonnes dans chaque loge.

Dans les trois autres rangs de loges, il y en a 90 qui ſe louent.

Comme il y á un revenu certain, les entrepreneurs étoient moins intéreſſés à attirer le public, en augmentant la dépenſe; auſſi depuis quelques années on a rétabli la régie de l'opéra pour le compte

(a) Elle eſt ſix à ſept fois plus forte à Paris, & l'on y joue trois ou quatre fois plus.

du roi ; c'eſt M. le Picq, danſeur du roi, qui en a la direction. Il y a un magiſtrat chargé de veiller à la police des ſpectacles, & dont la juriſdiction s'étend ſur les acteurs & les ſpectateurs, & même ſur les auteurs.

Les places du parterre, (*la Platea*) dans leſquelles on eſt aſſis comme au théâtre françois, depuis 1782, ne coûtent que 26 ſous, & les abonnemens du premier & du ſecond rang ſont d'une *Doppia*, ou de 19 liv. pour un opéra qui a 12 ou 14 repréſentations. Il y a près de 600 perſonnes aſſiſes commodément au parterre.

C'eſt ordinairement le 4 novembre, jour de la fête du roi d'Eſpagne, que l'opéra recommence; il y a quatre opéra chaque année, de 12 ou 14 repréſentations chacun, & cela dure juſqu'au mois de ſeptembre.

Des Opera Italiens.

Les principaux compoſiteurs de Naples étoient de mon temps, Piccini, Sacchini, Franc. di Maio, Trajetto, Guglielmì, Caffaro, Ferradini, Jumella. La partie dramatique des opéra italiens répond très-bien à la beauté de la muſique, ſur-tout dans les poëmes d'Apoſtolo Zeno & de Metaſtaſio; ce dernier eſt le plus recher-

ché, & il n'y a point d'année où l'on ne mette de nouvelle musique sur quelques-uns de ses poëmes, parce que les musiciens sont beaucoup plus communs en Italie que les grands poëtes, & qu'on veut, en fait de musique, une variété continuelle (a).

Metastasio composoit avec une extrême facilité, il étoit fertile en inventions dramatiques; souvent l'action de ses pieces est double, mais il sacrifioit la regle d'unité aux agrémens de son poëme & aux besoins du théâtre; il entendoit très-bien l'appareil du spectacle; il savoit y introduire d'une façon naturelle les combats, les triomphes, les fêtes, & tout ce qui peut en augmenter la magnificence. Enfin il y a beaucoup de force d'expression & de sensibilité dans ses opéra. Metastasio.

Il a su emprunter des anciens, & des modernes, tels que Corneille, Quinault, Racine, Crébillon, les sujets, les situations, les pensées dont il avoit besoin; quelquefois il lui a fallu deux tragédies pour en faire une, comme on en peut juger par le dernier acte d'Olimpias,

(a) Dell' opera in musica, trattato del Cav. Ant. Planelli dell' ordine Gierosolim. Napoli 1772.

ainsi que Terence avec deux comédies de Menandre en avoit fait une seule; mais il rend supérieurement tout ce qu'il s'approprie, & le résultat va toujours à son but. Aussi, plusieurs auteurs françois ont imité Métastase; il seroit à souhaiter que ceux qui travaillent pour l'opéra françois, y puisassent souvent, comme Poinsinet a fait en se servant d'un auteur italien, pour l'opéra d'Ernelinde. Le style de Métastase est coulant, vif, sententieux, rempli de pensées ingénieuses, mais quelquefois un peu recherchées; c'est le défaut du pays. Ses vers sont harmonieux & faciles, ses peintures souvent magnifiques; l'héroïsme même s'y trouve avec toute sa dignité: il faut voir le reproche que Caton fait à César, *Ami tanto la vita*, &c. ou celui de Thémistocle à son fils, *Non tanta ancor*, *non tanta*, &c.

Ainsi l'on peut dire en général que l'opéra d'Italie est parfait, soit pour la musique, soit pour les paroles; il n'en étoit pas de même des autres parties du spectacle, danses, décorations, habillemens; mais depuis 1766, on a perfectionné beaucoup ces différentes parties; Bibiena à Turin, & Joli à Naples, se sont distingués pour la décoration: les habits

à Naples sont de la plus grande richesse, & M. le Picq a mis la danse sur le meilleur pied.

J'ai vu l'opéra n'être composé que d'environ une demi-douzaine de personnages, & il n'avoit point cette majesté, cet appareil de chœurs, de fêtes en chants & en danses, qui se trouve dans les nôtres; mais actuellement on m'assure qu'il n'est pas rare de voir deux ou trois cents acteurs ou figurans sur le théâtre. L'orchestre est plus nombreux & plus varié que le nôtre, parce que les musiciens ne sont ni rares, ni chers en Italie; celui de Naples renferme 50 violons, deux clavecins, &c. & personne n'y bat la mesure. Les belles voix se payent à un prix exorbitant, & cela non-seulement en Italie, mais en Espagne, en Portugal, en Allemagne. On emploie dans un opéra trois ou quatre voix de dessus, femmes ou castrats, avec une voix naturelle d'homme, qui ait un *tenore*, (c'est la haute-contre françoise) pour faire le rôle de roi. Les voix de basse n'y sont pas en usage, elles sont rares & peu estimées, l'on ne s'en sert que dans certaines farces, où le rôle comique est pour l'ordinaire une basse.

Cet usage d'avoir cinq voix de dessus,

& ſeulement une haute-contre, ſans aucune voix de baſſe, produit une monotonie pour les compoſiteurs, & M. Piccini s'en plaint beaucoup : l'oreille eſt fatiguée par cinq voix ſemblables, qui veulent chanter toutes dans le même genre, & preſque toujours dans le genre de Bravoura, qui eſt contre la nature, & qui ne convient qu'aux oiſeaux. La haute-contre a même encore cette prétention; c'eſt proſtituer un bel art par une véritable dépravation de goût.

Les chanteurs françois tâchent d'exprimer le ſentiment avec pureté, en ſuivant la note, quoiqu'ils aient le défaut de forcer; les Italiens avec leur broderie, dénaturent juſqu'au récitatif qui devroit être toujours ſimple.

J'ai dit que le *tenore* des Italiens étoit la haute-contre des François; du moins les *tenori* n'en différeroient preſque pas s'ils vouloient chanter ſans faire les ſinges des caſtrats, par la quantité de roulades & de broderies, qui défigurent l'ouvrage des compoſiteurs. Le *tenore* va de *ut* à *ſol* en pleine voix, & juſqu'à *re* en *falzetto* ou fauſſet: notre haute-contre, ordinairement après le *ſol*, monte en pleine voix juſqu'au *ſi* b; au lieu que

le *tenore*, après le *sol*, entre dans le fausset; mais cela n'est pas sans exception: Babbi montoit jusqu'à *ut* en pleine voix, de même que Caribaldi, jusqu'à l'âge de 48 ans. Amorevoli, qui étoit un peu plus ancien, alloit jusqu'à *re.* A Paris, Geliot avoit la même étendue qu'Amorevoli, & Legros avoit celle des deux premiers; ces qualités de voix, dans tous les pays, sont très-rares: Lainez va jusqu'au *la* forcé, Rousseau jusqu'au *la* b un peu forcé, Dufrenoy jusqu'au *sol* forcé; tous ceux qui ont succédé à Legros, sont obligés de crier pour arriver au ton de la haute-contre, excepté Rousseau; mais il a le timbre plus petit. Ainsi, Geliot & Legros auroient été appellés *tenori*, & non pas *contralti*, quoiqu'on ait coutume de traduire ce mot par haute contre. Les *contralti* sont des voix de femmes en seconds dessus, qui vont depuis *la* jusqu'à *ut* en pleine voix, & jusqu'en *fa* en fausset; au lieu que l'étendue ordinaire des voix de femmes en dessus est depuis *re* jusqu'en *mi* en pleine voix, & jusqu'en *ut* en fausset.

Les castrats qui ont la voix de *soprani* ou dessus, ont la même étendue que les femmes; d'autres sont des *contralti*, ou

feconds deffus : nous en avons beaucoup à Paris parmi les chanteufes des chœurs ; on les met fouvent à l'uniffon des hautes-contres, mais on ne les fait jamais chanter feules. Ces voix ont été quelque temps recherchées en Italie : Reginelli, vers 1730, & *Baalardo*, vers 1745, eurent de la célébrité ; mais ceux qu'on a vus depuis, étoient médiocres, & l'on n'en emploie que rarement pour les fpectacles.

Ce que j'ai dit des voix de femmes, n'eft pas fans exception. La Gabrielli avoit depuis *fi* b jufqu'en *ut* de pleine voix, & jufqu'à *fa* en fauffet ; cette étendue eft très-rare, fa voix l'étoit également pour la plénitude, l'égalité, la foupleffe & la légereté ; cette voix étoit faite pour être au-deffus des roffignols, elle a gâté les chanteufes d'Italie, qui toutes ont voulu l'imiter. La Baftardella a eu cependant encore plus d'étendue, car elle avoit deux notes de plus en bas & deux en haut ; c'étoit une voix pleine, mais inégale : quand on l'entendoit fans la voir, on croyoit entendre trois voix differentes. Ce qu'elle avoit d'admirable, c'étoit un fauffet depuis *fol* jufqu'en *la*, & dans ce fauffet, elle faifoit des roulades légeres & admirables ; mais dans le *medium* &

le bas, sa voix étoit rétive. Après cette digression sur la comparaison des voix, je reviens aux acteurs de l'opéra en Italie.

Occupés uniquement de leur musique & du goût du chant, ils paroissent peu appliqués au talent de la déclamation, & leur jeu m'a paru mauvais en comparaison du nôtre; quand on voit une actrice comme Mlle Arnoux ou Mlle S. Huberti dans Didon, l'on pourroit se passer des paroles qu'elles chantent, tant il y a d'expression dans leur jeu; je n'ai rien vu qui en approche dans les opéra d'Italie, mais les Italiens trouvent que notre jeu est outré & hors de la nature.

Les grands acteurs en Italie, les virtuosi du premier ordre, ne se donnent pas la peine de jouer toujours eux-mêmes; quand ils le font, c'est quelque fois d'une façon très-familiere & très-peu respectueuse pour les spectateurs; ils saluent les personnes de leur connoissance, même au milieu de leur jeu, sans crainte de déplaire au public, dont l'indulgence autorise cet abus; on peut aussi l'attribuer au peu d'attention qu'on donne au spectacle, où l'on fait un bruit

insupportable, dans le parterre, où l'on est assis, soit dans les loges : la présence du Roi diminue quelquefois cet inconvénient.

La Gabrielli qui brilloit à Naples en 1765, passoit pour la plus belle voix de l'Italie ; elle avoit été quelque temps à Vienne, d'où elle fut obligée de sortir ; elle étoit demandée en 1765 à Petersbourg, à Berlin, à Genes, à Parme, à Florence ; mais ses conditions étoient si exorbitantes, & elle s'étoit rendue si difficile qu'elle avoit fini par rester à Naples, où elle vouloit se reposer cette année-là. Elle portoit à son côté, comme un titre d'honneur, les chiffres en diamans d'un jeune gentilhomme qui lui plaisoit, & qu'elle aimoit sans intérêt. Au reste il n'est pas permis à Naples d'entretenir publiquement les Actrices, ni même d'aller sur le théâtre à l'heure du spectacle ; si on a une fille entretenue, on fait pour elle beaucoup moins de dépense que l'on n'en fait à Paris. Actuellement la Balducci passe pour la plus belle voix, comme *Marchesini* parmi les castrats.

Les danses étoient à Naples une des parties foibles de l'opéra, mais qui

se perfectionne de jour en jour, comme je l'ai déja dit ci-dessus. La danse, en Italie, consiste souvent en des ballets & des pantomimes, qu'on donne dans les entr'actes, & qui sont peu relatifs à la piece. Ce sont, par exemple, des bergeries, des danses de matelots ou de Chinois; les danseurs y sont en petit nombre; les danseuses qui dansent seules, y mettent le plus de mouvement & d'efforts qu'elles peuvent, souvent jusqu'à s'exténuer; car les Italiens n'ont de goût que pour la danse haute & pantomime, qui est accompagnée de pas extraordinaires, de contorsions & de tours de force, dont on fait en France moins de cas que de la belle danse terre-à-terre de Vestris, & Mlle Hennel, ou de la danse remplie de grace de Mlle Guimard. J'ai oui dire que des danseurs Italiens étoient venus en France pour s'y perfectionner; mais de retour en Italie, ils n'ont pu faire goûter notre genre gracieux. Pour amuser en général les Italiens, il faut quelque chose de grotesque; il n'y a que l'étonnante légéreté de Dauberval qui pourroit leur faire aimer le gracieux de notre danse. Il y a cependant de

bons danſeurs en Italie qui la préferent à tout autre, mais ils ſont obligés de l'abandonner pour plaire au plus grand nombre.

Les Italiens aiment à voir parodier notre danſe ainſi que nos uſages. J'ai oui raconter que dans l'intermede d'un grand Opéra on avoit introduit un danſeur vêtu comme l'étoit notre Dupré, quand il enchantoit la cour & la ville, & portant comme lui une longue perruque : le ſinge de Dupré commença par exprimer une danſe gracieuſe ; enſuite précipitant ſes mouvemens il paſſa à une eſpece de fureur, pendant laquelle faiſant beaucoup de ſauts & de cabrioles, il fit tomber ſa perruque par terre, & acheva ſon entrée tête nue, en affectant de temps en temps des poſes d'une ou deux meſures, pendant leſquelles il développoit toutes ſes graces apprêtées. Ce lazzi parut délicieux, on diſoit au parterre : *Ecco come balla Dupré, il piu famoſo ballerino de' Franceſi.*

Cependant les danſeurs Italiens regarderent les nôtres comme leurs maîtres (*a*):

(a) Traité hiſtorique de la danſe par M. de Cahuſac, 1754, 3 vol. in-12, reliés en un.

presque tous les pas de la danse portent en Italien la même dénomination qu'en François, les terminaisons n'en sont pas même changées ; & cela vient de ce que nous sommes en quelque sorte regardés comme les créateurs de cet art, dont nos maîtres de ballets ont formé les pas & les dessins, & dont ils ont entiérement perfectionné le goût (*a*).

On assujettit les danseuses à porter des caleçons comme chez nous ; les actrices même ont la gorge couverte, mais c'est avec une gaze légere qui accuse le nud, & ne rend pas l'habillement moins agréable.

Voilà en abrégé ce que l'opéra Italien, suivant moi, a de beau, & ce qu'il a de foible par rapport au nôtre. M. Burney, dans son voyage d'Italie, s'est plaint de mes jugemens, son traducteur allemand a pris ma défense.

TEATRO NUOVO, le théâtre neuf, Théâtre neuf.

(a) La seule chose étrange & ridicule que l'on put leur reprocher, c'étoit l'usage de danser avec des masques : j'étois étonné que les graces & les succès de M. d'Auberval n'eussent pas rendu insupportable pour le public le déguisement hideux & choquant de nos autres danseurs ; mais actuellement on a quitté l'usage des masques.

eſt près de la rue de Tolede, ſon étendue eſt beaucoup moindre que celle de nos ſalles de Paris. On y joue des opéra bouffons, accompagnés de ballets & de pantomimes, qui ſont toutes en action & ſouvent très-bien compoſées; ce ſpectacle tient même pendant l'été, & lorſque le théâtre S. Charles eſt fermé.

TEATRO DE' FIORENTINI, théâtre où l'on donne auſſi des opéra bouffons, quelquefois des comédies, comme celles de Goldoni, & de quelques autres Napolitains, on y joue même des tragédies françoiſes. La ſalle eſt petite, elle a quatre rangs compoſés chacun de quinze loges; ſa forme eſt dans le goût des nôtres.

Le théâtre *del Fondo* a été bâti en 1779, vis-à-vis la porte du château neuf, à l'endroit qu'on appelloit Place Françoiſe.

Celui de S. Carlino eſt ſur la place appellée Largo del Caſtello, on y donne des pieces pour le peuple, qui aime mieux polichinelle qu'Ariſte, & l'on y joue ſouvent deux fois dans la ſoirée : d'abord à vingt-deux heures pour ceux qui ſont obligés de rentrer de bonne heure, &

ensuite à une heure jusqu'à quatre heures d'Italie. Il y a maintenant à chaque théâtre une troupe fixe & permanente.

Tous les spectacles de Naples jouent le samedi & le dimanche, parce que ce sont les jours où le peuple y abonde. Ils prennent encore chacun un autre jour de la semaine, comme le mercredi ou le jeudi; il n'y a que le vendredi où l'on donne relâche au théâtre en mémoire de la passion de N. S.

Naples est la seule ville d'Italie où l'on voit des moines au spectacle, quoique rarement & comme à la dérobée; à Rome ils se contentent d'assister aux répétitions; à Naples, les moines jouent même des comédies chez eux; on en joue aussi dans les maisons particulieres, & ce sont souvent des *im-promptu*; le goût de l'imitation & le talent de contrefaire, qui est naturel aux Italiens, se trouve sur-tout à Naples; les farceurs y excellent comme leurs ancêtres, *Atellani* & *Osci*, qui étoient en possession d'amuser le peuple de Rome; les Atellani habitoient là où est Sant' Arpino, près d'Aversa. Dans le bas âge, ce fut encore au royaume de Naples, que se rendirent célebres, *Pulcinella*, qui étoit

un payſan bouffon de l'Acerra, *Giangurlo* & *Coviello*, qui étoient de la Calabre, *Spaviento* qui jouoit le faux brave Napolitain ; ces noms ſont reſtés attachés à des caracteres comiques, ſur les théâtres d'Italie. Nous parlerons de la comédie plus en détail à l'article de Veniſe.

CHAPITRE IX.

Des Sciences & des Arts.

NAPLES fut autrefois plus célebre qu'elle ne l'eſt actuellement pour les ſciences & pour les lettres : Cicéron & Séneque appelloient cette ville *la mere des études*. On y a vu fleurir en divers temps beaucoup de grands hommes qui n'étoient pas nés dans cette ville, tels que Virgile qui étoit de Mantoue, Tite-Live, Séneque, Claudien ; & dans le quatorzieme ſiecle, Bocace qui étoit Toſcan, & Pontanus né à Cerreto dans l'Umbrie.

Il y a eu auſſi d'illuſtres Napolitains : Varron, cité par S. Auguſtin (*de*

Civit. Dei, *L. XV*, *C.* 8), parle d'un mathématicien célebre appellé *Dio Neapolites*. Ovide étoit né dans une ville du royaume de Naples, à Sulmona, dans l'Abruze citérieure méridionale, à 30 lieues à l'E. de Rome & au N. de Naples. Il mourut en Hongrie en revenant de son exil l'an 17. Voyez l'Encyclopédie au mot *Sabarie*. On croit que son exil vint de ce qu'il avoit été témoin d'un inceste dans la famille d'Auguste ; on dispute sur le lieu de cet exil. L'opinion commune est pour l'embouchure du Dniester, longitude 49 degrés, latitude 46 degrés. Mais le P. Boscovith, dans son voyage de Constantinople, (Lauzanne 1773, pag. 200), dit que c'est à Babadagh, longitude 45 degrés, latitude 45 degrés, ou 75 lieues plus à l'occident, & il y a près delà une ville d'*Ovidia*. On cite encore comme né dans le royaume, Stace (Publius Papinius Statius), poëte qui fut célebre à Rome sous le regne de Domitien, dont Juvenal fait l'éloge, & dont il nous reste un beau poëme de la Thébaïde ou de la guerre des deux freres, Etéocle & Polinice, rois de Thebes.

Dans les temps d'ignorance ; le

royaume de Naples fut distingué par-dessus tous les autres, les Bénédictins du mont Cassin & d'Otrante, nous conserverent la plupart des auteurs classiques. L'école de Salerne fit fleurir la médecine; les pandectes de Justinien furent trouvées à Amalfi; c'est à un habitant de la même ville, Giovanni Gioia, ou Gaia, qu'on a attribué l'invention de la boussole; du moins il s'en servit des premiers pour naviguer, vers l'an 1300. Les Siciliens eurent des poëtes, même avant les Provençaux, du moins suivant Pétrarque.

Dans le treizieme siecle, André d'Isernia fut appellé l'évangéliste du royaume & le patriarche des Feudistes.

Barthemi, de l'ancienne & noble famille de Capoue, docteur & protonotaire du royaume sous Charles II, étoit fait, suivant l'expression de ce prince, pour gouverner les nations.

Le roi Robert le sage, protégea les lettres, il fit lui-même en vers latins, un traité des vertus morales, qui a été imprimé avec les œuvres de Pétrarque. Sous son regne vivoit Barlaamo, religieux de Calabre, qui enseigna le grec à Pétrarque, & fut ensuite évêque de Geraci.

La

La reine Jéanne I, (mise à mort en 1382) élevée à la cour du roi Robert, favorisa aussi les gens de lettres, & spécialement Boccace.

Antonio Bologna ou Panormita, jurisconsulte & poëte célebre vers 1451, étoit de la maison Beccarelli de Bologne; mais il étoit né à Palerme: il fut couronné comme poëte par l'empereur Sigismond, & secrétaire d'état du roi Alphonse I, les ducs de Palma & les princes de Camporeale en descendent. V. *Paolo Jovio* cap. 12. *Elogi siculi di Girol Raguza.*

Pontanus vivoit dans le même temps; ils furent les premiers qui formerent des assemblées littéraires àNaples, tandis que Pomponio Leto de Salerne en formoit à Rome: on cite même l'académia Antoniana, établie par les soins de Panormitanus, comme la premiere qu'il y ait eu en Italie.

Apostolo Zeno dit que dans le seizieme siecle, il y avoit tant de bons poëtes à Naples que l'on fit plusieurs volumes, en rassemblant les pieces détachées les plus remarquables; plusieurs femmes se distinguerent parmi les poëtes:

Vittoria Colonna, fille de Fabrizio

Colonna, grand connétable du royaume, & femme de Ferdinand d'Avalo, marquis de Pescaria, capitaine général de Charles-Quint, fit beaucoup de chansons. Tullia d'Arragona, Costanza d'Avalo, duchesse d'Amalfi, & Laura Terracina, ont laissé des poésies.

En 1550, Alexandre Spinello fit une tragédie de Cléopatre, sur le modele des tragédies anciennes.

Il y eut vers ce temps-l des poëtes illustres à Naples, tels que le Tasse, Sannazar, & Costanzo, & plusieurs historiens distingués.

Angelo di Costanzo fit une histoire du royaume de Naples, à laquelle il travailla pendant 53 ans, & qui fut imprimée en 1582 à Aquila, mais il est encore plus connu par ses poésies. Il naquit à Naples en 1507, & il y mourut vers l'an 1590 (*a*). Crescimbeni voulant donner une idée des plus beaux sonnets italiens dans tous les genres, choisit tous ses modeles dans Costanzo;

(a) *V. Giorinale de' Letterati d'Italia.* T I, p. 204. *Crescimbeni* T. II. & VI. *Le Rime d'Angelo di Costanzo Cavaliere Napoletano. Sesta edizione in Padova* 1750, 185 pag. in-12.

voici le premier qu'il cite pour le genre majeſtueux.

Nell' aſſedio crudel, che l'empia ſorte
Mi tiene a tal, che l'alta impreſa io laſce
Benche manchi la viſta, onde ſi paſce
Per gli occhi, non però l'alma è men forte.

Perchè le viene ogn' hor per altre porte
Quell' immagin gentil, che dalle faſce
Le diede il ciel per cibo, onde rinaſce
In lei'l vigore, e ſprezza ogn' hor la morte.

Ne inſidie umane mai, nè caſo avverſo
Potranno avere in lei contanta forza
Ch' ella ſi renda e ch' habbia a mutar verſo:

Che quanto dell' inferma afflitta ſcorza
Di fuori abbate il mio deſtin perverſo
Tanto dentro il penſier ſalda, e rinforza.

Après avoir rapporté ce ſonnet comme un modele dans le genre ſublime, il en propoſe un du même auteur; *Quando al bel volto d'ogni grazia adorno*, comme un modele pour les beautés poétiques; & celui qui commence par ces mots, *Mentre a mirar la vera ed infinita voſtra belta, &c.* dans un

genre plus ſimple. Le ſonnet, *Poichè voi ed io varcate avremo l'onde*, lui ſert d'exemple pour le concours ſingulier des idées ; & cet autre, *Alpeſtra, e dura ſelce, onde il focile d'amor*, dans le genre de la tendreſſe ſimple & naturelle (*a*).

Pour les ſciences on cite un grand nombre d'auteurs connus dans le 16e ſiecle.

Auguſtin Niphus, philoſophe & médecin, qui dans l'Encyclopédie eſt appellé Suiſſe, mais qui étoit de Sueſſa, ancienne ville du Labour, & dont il eſt beaucoup parlé dans les auteurs.

Lucas Gauricus, philoſophe & aſtronome, qui fit beaucoup de traductions eſtimées.

Bernardino Teleſio, de Coſen z; qui en écrivant contre Ariſtote, commença d'écarter le préjugé des écoles.

Marco Aurelio Severino di Tarſia, médecin célebre, qui profeſſa l'anatomie & la chirurgie à Naples.

(a) *Dell' iſtoria della volgar poeſia, ſcritta da Giovan Mario Creſcimbeni, volume ſeſto.* Au reſte on reproche à cet auteur de n'avoir pas le goût le plus parfait dans ſes jugemens, & d'avoir loué quelquefois des choſes médiocres.

Luigi Lilio, ou Aloïsius Lilius, de Calabre, auteur de la forme actuelle du calendrier grégorien & des épactes.

Joseph d'Auria, Napolitain, & Fabrizio Mordente, de Salerne, mathématicien de l'empereur Rodolfe II.

J. B. Porta, grand physicien, dont nous avons parlé ci-dessus, page 18; on prétendoit qu'il avoit la pierre philosophale; il fit aussi des tragédies & des comédies; en 1560 il forma à Naples une académie des secrets de la nature.

Fabio Colonna, célebre botaniste, qui a donné son nom à une plante fort connue, *Valeriana Columnæ*; Ferrante Imperato (a), célebre naturaliste, v. p. 28.

François Fontana, donna en 1646 des observations astronomiques très-curieuses.

Jean Alphonse Borelli nâquit en 1608 au château de l'Œuf, où son pere & sa mere étoient enfermés; il donna des éditions d'Euclide, d'Apollonius, & d'Archimede; il publia en 1666 sa théorie des Satellites; en 1667 un ouvrage sur la force de percussion; en

(a) *Istoria naturale di Ferrante Imperato Napolitano*, 1599, Venetiis, 1672 in-folio.

1670 une histoire de l'éruption de l'Etna, arrivée en 1669, & un traité du mouvement produit par la gravité : il mourut le 31 décembre 1679. Son ouvrage célebre *De motu animalium*, ne fut imprimé qu'après sa mort, il a été réimprimé à la Haye en 1743, avec des dissertations de Jean Bernoulli. Nous avons déja parlé de Borelli, Tom. III, pag. 92.

Capua, mort en 1695, donna un ouvrage rare, intitulé *Parere*, sur l'incertitude de la médecine, & un traité *delle Mofete*. Je pourrois citer beaucoup d'autres auteurs Napolitains, connus dans l'histoire littéraire (a), mais je passe à ceux de notre temps.

Les gens de lettres ne sont pas, ce me semble en aussi grand nombre à Naples, qu'à Rome, & même dans d'autres villes d'Italie, à proportion du nombre des habitans; il y a peut-être moins d'émulation que d'esprit; les études n'y ont pas été soutenues,

(a) *Istoria dello studio di Napoli*, *Paolino* 1753, 2 vol. in-4°. *Biblioteca Napoletana di Niccolo Toppi colle addizioni di Lionardo Nicodemo* 1683. *Vite de gli scrittori Salentini, Galatini, Cosentini*, &c.

encouragées, récompensées ; ajoutons à cela que l'on imprime peu, parce qu'il n'y a pas assez de commerce de librairie, & que par conséquent les savans ont peu d'occasions de se faire connoître dans les autres pays ; d'ailleurs il faut de la patience pour faire des livres, & il y a dans ce beau pays plus de vivacité que de patience. La ville de Naples a été surnommée *Otiosa*, comme on le voit dans Horace & Silius Italicus, parce qu'en effet la chaleur du climat, la fertilité de la terre, & l'indifférence de son gouvernement ont toujours contribué à rendre les Napolitains indolens. Cependant il y auroit fallu d'autant plus de vigueur, que la chaleur du climat éloigne davantage de l'application & du travail ; d'ailleurs l'étude & la science y sont encore méprisées par la Noblesse, plus qu'en France, où l'on trouve même encore ce petit reste de l'ignorance barbare du moyen âge ; j'ai vû cependant à Naples des gens de lettres distingués dans chaque genre : j'ai déja parlé du prince de *S. Severo*, en donnant la description de son palais ; on auroit eu de la peine à trouver ailleurs un prince, peut-être même un

ſavant de profeſſion, plus habile dans la phyſique & dans les arts.

M. MAZOCCHI, chanoine de Naples, étoit un des plus ſavans hommes de l'Europe, il eſt mort en 1771, âgé de 87 ans; perſonne ne s'eſt acquis une plus grande réputation que lui dans les langues orientales & dans les antiquités ſacrées & profanes; ſon ouvrage ſur les tables d'Heraclée, eſt rempli d'érudition, celui qui eſt intitulé *Spicilegium Biblicum*, parut en 1762 & 1766, il contient les plus ſavantes diſſertations ſur l'écriture-ſainte, & il eſt trop peu connu parmi nos théologiens. Je vis avec ſatisfaction ce reſpectable vieillard parler des ſciences & des ſavans qu'il avoit connus, s'intéreſſer encore aux nouvelles littéraires, montrer plus de vivacité & de mémoire qu'on ne peut en eſpérer dans un corps affoibli par un âge ſi avancé. On trouve l'hiſtoire de ſa vie, & le catalogue de ſes ouvrages à la tête du premier vol. de ſes œuvres poſthumes, donné en 1771 par M. l'Abbé Gaetano Migliori.

M. Giacomo Martorelli étoit un ſavant du même genre; il a publié deux

volumes in-4°. pleins d'érudition, *de' Fenici e degli Euboici*, & deux volumes sous le titre de *Regia thecacalamaria*; il a spécialement étudié les antiquités des environs de Naples; il est mort depuis peu, & M. Cristiani écrit sa vie.

Le P. DE LA TORRE étoit aussi dans un autre genre l'un des savans qui faisoient le plus d'honneur à la ville de Naples, il est mort au mois de février 1782; il étoit de l'ordre des Somasques, & connu dans toute l'Europe par son savoir en mathématiques, en physique, en histoire naturelle & dans toutes les parties de la philosophie & des arts; c'étoit lui qui soutenoit le plus à Naples le goût de la physique & de l'observation; il a publié un grand cours de physique en italien & en latin, qui a été réimprimé plusieurs fois; son histoire du Vésuve contient une foule d'observations, jointes à la meilleure physique. Il étoit fort occupé en 1765 à faire des lunettes d'approche, qui par la combinaison de différentes lentilles, planes d'un côté & convexes de l'autre, produisoient un meilleur effet que les lunettes ordinaires; il avoit fait venir aussi de Londres à grands P. de la Torre.

frais du *flint glass*, appellé communement cryſtal d'Angleterre, pour faire des lunettes acromatiques, dont on voit depuis quelques années des effets ſi ſinguliers (*a*).

Le P. de la Torre avoit fait auſſi d'excellens microſcopes, avec de petites gouttes de verre d'un foyer très-court, fondues au feu de lampe ſur du tripoli fin calciné : il a donné les détails de ſa méthode dans le premier volume du recueil d'obſervations microſcopiques ; les derniers objets dont il s'étoit occupé, & qu'il me fit voir, étoient les yeux des mouches qui ſont des poliedres, compoſés chacun de 3 à 4 mille facettes, dont chacune eſt entourée d'un triple vaiſſeau ſanguin. Les organes de la génération des mouches : la femelle introduit un organe dans le mâle, qui la ſerre avec trois muſcles, & qui introduit à ſon tour. Les organes ſécrétoires par leſquels une mouche répand cette gomme qui lui ſert à s'attacher

(*a*) M. Dollond à Londres, s'eſt principalement ſignalé dans ce genre d'ouvrages, & nous avons d'excellens mémoires ſur ce ſujet de MM Clairaut, d'Alembert & Klingenſtirna, du P. Boſcovich & du P. Pezenas.

& à dormir contre la glace de miroir la plus polie. C'eſt avec ces petits globules de verre dont je viens de parler qui groſſiſſent 2 mille fois le diametre d'un objet, que le P. de la Torre étoit parvenu à conſidérer ces corpuſcules, & à les ſuivre dans leurs derniers détails.

Le Duc *de Noia*, de l'illuſtre maiſon Caraffa, étoit connu par un mémoire fort curieux ſur la Tourmaline, pierre ſinguliere, qui devient électrique lorſqu'on la chauffe, ſemblable à la pierre de Ceylan, dont il eſt parlé dans les mémoires de l'académie pour 1717. Il avoit fait lever un plan de Naples & de ſes environs, en 35 feuilles, dont j'ai parlé. Il avoit auſſi un cabinet de médailles de la grande Grece, de pierres gravées, de vaſes de Campanie, & d'autres curioſités: il eſt mort depuis quelques années.

M. SERRAO étoit le plus célébre médecin de Naples; il avoit donné ſur le Véſuve un ouvrage très-eſtimé, mais dans lequel il s'étoit borné principalement à l'éruption de 1737. Nous avons encore de lui un ouvrage ſur la tarantule, dont je parlerai ci-après,

des descriptions d'animaux, un recueil d'opuscules, &c.

M. *Sarcorne* venoit de donner sur l'épidémie de 1764, un ouvrage en 2 vol. in-8°. dont j'ai oui dire beaucoup de bien; il a fait de plus des pieces de théâtre.

M. *Cirillo*, professeur de Botanique, étoit occupé avec le P. de la Torre, à faire des expériences de physique & des observations d'histoire naturelle. Il a donné des institutions de botanique; il dessinoit très-bien, & c'étoit un des physiciens les plus distingués de Naples.

M. *Fasano* donna en 1765 une relation de la maladie épidémique de 1764.

On ne peut parler de physique sans citer avec éloge Mlle. *Mari-Angela* ARDINGHELLI, qui dès sa premiere jeunesse s'est fait connoître par les talens les plus marqués & par les connoissances les plus rares; issue d'une famille noble & distinguée, ornée de toutes les graces de son sexe, elle y joint une modestie simple & aisée, qui l'embellit aux yeux de ceux qui la voient. Elle est connue dans la république des lettres par les traductions italiennes qu'elle a données des ouvrages anglois de Hales,

Mlle. Ardinghelli.

e plus grand physicien de l'Angleterre; mais sa modestie l'a empêchée de donner au public des choses qui n'apparenoient qu'à elle : elle eut écrit d'ailleurs bien davantage, si son cœur aussi estimable que son esprit, ne l'eût obligée de se livrer aux soins qu'exigeoit une mere déja âgée, & de la soulager dans les affaires domestiques de sa famille. Mlle. Andinghelli est à la tête des femmes illustres qui font en Italie la gloire de son sexe. C'est aussi à elle que M. l'abbé Nollet a adressé une partie de ses lettres sur l'électricité; depuis mon voyage elle a épousé M. Crispo, juge de la vicairie.

La princesse *de Colobrano* étoit une autre Dame, aussi distinguée par son savoir que par sa naissance, très-versée dans la physique, & qui étoit en correspondance avec beaucoup de savans en Europe.

Sabatelli étoit un habile astronome, dont on peut voir des observations dans les mémoires de l'académie pour 1760.

Nicolas *di Martino*, étoit maître de mathématiques du roi de Naples, il a donné au public plusieurs ouvrages de

ſciences, il eſt mort en 1769.

Pierre *di Martino*, ſon frere, s'étoit fait connoître auſſi par des livres de même genre, il eſt mort également.

M. *Palmieri* étoit auteur d'un ouvrage eſtimé ſur l'art de la guerre, *Rifleſſioni critiche ſull' arte della guerra, di Giuſeppe Palmieri, Tenente Colonello e Sergente maggiore del reggimento di Calabria ultra.* 1761, 2 v. in-4°.

L'abbé Antoine *Genoveſe* étoit regardé comme un des plus grands philoſophes de notre ſiecle : on a de lui un cours de métaphyſique, de très-beaux ouvrages ſur la théologie, la morale, ſur le commerce, ſur les grains, & autres objets utiles. C'eſt le premier qui ait traité de l'économie politique. Il eſt mort en 1770 : on a fait un recueil de ſes lettres familieres, qui ſont remplies de jugement & d'eſprit.

Le marquis *Galliani* (*Berardo*), dont on a une traduction de Vitruve, avec des notes très-eſtimées, étoit frere de M. l'abbé Ferdinand Galliani, ci-devant ſecrétaire d'ambaſſade à la cour de France, qui faiſoit les délices des ſociétés de Paris, par la vivacité de ſon eſprit, la variété de ſes connoiſſances,

& les saillies de la critique la plus agréable ; & celui-ci a donné un ouvrage sur le commerce des blés. Il est actuellement à Naples, où il est regardé comme un des plus beaux esprits & des meilleurs écrivains de l'Italie; il étoit occupé en 1782, d'un grand ouvrage de droit public.

M. Pasquale *Carcani* étoit le principal rédacteur du grand recueil des antiquités d'Herculanum ; il étoit employé aussi dans les bureaux du marquis Tanucci, ce qui l'empêchoit de s'occuper entiérement d'érudition.

Le P. Gennaro Sanchès *de Luna*, jésuite, a écrit sur l'érudition grecque.

Le P. *Negri*, barnabite, est connu par ses commentaires sur l'histoire ecclésiastique de Tornielli.

M. Damian *Romano* étoit un jurisconsulte distingué par ses écrits, ainsi que M. Carlo Franchi, mort en 1769.

M. *Cirillo* étoit aussi un très-bon jurisconsulte, il a donné le code Carolin; il étoit très-versé dans les langues, il avoit même fait des comédies qui avoient eu du succès.

Le marquis TANUCCI, que nous avons cité comme ministre, pouvoit être

mis aussi au nombre des écrivains distingués: on a de lui des dissertations en matiere d'érudition & de jurisprudence, qui avoient commencé sa réputation, & qui avoient fait connoître au roi de Naples ses talens pour le gouvernement; il a donné l'exemple rare d'un homme de lettres, qui sait passer tout d'un coup de la tranquillité de son cabinet aux embarras de l'administration sans s'y trouver déplacé, & il a montré par une heureuse expérience combien il y a de rapport entre ces deux genres d'occupations.

D. Gaetano *Filingieri* a donné un livre très-estimé, sur la science de la législation, en 4 volumes; on le compare à l'esprit des loix.

Pour la jurisprudence, on cite encore M. *Ferrari*, *Rosini*, *Toscani*, *Lupold*, *Smurraglia*, & le comte de *Castellamonte*. Pour la théologie, le P. *della Croce*, augustin déchaussé, théologien & prédicateur. M. *Conforti*, & les PP. *Felice Maria* & *Bernardo Maria Griacco*, capucins. Pour l'histoire morale, M. le duc *Sforza*, M. *Peliccia*, M. *Capecelatro*, & M. *Murena*.

C'est sur-tout pour l'érudition & l'antiquité, que l'on trouve à Naples des

personnes très-distinguées : M. Nicolas Ignarra, digne successeur de Mazocchi, est auteur d'un excellent traité : *de Palæstra Neapolitana commentarius in inscriptionem Athleticam, Neapoli, anno 1764, detectam;* 1770, in-4°. Il a publié une dissertation qui est un chef-d'œuvre, *de inscriptione Græcâ Heracleæ, in magna Græcia, anno 1763, repertâ schediasma.* On a encore de lui, *vetusti epigrammatis in marmore scalpti, Neapoli nuper effossi, editio altera accuratior,* 1759, in-4°. *Alexii Symmachi Mazochii vita,* 1772, in-8°. Il a donné une nouvelle édition de l'hymne à Cérès, attribué à Homere, nouvellement découvert à Moscou par M. Mathæi, & publié à Leyde par M. Ruhnkenius, avec de savantes remarques; il y a encore plusieurs autres ouvrages savans de M. Ignarra.

M. Diodati a donné la vie de Martorelli, & un savant ouvrage de *Christo græcè loquente, 1767*, où il prouve que le Grec étoit la langue familiere de Jesus-Christ, & des Juifs de son temps: M. de Rossi, à Parme, a combattu ce systême.

M. *Signorelli* a donné en 1777 une

excellente histoire des théâtres : *Storia critica de' teatri antichi e moderni, libri III. del Dottor D. Pietro Napoli Signorelli.* In Napoli, 1777 : cette histoire critique est pleine de goût & de réflexions judicieuses.

Le marquis de Caldesera, sous le nom de Lercata, a donné un calcul chronologique de l'antiquité du monde ; M. Masdea, des theses sur l'érudition grecque & hébraïque ; M. Majorani a écrit sur l'agriculture des anciens ; M. Migliori est un savant antiquaire de Naples : mais il y en a un aussi à Reggio, qui mérite d'être cité ; c'est M. Joseph *Morisani*, auteur d'un excellent ouvrage intitulé : *Inscriptiones Reginæ, dissertationibus illustratæ.* Neapoli, 1770, in-4° ; & d'un autre intitulé : *Josephi Morisani Metropolitanæ Reginæ Ecclesiæ canonici, de Protopapis & Deutereis Græcorum, & Catholicis eorum Ecclesiis diatriba. Neapoli*, 1768, in-4°.

M. Hamilton, envoyé d'Angleterre à Naples, avec qui je fis le voyage du mont Vésuve, avoit une collection précieuse de vases étrusques, les uns en nature, les autres dessinés, d'après les originaux, en différens endroits : ce cabinet a été

transporté en Angleterre, mais il y en a encore deux collections à Naples. Il y a de ces vases qui sont admirables pour les formes; j'en remarquai un qui portoit des caracteres grecs, ce qui pourroit faire soupçonner que beaucoup de ces vases ont réellement une origine grecque, & la beauté de leur forme semble aussi l'indiquer; mais il y avoit beaucoup de choses à expliquer en faisant graver ces figures: M. Hamilton les a publiées avec les explications, en 1767 & 1775, en 2 volumes in-folio, dont M. Dancarville a été l'éditeur; nous avons aussi de M. Hamilton un grand ouvrage sur les volcans, *Campi Phlegræi*, en 2 volumes in-folio; les planches de ces deux ouvrages sont enluminées.

M. l'abbé Ciro Saverio *Minervini* a donné divers ouvrages sur l'antiquité, l'érudition, la legislation & l'histoire naturelle; il a un cabinet d'histoire naturelle, entr'autres une belle collection de minéraux; il a aussi une collection de médailles.

Il y a des cabinets de médailles, à Naples, chez le baron *Ronchi*, le prélat *Calefati*, & M. l'abbé *Galliani*.

M. *Bassi* prépare le catalogue des

manuſcrits de la bibliotheque de S. Jean de Carbonara, & la traduction du commentaire d'Hermias ſur le Phedre de Platon, avec le texte & des notes.

M. *Secondo* a donné la vie de Jules-Céſar, intitulée : *Storia della vita di Caio Giulio Ceſare, tratta dagli autori originali, da Giuſeppe Maria Secondo.* In Napoli, 1776, 3 vol. in-8°.; c'eſt le meilleur ouvrage qu'on ait fait ſur ce ſujet.

M. Paul *Moccia*, profeſſeur au collége royal, a fait des épîtres latines, & un ouvrage ſur la proſodie grecque; c'eſt lui qui a la propriété ſinguliere de ſurnager à l'eau, ſans jamais pouvoir y enfoncer, à raiſon du tiſſu plus adipeux & plus celluleux que celui des autres hommes.

M. Diego Colao *Agra* a donné des recherches philoſophiques ſur les langues.

Le P. *Bertola* a publié un bon ouvrage ſur la littérature allemande : *Idea della poeſia Alemanna.* Napoli, 1779, 2 vol. in-8°, où il a fait connoître les meilleurs poëtes Allemands, & traduit en vers leurs plus beaux morceaux.

M. Michel *Torcia*, bibliothécaire à S. Salvadore, a traduit de l'Anglois l'état préſent de la nation angloiſe de M.

Grenville; il a donné un éloge de Métastase en 1771, où il y a des choses hardies contre les Anglois & contre des gens célebres; il a publié un relation du tremblement de terre de 1783, & une relation des fouilles faites en Sicile par le président Airoldi, &c.

D. Francescantonio *Grimaldi*, avocat, a donné des ouvrages d'érudition.

M. Soria a traduit l'histoire de Mahomet II, de M. Guillet.

La physique & les mathématiques ont besoin d'être encouragées à Naples : mais l'académie des sciences & belles-lettres, établie en 1779, est déja sur un très-bon pied: il y a 20 pensionnaires, le président sera toujours le maggiordomo maggiore; c'est actuellement le prince de Belmonte, M. Macedonio en est vice-président. Les revenus de l'académie sont de 15 mille ducats; le roi a assisté à des assemblées, & l'on y a lu des mémoires intéressans.

On pense à établir un jardin de botanique, un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle, un observatoire, pour lequel on a déja les instrumens des Jésuites au *Gésu Vecchio*; ainsi il y a lieu d'espérer que Naples sera bientôt, pour

les ſciences, au niveau des plus grandes capitales. Il y a un petit cabinet d'hiſtoire naturelle au collége royal de la Nunziatella.

D. Giuſeppe Poli, phyſicien, mathématicien & poëte, eſt profeſſeur de phyſique expérimentale à l'univerſité & à l'académie des cadets; il a donné un excellent cours de phyſique, il a voyagé très-utilement en France, en Angleterre, en Hollande; il en a rapporté les meilleurs inſtrumens de phyſique & les plus belles pieces d'hiſtoire naturelle; il a, par exemple, les coquilles trouvées par M. Banks, dans ſon voyage autour du monde, avec le capitaine Cook, les armes les habits, & les meubles des habitans de Taïti & de la nouvelle Zelande. M. Poli eſt un des académiciens les plus zélés, les plus inſtruits, je dois ajouter, qu'il eſt des plus obligeans.

M. l'abbé Vito *Caravelli* a publié un grand cours de mathématiques & les trois premiers volumes d'un traité complet d'aſtronomie.

M. l'abbé *Marzucchi* eſt un habile profeſſeur de mathématiques.

M. *Barſaloni* a écrit ſur la mécanique, M. *Mattei* ſur la phyſique de l'artillerie.

M. *Lamberti* ſur la meſure des voûtes, M. *Goffredo* & M. *Carletti* ſur l'architecture.

M. *Scalfatti* a décrit les opérations militaires que le roi fit exécuter par ſes troupes en 1774.

M. l'abbé *Pacifico* eſt très-verſé dans les mathématiques; mais il cultive encore l'hiſtoire naturelle, & il a un jardin de botanique, le ſeul que j'aie vu à Naples.

M. *Muſcio* eſt un phyſicien eſtimé, de même que M. *Pigonati*, & M. de Bottis qui a écrit ſur le Véſuve.

Pour la médecine, je citerai d'abord D. Giov. *Vivenzio*, médecin de la reine; il a un beau cabinet de phyſique, pour lequel il a fait venir des inſtrumens d'Angleterre: il demeure dans le palais du roi.

D. Joſeph *Vaïro*, très-bon profeſſeur de chymie.

M. *Cotugno*, anatomiſte célebre, il a donné des ouvrages ſur la cyatique nerveuſe & ſur un nouveau conduit de l'oreille; ſes ouvrages ſont cités par M. Ferber.

M. *Troja* a donné des diſſertations neuves & intéreſſantes ſur pluſieurs objets d'anatomie & de médecine.

M. Niccolo *Andria* a écrit ſur les eaux minérales & ſur l'air fixe.

M. Filippo *Baldini* ſur les bains froids, ſur les odeurs.

M. *Nolani* ſur la ciguë.

MM. *Ruberto*, *Sernicola*, *Zacchiroli* ont écrit ſur la médecine; M. *Ferrara* ſur les morts ſubites.

Don Louis *Tortora*, chirurgien de Naples, a fondé une penſion pour entretenir à Paris un éleve en chirurgie, choiſi par les profeſſeurs de médecine ou de chirurgie, dans l'univerſité de Naples. Il y a auſſi aux incurables pluſieurs profeſſeurs qui enſeignent aux enfans de la maiſon les différentes parties de la médecine.

Il n'y a pas autant de poëtes à Naples, qu'il ſembleroit devoir s'en trouver dans la partie la plus animée de l'Italie; cependant on en cite pluſieurs. On parloit ſur-tout en 1765 de madame Corilla, célebre improviſante ou improviſatrice (*Madalena Morelli*, *de Piſtoia*).

Il y avoit auſſi un jeune improviſateur nommé Caſparino *Molle*, qui, dès l'âge de onze ans, avoit ce genre de talent, à un degré éminent, & qui l'a encore actuellement. M. l'abbé Louis *Serio* a fait auſſi

aussi l'étonnement de Naples, comme improvisateur; il est poëte de la cour, & professeur d'éloquence à l'université.

Il y a parmi le peuple des gens qui improvisent dans le langage du peuple, & ce jargon a de la grace; des gens d'esprit s'en sont servis, & ont fait même des traductions d'Homere, de Virgile, du Tasse, en idiome populaire, comme Mondonville avoit fait un opéra Languedocien, & la Monoye des Noëls Bourguignons.

J'ai ouï citer M. le duc de *Belforte*, comme un des meilleurs poëtes de l'Italie. M. Vespasiani fit imprimer à Paris, en 1768, un *Omaggio poetico*, fait pour le mariage du roi de Naples, par M. de Belforte, avec une traduction françoise, & l'on en fit un grand éloge dans les journaux: M. Vespasiani disoit que dans le genre d'Anacréon & de Pindare, l'auteur avoit hérité de la lyre de Chiabrera; qu'on voyoit dans ses ouvrages l'esprit de Politien, la majesté & l'harmonie du Tasse, la noble facilité de Métastase, & qu'il n'y avoit point d'épithalame au-dessus de la sienne.

Don Emanuel *Campo longo*, professeur de belles-lettres, a donné divers ouvrages

très-estimés : il excelle à imiter le style des auteurs latins & italiens, comme on le voit dans son ouvrage intitulé *il Proteo*. Il a donné divers poëmes : *la Polifemeide*, *la Galleide*, *le Smanie di Pluto*; la *Mergellina*, ouvrage sur la pêche, en vers & en prose, à l'imitation de l'*Arcadia* de Sannazar; il a aussi publié des sermons de carême.

Les autres poëtes dont on parle actuellement à Naples sont, Messieurs *Cappelli*, *Gajone*, *Mauro*, *Papadia* & *Mattei*; celui-ci non-seulement est un poëte fort estimé, mais il a donné des traductions en vers & en prose. M. *Planelli* a écrit sur l'opéra.

Madame la duchesse de *Vastogirardo*, de la maison Piccolomini, demeuroit à Naples, mais elle étoit de Siene; je l'ai ouï citer comme la Sapho de notre siecle; elle a fait imprimer des poésies. La princesse de Recco, aussi aimable que spirituelle & enjouée, me fit voir aussi de fort jolis vers de société qu'elle avoit faits, sur sa vie & sur celle du duc de S. Nicolas.

Le génie des Napolitains est très-porté à l'enthousiasme & à la vivacité poétique : j'ai vu, par exemple, un ouvrage

du P. Biagio *Caputi*, oratorien, qui l'annonce bien dans le titre, comme dans l'exécution : *Estasi e rapimento sopra la Luna, di Archerio Filoseno, Poëma,* 1763.

LES ARTS n'ont pas été aussi cultivés à Naples qu'à Rome & à Florence; les vice-rois n'y ont jamais excité beaucoup d'émulation; il n'y a eu que le génie naturel de cette nation pleine d'esprit, qui quelquefois s'est fait jour à travers les obstacles, & produit des personnages distingués. Des Arts de goût.

Le cavalier d'ARPINO, ou le *Josépin*, Joseph-César d'Arpinas, fut le plus ancien des peintres de réputation qui se distinguerent à Naples. Il naquit en 1560 à Arpino dans la terre de Labour; il fut réduit par sa pauvreté à servir des peintres qui travailloient au Vatican; mais le Pomeranci qui lui reconnut des talens, l'employa dans divers ouvrages à Monte Cavallo & au Capitole, & c'est-là que sont ses plus beaux ouvrages. Il vint en France en 1600 avec le cardinal Aldobrandin, légat du pape, à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis : le roi lui fit des présens considérables, & le créa chevalier de Saint-

Michel; c'eſt pourquoi il eſt connu ſous le nom du Cavalier d'Arpino. Ses principaux ouvrages à Naples ſont la ſacriſtie & la coupole des Chartreux. Il mourut à Rome en 1640.

L'ESPAGNOLET, Joſeph *Ribera*, naquit à Barletta en Eſpagne en 1589, ſuivant d'autres, à Gallipoli dans la province de Lecce en 1593. Il travailla preſque toujours à Naples; il a été regardé comme le plus habile peintre qu'il y ait eu dans cette ville, & il y mourut en 1649. Ce peintre n'eſt point connu en France pour ce qu'il eſt. « Je croyois, » m'écrit M. de Seine, que cet artiſte » ne s'étoit occupé qu'à peindre des » natures hideuſes, telles que des ſaints » Jérômes que l'on rencontre dans preſ- » que tous les cabinets en France, même » dans beaucoup de villes d'Italie; mais » lorſque je fus aux Chartreux à Naples, » je fus agréablement ſurpris de voir » que cet artiſte étoit digne d'aller de » pair avec les plus grands maîtres pour » la beauté du caractere, du ſtyle, » du deſſin & de l'expreſſion; il a ſu » réunir les plus grandes beautés de l'art » avec l'imitation de la nature, & la » nobleſſe, quand les ſujets qu'il a trai-

» tés l'ont exigé. On en peut juger par
» les douze prophetes placés dans la nef
» de l'église, ce sont des chefs-d'œuvre
» de l'art. Son tableau de la sacristie est
» de la même beauté. On peut dire qu'il
» n'est point connu de ceux qui n'ont
» point voyagé en Italie ». Ce peintre avoit sur tout étudié la maniere du Caravage, dont le caractere distinctif est la force, & qui surpassoit en cela tous les autres. L'Espagnolet aimoit les sujets terribles, comme ceux de Tantale, d'Ixion, de Prométhée, les martyres de S. Barthelemi, de S. Etienne, de S. Laurent, &c. & il y a mis une fierté & une vérité qui étonnnent.

LUCA GIORDANO, que nous appellons Jordans ou Jordane, naquit à Naples en 1632. Les ouvrages de l'Espagnolet furent ses premiers modeles; il parcourut ensuite toute l'Italie, pour se former d'après les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres; il savoit imiter leurs différentes manieres, de façon à tromper les plus habiles; il avoit d'ailleurs une facilité étonnante; personne n'a fait autant d'ouvrages, pas même le Tintoret; aussi avoit-il le surnom de *Fa presto*. Le roi d'Espagne, Charles II, le fit venir à sa

cour en 1692; il peignit l'Efcurial, la chapelle royale de Madrid & le fallon de *Buen-retiro*; lorfqu'il revint à Naples, il fut fi recherché & fi employé, qu'il fit la plus grande fortune : la ville eft remplie de fes ouvrages. Il mourut en 1705.

Il Calabrefe. Il Calabrese, le Calabrois, ou le chevalier *Mattia Preti*, né en 1613 à Taverna dans la Calabre, étudia long-temps d'après le Correge; il s'attacha enfuite à Lanfranc, peintre de Parme, qui avoit beaucoup travaillé à Naples. Il eft eftimé pour la variété, la richeffe de l'invention; c'eft le plus grand deffinateur qu'il y ait eu à Naples, mais il avoit peu de coloris & de gracieux. Il mourut à Malte en 1699. Il avoit obtenu du grand-maître la croix de Malte & la commanderie de Syracufe. Il a fait à Malte de beaux plafonds.

Salvator Rosa naquit à Renella, près de Naples, en 1615; il travailla fous l'Efpagnolet & fous Lanfranc, & s'acquit une très-grande réputation dans la peinture, la gravure, & même la poéfie : fon enjouement le faifoit rechercher autant que la réputation de fes talens. Il ne travailla pas long-temps à Naples;

ce fut à Rome où il se distingua le plus, & il y mourut en 1673. Il est sur-tout connu pour grand paysagiste ; il a peint aussi des marines & des batailles avec beaucoup de succès.

Mario de' Fiori, ou Mario Nuzzi, naquit en 1603 à Renna, ville de l'Abruze ultérieure ; il mourut en 1673.

Paul *de Matteis* & le cavalier *Massimo* sont encore au nombre des grands peintres de Naples.

François Solimene, né à Nocera en 1657, mort en 1747 à l'âge de 90 ans, a été le dernier peintre Napolitain qui ait eu une grande réputation. Il avoit été destiné par son pere à suivre le barreau, & il le fit pendant quelque temps, ne s'occupant de peinture que pour son amusement ; cependant le talent singulier qu'il avoit pour ce bel art, le détermina à s'y consacrer, & il est un de ceux qui a le plus travaillé à Naples ; il avoit de l'imagination, une touche ferme & savante, un coloris frais & vigoureux ; il étoit d'ailleurs homme de bonne société, & faisoit très-bien des vers, ainsi que Salvator Rosa son prédécesseur. Solimene a laissé pour éleves

Corrado, peintre du roi d'Efpagne, & le comte *San-Felice*.

Les peintres qui étoient les plus confidérés à Naples en 1766, étoient *Francefco de Mura*, peintre de beaucoup de mérite, appellé auffi Francifchiello di Caftellamare, *Giufeppe Bonito*, *Conca*, *Ricciarelli*. Depuis ce temps-là j'ai ouï citer *Fifchietti*, *Celebrano*, de *Dominicis*, & *Starace*. La célebre Angélique *Kaufman*, née fur les bords du lac de Conftance, eft établie à Naples.

Les fculpteurs les plus célebres qu'il y ait eu à Naples, ont été Jean *de Nola*, *Auria*, *Santa Croce*, le cavalier *Cofmo Fanzago*, & Laurent *Vaccaro*; celui-ci travailloit au commencement de ce fiecle, & nous avons indiqué fes ouvrages en plufieurs endroits de ce livre. J'ai parlé fouvent du *Bernin*, mais c'eft à Rome qu'il a paffé prefque toute fa vie, quoiqu'il fût né à Naples.

Dans l'architecture, il y a eu André Vaccaro & Laurent Vaccaro, car ce dernier excella dans l'architecture comme dans la fculpture, & Dominique-Antoine Vaccaro, fils de Laurent.

Les plus habiles architectes de Naples, dans ces derniers temps, ont été Vanvi-

telli, & M. le chevalier Fuga, qui eſt encore vivant.

LOUIS VANVITELLI, premier architecte du roi de Naples, étoit regardé comme le premier architecte de l'Italie; en 1750 il fut appellé par le roi Charles III pour conſtruire le ſuperbe château de Caſerte, dont nous parlerons dans la ſuite de ce voyage. Il avoit alors 50 ans, il étoit architecte de S. Pierre de Rome & de la chambre apoſtolique; il avoit dirigé les dernieres réparations du dôme de S. Pierre, lorſqu'on y mit ces grands cercles de fer qui ont fait l'objet d'une longue conteſtation. A Naples, il reſtaura le palais du roi, dont la principale façade alloit s'écrouler, il en remplit les arcades pour la renforcer, en même-temps qu'il la refondoit, & il fit des niches à la place des vides pour fortifier la façade ſans nuire à la décoration. C'eſt lui qui fit faire la nouvelle égliſe de l'*Annunziata*, remarquable par ſa régularité, & par la ſituation ſinguliere du dôme; il conſtruiſit le bâtiment de la Cavallerie, *quartiere di Cavalleria*, qui eſt vers le pont de la Madeleine, & le grand bâtiment de la place appellée *Largo dello Spirito Santo*, commencé

en 1758. Enfin il fit éclore le goût de la bonne architecture à Naples.

M. Fuga est un achitecte fort connu à Naples, ainsi que M. Gioffredo qui a écrit sur l'architecture.

CHAPITRE X.

Des Mesures, des Poids & des Monnoies.

LE palme de Naples contient à-peu-près 9 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes de France. Il se divise en 12 *oncie*; l'oncia en 5 *minuti*.

La canne est de 8 palmes, ainsi elle contient 6 pieds 5 pouces 8 lignes.

Le mille de Naples est composé de mille pas, & le pas est de 7 $\frac{1}{3}$ palmes, ou de 5 pieds 11 pouces 2 $\frac{2}{3}$ lignes, du moins dans les environs de Naples, & de Caserte; ainsi le mille de Naples est de 989 toises.

Le *passo*, qui est à Naples de 7 $\frac{1}{3}$ palmes, est de 8 palmes à Accerra, Somma, Ottaiano & dans les environs; il est de 7 $\frac{1}{4}$ à Capoue, de 8 $\frac{1}{4}$ à Aversa, de 7 $\frac{2}{3}$ à

S. Severino, Rocca, Nocera de' Pagani, Scafati, Gragnano, la Cava, & Salerno. De 7 seulement à Eboli, à Taranto, à Brindisi, dans la Pouille, l'Abruze, la Calabre, la Basilicate, le *Principato citra*, & *Principato ultra*. Il est de 7 ½ à Tiano & Sessa, enfin il n'est que de 6 palmes à Otranto & à Lecce, si ce n'est dans quelques endroits de la province de Lecce où il est 6 ½.

Le *Moggio*, ou l'arpent de Naples, est une surface de 30 pas en tout sens ou de 900 pas carrés; on s'en sert pour la mesure du terrain, & cela revient à 887 toises carrées aux environs de Naples, où le pas est 7 ⅓ palmes; ce *moggio* approche beaucoup de l'arpent de Paris, qui contient 900 toises carrées. On seme dans le *moggio* la valeur d'uu *tumulo* de grains qui fait à-peu-près 4 boisseaux; on en seme 6 & même jusqu'à 12 aux environs de Paris, c'est-à-dire, un setier qui pese 240 livres poids de marc.

Les mesures de Naples pour les solides & les fluides sont assez mal fixées; on prétend que le bénitier de S. Janvier est le modele de la mesure des liquides, il a 4 pouces 9 lignes de profondeur & 16 pouces 8 lignes de diamètre; mais sa

courbure étant celle d'une voûte surbaissée, & ses bords très-arrondis, il m'a paru difficile d'en bien déterminer la capacité.

Le *Campione* qui est chargé de marquer les mesures & d'en faire chaque année la reconnoissance, n'a qu'un modele de bois très-irrégulier & très-grossier, il regle les autres mesures sur celle-là, en la remplissant de millet & le versant dans la mesure qu'il veut régler. Il m'a assuré que les mesures originales de bronze sont enterrées à la *Vicaria* au-dessous du lion de bronze, pour y avoir recours, en cas de contestation ou de perte des autres mesures dont on se sert.

La jauge, *Massagonia*, étoit entre les mains de *Don Vincenzo Baccio Terracina*, qui demeuroit à *Ponte nuovo*, près la porte de Capoue, mais je n'ai pu en tirer aucun éclaircissement qui fut assez exact pour donner des résultats bien précis; je me suis donc contenté de mesurer les étalons du Campione, pour connoître la capacité des mesures de Naples.

Le *Tumulo* ou Tomolo dont on se sert pour mesurer le blé, contient 40 rotoli de 33 onces chacun, ou 2550 pouces cubes, en sorte qu'il revient à-peu-près

à notre minot de sel qui est de 2535 pouces ou à 4 boisseaux, qui sont à Paris de 661 pouces chacun. Le Tumulo est réputé communément à Naples de 3 palmes cubes, cela feroit 2738 pouces, au lieu de 2550 que j'ai trouvé par la mesure immédiate.

Le son, *la crusca*, se mesure avec le même *tumulo*, mais on le comprime deux fois avec les mains, & l'on fait la mesure comble.

Le sel se mesure aussi avec le même *tumulo*; cette mesure remplie de sel pese 50 *rotola*.

La mesure du vin, *botte*, contient environ 534 pintes de Paris; du moins par un milieu entre plusieurs mesures différentes que j'ai examinées; la botte se divise en 12 barils, chacun de 44 $\frac{1}{2}$ pintes; le baril en 60 caraffes; en sorte qu'une caraffe & demie font à-peu-près notre pinte de Paris.

La *Regia Camera* a une mesure particuliere qui est plus grande, dans le rapport de 11 à 10, car 60 caraffes de la chambre en font 60 de l'*Oste*, c'est-à-dire, de l'aubergiste.

La mesure de l'huile, *Salma*, pese environ 240 livres poids de marc, elle

contient 10 ſtaia, & le ſtaio 32 pignotti.

La livre dont on ſe ſert pour peſer à Naples vaut 10 onces de France, 3 $\frac{1}{2}$ gros & 27 grains, ou 6039, grains poids de marc; la livre de Naples ſe diviſe en 12 onces, dont chacune vaut 503 $\frac{1}{4}$ grains, l'once en 30 *trapeſi*; le *trapeſo* en 20 *acini*; cent onces font 3 *rotoli*, ainſi le *rotolo* eſt de 33 $\frac{1}{3}$ onces de Naples ou 29 onces un demi-gros & 35 grains poid de marc.

Le *ſtaro* eſt de 10$\frac{1}{7}$ *rotoli*. Le *cantaro* eſt de 100 *rotoli*, ce qui fait environ 182 livres, c'eſt-à-dire, preſque deux quintaux de France.

Monnoie. LES MONNOIES les plus ordinaires de Naples ſont les ducats, les carlins, & les grains; dix grains font un carlin, dix carlins font un ducat: cette matiere de compter par fractions décimales eſt fort commode pour les calculs; le grain ſe diviſe encore en 12 *cavalli*; mais le *cavallo* eſt une trop baſſe monnoie pour qu'un étranger en ait beſoin. On donnoit à Naples en 1765, 56 carlins pour un louis, ainſi le ducat valoit 4 livres 6 ſols de France, & le carlin 8 ſols & demi. En 1775 on donnoit 56 $\frac{1}{2}$ &

même 57 carlins pour un louis ; en 1784 on n'en donnoit que 55 ; en 1785 on m'écrit qu'ils n'en valent que 52.

Il y a beaucoup d'autres monnoies différentes à Naples auxquelles un étranger a de la peine à s'accoutumer, mais dont il peut se passer, en comptant toujours par carlins, telles sont la piece de 4 *cavalli*, le *tornese* qui vaut 6 *cavalli*, la piece de 9 *cavalli* ou de 3 *quatrini*, la *pubblica* qui vaut 18 *cavalli*, ou un grain & demi ; au-dessus du carlin, il y a les pieces de 12 & de 13 grains ; le *tarì* qui vaut 20 grains ou deux carlins, la piece de 24 & de 26 grains, celle de 3, de 4, de 5, & de 6 carlins, celle de 66 grains ; la piastre ou ducat qui vaut 10 carlins, la piece de 12 carlins, enfin celle de 13 carlins & deux grains.

Les monnoies d'or sont de 2 ducats, de 3, 4, 6, 10, 16 & 24 ducats ; celle de 3 ducats ou de 30 carlins est fort usitée & s'appelle *oncia d'oro*, once d'or ; 4 ducats & demi sont la *doppia*, & 26 carlins sont un sequin.

L'extraction des différentes marchandises fait que le change est souvent à l'avantage de Naples ; on ne donnoit

en 1765 que 111 grains pour une piastre de Livorne estimée 5 l. de France, cela fait 22 $\frac{1}{5}$ grains pour une livre (*a*) ; cependant on devroit donner au moins 23 $\frac{1}{3}$ à raison du prix de nos louis-d'or qui passent pour 56 carlins quand ils sont transportés à Naples ; il est vrai qu'il y a des temps où l'on donne à Naples jusqu'à 25 grains pour une livre de France, c'est lorsque le royaume de Naples doit à la France des retours en argent. L'abbé Expilly évalue notre livre à 24 grains (dans son Géographe manuel,) & il a raison, quant à la valeur de l'or ; car le marc d'or fin à 24 carats, valant à Paris 740 l. 9 s. 1 d. $\frac{1}{11}$ suivant l'ordonnance de 1726, & l'once de Naples pesant 503 grains & deux tiers, il s'ensuit que l'once de Naples vaut 80 l. 19 s. 2 d. ; mais elle vaut dans le commerce à Naples 19 ducats & 4 carlins : ces deux quantités sont dans le rapport de un à 23 & $\frac{97}{100}$; on trouve 24 $\frac{1}{4}$ si l'on prend le prix de l'or à la Zecca, qui est toujours un peu différent de celui du tarif, comme

(a) En 1775, on donnoit 26 carlins pour un sequin de Florence, & 25 pour un sequin de Rome.

le prix de l'or dans le commerce excéde toujours celui de l'ordonnance de 1726.

L'intérêt ordinaire de l'argent prêté à Naples est de 3 $\frac{1}{2}$ ou 4 pour cent, quoiqu'on en donne 6 au Mont-de-Piété; les personnes qui craignent les procès aiment mieux prêter à 3 pour cent & même à deux, & ne placer que chez des gens extrêmement sûrs; les Jésuites, par exemple, trouvoient de l'argent à 2 pour cent, tant qu'ils en vouloient.

CHAPITRE XI.

Du Commerce de Naples, & des Consommations.

LE commerce & les arts fleurissoient dans le royaume de Naples, long-temps avant que nous en eussions. Les arts de la soirie & les métiers qu'on y emploie nous sont venus delà. Les François tirerent de la Calabre les cannes à sucre pour les planter à la Martinique; mais ces pays les plus célebres autrefois par les richesses & la population, sont maintenant presque déserts, ils sont

couverts de bois ou de marais, & fournissent peu de ressource au commerce.

D'immenses fiefs substitués de male en male, & reversibles au roi, sont une des causes du peu de culture. Les vastes possessions des ecclésiastiques sont également négligées.

Les prohibitions d'exporter les grains, les huiles &c. ont formé un obstacle de plus aux progrès de l'agriculture.

Il étoit même défendu d'en transporter d'une province à l'autre, si ce n'est avec des permissions qui se payoient, & ce monopole est le plus dangereux pour l'agriculture.

Le gouvernement a offert en 1771 des terrains & des avances aux familles qui s'établiroient dans des terrains incultes, pour les défricher, mais il n'en a résulté que peu de chose.

Le défaut de communications est encore un obstacle au commerce. On a commencé un chemin pour aller de Naples en Calabre, sur une longueur de 100 lieues, mais il n'y a guere que les 20 premieres lieues de praticables; d'ailleurs les chemins les plus importans seroient ceux qui joindroient les villes de l'intérieur du pays avec celles de la côte, & il faudroit que les provinces

en fussent chargées. D'ailleurs on trouve fréquemment dans les provinces des troupes de bandits, qui rendent les voyages dangereux.

Malgré tous ces obstacles, le royaume de Naples fournit des bleds, des troupeaux, des soies, des vins, &c. beaucoup moins cependant qu'il ne devroit en fournir.

La plupart des productions se vendent sans être travaillées, & les étrangers qui les ont achetées, viennent les revendre dans le royaume, après qu'elles ont été employées. Les arts mécaniques n'ont pas été perfectionnés, parce que la chaleur, le défaut d'activité & de population, la corruption des mœurs & des principes, ont arrêté l'émulation & l'industrie.

La marine marchande occupe environ 700 bâtimens tant grands que petits, dont 50 à Naples, le reste en différentes villes des royaumes de Naples & de Sicile, mais ils ne font que le commerce des côtes; il y en a très-peu qui aillent dans d'autres pays; le commerce extérieur se fait par les étrangers, sur-tout les François; plusieurs maisons de Marseille se sont partagées

pour former des établissemens à Naples & à Palerme, & sur-tout depuis la derniere guerre.

La France tire de Naples beaucoup de bled, d'huile, de laine & de soie crue; elle tire aussi quelques ouvrages en soie tout façonnés, des taffetas, des bas de soie tricotés, & sur-tout des mouchoirs de soie, dont l'usage se soutient dans les provinces méridionales comme beaucoup d'autres usages d'Italie, à cause de la fréquentation & de la proximité.

On fait à Naples des étoffes d'or & d'argent; le fabricant le plus connu s'appelle *Carola*; elles se consomment dans le pays, & ne font pas un objet d'exportation.

La France tire aussi de Naples du chanvre, de la manne, du jus de réglisse qui se prépare dans la Calabre & dans l'Abruze, du poil & des peaux de lapins, du mairain pour les tonneaux, du marbre, des macaroni; on assûre que Rome tiroit de Naples pour 400 mille livres de macaroni, avant les défenses que le pape fut obligé de faire en 1764, pour favoriser l'agriculture dans ses états.

Pour donner une idée plus complette du commerce dans le royaume de Naples, je vais rapporter les relevés que m'a communiqué M. de Richeprey, pour l'année 1776, en avertissant que depuis la guerre de 1778, le commerce de France à Naples a encore augmenté, parce que celui des Anglois a diminué.

En 1776 il aborda dans les ports des deux Siciles cent soixante-un navires marchands françois, quatre-vingts anglois, douze hollandois, cent-vingt génois, quatre vénitiens, six espagnols, trois suédois, & deux danois.

En 1777, il y aborda cent quatre-ving-deux navires françois, dont douze venant de différens ports d'Angleterre, avoient conduit au compte de marchands anglois, diverses productions des manufactures angloises. Il n'arriva cette année dans les deux Siciles que quarante-neuf navires anglois; mais on y compta cent vingt-six bâtimens génois, dix grecs, dix suédois, huit hollandois, trois toscans, & deux vénitiens.

Depuis les hostilités qui commencerent alors entre la France & l'Angleterre, le nombre des vaisseaux expédiés par la France augmenta d'un quart,

tandis que celui des navires anglois fut réduit à trois.

Des cent soixante-un bâtimens françois abordés en 1776, quatre-vingt-deux étoient partis de Sardaigne, d'Italie & d'Espagne chargés de marchandises de ces pays, où ils en avoient porté en France & du royaume même de Naples, ensorte qu'ils procurerent à leurs commettans un double bénéfice.

Les soixante-dix-neuf autres bâtimens françois, abordés en 1776, étoient chargés des productions des manufactures, ou des colonies françoises.

3375	Barriques de sucre.	197	De brai.
702	De melasse.	50	De miel.
507	De café.	100	Quintaux de bois de campêche.
1	Barrique de casse.	14	Caisses de quincaillerie.
83	De poivre.	19	De chandelles.
64	De caçao.	40	De quinquina.
45	De tabac.	150	Barres de fer.
93	De tartre.	99	Rouleaux d'étain.
30	De cire.	130	Panniers de vin de Bourgogne.
140	De goudron.	234	Panniers de syrops, ou liqueurs.
12	D'alun.		
12	De pierres à feu.		
9	D'indigo.		
3	D'huile fine.		

363	Balles d'étoffes de soie.	345	De cuirs.
199	De merceries.	20	De livres.
77	D'indiennes.	5	De dorures.
155	De draperies.	11	D'étamines, &c. &c.
132	De toiles.		

Beaucoup de marchandises faciles à transporter, ne se trouvent pas dans ce dénombrement, parce qu'elles entrent dans le royaume de Naples en contrebande, telles sont les montres, les bijoux, les galons, les bas de soie, les dentelles &c. On assure même que la majeure partie des toiles, des soieries, & des draperies étrangeres sont introduites en fraude; que les bijoux forment l'objet d'une contrebande de trois millions, & que les dentelles vont seules à deux millions.

Les Hollandois & les Génois transportent dans les ports de France des productions qu'ils achetent dans les ports des deux Siciles, en retour des productions de France qu'ils y ont vendues; mais les François tirent par eux-mêmes la majeure partie des productions des deux Siciles, dont ils font usage. Il partit en 1776 des différents ports de Naples 157 bâtimens françois; 70

étoient chargés des productions de ce royaume pour l'Italie, la Sardaigne & l'Espagne; les 87 autres étoient expédiés pour Marseille, 52 étoient chargés de 62900 milleroles d'huile, & de différentes matieres premieres du sol des deux Siciles, savoir:

1449 Balles de laine.
167 De soie.
23 D'amadoue.
13 De peaux d'agneaux.
6 De peaux de chevreaux.
11700 Tomoli de blé.
4580 Tomoli d'haricots.
178 Corbeilles de macaroni.
2920 Quintaux de fruits secs.
600 Caisses de reglisse.
40 Sacs de noix de galles.
140 Caisses de manne.
10 De flambeaux de poix.
68 Barrils de suif.
70 Corbeilles de crins.
1091 De chanvre.
3300 Douelles.
28 Sacs de pierres-ponces.
193 De tartre.
20 Barrils & quatre caisses de vin.

On a trouvé une mine de salpêtre dans la Pouille, comme nous le dirons ci-après, & cela pourra devenir un objet de commerce.

Les Napolitains se plaignoient de ce que les étoffes & les draps des manufactures

nufactures de France étoient de peu de durée, & qu'ils n'en trouvoient pas dans les couleurs & les qualités qui leur plaisoient; ils préféroient des étoffes & des draps plus chers d'Angleterre, mais plus solides & plus agréables pour eux, qui leur étoient apportés.

Les Anglois, outre leurs draperies, vendoient dans les ports des deux Siciles du poisson salé, du plomb, de l'étain & quelques productions des Indes & de l'Amérique; les Hollandois y apportent des draperies, des épiceries, & d'autres marchandises des Indes. Les Génois y transportent, sur des bâtimens plus petits que ceux des autres nations, des clous, des ferremens, des toiles de Suisse, des marchandises de France, d'Espagne, du Levant, & beaucoup de charbon. Les navires du Nord, ceux des Danois & des Suédois sont chargés de goudron, de brai, de fer, de pelleteries, de cuirs tannés, & de bois de construction.

Les vaisseaux anglois & ceux des nations du Nord se chargent en retour des mêmes objets que les vaisseaux françois; & la plupart des bâtimens

génois reviennent de Naples chargés pour la France ou l'Espagne.

Je ne parlerai pas du commerce particulier de la Sicile ; M. Rolland a donné dans ses lettres un détail de 50 pages à ce sujet. On assure que la Sicile seule exporte 500 000 salmas de bled, dont 10 $\frac{1}{2}$ font un last d'Amsterdam, ou 4018 de nos livres, ce qui lui produit six millions.

Il y a plusieurs bons ports dans le royaume de Naples ; celui de Tarente est un des meilleurs de la Méditerranée ; on pourroit facilement réparer ceux de Cotrone, d'Otrante, de S. Calaldo, de Trani, d'Ortone, de Salerne.

Ceux de Naples, de Gaëte, de Baies, de Reggio sont précédés de golfes, & de rades qui sont très-favorables.

Dans les îles de Procida & de Stronboli, il y a de bons ports ; en Sicile il y a ceux de Messine, de Catane, de Palerme, de Trapani, d'Agrigente, de Siracuse; ainsi ces royaumes ont reçu de la nature tout ce qui peut favoriser la marine & le commerce ; mais le gouvernement les a trop longtemps négligés.

Les commerçans ſe plaignent non-ſeulement des droits établis dans le royaume de Naples, mais encore de la forme de perception; il y a un tribunal érigé en 1739, pour connoître des affaires du commerce étranger, à la place des juges qui étoient délégués par chaque nation, & les étrangers n'y ſont pas favoriſés.

Un autre obſtacle vient des pirateries des corſaires d'Alger, de Tunis & de Maroc, ils font des deſcentes, ils enlevent des navires marchands, & leurs profits ſont tels que les ſujets même du roi de Naples s'aſſocient quelquefois avec eux; il y a du danger à les pourſuivre, il n'y a aucun profit à les prendre, enſorte que la marine royale peut ſeule affranchir le commerce de ce fléau; mais le roi n'a pas aſſez de vaiſſeaux. On a ſollicité ſur-tout en Sicile un établiſſement de marine qui pût empêcher les deſcentes, & l'on y a déja deſtiné 480 mille livres ſur les revenus de l'évêché de Montreal.

Les ſavons, les eſſences de Naples, les fleurs artificielles, les confitures, ſont encore des choſes recherchées des étrangers; on y fait des *diavoloni*, ou

petites dragées d'anis, aromatisées avec de l'huile essentielle de canelle ou de géroffle, qui sont stomachiques ou du moins cordiales, &, à ce qu'on prétend, un peu aphrodisiaques ; ce qui en augmente beaucoup la consommation ; on les vend jusqu'à cinq carlins l'once, c'est-à-dire, près de 40 francs la livre de France.

Les raisins secs, appellés quelquefois chez nous raisins de carême, que nous tirons de Naples, se font sur-tout dans la Calabre ; c'est ce qu'on appelle *uva passa*, *Zibibo*, *Ragin secco*, suivant les lieux ; on les nomme des *passes* en Provence & Languedoc ; c'est une espece particuliere de raisins à gros grains que l'on trempe trois à quatre fois dans une lescive alkaline & bouillante, faite avec des cendres ordinaires ; cela suffit sans autre préparation pour les condenser & les conserver ; mais on leur donne par-là une propriété saline qui cause la soif à ceux qui en ont beaucoup mangé. Ces raisins sont une branche de commerce assez considérable dans le royaume de Naples ; car quoiqu'on en fasse dans le reste de l'Italie, & même en Provence,

ceux de la Calabre font meilleurs & moins chers. Voila à peu-près les principaux objets de commerce qui méritent d'être cités (*a*); tout cela n'eft pas affez confidérable pour produire de grandes fortunes, auffi je n'ai pas ouï citer de millionaires parmi les négocians de Naples : ce font les *Roffi*, *Berio*, *Ruggieri*, *Lignola*, *Rota*, qui paffent pour les plus riches.

La pofte de France arrive à Naples le vendredi; elle part le famedi pour Rome, c'eft le jour le plus convenable pour écrire à Paris, où les lettres arrivent le 20e jour, & coûtent 26 fous de port.

Il y a quelques arts d'induftrie à Naples; tel eft le giallolino, ou jaune de Naples, qui fe fait avec du plomb & de l'antimoine; & les cordes de violon, qui fe font avec des boyaux d'agneaux. Le travail des tables incruftées de pierres dures, ne fe faifoit

(a) On peut voir au furplus les *rifleffioni di Nicola Fortunato, Giureconfulto-Napolitano, intorno al commercio antico e moderno del regno di Napoli, fue finanze maritime*, &c. in Napoli 1760, in-4°.

autrefois qu'à Florence ; il est actuellement établi à Naples, où l'on fait de très-beaux ouvrages dans ce genre, mais en petit nombre.

On y fait de jolies tabatieres d'écaille garnies en or ; on y monte les diamans assez proprement, mais souvent on fait venir les dessins de Rome.

Une des choses particulieres que l'on remarque à Naples est le *lastrico*, ou ciment, dont les terrasses & le dessus des maisons sont couverts ; il est formé avec de la chaux & de la pouzolane, qui sont détrempées, broyées, & battues à différentes reprises ; ce travail est fort long quand on le veut bien faire, mais il est très-rare qu'il le soit assez bien pour n'être pas sujet aux lézardes, ou aux crevasses (*a*). La chaux qu'on y emploie ne coûte que 25 carlins la voiture de 10 cantara, ou douze sous le quintal, quand on l'achete en détail ; le *peso* qui est de 40 *rotola*, coûte 15 grains, y compris les droits qui sont

(a) On commence à y suppléer à Paris avec le ciment de Loriot, qui a été appliqué en terrasse, par M. d'Etienne, en 1782. V. le journal des Savans, mai 1783. M. Faujas de S. Fond s'occupe aussi à y introduire l'usage de la pouzolane.

de 5 grains, ce qui fait 18 sous le quintal. La chaux douce qui sert pour les enduits, ne coûte que 14 grains le *peso*.

Dans le genre des arts utiles on peut voir encore à Naples une machine curieuse pour monter les fardeaux, une pour raper le tabac, une pour faire aller plusieurs pilons en même temps, & une à Caserte pour mettre en place les colonnes. Un moulin pour exprimer l'huile d'olive, d'après un modéle trouvé à Pompeia, dont le mécanisme a été retrouvé par M. le marquis Grimaldi, & D. Fr. La Vega, ingénieur, qui préside aux fouilles de Pompeii.

Les tremblemens de terre qui ont dévasté la Calabre en 1783, ont donné lieu à une machine curieuse qu'on a faite pour juger de la direction des tremblemens de terre. C'est un gros pendule dont la verge a 10 à 12 pieds, & porte un globe de 8 à 10 pouces de diametre placé au milieu de quatre petits timbres d'horloge qui sont suspendus à deux lignes du globe, & il ne peut être agité sans les faires sonner. Au bout de la tige qui traverse le globe il y a un petit pinceau dont le poil porte sur

une plaque d'ivoire placée horizontalement : on trempe le pinceau dans une couleur noire qui ſeche difficilement, afin qu'on ne ſoit pas obligé de la rafraîchir tous les jours. Des que le pendule eſt agité, le pinceau trace ſur la plaque des lignes qui annoncent la direction du tremblement de terre, & une bouſſolle qui eſt adaptée à la plaque fait connoître vers quelle partie s'eſt fait le mouvement.

Prix des denrées.

Les prix des denrées eſt moindre à Naples qu'à Paris & à Londres, parce que la terre produit beaucoup plus à Naples, & auſſi parce qu'il y a plus de frugalité, moins de commerce & moins d'argent. Quoique le bled fût cher en 1765, il ne coûtoit pas 15 carlins le tumulo, peſant 40 rotoli chacun de $33\frac{1}{3}$ onces, ce qui fait 20 liv. le ſetier de Paris. La *palata* de pain commun qui coûte 4 grains, doit peſer 27 onces, ce qui revient à 2 ſ. 2 d. la livre; le vin commun à 12 carlins le barril, fait 2 ſ. 4 d. la pinte de Paris; il y en a même à la moitié de ce prix-là; la *Lacrima fina*, c'eſt-à-dire, le vin d'ordinaire qui eſt le plus eſtimé, eſt d'un ſequin le barril, ce qui revient à 72

liv. le muid de Paris, ou 5 sous la bouteille : la viande coûtoit 9 grains le rotolo de 33 $\frac{1}{3}$ onces, ce qui revient à 4 f. 3 d. la livre (a); le veau coute 5 f. 8 d. il y a du veau plus délicat & plus recherché, *vitella mongana*, qui vaut près de 12 sous; mais aussi ces veaux, principalement ceux de *Sorrento*, sont la viande la plus estimée de l'Italie; on leur donne plusieurs vaches, on les nourrit avec un soin particulier, & l'on parvient à leur donner un goût exquis & une extrême blancheur.

Le sel ne coute que 2 ducats & 57 grains le tumulo, ou les 50 rotola, ce qui ne revient qu'à 2 f. 4 d. & demi la livre; les maccaroni, également nécessaires au peuple Napolitain, reviennent à 3 f. 4 d. la livre; le jambon à 6 f. 7 d.; le charbon à 48 f. le quintal; de sorte qu'un artisan, sa femme & 4 enfans vivent honnêtement sans dépenser plus de 4 ducats, ou 17 liv. par mois pour leur ménage. La neige dont on

(a) En 1784, on m'écrit que le prix du pain est le même, mais le mouton coûte 12 grains, le veau ordinaire 18, le veau de Sorrento 36 à 40. Le bœuf est taxé à 12 grains, mais il faut le payer 14 pour n'avoir pas beaucoup de réjouissance, ou de basse viande.

fait un usage continuel, coute 3 grains le rotolo; on la tire des montagnes de Sorrento & autres montagnes voisines.

Les cabriolets que l'on prend sur la place, *Calesse*, ne coutent que 4 l. 6 s. par jour, & les carrosses de remise 6 l. 8 s., (ou 15 carlins) y compris la *mancia* du cocher. Une felouque avec 6 rameurs coute 20 carlins, ou 8 l. 12 s. & elle suffit pour une nombreuse compagnie.

Consommations de Naples. Je terminerai ces détails sur le commerce de Naples par un état des consommations annuelles de la ville, qui donnera une idée de sa grandeur : il est tiré du produit des entrées que payent toutes les denrées, le tout réduit en mesures de Paris, auquel j'ai joint la valeur en mesure du pays. Il se consomme à Naples, sauf les parties qui entrent en contrébande & les franchises des communautés & de différens particuliers :

389280	Setiers de blé ou de farine, ou	1212206 *tumuli.*
88093	Setiers d'orge ou d'avoine.	274177 *tumuli.*
75292	Quintaux d'huile.	400000 *stara.*
45542	Quintaux de fromages. . .	25000 *cantara.*
72866	Quintaux de poisson. . . .	40000 *cantara.*
45542	Quintaux de viandes salées.	25000 *cantara.*
43720	Quint. de neige ou de glace.	24000 *cantara.*

165620	Muids de vin.	90000 *botte*.
60354	Minots de sel.	60000 *tumuli*.
21800	Bœufs ou vaches.	
160000	Moutons ou agneaux.	
55000	Cochons.	
82000	Chèvreaux.	
16000000	Poules, poulets ou pigeons.	
20000000	Œufs.	
300000	Melons d'eau.	

Les droits d'entrées sur lesquels ce dénombrement a été fait, sont d'un ducat pour une botte de vin, ou 46 s. pour un muid de Paris. On paye un grain & demi pour un rotolo de viande, ou 8 den. & demi par livre, poids de France; la même chose pour le fromage; un grain pour un rotolo de cochon, ou 5 den. 3 quarts par livre.

Les melons d'eau, ne payent rien, non plus que la volaille.

Au nombre des agrémens que procure la position de Naples, on doit compter celui de la pêche qui est des plus abondantes, & qui occupe une quantité prodigieuse de peuple. On a reproché à Montesquieu d'avoir dit que la populace de Naples vivoit de poisson sec que la mer laisse sur ses bords, c'étoit une exagération; mais le fait est qu'il y en a beaucoup qui vivent soit de poisson soit du produit de la pêche,

qui y est très-abondante & très-facile.

Les poissons les plus estimés & les plus délicats sont appellés *Sturione* (a), *Triglia*, *Sfoglia*, (Solle) *Spigola dentale*, *Pesce spada*, *Calamaretti*, *Cernia*, &c. tous ces poissons s'appellent *Pesce nobile*, on les a cependant à très-bon compte, souvent à 14 ou 15 sous la livre.

Les coquillages, *Frutti di mare*, y sont aussi très-bons, sur-tout ceux qu'on nomme *Ostriche*, (Huitres), *Ancini*, (Oursins) *Spere*, *Sponnoli*.

C'est à Naples & à Genes que se font principalement les pâtes que l'on mange dans le reste de l'Italie ; & que nous appellons en général maccaroni ; on les fait principalement d'une sorte de bled, ou *saragolla*, dont le grain est dur, qui fait un pain rougeâtre, glutineux. On le tire de la Pouille, de Termini en Sicile & du Levant, comme de Livadie, en Grece. Il dégénere & il s'abatardit avec le temps, quand on le seme aux environs de Rome. Il rompt sous la dent, il a peu de farine & de substance blan-

(a) Celui-ci ne se pêche pas aux environs de Naples.

che; on le mout de différentes grosseurs, & l'on distingue cinq qualités différentes dans la mouture : 1°. la fleur ; 2°. la farine ; 3°. la petite semoule, *Semolella* ou *Rarita* ; 4°. la semoule, *Semola* ; 5°. le son, *Vrenna*, ou *Semolone*. On passe cette farine par des tamis de différentes grosseurs ; les *Vermicelli* sont de cinq passées, les *Fidelini* de six passées, & ainsi des autres. Les pâtes fines se font avec la troisieme farine appellée *Semolella* ; on la pétrit avec peu d'eau, sans aucun levain, parce que la pâte s'aigriroit trop facilement ; pour la brier, c'est-à-dire la pétrir, on se sert d'une brie, qui est une barre, ou espéce de timon, de 10 ou 12 pieds de long, dont une extrêmité tient à charniere dans la muraille, & qui a une partie tranchante, sous laquelle on place la pâte, tandis que deux ou trois hommes font mouvoir la brie en sautant avec force sur l'autre extrêmité : on travaille ainsi la pâte pendant un quart-d'heure, quelquefois pendant une heure, suivant qu'on a besoin d'une pâte plus ou moins déliée.

On met ensuite cette pâte sous la presse appellée *Torchio*, qui a une grosse

vis, ordinairement verticale, quelquefois horizontale; trois à quatre hommes la font tourner avec un grand levier, comme dans certains pressoirs à vin. Il y a sous la vis un cylindre de bois creux, qu'on remplit de pâte; au fond du cylindre est une plaque, ou forme de cuivre appellée *Trafila*, d'environ 10 pouces de diametre, percée d'une multitude de trous, qui décident de la grosseur & de la figure des pâtes.

On distingue plus de 30 sortes de pâtes; *Fedelini*, *Vermicelli*, *Sementelle*, *Punte d'Aghi*, *Stellucce*, *Stellette*, *Occhi di pernici*, *Acini di pepe*; ce sont-là les pâtes les plus fines; *Maccaroni*, *Trenette*, *Lazagnette*, *Pater noster*, *Ricci di foretana*; celles-ci sont les plus grossieres.

Il y a des formes dont les trous ont une pointe au milieu, & cela produit des cordons forés en maniere de tubes, comme sont les maccaroni ordinaires. La forme qui sert pour les étoilettes, a un couteau qui tourne autour du centre, & qui coupe les étoiles à mesure que la pâte paroît au travers des trous de la forme (*a*).

(a) V. l'art de vermicelier donné par M. Malouin en 1767, & le mémoire du D. Beccari dans les mémoires de Bologne, sur la farine propre aux Maccaroni.

Lorſqu'on fait des pâtes longues qu'on ne coupe point, on place un enfant avec une eſpéce d'éventail pour empêcher les filets de ſe coller enſemble.

C'eſt à la *Torre dell' Annonziata* à 4 lieues de Naples, que ſont les ouvriers en pâtes fines, du-moins pour la plupart, car les *Maccaronari* de Naples, qui font les pâtes ordinaires, ont droit de les empêcher de travailler en ville.

Les pâtes fines coutent à Naples huit grains le rotolo, ou 3 ſ. 9 d. la livre.

Les maccaroni ſont la nourriture ordinaire du peuple, il leur eſt preſque impoſſible de s'en paſſer. Policinella, devenu Roi, à qui l'on ne donnoit pas de maccaroni, parce que c'étoit un aliment trop commun, diſoit en langage Napolitain, *Mo mo me ſprencepo*, dans le moment je quitte la royauté.



CHAPITRE IV.

Du Climat de Naples ; des Tarentules ; de l'Agriculture.

LE climat de Naples est extrêmement chaud, non-seulement par sa position, qui n'est qu'à 41 degrés de latitude, mais encore à raison des montagnes environnantes, qui concentrent & repercutent la chaleur, & peut-être encore à raison des fourneaux souterrains de la Solfatare & du Vésuve.

Cependant le thermometre n'y monte guere au-delà de 24 degrés de Réaumur, ou 86 de Fahrenheit, & bien des gens trouvent l'été de Naples plus supportable que celui de Rome, où le *Sciroco*, vent de sud-est, qui regne en été, cause un abattement général dans certains temps, comme nous l'avons dit T. VI, p. 255.

L'été y est incommode pour les François, jusqu'à ce que les pluies qui viennent à la fin de septembre en aient

un peu modéré la chaleur; mais auſſi l'hiver y eſt délicieux; on ne s'y chauffe jamais, & ſi l'on fait des cheminées dans les grandes maiſons, depuis quelques années, c'eſt plutôt une mode qu'un beſoin. Il n'y a pas de jour dans l'année où l'on ne voie de petits garçons tout nus, c'eſt-à-dire, même ſans chemiſe, courir dans les rues de la baſſe ville, & les petites filles avec une ſimple chemiſe.

C'eſt ici que l'on peut appliquer l'éloge que fait Virgile de l'Italie :

Hic ver aſſiduum atque alienis menſibus æſtas.
Georg. II. 149.

Cependant on paſſe quelquefois très-ſubitement du chaud au froid, & le vent du nord y cauſe des maladies de poitrine; auſſi les Napolitains aiment mieux le ſcirocco, qui eſt auſſi le vent le plus ordinaire, & qui ne produit pas le même effet qu'à Rome.

Il ne neige preſque jamais à Naples; il y pleut moins ſouvent qu'à Paris, mais la quantité de pluie y eſt plus conſidérable. Cirillo y a obſervé la quantité d'eau de 29 pouces, par un milieu

entre dix années d'obſervations, & nous n'en trouvons que 17 à Paris ; cette quantité de pluie à Naples n'eſt cependant pas énorme, puiſque j'ai cité une obſervation de 102 pouces de pluie dans les états de Modene, T. II, p. 211.

La hauteur du barometre, ſuivant le P. de la Torre, varie depuis 26 pouces 4 lignes, juſqu'à 28 pouces 4 lignes, c'eſt à-peu-près la même variation qu'à Paris, où cependant on a vu dans des brouillards un peu ſecs le barometre monter juſqu'à 28 p. 9 lignes, mais cela eſt fort rare.

On peut juger par-là que Naples n'eſt pas exempte des viciſſitudes de pluie & de beau temps, qu'on a toujours dans les zônes temperées au bord de la mer ; ce n'eſt que dans la zone Torride, ou ſur les hautes montagnes en Europe, que la hauteur du barometre eſt conſtante à une ligne près, parce que les nuages & les vapeurs ne s'y élevent que difficilement, & que l'air y eſt toujours à-peu-près également pur & léger.

C'eſt à la grande chaleur de ce climat qu'on doit attribuer la fécondité des mules dont on cite pluſieurs exemples, ſpécialement de l'année 1766.

Le climat de Naples étant beaucoup plus chaud que le nôtre, est aussi beaucoup plus sujet aux insectes; les lits n'ont point de rideaux à cause de la chaleur; mais on les couvre avec des gases pour se garantir de la *zanzara*, qui est une espece de cousin très-incommode; & l'on fait les montures de lits avec du fer, pour mieux se préserver des insectes.

LA TARANTULE est un des animaux les plus singuliers dont on ait parlé, & même une des choses extraordinaires du royaume de Naples; c'est une grosse araignée, qui a huit pieds comme les nôtres, & dont le corps est composé de deux parties séparées par un canal très-mince; elle tire son nom de Tarante, ville qui est à 60 lieues de Naples, où elle est plus commune. On a dit & imprimé mille fois que sa piquure causoit la mort, si l'on ne faisoit danser le malade jusqu'à défaillance, & que la musique étoit le spécifique de cette espece de poison; M. Geoffroy même le croyoit (Hist. de l'acad. 1702, p. 16). Le P. Goüye lut à l'académie en 1702, une lettre d'un Jésuite de Toulon, qui avoit vu danser plusieurs Tarantule.

jours de suite un soldat Italien mordu d'une Tarantule ; mais combien de personnes ont vu danser des convulsionnaires à Paris dans le cimetiere de S. Médard, & dans la chambre des Crises de Mesmer en 1784, & cependant personne actuellement ne croit aux convulsions. Il en est de même de la Tarantule : tous les physiciens mettent au nombre des erreurs populaires sa piquure & tous les effets qu'on en raconte (a).

Serrão, célebre physicien de Naples, a publié un ouvrage fort ample sur cette matiere (b) ; il y donne la description de l'insecte ; il y parle de tous les auteurs qui ont cité ce prétendu pouvoir de la musique, depuis Perotto, auteur qui mourut en 1480, jusqu'à M. Nicolas Cirillo, médecin moderne ; car cet auteur a donné dans ses notes sur Etmuller une observation faite à l'hôpital de Naples, des effets de la musique dans une maladie attribuée à la Tarantule. Cependant Serrao raconte des expériences faites sans aucun incon-

(a) Voyez les mémoires de l'académie pour 1707, L'Encyclopédie au mot Araignée, le Dictionnaire d'histoire naturelle de M. Bomare, & le Journal étranger, mai 1758.

(b) *Della Tarantola, overo falangio di Puglia*, in-4°. 260 pages.

vénient de la morsure de cette araignée, & il assure que le mal qu'elle fait n'est pas plus considérable que celui d'une guêpe ; d'ailleurs la Tarantule se trouve dans des pays plus chauds que la Pouille, où l'on n'a jamais fait de pareils contes à son sujet. Enfin il prouve que si le grand nombre d'autorités qui paroissent favorables à l'opinion commune, avoient quelque force pour l'établir, la grande diversité de sentimens qu'on trouve dans les mêmes auteurs, seroit encore plus forte pour la faire rejeter. Il conclut que c'est une opinion vulgaire & ridicule qui n'a de fondement que la stupidité & l'ignorance du peuple.

Le P. Minasi a prouvé la même chose dans les *Delizie Tarentine*, citées par M. Ferber. Cependant M. Pigonati, dans un mémoire sur le port de Brindisi, imprimé en 1781, a publié une lettre sur la Tarantule, où il n'est pas tout-à-fait du même avis. Le long séjour de l'auteur dans la Pouille, l'a mis à portée de recueillir plusieurs faits qui lui persuadent que le tarantisme est un mal réel, qui se guérit par l'effet de la musique, & que le docteur Serrao,

avoit réduit à trop peu de chose les traditions vulgaires sur la Tarantule. On est souvent surpris à la campagne, dit-il, d'une maladie dangereuse, dont les symptômes sont l'abattement des forces, les nausées, un aspect cadavereux, une sueur froide, les yeux fixes & immobiles, le pouls imperceptible : on porte ces malades à la ville, on éprouve alors différens airs d'instrumens, & il s'en trouve ordinairement quelqu'un qui agite le malade, au point de le faire lever de son lit, & danser pendant plusieurs heures. On continue ainsi pendant plusieurs jours. Il y a des femmes qui sont sujettes à ce mal-là, & même des filles qui, pour cette raison, ne trouvent point à se marier. Ce détail de M. Pigonati, nous donne lieu de croire que la maladie dont il parle, pourroit bien avoir toute autre cause que la morsure d'une araignée.

Serrao pense lui-même que les habitans de la Pouille étant singuliérement passionnés pour la musique, il pouvoit y avoir des cas d'hypocondrie où la musique produisoit des effets salutaires sur ces malades, sur-tout à l'aide du préjugé, de l'exemple & de l'imagination;

dont le pouvoir eſt auſſi grand dans le pays dont il s'agit, que l'ignorance y eſt profonde : on trouve des gens qui racontent que les *Tarantati* peuvent ſe déchirer le corps ſans ſe faire mal, qu'ils devinent les ſecrets, qu'ils prédiſent l'avenir, & autres puérilités qui marquent le caractere du peuple toujours porté au merveilleux. Le peuple en France même, n'eſt-il pas généralement perſuadé que les araignées ſont venimeuſes ; & je ſais cependant très-bien par expérience qu'elles ne le ſont point du tout ; on peut le dire même des ſcorpions, dont Maupertuis ſe fit piquer exprès, ſans en éprouver d'accident.

Dans le mauvais recueil intitulé : *Les Délices d'Italie*, il eſt dit, qu'à Naples la vieille feuille ne tombe point des arbres qu'elle ne ſoit pouſſée par la nouvelle ; cela n'eſt pas étonnant par rapport aux pins, cyprès, leccini, ou chênes verts, & par rapport aux orangers qui ſont verts en toute ſaiſon ; mais à l'égard des chênes ordinaires, des ormes, des noyers, & autres arbres qui chez nous quittent leurs feuilles pendant l'automne, ils la quittent également dans

De la verdure.

les environs de Naples, seulement six semaines plus tard qu'en France, & ils la reprennent six semaines plutôt ; ces arbres s'y élevent moins haut qu'en France & dans le Nord : la grande chaleur les rend tortueux & petits, & ils se couronnent de bonne heure ; mais ils sont plus denses, & sur-tout beaucoup plus durs que les nôtres : les ormes, les chênes, & même les noyers d'Italie employés au charonnage, durent six fois plus que chez nous.

La verdure du printems est plus belle à Naples, le verd des arbres est moins obscur (*Cupo*), qu'il ne l'est en France.

La fertilité des campagnes est singuliere aux environs de Naples ; aussi appelle-t-on cette province *Campagna felice*, ou *Terra di lavoro* ; c'est celle que Virgile célébroit en disant :

. . . . Illam experiere colendo
Et facilem pecori & patientem vomeris unci,
Talem dives arat Capua & vicina Vesevo
Ora jugo.

Georg. II. 223.

On n'y voit pas autant de buffles que
dans

dans l'état eccléſiaſtique (a), mais des bœufs d'une très-grande eſpece; les plus beaux viennent de l'Abruzze, & ils coûtent juſqu'à 150 & même 200 liv. la paire. Il eſt fort ordinaire de voir à la campagne un bœuf attelé ſeul à une voiture.

Agriculture.

L'uſage des propriétaires n'eſt point de partager les fruits avec le cultivateur, comme cela ſe pratique dans la Marche d'Ancone, où il y a des métayers, en italien *Mezzaioli*. Aux environs de Naples ce ſont des fermiers, *Affittuari*, mais on ſe plaint, comme en France, qu'ils ruinent les fonds pour en tirer tout le produit, & les abandonner à la fin de leur bail; les particuliers aiment mieux payer le cultivateur & recueillir les fruits par eux-mêmes; cet uſage a lieu toutes les fois qu'on eſt à portée de faire valoir ſes fonds.

Le blé ſe ſeme entre le 1 octobre & le 20, il ſe moiſſonne vers le 15 de juin; on ne ſeme qu'environ quatre boiſſeaux par arpent, comme nous l'avons dit pag. 251.

(a) Il y a beaucoup de Buffles à Salerne, dans la Terre de Labour & dans toute la Calabre.

On bat le blé avec les pieds des chevaux, comme dans quelques-unes de nos provinces méridionales, méthode qui est moins pénible & moins fatiguante que celle de la France septentrionale & du Lyonnois, où des hommes armés de fléaux, épuisent toutes leurs forces sur une aire de blé dans les jours même les plus chauds. Cela ne se pratique dans le royaume de Naples, que chez ceux qui ne peuvent pas avoir des chevaux.

L'usage des prairies artificielles est commun aux environs de Naples; on y seme différentes especes de trefle, au mois de mars, au mois de mai & au mois de juillet.

Quelquefois après avoir levé le trefle on seme du *panis* (a) au mois de mai, & on le fauche un mois après pour le faire manger en verd, ou bien on le laisse trois mois en terre, pour avoir la paille du panis; d'autres mêlent le panis avec le maïs, ou le blé de Turquie.

Il y en a qui mêlent de la graine de lupin & de la graine de rave, pour les

(a) Le panis ou panic a des épics plus serrés & des grains plus petits que ceux du millet; il leve plus aisément dans les pays chauds.

faucher ensemble & les faire manger en verd; d'autres attendent que les raves aient fait la *catozza*, c'est-à-dire, aient poussé leurs grosses racines, pour la donner aux bestiaux pendant l'hiver.

Souvent au mois d'août l'on seme de l'orge, du seigle, des lupins & du trefle, pour les faucher vers le milieu d'octobre. D'autres sement trois fois l'année dans le même terrein & successivement, les différens grains dont nous avons parlé; dans les endroits les plus voisins de la mer, & qui sont les plus chauds, on les laisse venir en graine; dans les endroits frais on les fauche pour avoir du fourage, que l'on donne toujours vert, & qui est de différente espece suivant les temps.

Le blé du Turquie, c'est-à-dire, le maïs, ou *Zea* de Linnæus, qui est le *Frumentum Indicum* de Bauhin, s'appelle aussi à Naples *Grano d'India*, dans d'autres endroits, *Gran Turco*; il paroît que le nom de blé de Turquie est venu de ce nom italien *Gran Turco*, mais il ne veut pas dire qu'on l'ait tiré de Turquie, puisque c'est une plante d'Amérique, comme l'observe Camerarius; il n'a été appellé blé de Turquie que par

des botaniſtes Italiens, tels qu'Anguillara qui vivoit à Padoue, peut-être parce que l'enveloppe de l'épi reſſemble aſſez à un bonnet turc ou turban, & ce nom a paſſé en France, parce que les arts y ſont venus de l'Italie.

En conſidérant la fertilité du territoire de Naples, on eſt étonné d'apprendre que l'on puiſſe y éprouver une famine ſemblable à celle de 1764, ſur-tout dans un temps où le reſte de l'Europe n'étoit point dans la diſette; il y avoit même dans le pays beaucoup de grains vieux & nouveaux; mais il y avoit quelques endroits de l'Italie qui manquoient de grains, & qui en demanderent; l'exportation parut d'abord conſidérable, les négocians firent des proviſions; le gouvernement craignit que le prix du blé n'augmentât trop, & voulut le taxer; cela produiſit un effet contraire; ceux qui avoient des proviſions vendirent leur blé à l'étranger. Les prévarications ſe joignirent aux monopoles, l'ignorance & la cupidité augmenterent le mal, Genoveſi & Intieri l'ont aſſuré. Pour comble de malheur, le maïs qui fait la nourriture la plus commune des payſans, manqua cette année-là; ils furent

obligés de recourir au blé. Bientôt il ne fut plus suffisant, & ces malheureux furent réduits à chercher de l'herbe pour se nourrir; on se hâta de faire venir du blé de France, d'Angleterre & d'ailleurs, mais il y en eut beaucoup de gâté, & qu'on fut obligé de jetter dans la mer; la famine fut si terrible, que le peuple y périssoit de misere & de faim; les maladies épidémiques vinrent à la suite de la famine, & ce fut une des années les plus affreuses qu'on y eût vues depuis long-temps. J'ai déja cité deux ouvrages fort détaillés, faits sur ces maladies de 1764.

Les Napolitains devoient encore en 1765 à Marseille & à Trieste une partie des blés qu'on leur avoit vendus, mais ils se plaignoient d'en avoir reçu de fort mauvais; au reste ceux qu'ils fournirent l'année suivante à l'Etat Ecclésiastique, durent bien les dédommager.

C'est à Naples que l'on a imaginé la meilleure maniere de conserver les grains par le moyen des étuves. M. Maréchal avoit vu en 1748 celles que M. *Intieri* avoit faites à Capoue, & dans différens endroits du royaume de Naples; il en fit faire de semblables à son retour en

Conservation des grains.

France en 1749 ; il en rendit compte à M. le comte d'Argenson, alors ministre d'état, lui présenta les plans & les mémoires concernant ces étuves & leurs avantages ; & lui en fit connoître la structure & les manœuvres par un modele en relief. M. Paris du Verney, administrateur général des subsistances militaires, plus connoisseur que personne dans ce qui concernoit les grains, & M. Duhamel, célebre physicien, furent appellés pour examiner cette invention ; ils la jugerent de la plus grande utilité pour le royaume ; en conséquence M. d'Argenson chargea M. Maréchal en 1750 d'établir une de ces étuves à Lille, pour faire des expériences sur les grains que le roi y avoit pour lors en approvisionnement. Il continua ses expériences à Strasbourg en 1751, & à Colmar en 1752 ; & l'on y conservoit encore en 1768 du blé de ce temps-là, dont le pain étoit excellent. La méthode de M. *Intieri* a été perfectionnée, & M. Duhamel a publié en 1753 un très-bon ouvrage sur cette matiere (a), où il a

(a) Traité de la conservation des grains, par M. *Duhamel* : nouvelle édition in-12 Paris, 1767. L'ouvrage de M. Intieri ; *Della perfetta conservazione del*

donné des expériences nouvelles & des vues ingénieuſes ſur le même objet. On a établi de ces étuves en divers endroits de la Suiſſe & ailleurs. On auroit dû plutôt chercher une pareille invention dans le Nord que dans des pays où la grande chaleur doit rendre les blés faciles à conſerver, & où la grande fertilité du terrein expoſe moins au danger de la diſette; mais la famine de 1764 fit bien voir qu'on ne devoit pas négliger, même à Naples, les précautions de cette eſpece. Cependant on ne s'en ſert pas actuellement à Naples, on ſe relâche aiſément dans les choſes dont la néceſſité n'eſt pas journaliere & frappante.

Les vignes qui ſont en abondance aux environs de Naples, ſont toutes élevées ſur des peupliers, comme Virgile & Homere nous diſent qu'elles l'étoient de leur temps. Vignes.

Ergo aut adultâ vitium propagine
Altas maritat Populos.

Hor. Epod. II.

Dans le reſte de l'Italie ce ſont des

grano, parut en 1754, l'auteur fonda dans l'univerſité une chaire de commerce, dont Genoveſi a été le premier titulaire.

ormes ou d'autres arbres qu'on y emploie; cela rend les campagnes très-fraîches & très-riantes; on ne peut rien voir de plus agréable que celles où l'on passe en arrivant de Rome à Naples par Capoue; le chemin est bordé par des campagnes couvertes de grands peupliers; ces arbres sont joints par des vignes qui vont souvent de l'un à l'autre, en forme des guirlandes. Il y a trois ou quatre seps de vigne à chaque peuplier, & dix à douze pas de distance d'un arbre à l'autre : ces peupliers viennent facilement de bouture, on les plante dans des fossés; on peut pour vingt écus faire planter un millier de seps de vigne.

Vendange. On fait la vendange à Naples vers le 10 octobre, aussi bien qu'en Bourgogne. Il semble que la chaleur du climat devroit accélérer la maturité, mais les vignes étant toutes à l'ombre, elles mûrissent moins vîte.

Pour faire le vin doux & liquoreux, appellé vin grec, dont on use beaucoup en Italie, on prend le raisin blanc extrêmement mûr, & prêt à sécher, *uva appassita*, on le foule avec les pieds, mais sans le laisser fermenter dans la cuve; on tire le vin, & on le met dans

des tonneaux, que l'on ferme enſuite lorſque le vin a bouilli pendant dix à douze jours; on le vend deux ſous & demi la bouteille.

Il y a beaucoup de mûriers aux environs de Naples : ceux qui ne veulent pas élever des vers à ſoie, vendent la feuille 56 ſous le quintal : un mûrier ordinaire rapporte par-là un ducat, ou 4 liv. 6 ſous quand il eſt affermé. M. l'Abbé de Sauvages qui a voyagé en Italie, à-peu-près vers le même temps que moi, y a beaucoup étudié la culture des mûriers, & il ſe propoſoit de publier un mémoire à ce ſujet.

En approchant de l'État Eccléſiaſtique, 20 lieues au nord de Naples, les terres ſont moins fertiles; voici ce qu'on me racontoit à l'Iſoletta près d'Aquino, vers le Mont Caſſin; on enſemence les terres la premiere année avec du blé, la ſeconde avec du maïs ou avec du millet, la troiſieme avec de l'avoine; le laboureur y partage les fruits avec le propriétaire; & il en prend la moitié, quelquefois les trois cinquiemes; les terres rapportent 5 à 6, comme à Paris, rarement dix pour un.

Quelquefois on cultive ſon fond en

prenant un cultivateur & des bœufs à la journée, moyennant 34 sols par jour & la nourriture de l'homme.

Dans ce canton-là on moiſſonne vers la fin de juin, on vendange vers le dix de ſeptembre, & l'on ſeme pendant tout le mois de novembre, quoiqu'aux environs de Naples ce ſoit en octobre, auſſi bien que dans les environs de Rome.

On y a auſſi des prairies artificielles, mais ſeulement dans les terres à blé; on y ſeme, par exemple, du froment la premiere année, & l'année ſuivante de la *Vetovaglia* ou *Erba prata*, c'eſt-à-dire, du treffle que l'on fauche pour avoir du fourage.

Il y a beaucoup de laines dans le royaume de Naples, & l'on en exporte même à l'étranger. Le droit de pâturage dans la Pouille, qu'Alphonſe I, roi d'Arragon, concéda ſous certaines redevances, produit une partie du revenu du roi; c'eſt ce qu'on appelle la douanne de *Foggia*; les conditions de ces diſtributions & les priviléges excluſifs produiſent des déſordres & des conteſtations ſans nombre, pour leſquelles il y a un tribunal particulier. On doit eſpérer que le gouvernement apportera remede à ces

inconvéniens, en rendant la liberté des pâturages.

Parmi les objets de culture que j'ai remarqués à Naples, il en eſt un que l'on doit principalement au feu prince de S. Severo, c'eſt celui de l'Apocin. La plante appellée *Apocynum majus Syriacum erectum*, dans l'hiſtoire des plantes du Canada de Cornut, & *Aſclepias Syriaca* dans Linnæus, porte des gouſſes qui ſont pleines d'une ſoie végétale, aſſez abondante & aſſez douce pour mériter d'être employée dans les arts; pluſieurs perſonnes ont tenté d'en faire uſage; M. Rouviere à Paris, en avoit obtenu le privilége, mais il faiſoit un grand myſtere de ſes procédés; voici ceux qu'on emploie à Naples.

On nétoie ce duvet, ou cette ſoie, de maniere qu'il n'y ait ni ſemences, ni feuilles, ni membranes; on le met en macération pendant l'eſpace de 12 ou 15 jours, ſuivant la ſaiſon, dans de l'eau de pluie, où l'on aura fait fondre du ſavon, une once & demie pour chaque pinte d'eau. Dans les premiers jours cette matiere jette une couleur jaune, capable de teindre les mains; il faut alors changer l'eau & le ſavon, afin qu'elle

macere, ou mûrisse mieux. On retire ensuite cette soie hors de l'eau; on la presse avec les mains, on la lave plusieurs fois dans de l'eau fraîche de pluie, jusqu'à ce qu'on en ait enlevé tout le savon, & que l'eau en sorte claire. On la fait sécher à l'ombre, on la peigne & on la carde avec beaucoup de délicatesse & de ménagement, & on la file comme du coton avec de petits fuseaux.

Cette opération qui est de même espece que celle de faire rouir le chanvre dans les marais, attendrit & emporte la gomme végétale, ou la partie visqueuse qui enveloppant les filets de l'apocin, leur donne de la roideur, & les rend trop lisses pour qu'ils puissent s'accrocher, se tortiller, & s'unir dans la filature.

Cependant l'apocin après cette macération n'est propre encore qu'à faire des bas, des gants, ou autres tissus qui ne demandent pas beaucoup de souplesse & de velouté; mais pour faire des étoffes, elle exige une préparation ultérieure, dont je n'ai pas eu communication.

Impôt. L'impôt territorial est fort modique aux environs de Naples : il m'a paru d'environ 15 sous par arpent, du moins

dans la plaine de Nola; l'église y eſt aſſujettie comme les particuliers : aux environs du Mont-Caſſin on eſtime les impôts à huit pour cent du revenu : les fiefs payent d'autres ſortes d'impôts ſous le nom de *Rilevio*, d'*Adoa*, ou *Adua*, de *Cavallo montàto*, ils ſont encore moindres que l'impôt ſur les biens roturiers; mais les fiefs ſont réduits à une condition qui paroît bien déſagréable pour la nobleſſe; on ne peut pas les vendre, ni les hypotéquer, & ils retournent tous au roi, quand la famille eſt éteinte, comme dans les premiers ſiecles du gouvernement féodal; on n'admet à ſuccéder que les parens au quatrieme degré, tout au plus au cinquieme. Les fiefs du feu prince de Francavilla viennent d'être réunis au domaine, en vertu de cet ancien droit; mais il y a des conteſtations à cet égard, comme cela arrive toutes les fois que le roi exerce un pareil droit. En Sicile on paie un dixieme pour le droit de mutation, ce qui compenſe le droit de retour.

CHAPITRE XII.

Description de Pausilipe, de la Solfotare, & de la route de Pouzol.

NOUS ne pouvons mieux commencer la description des environs de Naples, que par Pausilipe, qui en est la partie la plus agréable; c'est une colline située le long du bassin de Naples, du côté du couchant; elle est ainsi appellée de παῦσις τῆς λύπης, cessation de tristesse, nom qui répond très-bien à la beauté de sa situation: c'est une partie des collines qui s'appelloient *Colles Leucogei.*

Grotte de Pausilipe.

La chose la plus singuliere de Pausilipe, est le chemin creusé au travers de la montagne, sur une longueur de 363 toises, & qu'on appelle *la Grotta di Pozzuoli;* elle fut commencée probablement pour en tirer de la pierre & du sable, & continuée pour abréger le chemin de Pouzol à Naples, qui passoit autrefois par-dessus la montagne: le peuple dit qu'elle fut faite par les enchantemens

de Virgile, & cette fable est même rapportée dans la chronique de Jean Villani. *Celano* dit que ce furent les habitans de Cumes, qui la creuserent; & cette ville, qui fut en effet si célebre dans l'antiquité, pourroit bien avoir exécuté ce grand ouvrage, pour se faciliter le chemin de Naples, de Nola, & celui d'une partie de la Campanie; car ce genre d'entreprises étoit fort du goût des anciens peuples d'Egypte, de Grece, de Sicile & d'Italie (a). Varron (*de re rust.* L. 3, 17) semble l'attribuer à Lucullus. Strabon, liv. V, l'attribue à Marcus Cocceius, & on lit la même chose dans une inscription qu'y fit placer le duc de Medina las Torres: enfin M. Martorelli assure qu'elle fut faite du temps d'Auguste.

Le vice-roi Pierre de Tolede fit agrandir cette grotte, qui est actuellement large, haute & bien percée; elle a au

(a) *Est & ibi fossa occulta* (κρυπτή), *per montem Puteolis ac Neapoli interpositum acta, eodem modo quo alium Cumas versum diximus fuisse ductum : viaque stadiorum multorum longitudine aperta est, in qua decedere occurrentia invicem jumenta possint : lumenque passim incisis in montis superficiem imminentem fenestris justam satis altitudinem demittitur.* Strabon.

moins 50 pieds de hauteur, sa largeur est de 18 pieds : deux ouvertures ou soupiraux de la voûte y répandent un peu de jour, & dans le milieu il y a une chapelle dédiée à la Vierge. La direction de ce percé est telle, que vers la fin d'octobre, le soleil couchant l'éclaire dans toute sa longueur, d'où il suit qu'elle fait un angle de 18 degrés vers le sud avec la ligne de l'ouest, ou de 72 degrés avec la méridienne vers le couchant.

La pierre de cette grotte, aussi-bien que celle des grottes de Cumes, est dans certains endroits de la pouzolane durcie; dans d'autres, une espece de moëllon tendre, & d'un blanc jaunâtre, dont presque toute la montagne est formée. Naples est bâtie de cette pierre; celle des catacombes est à peu près de même; & si elles ont eu deux milles de longueur, comme on le prétend, elles ont dû être aussi difficiles à percer que la grotte de Pausilipe. Il y a dans la même montagne de Pausilipe une carriere, d'où l'on tire encore de la pierre tendre pour les bâtimens du roi à Portici; mais la pierre bleuâtre que l'on tire sur le chemin de Pouzol pour le pavé, & quelques autres travaux publics, est une espece de lave

(Mémoires de M. Guétard, p. 367.). Au reste, les environs de Naples, à la distance de plusieurs milles, paroissent couverts presque par-tout de matieres volcaniques, & la ville de Naples est pavée de laves du Vésuve.

Au-dessus de la grotte on voit encore les restes de l'ancien aqueduc qui portoit les eaux du Serino à la *Piscina Mirabile* de Misene, ancien réservoir dont nous aurons occasion de parler.

LE TOMBEAU DE VIRGILE est aussi sur cette colline, presque au-dessus de l'entrée de la grotte, près de S. Antoine, & dans la vigne du marquis Salcitro: cet endroit paroît designé dans Ælius Donat, grammairien, qui vivoit à Rome en 354, & qui dit dans la vie de Virgile que ses cendres ayant été transportées à Naples, par ordre d'Auguste, furent placées sur le chemin de Pouzol, *intra lapidem secundum*, c'est-à-dire, avant le deuxieme mille. Plusieurs auteurs disent avoir vu le sarcophage ou l'urne cinéraire de Virgile, tels sont *Pietro di Stefano* & *Alfonso d'Eredia*, évêque d'Ariano. Depuis long-temps ce n'est qu'une masure en forme de petite tour carrée de dix à douze pieds de hauteur, & ouverte

Tombeau de Virgile.

ſur les côtés, comme une eſpece de lanterne, qui paroît avoir été en effet un *columbarium*, ou tombeau de quelque ancienne famille.

Au-deſſus de cette maſure, parmi beaucoup de ronces, de pariétaires, de clématites & autres herbes ſauvages, étoit un ancien laurier dont tous les voyageurs ont parlé : les uns diſent qu'il avoit crû de lui-même; d'autres, qu'on l'avoit planté, & même replanté dans ce ſiecle-ci; il étoit mort en 1776, il en eſt parlé dans l'inſcription que fit faire le vice-roi Pierre d'Arragon, au-deſſus de la grotte :

Ecce meas cineres tumulantia ſaxa coronat,
Laurus rara ſolo vivida Pauſilipi,
Si tumulus ruat æternum hic monumenta Maronis,
Servabit laurus lauriferi cineres.

Virgilio Maroni ſuper hanc rupem ſuperſtiti, tumulo ſponte è vanis lauris coronato, ſic luſit Aragon.

C'eſt le tombeau de Virgile que chantoit Stace, lorſqu'il s'applaudiſſoit d'être à Naples.

. . . . Maronei sedens in margine Templi,
Sumo animum ac magni tumulis accanto magistri.

Voici les vers qu'on a mis, il y a trois siecles :

Quæ cineris tumulo hæc vestigia conditur olim,
Ille hoc qui cecinit pascua, rura, duces.
Anno 1504.

Au plus haut de cette colline est l'église de S. Strato, qui se présente de fort loin à la vue. En descendant du tombeau de Virgile, on trouve la côte appellée Mergellina, qui est une partie du Pausilipe.

SANTA MARIA DEL PARTO, est une église des Servites, située sur cette côte. Le couvent fut fondé par *Sannazaro*, l'un des modernes les plus célebres pour la poësie latine (a). Il étoit secrétaire du roi Frédéric II, qui fut Tombeau de Sannazar.

(a) Jacques Nicolas Sannazar nâquit à Naples le 28 juillet 1458, d'une famille distinguée. Il y mourut en 1530; sa vie est dans le voyage pittoresque, ainsi que la vie du Tasse, de Marini, d'Ovide & de Stace, qui étoient Napolitains.

dépouillé de son royaume par Louis XII en 1501. Frédéric lui avoit donné une maison de campagne qu'il a chantée en beaux vers : il y avoit une tour que Sannazar affectionnoit, & que Philibert, prince d'Orange, général des troupes de l'empereur & vice-roi de Naples, fit abattre ; cela fit beaucoup de peine à Sannazar : mais au lieu de la rétablir, il y fit bâtir une église qu'il appella *Santa Maria del Parto*, relativement à un grand & beau poëme qu'il avoit fait *de partu Virginis*. Sannazar ayant appris dans la suite que le prince d'Orange avoit été tué dans un combat, il ne put s'empêcher de dire, avec une espece de satisfaction, que Mars avoit été le vengeur d'Apollon : *la vendetta d'Appollo ha fatto Marte*. Après la mort de Sannazar, les Servites, qui occupoient son église, lui firent élever un très-beau mausolée derriere le chœur ; il y est représenté au naturel. Il y a deux statues d'Apollon & de Minerve : mais un vice-roi voulant les enlever, sous prétexte que cela étoit trop peu édifiant dans une église, les religieux firent graver sur les piédestaux les noms de *David* & de *Judith*, au moyen de quoi elles se sont

trouvées sanctifiées & hors de censure. On y voit aussi un bas-relief qui représente des satyres, des nymphes & des tritons, pour faire allusion aux divers ouvrages de ce poëte. Les figures sont de *Santa Croce*, Napolitain, achevées cependant par le F. Ange *Poggibonsi*, de l'ordre des Servites. La disposition générale de ce monument est assez bien; mais la sculpture n'a rien d'extraordinaire, quoiqu'on en fasse un grand éloge dans le pays. Le cardinal Bembo y a fait mettre ce distique où il compare, avec raison, Sannazar & Virgile, dont les tombeaux sont d'ailleurs si voisins. Le nom de *Sincerus* ou *Azzio Sincero* étoit le nom pastoral de Sannazar.

Da sacro cineri flores, hic ille Maroni
Sincerus Musa proximus ut tumulo.

Au-dessus du mausolée on a peint une Renommée, qui couronne le poëte de lauriers, & un Parnasse où est le cheval Pégase; d'un côté la Prudence, de l'autre la Sagesse: plus haut l'on a représenté la grammaire, la rhétorique, la philosophie, l'astronomie. Il y a beaucoup d'autres peintures qui sont toutes de

Nicolas de Roſſi ; le P. Nappi les fit faire en 1699, pour décorer un endroit illuſtré par l'habitation & le tombeau de ce grand poëte.

On fait voir, dans la premiere chapelle à droite, un tableau de S. Michel qui tient le diable ſous ſes pieds : on aſſure que Diomede Caraffa, évêque d'Ariano, fit peindre, ſous la figure du diable, une princeſſe qui avoit des vues ſur lui, avec ces paroles : *Fecit victoriam, alleluia ;* il faiſoit alluſion au nom de cette princeſſe qui s'appelloit, dit-on, *Vittoria Avalos.* Ce prélat mourut en 1550. Il y a dans le couvent près de l'égliſe, un cabinet où l'on va pour y jouir du coup d'œil délicieux de la mer & des rivages voiſins.

En ſuivant la côte, on trouve un grand nombre de maiſons remarquables, entr'autres, le palais qu'on appelle maiſon de la reine Jeanne, & dont nous avons parlé ; le palais de la Roccella qui eſt auſſi abandonné, mais dont la forme eſt pittoreſque. Les vice-rois & la premiere nobleſſe de Naples ont toujours eu des maiſons de plaiſance ſur ce beau rivage. L'endroit appellé *lo Scoglio*, eſt une promenade très-fréquentée par les car-

rosses, les gens de pied & les gondoles qui y abordent de toutes parts; l'on y va faire continuellement des parties de plaisir. Le marquis de Carpio étant vice-roi, y donna des fêtes superbes, illuminations, feux d'artifices, courses de chevaux, combats de taureaux, & mit cet endroit fort à la mode; on voit encore en été, les lundi matin, beaucoup de felouques qui ramenent ceux qui ont été souper à Pausilipe.

Lumiere de la mer.

Les promenades qui se font de nuit à Pausilipe & dans le bassin de Naples, y procurent souvent le spectacle de la mer lumineuse: on a beaucoup écrit sur ce phénomene singulier, & la plupart des physiciens ont cru que cette lumiere venoit d'un insecte phosphorique. Il y a véritablement dans la mer un insecte qui donne de la lumiere; c'est le *Nereis phosphorans* de Linnæus (*Amœnitates Academicæ*, T. III, Differt. 39.). On le trouve principalement au mois de juin & de juillet; il est blanc, mou, de la grosseur d'un petit grain de blé; on peut l'observer sur les feuilles de goesmont & sur celles dont se servent les marchands de poisson pour conserver leurs coquillages; car même au bout de

deux ou trois jours, on y retrouve encore ces animaux.

M. Vianelli, qui en a donné la description, appelle cet insecte *Cicindela* ou *Lucioletta dell' acqua marina* (*Nuove scorpete intorno le luci notturne dell' acqua marina.*). Grizellini en a donné aussi la description en françois; son mémoire a pour titre: *Nouvelles observations sur la scolopendre marine.* L'abbé Nollet, qui avoit vu ces petits animaux, en parle dans les mémoires de l'académie, pour 1750, page 57, de même que Donati, dans son histoire naturelle de la mer Adriatique, & Bartolin dans son livre *de luce animalium :* mais il faut bien distinguer la lumiere de ces insectes de celle qui est propre à l'eau de la mer, & que l'on y apperçoit en tout temps, quand on l'agite avec force; un coup de rame suffit pour produire un tourbillon de lumiere, & le sillage du vaisseau le fait communément dans la zone torride. Dans les pays chauds l'on voit souvent toute la surface de la mer briller sans interruption; le sable même qu'elle a mouillé est quelquefois lumineux: on l'a attribué à une huile phosphorique, mais il ne paroît pas qu'il y en ait dans la mer;

mer; d'autres ont cru que c'étoit la matiere électrique. Voyez les mémoires présentés à l'académie, T. III. Ozanam & Beccari, dans leurs traités sur les phosphores; une note détaillée que j'ai mise dans le second voyage de Cook, édition françoise, T. I., p. 62, in-8°, & le Journal des Savans, décembre 1777.

La pointe ou promontoire appellée *Corogno* (1) ou *Coroglio*, qui est vis-à-vis de l'isle de Nisita, dont nous parlerons bientôt p. 315, se fortifie ordinairement en temps de guerre, & il y a quelques redoutes qui furent faites après le départ des Anglois: c'est-là le poste que le duc de Guise attaquoit en 1648, lorsque les Espagnols se remirent en possession, le 7 avril, de la ville de Naples, qu'il leur avoit presque enlevée; cette pointe est à quatre milles du port. On y fait remarquer aux François une maison appellée *Palazzo delle cannonate*, depuis que les vaisseaux François la canonerent,

(a) Voyez le grand plan de Naples & des environs en 35 feuilles, ou la carte du golfe de Pouzol, avec une partie des champs Phlegréens, dans la terre de Labour, levée par MM. de la Vega, ingénieurs du roi de Naples, en 1778, & supérieurement gravée dans le voyage pittoresque; elle s'étend jusqu'à 7 mille toises à l'occident de Naples.

la prenant, dit-on, pour un fort. Un peu plus loin eſt l'endroit qu'on nomme *Gaiola*, qui ſignifie la grotte, parce que Lucullus y avoit fait tailler un endroit propre à prendre les bains. Il y a des ruines qui occupoient un eſpace de 4 à 5 cens toiſes, & qui ſe prolongent dans la mer; elles étoient probablement de la maiſon de Lucullus: on les appelle *Scuole di Virgilio;* il reſte auſſi quelque choſe d'un petit temple que l'on croit avoir été un temple de la fortune, d'après une inſcription ancienne trouvée près delà. L'égliſe de *Santa Maria a Fortuna*, paroît avoir pris ſon nom du même temple; cette égliſe occaſionne un grand concours de peuple le premier dimanche après Pâques.

C'eſt au cap de Pauſilipe, qu'étoient les fameuſes pêcheries de Vedius Pollion; car on y a trouvé un demi-buſte du fils de Pollion (1). C'eſt aujourd'hui un rocher déſert & couvert de brouſſailles, parmi leſquelles on voit les *Opuntia* ou figuiers d'Inde croître naturellement en pleine terre; c'eſt la plante ſur laquelle vient la cochenille.

(a) M. Martorelli prétend que Pollion & Lucullus avoient leurs maiſons à Pouzol.

L'ile de *Nisita*, qui est près delà, est un rocher désert, ancien volcan, où l'on a construit le Lazaret; l'on y retient les vaisseaux suspects de contagion.

On double le cap de Pausilipe quand on va par mer à Pouzol & à Baies, & la plupart des voyageurs font ainsi le voyage dans des felouques; cependant il est curieux d'y aller aussi par le côté de la Solfatare & du lac d'Agnano. On n'a qu'une demi-lieue à faire au-delà de la grotte de Pausilipe pour arriver au lac d'Agnano. L'on trouve en chemin des ruines d'anciens édifices, & l'on voit sur la droite la montagne des Camaldules, qui est la plus haute des environs de Naples; elle domine même le château S. Elme: on appelloit l'Eglise *S. Salvadore à prospetto*, probablement à cause de la belle vue qu'on y a; elle s'appelle actuellement *S. M. Scala cœli*, à l'occasion du songe mystérieux de S. Romuald, fondateur des Camaldules, qui voyoit ses Religieux monter au ciel par une échelle, au sommet de laquelle la sainte Vierge les recevoit. Ce couvent est riche; les dehors & les jardins en sont très-agréables. Ces peres vivent

Camaldules.

dans la plus grande retraite; il y en a même qui ne sortent jamais, & qu'on appelle *Padri chiusi*; mais nous avons déja parlé de cet ordre.

Dans une partie de cette montagne du côté de la mer est une carriere de pierre dure qu'on appelle à Naples, *Piperno*, *pietra forte*, comme l'on appelle à Rome *Peperino* une pierre de taille dont nous avons fait mention. Elle sert pour faire les portes & les fenêtres; il y a une centaine de forçats qui y travaillent, & cinquante soldats pour les garder, avec des barques pour le transport de la pierre.

Agnano. Les ruines de l'ancienne Agnano n'ont rien de remarquable, elles sont à peine suffisantes pour faire juger qu'il y ait eu une ville dans cet endroit; mais le lac d'Agnano est singulier en ce qu'il paroît quelquefois bouillonner sur ses bords, principalement quand il y a beaucoup d'eau; ce bouillonnement, semblable à celui de *l'Acqua Zolfa* de la campagne de Rome, ne vient que d'un fluide aëriforme qui se fait jour au travers de l'eau; il n'y a point de chaleur sensible dans ce lac. On y pêche de très-bonnes tanches, & l'on

n'y voit rien de corrosif; on prétend qu'il est dangereux de s'y baigner, qu'il y a un insecte qui s'attache aux nageurs, & dont on ne peut se débarrasser; mais j'ai peine à croire que ce ne soit pas un conte semblable à celui du Remora. Le plus grand danger de ce lac est celui du mauvais air en été, causé principalement par le chanvre qu'on y fait rouir; (de même que dans le lac Lucrin & le lac Averne) la plupart des habitans se retirent alors vers la montagne des Camaldules, pour éviter la puanteur & l'infection.

Sur le bord du lac d'Agnano sont les étuves de S. Germain, *stuffa di S. Germano*. Il y sort de la terre une vapeur chaude, qui, retenue par les bâtimens qu'on y a faits, suffit pour produire des sueurs abondantes & salutaires. *Falco* en fait l'éloge dans son livre, avec d'autant plus de complaisance, qu'il y avoit été guéri d'une maladie, qu'il appelle *Syderatio*, espece de gangrene très-dangereuse. Il y a quatre chambres où l'on place les malades, qui la plupart se couchent sur des bancs de pierre, enveloppés dans une couverture. La chaleur y est de 39 à 40

Etuves de S. Germain.

degrés ſur le thermomettre de Réaumur, ſuivant l'obſervation de M. de la Condamine, qui éprouva même qu'une douleur de rhumatiſme qu'il avoit y étoit ſuſpendue (*Mém. de l'Acad.* 1757). Il y a un endroit où la vapeur eſt plus condenſée, & qui ſert pour les maux de jambes.

On trouve dans les trous par où ſort la vapeur, une matiere ſaline, jaune en aiguilles, qui eſt alumineuſe.

Grotte du Chien.

LA GROTTE DU CHIEN eſt auſſi tout près des étuves dont nous venons de parler, & au pied de la même colline; elle eſt fameuſe par la moffette ou *Mephitis* qui en ſort: ſon nom de *Grotta de' Cani*, vient ſans doute de l'uſage immémorial où l'on eſt de faire éprouver par des chiens le danger de cette grotte. Elle eſt creuſée dans un terrein ſabloneux, à la profondeur de dix pieds; elle n'a que neuf pieds de haut à l'entrée, & beaucoup moins dans le fond, ſur environ quatre pieds de large.

On aſſure que le vice-roi *Don Pietro di Toledo*, y ayant fait enfermer deux criminels, ils y moururent, & que Charles VIII, lors de la conquête qu'il fit du royaume de Naples, y ayant fait

mettre un âne, cet animal fut suffoqué. On assure qu'en baissant la tête en dehors de la grotte pour regarder à fleur de terre, on voit souvent s'élever jusqu'à six pouces du sol une vapeur légere ; cette vapeur est humide, car l'on observe que le terrein en est toujours mouillé, & les parois de la grotte, sont humides tout autour à quelques pouces de hauteur ; quelquefois le haut de la grotte est mouillé, & l'on y voit comme des gouttes d'eau à la surface des parties les plus élevées ; soit qu'elles viennent de la filtration d'une eau intérieure ou des parties les plus légeres de la vapeur. L'abbé Nollet qui parle de cette grotte dans les mémoires de l'académie pour 1750, dit que cette vapeur ne produit ni pleurs ni écoulement sensible ; & ce n'est en effet, pour l'ordinaire, qu'une espece d'humidité. On ne voit sur le mur aucune incrustation ni dépôt de matiere saline ; on n'y sent aucune odeur, si ce n'est cette odeur de terre qu'un souterrain chaud & enfermé a coutume de produire.

Un chien que l'on prend par les pattes, & que l'on tient couché dans la vapeur, s'agite d'abord beaucoup ; en

deux minutes de temps il y perd le mouvement ; mais étant mis hors de la grotte, il reprend aussi ses forces en deux minutes. A en juger par les mouvemens de sa poitrine & de sa gueule, c'est l'air qui manque à sa respiration pendant qu'il est dans la grotte, & c'est en respirant l'air à longs traits, qu'il se guérit quand on l'a délivré.

Le P. de la Torre éprouva en 1748, qu'un crapaud résistoit à cette vapeur pendant une demi-heure ; qu'un lézard n'étoit pas mort au bout de cinq quarts-d'heure, & qu'une grosse sauterelle remuoit encore dans la vapeur après plus de deux heures ; mais les oiseaux y résistent peu. L'abbé Nollet y mit un coq ; à peine eut-il la tête dans la vapeur qu'il fit des efforts pour vomir ; les alimens qu'il avoit pris quelques minutes auparavant lui revinrent dans le bec ; il fut suffoqué sans retour, ces symptomes sont à peu près les mêmes quand on met les oiseaux dans la machine du vide ; l'Abbé Nollet l'a souvent observé (Mém. de l'Ac. 1750).

Les animaux qu'on y laisse mourir ont les poumons remplis de sang ; M. Latapie, de l'académie de Bordeaux,

l'a observé & il a fait à ce sujet un mémoire qu'il se propose de publier.

Quand le même chien a subi cette épreuve 12 à 15 fois, il lui prend ordinairement des vertiges ou des convulsions dont il meurt.

Quand on plonge dans cette vapeur un flambeau allumé, il s'éteint sans aucun bruit, & la fumée nageant, pour ainsi dire, entre l'air & la vapeur, sort de la grotte parallélement à la terre, & paroît indiquer par sa position, que la vapeur, au lieu de se mêler à l'air, sort de la grotte aussi-tôt qu'elle est arrivée à quatre pouces de hauteur en hyver, ou un pied en été; cette vapeur est élastique, car le baromêtre s'y soutient à la même hauteur que dans l'air.

Le p. de la Torre la croyoit vitriolique & métallique (*Histoire du Vésuve*, art. 95). M. l'abbé Richard dit qu'elle est sulfureuse, vitriolique & probablement arsenicale, qu'après avoir resté quelque temps debout, ses pieds & ses jambes s'engourdissoient & y perdoient le sentiment au point qu'il avoit peine à se soutenir. D'un autre côté on avoit lieu de croire que ces vapeurs n'étoient pas sulfureuses, ou qu'elles l'étoient

très-peu; parce que le papier bleu laissé dans la grotte pendant demi-heure, n'y change presque pas de couleur, si ce n'est d'une légere nuance tirant sur le violet; de plus le sirop de violette mis dans un gobelet avec de la terre de cette grotte, & dans un autre qui aura été renversé longtemps sur la terre, ne change pas de couleur; le cuivre n'y est point altéré, n'y perd point son poli, comme dans l'acide du soufre; mais le sirop violat n'est pas si facile à altérer que la teinture de tournesol & celle de rave (a); or celle-ci y rougit un peu, comme nous le dirons bientôt.

Cette vapeur n'est point arsénicale; car on la respire sans y sentir aucun goût d'arsenic: un poulet mange sans en être incommodé du pain qui a été long-temps baigné dans ce fluide; d'ailleurs les effets de l'arsenic attaquent les parties internes du corps, & ne sont pas de nature à cesser aussi-tôt qu'on est à l'air, comme cela arrive près de la grotte. Cette vapeur n'est

(a) *Cochlearia folio cubitali*, ou *Raphanus rusticanus.*

point alkaline, car elle ne fait aucune impression âcre sur la langue; elle ne verdit point le *sirop violat*; elle ne donne aucun signe d'effervescence sur un linge trempé dans le vinaigre.

Pour juger par moi-même de la force de cette exhalaison, je voulus la respirer, comme avoient fait l'abbé Nollet en 1749, & M. de la Condamine en 1755; je plaçai le visage d'abord à six pouces de terre, je n'y sentis aucune impression désagréable, pas même sur les yeux. J'approchai davantage pour la respirer un instant, elle ne me fit point de mal; cependant il y a des personnes qui, au bout de quelques secondes, assurent avoir senti une suffocation assez vive.

Un physicien a assuré à M. Bernoulli qu'il y a senti une légere odeur de soufre, qu'ayant attiré de cette vapeur dans une seringue, & l'ayant déchargée dans une bouteille remplie de la couleur de tournesol; celle-ci devenoit d'un très-beau couleur de rose, quoique le syrop de violete n'éprouvat pas le même changement. Il ajoute que le principe acide se manifeste aussi au goût, principalement quand on a succé la vapeur

avec une canule, c'est la saveur d'un acide vineux, comme celle de l'air fixe. Il ajoute que l'eau qui se rassemble au fond de la grotte, en hiver, fait rougir aussi la teinture de tournesol, quoiqu'elle ne fasse pas d'effervescence avec l'huile de tartre, & que cette vapeur récueillie dans une cloche de verre, s'étant resolue en eau, produit le même effet. Enfin M. le baron de Sickingen s'est assuré, par le moyen de l'eudiometre, que cette vapeur est en effet de l'air fixe, ou acide crayeux (*a*). M. l'abbé de Saintnon en a fait venir deux bouteilles qui ont été examinées par des physiciens de Paris, & qui ont donné les mêmes résultats que l'air fixe (*voyage pittoresque* tom. II page 192). Il éteignoit la bougie, il précipitoit l'eau de chaux, il rougissoit la teinture de tournesol; quand on le mêloit avec de l'air nitreux, il ne se

(a) L'air fixe, est celui qui se dégage d'une cuve en fermentation. M Priestley l'a rendu célebre depuis 1772, mais il en parle dans l'ouvrage de Patissi, publié en 1557. On l'appelle actuellement acide crayeux, parce qu'on le retire abondamment de la craye. Voyez pour ces dénominations, les *Leçons Elémentaires de Chymie, par M. de Fourcroy*, 1782. T. I, p. 159.

faisoit qu'une pénétration semblable à celle qui a lieu avec l'air fixe.

Le P. de la Torre, d'après les médecins de Salerne, m'a assuré qu'il y a d'autres endroits dans le royaume de Naples où l'on éprouve le même effet que dans la grotte du chien. Après les grandes éruptions du Vésuve, on observe quelquefois dans les caves & dans les puits des environs, une espece de vapeur semblable, mais qui n'est point permanente; après avoir rempli le lieu de sa source, elle déborde & se répand dans les endroits qui sont plus bas, où elle s'arrête ensuite; voyez l'ouvrage de *Leonardo di Capua* sur les moffetes, & le sixieme chapitre du livre de M. Serrao sur le Vésuve.

ACQUA DI PISCIARELLI, est une eau fameuse dans le pays; elle est fort près du lac d'Agnano derriere la Solfatare, & paroît provenir des pluies & des neiges qui s'amassent dans le bassin de cette montagne brûlée, & qui traversent la terre de la Solfatare; ces eaux y contractent la chaleur & le goût salin qu'on leur trouve au sortir de la montagne, & qui en fait la vertu. Elles sont alumineuses, elles

sentent le foie de soufre, on s'y baigne pour les maladies cutanées; on se sert aussi de la vapeur qu'elles exhalent. M. de la Condamine a trouvé qu'elles faisoient monter le thermometre à 68 dégrés (il en faut 80 pour l'eau bouillante); les eaux de Bagneres, de Barege & de Cauterès, dans les Pyrenées, ne vont pas au-delà de 46 degrés, mais elles ne sortent pas d'un pays aussi embrasé que les collines de la Solfatare. V. la physique du P. de la Torre, & M. Palassou, essai sur la minéralogie des Monts-Pyrenées 1784.

Le parc d'Astruni est à 800 toises au N. O. de la grotte du chien; c'est un ancien crater de volcan d'environ 700 toises de diametre, environné de murs, & dans lequel on renferme des bêtes fauves.

Solfatare.

LA SOLFATARE est située à 1300 toises à l'occident du lac d'Agnano, & de la grotte du chien, près de l'ancien chemin de Pouzol, & à 800 toises de cette ville; c'est une petite plaine ovale, d'environ 250 toises de longueur, sur une petite hauteur, environnée de collines, à l'exception de l'ouverture par laquelle on y entre,

qui eſt du côté du midi : on l'appelle Solfatare, à cauſe de la quantité de ſoufre qu'elle contient & qu'on y ramaſſe effectivement. On l'appelloit anciennement *Phlegra*, nom qui étoit commun aux endroits qui donnoient des indices de feu ; elle a été auſſi appellée, ſuivant quelques-uns, *Forum Vulcani*, & les environs *Colles Leucogæi* ; c'eſt-là principalement où l'on diſoit qu'Hercule avoit défait les géans (Diod. de Sic. L. IV), & même avant l'éruption du Véſuve, arrivé l'an 79, on y voyoit des indices d'embraſemens, des eaux thermales, & du ſoufre (Strabon L. 5. Pline L. 35, cha. 15.).

Le terrein de la Solfatare eſt brûlant à la ſurface dans certains endroits ; dans quelques parties on ſent la chaleur ſeulement à trois pouces de profondeur ; on y fait des creux dans leſquels ſe placent certains malades à qui cette chaleur, accompagnée d'exhalaiſon ſulfureuſe, peut être utile. Il y a une partie où il croît du bois, ou du moins des brouſſailles. On voit ſortir en pluſieurs endroits de cette eſplanade, une vapeur ou fumée ſulfureuſe ; mais il y a ſur-tout, vers une de ſes extrê-

mités, une ouverture singuliere d'où il sort continuellement, en abondance & avec bruit, une fumée chaude & épaisse qui donne du sel ammoniac; cette fumée monte à 15 ou 20 toises, quand il ne fait pas de vent, & elle jette une foible lueur dans l'obscurité. Lorsqu'on y met du papier, il ne s'enflamme point, mais il se seche, & se consume, s'il y reste quelque temps. Le fer qu'on y met sort tout mouillé, quoique le papier en sorte sec; cette différence vient de ce que la vapeur acide condensée par la fraîcheur du fer s'y ramasse par gouttes; car si on laisse le fer assez long-temps pour s'échauffer, il en sort aussi sec que le papier. L'argent s'y noircit; le cuivre y est dissous, rongé & mis en forme de scorie. Les pierres qu'on y met s'impregnent de sel ammoniac, qu'on y ramasse lorsqu'elles ont resté environ un mois sur la vapeur.

Il paroît que dès le temps de Pline on exploitoit les minieres de soufre dans ce canton-là : *Invenitur sulphur in Napolitano campanoque agro, collibus qui vocantur Leucogæi; quod est cuniculis effossum perficitur igni.* On l'y recueille

encore actuellement ; l'abbé Nollet a donné la description de ce travail dans les mémoires de l'académie, pour 1750. On tire pendant l'hiver du creux de ces collines une terre durcie, ou plutôt une sorte de pierre tendre, toute imprégnée de soufre ; on la met dans de grands pots de terre, placés dans un fourneau, où ils restent l'espace de huit heures ; chacun de ces pots communique par un tuyau à un autre pot vide, où le soufre en se sublimant, est obligé de passer ; la vapeur s'y condense, & le soufre coule par un trou fait à la partie inférieure du pot vide ; il est reçu par une tinette de bois, dans laquelle on le prend pour le faire fondre, l'épurer, & le mouler suivant l'usage. Il y a quelquefois jusqu'à huit ou neuf ouvriers qui travaillent, & l'on en fait chaque année environ 270 quintaux ; il se vend 12 liv. le quintal.

On trouve de temps en temps des filets d'alun sur des pierres de la Solfatare ; alors on les répand sur la terre, pour que la chaleur du sol commence à les disposer ; on ramasse aussi de l'alun sur l'aire du bassin, dans un espace d'environ 50 toises de diametre, où il s'effleurit de lui-même au bout d'environ

dix jours. Enfin l'alun ſe tire d'une terre blanche, qui reſſemble à de la marne; on la lave dans de l'eau de pluie, & on met cette eau dans des chaudieres de plomb enterrées; la chaleur naturelle du terrain ſuffit pour diſſoudre l'alun & faire évaporer l'eau; l'alun ſe dépoſe au fond, & ſur les parois du vaſe, ou ſur des pieces de bois qu'on y place en travers; on le ramaſſe en forme des gros cryſtaux; on fait diſſoudre ces cryſtaux pour avoir de l'alun plus pur; il l'eſt cependant moins que l'alun de Rome: les tanneurs l'emploient tel qu'il eſt, mais les apothicaires le font encore cryſtalliſer. On fait environ 37 quintaux d'alun par année, & il s'y vend 16 livres le quintal.

On tire encore de la Solfatare, près de deux quintaux de ſel ammoniac, qui ſe vend 94 livres le quintal; il ſe ſublime de lui-même dans l'endroit où ſort la vapeur dont j'ai parlé, & s'attache aux pierres qu'on y met pour la reçevoir; on prétend que ce ſel ammoniac n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à celui que nous tirons d'Egypte, & quelques chymiſtes penſent qu'il contient du ſel ammoniacal ſulfureux. Il a en effet une odeur d'acide ſulfureux, & n'eſt pas auſſi pur que celui

du Vésuve ; il est toujours uni avec le soufre, qui répand dans l'eau une teinte jaunâtre, & qui se dépose ensuite au fond du vase.

Dans l'attelier où l'on travaille l'alun, on apperçoit quelques efflorescences vertes sur le mur ; il paroît que c'est du vitriol martial, mais il est en trop petite quantité pour qu'on puisse l'exploiter ; quoiqu'on ait écrit qu'il se tiroit du vitriol de la Solfatare. Le produit des exploitations de la Solfatare appartient, tant à l'hôpital de l'Annonciation de Naples, qu'à l'évêque de Pouzol.

La Solfatare me paroît n'avoir point de communication avec le Vésuve ; c'est un fourneau d'une espece différente, un volcan étouffé & éteint ; on n'y voit point de flamme, mais on y trouve des matieres volcaniques, comme M. Fougeroux l'a observé. Les pierres qu'on y voit, paroissent avoir été calcinées par une chaleur qui a eu plus de durée que de violence ; on y trouve beaucoup plus de vapeurs que de matieres brûlées, plus de soufre, de sels & de pyrites, que de fer & de matieres métalliques ; les métaux ne s'y trouvent point en substance, & la couleur blanchâtre y est la

plus ordinaire. Le fer dont le mélange avec le soufre peut produire un embrâsement, étant ici en trop petite quantité, il n'en résulte qu'une simple chaleur d'effervescence.

On y remarque aussi de petits crystaux d'un beau rouge, qu'on appelle dans le pays du cinabre ; ce n'est que du réalgar ou rubine d'arsenic.

Les rochers environnans sont argilleux, mais M. Hamilton & ensuite M. Ferber ont remarqué que les fumées acides & sulfureuses ramolissent les laves & les pierres ponces, leur font subir une espece de calcination, les blanchissent & les convertissent en terre argilleuse. M. de Buffon avoit déja dit que l'argile étoit un verre extrêmement divisé. *Journal de Phys. Janv.* 1776.

Dans la partie orientale de la Solfatare, il y a un petit bassin d'eau qui bouillonne continuellement d'un côté ; quoiqu'il n'y ait que 34 degrés de chaleur ; ce bouillonnement n'est donc produit que par le soulevement de quelque fluide aériforme qui perce le fond dans cet endroit du bassin, à-peu-près comme au lac d'Agnano. Au pied des collines qui environnent la Solfatare du côté du

lac d'Agnano, on trouve des ſources qui ſont extrêmement chaudes, comme nous l'avons dit.

Il paroît que le terrein de la Solfatare eſt miné par-deſſous, & que c'eſt une voûte qui couvre un eſpace vide ou un baſſin de vapeurs; du moins on en juge ainſi par le retentiſſement qu'on entend lorſqu'on jette une pierre avec force dans un creux qu'il y a vers le milieu du baſſin; & même en frappant la terre.

LES CAPUCINS ont un couvent qui eſt un peu au midi de la Solfatare, & qui préſente auſſi quelques veſtiges de feu. On ſent dans l'égliſe, à côté même de l'autel une émanation de vapeur, *una ſtuffa*, qui eſt ſuffiſante pour échauffer le pavé, & faire ſecher le linge de la maiſon. Deux ouvertures placées ſous les marches du Sanctuaire donnent auſſi une vapeur chaude; mais depuis l'année 1754 qu'on a repavé l'égliſe avec des briques, la vapeur eſt moins chaude qu'elle n'étoit autrefois. Capucins.

Dans la chapelle qui eſt à gauche en entrant, il y a une vapeur ſoufrée qui ſort de la muraille; il y a auſſi une chapelle ſépulchrale où l'on conſerve plu-

sieurs corps presqu'entiers. Lorsqu'un an après leur mort on les trouve entiers dans la bière où ils ont été déposés, on les suppose saints; on les place avec leur habit de capucin, debout, ou couchés, & on les expose ainsi à la vénération des ames dévotes. J'ai vu dans la chapelle un prêtre qu'on y a déposé, la famille renouvelle ses habits de temps en temps.

Cette église a été bâtie en 1580, par la ville de Naples, à l'honneur de S. Janvier; on y fait voir la pierre sur laquelle on croit qu'il fut décolé, vers l'an 300. On y a mis vers le premier autel sur la droite en entrant, cette inscription, *Locus decollationis D. Januarii & sociorum ejus.* On montre aussi, mais seulement au travers d'une grille, une pierre teinte du sang de ce martyr, & un buste du même Saint, qui est très-ancien, & dont on raconte beaucoup de merveilles; le frere Capucin qui me montroit l'église, m'assura qu'un avocat nommé *Don Girolamo Murano*, avoit perdu le nez, pour avoir voulu faire une expérience sur celui de ce buste de S. Janvier, qui après avoir été cassé, fut rattaché miraculeusement, au rapport de Parrino. On porta cette figure en pro-

cession dans la grande peste de 1656, & la peste cessa quelques jours après.

La citerne, ou bassin du jardin des Capucins, qui se remplit d'eau de pluie, est élevée en l'air sur une voûte, pour que les vapeurs du sol ne gâtent pas l'eau qu'elle renferme; elle est assez grande pour contenir 24 mille bottes, chacune de 530 pintes de Paris, ou 2 muids. La voûte de cette citerne a la même propriété que les voûtes de l'observatoire, en parlant d'une voix très-basse contre le mur, on se fait entendre à celui qui tient l'oreille contre le mur opposé.

Les vapeurs qui s'exhalent dans l'église des Capucins augmentent en été, & rendent l'habitation plus incommode : le voisinage d'Agnano est d'ailleurs mal sain : les Capucins sont obligés pour lors de se retirer à Pouzol, où ils ont une autre maison.

Ces peres ont la permission de cultiver du tabac pour leur usage, & on leur tolere 50 tiges par personne; mais on parloit de supprimer ce privilége; on auroit pu craindre que cette permission n'occasionnât une contrebande au-dehors; pour la prévenir, le roi, qui donne à chacune des huit provinces de

Francifcains qui font dans le royaume, onze quintaux de laine, & même 18 à celle de Naples, avoit déclaré qu'il retireroit cette aumône à la premiere contravention.

Je remarquai dans le jardin de ces peres une vigne qui étoit chargée d'une quantité extraordinaire de raifins d'une très-bonne qualité; je m'étonnois de la trouver dans un pays auffi aride que les bords de la Solfatare; on augmenta mon étonnement en m'apprenant que cette vigne avoit été long-temps prefque ftérile, quand on en prenoit foin, & qu'elle étoit devenue feconde à l'excès depuis qu'on l'avoit abandonnée & qu'on avoit négligé de la tailler; probablement l'ardeur du foleil eft fi grande, que les embrions font brûlés, à moins qu'il n'y ait beaucoup de feuilles & de bois pour les défendre.

Au-deffous de ce couvent, il y a une grotte fort large, dans laquelle un carroffe rouleroit facilement; on croit qu'on alloit de Pouzol au lac d'Agnano par cette grotte, fans monter jufqu'à la Solfatare. Ce paffage eft actuellement fermé par les éboulemens des terres.

La montagne qu'on appelloit *Olibano* eft,

est, suivant quelques auteurs, entre le couvent des Capucins & le bord de la mer; l'on en tira des pierres autrefois pour paver les grandes routes, au rapport de Suétone. On y voit des conduites qui portoient à Baies les eaux du Serino; & du côté de la mer est une grande inscription au sujet des eaux minérales de Pouzol.

En allant de la Solfatare à Pouzol, on peut voir l'amphithéâtre dont nous parlerons à la suite de Pouzol, p. 348.

CHAPITRE XIII.

Description de Pouzol & de Baies.

TOUT le canton que nous décrivons actuellement s'appelloit *Campus phlegreus*, suivant Diodore de Sicile, c'est-à-dire champ de feu. En effet sur une longueur de 2 à 3 lieues, jusqu'à Cumes, on ne trouve que des indices de volcans éteints, & des restes de ces anciens volcans. M. Hamilton a intitulé *Campi phlegræi* l'ouvrage où

il décrit le Véſuve & les pays brûlés des environs.

POZZUOLI, Pouzol, eſt une ville de dix mille ames, ſituée à deux lieues & demie de Naples, vers le couchant, ſur le golfe appellé *Sinus Puteolanus*. Elle fut fondée ſuivant Strabon, 522 ans avant J. C. (& 537 ans après la fondation de Cumes,) par Diceus, fils de Neptune ou d'Hercule; ſelon Suidas, par des Samiens venus à Cumes ſous la conduite de *Dicearchus*, 469 ans avant J. C. Elle fut appellée d'abord *Dicearchia*, du nom de ſon fondateur; celui de *Pozzuoli*, en latin *Puteoli*, eſt venu du grand nombre de puits ou de ſources minérales qui y ſont; d'autres diſent que ce fut à cauſe des puits qui furent creuſés par les Romains, lorſque *Quintus Fabius* y conduiſit une colonie dans la guerre contre Annibal, & qu'il la fortifia, comme le raconte Tite-Live; mais M. Martorelli croit que c'eſt un nom oriental.

Cette ville fut d'abord gouvernée en forme de république; on en a trouvé la preuve dans des inſcriptions anciennes. Elle avoit ſes duumvirs, ſes décurions, ſes baſiliques; Cicéron

l'appelle ville municipale ; mais elle fut auſſi colonie romaine : on a trouvé une inſcription du tems de Veſpaſien, où elle eſt appellée *Colonia Flavia.*

Lorſque les Romains eurent établis dans ce canton le centre de leurs délices & du luxe de leurs campagnes, Pouzol fut une ville conſidérable ; elle s'étendoit juſqu'à la colline qui eſt du côté de la Solfatare, où l'on voit encore des reſtes d'édifices, & où l'on trouve des tombeaux, ſur-tout du côté de l'égliſe de S. Jacques.

L'égliſe cathédrale eſt bâtie ſur les ruines d'un temple dédié à Auguſte, comme il paroît par l'inſcription : *L. Calfurnius L. F. Templum Auguſto cum ornamentis DD.* On y voit de belles pierres de taille aſſemblées ſans ciment ; il y avoit des colonnes corinthiennes ; il en reſte quelque choſe du côté de la cour, mais ce n'eſt pas aſſez pour juger de ce qu'étoit ce temple autrefois. Cette cathédrale eſt dédiée à S. Janvier & à S. Procule, compagnon de ſon martyre, qui étoit de Pouzol. L'on y conſerve les reliques de celui-ci ; de même que le corps de S. Patrobe, premier évêque de Pouzol,

l'un des 72 disciples de J. C. Ce fut S. Paul qui le premier y prêcha l'Evangile, à en juger par les actes des Apôtres, ch. 88, ou du moins il y fut quelques jours.

Les antiquités de Pouzol ont été décrites par *Loffredi*, *Cappaccio*, *Mazzella*, & sur-tout dans un ouvrage qui a paru en 1768 : *Avanzi delle antichità esistenti in Pozzuolo, Cuma e Baia, Dal P. Ant. Paoli*, fol. 69 planches & 38 pages de texte. V. aussi *Muzio, Guida de' forestieri* 1709 & *Parrino, Guida de' forastieri per Pozzuoli*, &c. 1751.

Le plus beau reste d'antiquité qu'il y ait à Pouzol est un temple qu'on dit avoir été de Jupiter Sérapis ; la description particuliere de ce temple a été donnée en 1754, par M. le comte Octavien de Guasco, chanoine de Tournay, & traduite en italien en 1773 ; mais l'auteur n'y étoit indiqué que par le titre de membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

Ce temple est aussi décrit dans le voyage pittoresque. On y trouve des dessins de M. Paris & le rétablissement de l'édifice, dans son ancien état par

M. Robert. Quoiqu'on l'appelle temple de Sérapis, il pourroit bien se faire que c'eut été le temple des Nimphes, bâti sous Domitien, en pierres blanches, célebre par les oracles dont parle Filoxene dans la vie d'Apollonius de Tyane. Une partie de l'emplacement de ce temple appartient au roi, mais il y en a une partie dans les jardins du prince Ferrandina. Les fouilles en ont été faites en 1750; l'on a enlevé la plupart des colonnes, & on en a tiré des marbres, des statues & des vases d'un très-beau travail. Ce temple avoit 18 toises de long. Il y avoit au milieu une rotonde de 10 toises; il étoit environné d'une enceinte de 28 toises de longueur où il y avoit 42 chambres carrées; il en reste encore plusieurs, mais elles sont presqu'entierement dégradées; il y a sur pied trois belles colonnes de marbre chipolin canelées, & une à terre, qui ont quatre pieds & demi de diametre. Les colonnes de ce temple étoient inégales; les plus hautes étoient à l'entrée du sanctuaire & aux quatre coins principaux (V. *Philosophical Transactions*, 1757.) Il étoit pavé en entier de larges dalles

Temple de Sérapis.

terre, ont été également percées par ces petits animaux (*Mem. de M. Guétard*, p. 371.). M. Ferber en conclut que la mer a été pendant un temps considérable à neuf pieds au-dessus de son niveau actuel. *Lettres sur l'hist. nat. de l'Italie*, p. 265.

On donne le nom de temple de Neptune à des ruines assez considérables qui sont près delà, mais il y a des auteurs qui croient que c'étoient des thermes; on y remarque aussi les débris d'une rotonde.

On trouva en 1693 à Pouzol, un beau piédestal de marbre blanc, qui est élevé sur la place; il a cinq pieds huit pouces de long, & il est chargé sur ses quatre faces de bas-reliefs qui sont beaux, mais très-mutilés; on y distingue 14 figures représentant 14 villes de l'Asie mineure, Thenia, Magnesia, Philadelphia, Tmolus, &c. Les noms sont au-dessus de chacune; l'inscription est à l'honneur de Tibere, & l'on croit que c'étoit le piédestal d'une statue qui lui fut élevée par ces 14 villes. On auroit creusé dans les environs, pour y trouver la statue, s'il n'eût fallu abattre des bâtimens. Ce piédestal

a été gravé & décrit dans le voyage pittoresque ; il étoit déja dans un petit ouvrage d'Antoine Bulison.

En creusant pour bâtir une église, en 1704, derriere les jardins de l'ancienne maison du vice-roi Pierre de Tolede, on trouva une belle statue romaine de sept pieds trois pouces de haut, avec la toge, & une inscription sur le piédestal : *Q. Flavio Masio Egnatio Lolliano. . . . decætressium patrono dignissimo* : elle a été restaurée avec soin.

Pont de Caligula.

PONTE DI CALIGOLA ; on donne ce nom à des masures qui sont dans la mer, près du port de Pouzol, du côté de Baies, dont il reste 13 piliers & plusieurs arcs; il paroît que ce sont les ruines d'un môle (a) fait de pierres & de briques pour briser les flots & garantir les vaisseaux de la tempête. C'étoit une maniere de bâtir plus légere & plus commode que celle des môles pleins & solides. Mais le nom qu'on lui donne de pont de Caligula vient de ce que

(a) Voyez à ce sujet M. Capmartin de Chaupy, Découverte de la maison de campagne d'Horace, T. I, p. 120, 27 . A la tête de ce môle étoit un magnifique temple de Neptune.

l'on a cru que c'étoit la fin ou la culée d'un pont de vaisseaux, que cet empereur insensé fit faire de Baies à Pouzol, & dont il est parlé dans Suétone. Il vouloit aller en triomphe sur la mer, à l'exemple de Xercès, & pour cela il entreprit de faire construire un pont de 3600 pas : mais la difficulté de bâtir vers le milieu de cet espace, où la mer étoit trop profonde, lui fit employer des vaisseaux; on les fixa par des ancres, on les assembla par des chaînes; on y forma un grand chemin avec de la terre, des pavés & des parapets semblables à ceux de la voie Appienne; ce fut par cette nouvelle route que l'empereur fit son triomphe, le premier jour à cheval, avec une couronne de chêne; le second jour dans un char de triomphe, suivi de Darius, que les Parthes lui avoient donné en ôtage.

Le port construit par Adrien, ayant été endommagé par la mer, l'Empereur Antonin le fit réparer, & retablit les piles du môle, comme on l'apprend par une inscription trouvée au fond de la mer, qui est placée à la porte de la ville: les habitans lui éleverent un

arc de triomphe, avec une inſcription qui eſt rapportée par Jules Capitolin, dans la vie de cet Empereur.

La nobleſſe de Pouzol eſt diſtinguée & forme un corps ou *Seggio*, à l'exemple de celle de Naples. Les hiſtoriens ont célébré une héroïne de Pouzol, *Maria Pozzolana*, qui ſe diſtingua par ſon courage à la guerre, & par ſa continence au milieu des ſoldats avec qui elle étoit au ſervice.

L'éruption de *Montenuovo* qui ſortit de la terre en 1538, à une demi-lieue de Pouzol, cauſa un effroi qui fit déſerter les habitans. Le vice-roi Don Pierre de Tolède voulant la repeupler & raſſurer les habitans par ſon exemple, y fit bâtir une belle maiſon de campagne, appellée *la Starza*, que l'on voit encore à un mille au nord de Pouzol. Le terrein des environs eſt très-fertile ; il y a ſur-tout beaucoup de jardins qui ſervent à l'approviſionnement de Naples.

Les anciens faiſoient grand cas des teintures en bleu & en pourpre qui ſe faiſoient à Pouzol ; ce pourpre étoit comparé à celui de Tyr.

La pouzolane que l'on tire en pluſieurs endroits du golfe de Pouzol, eſt une

espece de gravier volcanique, célebre dès le temps des Romains, qui a la propriété de faire avec la chaux, un ciment de la plus grande dureté, propre à bâtir dans l'eau & à résister à toute espece d'humidité ; on en a transporté en France & jusqu'à Constantinople. On peut juger de la force de cette pouzolane en voyant les ceintres de briques de trois arches du pont dont nous avons parlé, qui, rompus vers la clef de la voûte & entr'ouverts, se soutiennent encore parfaitement.

Les parties ferrugineuses, suivant M. Ferber, sont la cause de cette dureté. Les matieres brûlées & vitrifiées que les volcans ont mêlées avec le sable, y contribuent aussi. La chaux qui est elle-même un produit du feu, agit à-peu-près comme le verre, quand elle est tirée de certaines pierres; car on fait de la chaux en Lorraine qui donne au ciment la même dureté que la pouzolane. (Voyez l'Art du Chaufournier, dans la description des arts publiée par l'académie.) La pouzolane qui vient réellement de Pouzol est la meilleure ; mais il y en a d'assez bonne vers Torre del Annunziata. On trouve à Rome, & même ailleurs de

cette espece de sable ou gravier qui produit le même effet pour bâtir dans l'eau ; M. Faujas de Saint-Fond a fait en France des expériences en 1782, qui prouvent que les volcans éteints du Vivarais produisent une très-bonne pouzolane ; il en a trouvé sur-tout à Chenavary près du Rhône, où l'exploitation seroit facile. Voyez sa *Minéralogie des volcans*. 1784.

L'amphithéâtre de Pouzol, qu'on appelle dans le pays *Colosséo*, étoit en effet presque aussi grand que le Colisée de Rome ; c'est la partie la moins ruinée des antiquités de Pouzol. Suétone nous apprend qu'on y célébra des jeux auxquels Auguste assista. L'arêne qui sert aujourd'hui de jardin, a 250 pieds de long ; il y avoit deux étages, un bâti avec des laves, l'autre avec des briques. On distingue dans les voussures quelques caissons d'un fort bon goût. On voit encore les portiques qui servoient d'entrée, les voûtes qui régnoient sous les gradins, & les caves où l'on enfermoit les bêtes. Au-devant de chaque pilier il y a une pierre creusée pour recevoir l'eau que l'on donnoit à boire aux animaux renfermés. On assure que S. Janvier, S. Procule & plusieurs autres martyrs y fu-

rent exposés par ordre du tyran Thimotée. L'on a fait une chapelle à l'honneur de ces saints martyrs, & l'on y a mis en 1734, une inscription, suivant laquelle S. Janvier ayant été exposé à des ours affamés, ces animaux se mirent à genoux devant lui, ensorte que le tyran fut obligé de lui faire couper la tête.

Un grand bâtiment souterrain qu'on appelle labyrinthe de Dédale, & qui n'est pas loin du Colisée, paroît avoir éte une conserve d'eau ou citerne, destinée aux usages de la ville; le bâtiment est de briques, revêtu en dedans d'un enduit fort dur. Un autre bâtiment de plus de 60 pieds de long, voûté, soutenu par des piliers, qui est tout près du labyrinthe, paroît avoir servi au même usage.

On trouve à une demi-lieue de Pouzol, du côté du nord, plusieurs tombeaux, *Colombaria*, carrés, ronds, les uns à plusieurs étages, les autres où l'on descend avec des échelles. Il y en a où l'on voit jusqu'à cent niches, dont une principale, couronnée d'un fronton, servoit probablement au chef de la famille. Les urnes qu'on y trouve sont de terre, elles

ont 10 pouces de hauteur, & ſont ſcellées dans les niches qu'elles rempliſſent juſqu'aux deux tiers. La ſuite de tous ces tombeaux devoit donner à la route de Pouzol un aſpect bien majeſtueux.

Les bords du golfe de Pouzol étoient autrefois auſſi peuplés & auſſi délicieux que l'eſt aujourd'hui le rivage de Naples. C'étoit ſur ce rivage, à l'occident de Pouzol, qu'étoit une vaſte maiſon de campagne de Cicéron, qu'il appelloit *Cumanum* & *Academia*, du nom des portiques d'Academus à Athenes; c'eſt-là où il compoſa ſes livres intitulés *Quæſtionum Academicarum*; on montre encore quelques maſures en briques, comme étant des reſtes de cette maiſon, mais ſur leſquelles on ne peut rien décider; la plus grande partie eſt ſans doute couverte par la mer, qui en étoit alors ſi proche, que l'on pouvoit pêcher par les fenêtres de la maiſon. Il y a des auteurs qui la placent ſur les côtes de Baies; M. Chaupy vers le lac Lucrin & Monte nuovo (T. I. p. 240).

Les pêcheurs & les enfans qui vont dans l'eau, trouvent ſouvent des reſtes de marbres, de porphyres & d'agates;

des pierres gravées (a), des médailles, des lampes; ſouvent même la mer en jette ſur le rivage, & l'on ne manque pas d'en préſenter aux étrangers, dès qu'on les voit arriver. Tout ce que les Romains avoient ôté de la mer par leurs conſtructions & leurs terraſſes, a été repris & recouvert par les flots. On y trouve auſſi en abondance de petites pierres carrées, bleues ou vertes qui ont ſervi aux mozaïques.

Le golfe de Pouzol a une lieue de largeur & une lieue de longueur. Tacite l'appelle *lacus Baianus*; c'étoit le lieu de l'Italie le plus recherché par les Romains, celui où ils avoient bâti leurs plus belles maiſons de campagne, où ils avoient établi le centre du luxe & des plaiſirs. Cicéron, *de Lege Agraria contra Rullum*, § 36, parle du mont Gaurus & de *via Herculana*, comme des endroits les plus délicieux : *Multarum deliciarum & magnæ pecuniæ.*

Horace reproche aux voluptueux de ſon temps, qu'au lieu de ſonger à la mort ils s'occupent à reculer les bornes

(a) Mais on eſt ſujet à être trompé par des pierres fauſſes & modernes gravées à Naples.

de la mer, peu contens de la vaste étendue de ses rivages.

Tu secanda Marmora
  Locas sub ipsum funus, & sepulchri
Immemor struis domos,
  Marisque Baiis obstrepentis urges
Summovere littora,
  Parum locuples continente ripâ.
L. II, *Od.* 18.

Enfin Martial ne sait quels éloges donner à la beauté de ce rivage.

Littus beatæ Veneris aureum
Baias superbæ blanda dona naturæ,
Ut mille laudem Flacce versibus Baias,
Laudabo dignè non satis tamen Baias.
Mart. L. XI, 81.

Rien ne marque mieux la vicissitude & la fragilité des choses humaines, que la vue de ces ruines & de ces rivages, actuellement déserts. L'air même est devenu empesté, soit à cause des marécages, soit à cause des lacs où l'on fait rouir le lin, & des exhalaisons ou moffetes qui sortent de toutes parts.

Charles VIII & Louis XII y perdirent une grande partie de leurs troupes, dans les expéditions qu'ils firent pour la conquête de Naples. Les marécages qui environnent Pouzol & Baies, y rendent l'air si mal sain à la fin de l'été, que sur 120 hommes de garnison qui étoient au château de Baies, il y en avoit chaque jour, quand j'y étois, huit à dix qui tomboient malades, & qu'on étoit obligé de remplacer; les étrangers n'osent y coucher dans ce temps-là. Ce château, qui est sur la hauteur, est même la seule partie habitée de ce rivage; le bas n'offre que les débris d'anciennes substructions qui soutenoient les bâtimens, les jardins & les terrasses; mais que la mer a, pour ainsi dire, englouties.

MONTE NUOVO est une colline qui peut avoir deux ou trois cens pieds de hauteur (a), à 1500 toises de Pouzol & de Baies, sortie du milieu des eaux du lac Lucrin, le 30 septembre 1538, avec un bruit horrible; le village de *Tripergole* fut abîmé par cette éruption. Les habitans de Pouzol prirent la fuite, — Monte nuovo.

(a) M. Hamilton lui donne un quart de mille.

& une partie de ce lac, célebre par la pêche qu'on y faisoit autrefois, fut desséchée & remplie par la nouvelle montagne (a).

L'éruption de Monte Nuovo est racontée par le vice-roi Pierre-Jacques de Tolede, dans son dialogue sur le tremblement de 1538, imprimé à Naples en 1539, Marc-Antonio delli Falconi Scipion Mazzella, dans ses antiquités de Pouzol, Leandro Alberti, dans sa description de l'Italie, par Simone Porzio, par Giulio Cesare Capaccio, dans ses dialogues imprimés en 1634 (b). M. Halmilton a rapporté dans ses *Campi Phlegrei* ces descriptions. Quand on est au-dessus de Monte Nuovo, on voit un crater aussi profond que la mon-

(a) D'autres disent que le lac Lucrin étoit déja devenu une partie de la mer, par l'éboulement de la digue, qui l'en séparoit, suivant Strabon.

(b) Ce n'est pas le seul exemple qu'on ait eu d'un effet semblable de volcans. On trouve dans l'histoire de l'académie pour 1708, le détail de la nouvelle île formée dans l'Archipel, auprès de celle de Santorin, au mois de juillet 1707, à la suite d'un tremblement de terre. V. aussi le voyage de Tournefort, & l'histoire de l'académie pour 1722, sur la nouvelle île des Açores. Enfin en mars 1783, il est sorti de la mer près de l'Islande, une île nouvelle, qui a plus d'une lieue de tour, au temps du tremblement de la Calabre.

tagne eſt élevée, & dans le fond il ſort continuellement une vapeur chaude & humide, ſemblable à celle de l'eau bouillante ; ſur le bord de la mer le ſable eſt brûlant. Les matieres dont cette montagne eſt compoſée, ne ſont que des laves, des pierres brûlées & ſpongieuſes, & des ſcories qui paroiſſent être ſorties d'un fourneau.

Le feu, le ſoufre, le cavernes, les moffettes, les veſtiges de volcans, les voyages d'Ulyſſe, d'Hercule & d'Enée, ſur ces parages, les rendirent ſi reſpectables, ſi ſacrés, ſi pittoreſques, ſi poëtiques, pour ainſi dire, qu'on ne doit pas être ſurpris de leur célébrité & des fables dont on les a embellis.

LE LAC AVERNE, qui eſt près de Monte Nuovo, environ 1400 toiſes au nord de Baies, eſt une eſpece de baſſin qui a près de 500 toiſes de diametre, environné de collines qui lui dérobent preſque l'aſpect du ſoleil (a). Lorſque ces montagnes étoient couvertes d'épaiſſes forêts, ce devoit être l'image d'un tombeau, & je ne ſuis pas étonné qu'on

(a) Il y avoit jadis une ville de Cimmeriens près de ce lac, & il paroît qu'Homere en a parlé (M. Chaupy, pag. 301.

y eut établi des sacrifices aux Dieux mânes, & qu'on y vit fort peu d'oiseaux; delà vint le nom d'Averne, Ἄορνος, *avibus carens*. Il pouvoit d'ailleurs y avoir des vapeurs sulfureuses, qui les en écartassent; & même actuellement on voit rarement des oiseaux d'eau sur ce lac, tandis que les autres lacs des environs en sont couverts en hiver. Près delà commence une sombre caverne, dont les avenues étroites & escarpées prêtent à la description que Virgile donne de la grotte de la Sibylle.

Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro, nemorumque tenebris;
Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis : talis sese halitus atris,
Faucibus effundens, supera ad convexa ferebat,
Unde locum Graii dixerunt nomine Avernum.

Æneidos. VI, 237.

Mais cette grotte paroît avoir été, dans le principe, l'issue d'un chemin souterrain taillé pour aller de Cumes au lac Averne, & dont on voit l'entrée du côté de la ville de Cumes. La grotte de Pausilipe

nous donne une idée de ces ſortes d'entrepriſes, qui furent du goût des premiers habitans de Grece & de Sicile; mais ſon ancienneté perdue dans l'obſcurité des temps fabuleux, étoit bien ſuffiſante pour monter l'imagination des poëtes. Ils ont prétendu que Déiphobe, fille de Glaucus, & prêtreſſe d'Apollon & de Diane, connue ſous le nom de Sibylle de Cumes, & qui fut célebre par ſes oracles, paſſoit par cette caverne pour aller au temple d'Apollon & au lac Averne. On eſt obligé, en entrant dans la grotte, & pendant les 15 premiers pas, de ſe tenir courbé; enſuite on y marche debout & ſans crainte, la grotte devenant très-haute; elle eſt moins large que la partie de cette grotte qu'on voit à Cumes: ce qu'elle a de commun avec elle, c'eſt qu'elle eſt creuſée dans la pouzolane. Il n'eſt pas poſſible d'y pénétrer plus de cent cinquante pas, à cauſe des terres écroulées qui la bouchent. Lorſqu'on a fait ce trajet, on rencontre à droite un petit ſentier tournant, où une ſeule perſonne peut paſſer à la fois, & où même il y a de l'eau; au bout de quarante pas, on entre dans une petite chambre carrée, que l'on prétend

être l'endroit où la Sibylle rendoit ſes oracles.

On y montre une ouverture pleine de terres éboulées, qu'on dit avoir été l'une des portes ſecretes de la Sibylle. A côté de cette chambre eſt une ſalle où il y a deux baignoires de pierre brutte, & quelques reſtes d'anciennes mozaïques ſur le mur, dont le deſſin eſt en compartimens ; cette ſalle eſt pleine d'eau tiéde, juſqu'à la hauteur d'un pied & demi. Les voyageurs prennent chacun une torche, & ſe font porter ſur le dos de leurs guides, dans une ſeconde chambre où l'on trouve un regard d'eau tiéde : lorſqu'on y jette une pierre, on l'entend rouler fort longtemps ; on y voit une autre porte pleine de terre éboulée, qu'on appelle la porte des bains de la Sibylle. Un antre profond & ténébreux, tel que celui-ci, & une chambre avec des compartimens de mozaïque, s'accorde avec l'idée que les anciens nous ont donnée d'une retraite de Sibylle : mais S. Juſtin dit que la Sibylle rendoit ſes oracles dans un temple très-bien bâti : d'ailleurs c'eſt à Cumes qu'on doit appliquer la deſcription de la grotte qui ſe voit dans Virgile ; auſſi

croit-on que le souterrain dont nous venons de parler, n'étoit qu'un chemin pratiqué sous la montagne, ainsi que nous l'avons dit, & que les deux chambres que l'on y trouve à une certaine distance, étoient un bain où l'on n'avoit pas cherché à se procurer plus de commodité, qu'on n'en trouve aujourd'hui aux étuves de S. Germain, qui sont sur le bord du lac d'Agnano, & dont nous avons parlé, page 317; d'autres croient que c'étoit un canal commencé par Neron pour aller de l'Averne à Ostie. M. Chaupy croit que l'antre de la Sibylle, décrit dans Virgile, est la grotte de Cumes.

Le rameau d'or qu'Enée trouva dans les forêts voisines, fait allusion aux mines d'or que l'on trouvoit dans ce pays, & dont Virgile parle dans le second livre des Géorgiques:

Hæc eadem argenti rivos, ærisque metalla,
Ostendit venis atque auro plurima fluxit.

Peut-être que les environs de ces cavernes étoient un lieu de sépulture; du moins on trouve à peu de distance un grand nombre de tombeaux.

La construction du port Jules, bâti près

delà par Agrippa sous Auguste, détruisit les superstitions de l'Averne.

Les ruines du temple qu'on voit vis-à-vis de l'entrée de la grotte sur les bords du lac, passent pour être celles d'un temple d'Apollon. M. Chaupy croit que c'étoit un temple de la *déesse Averne*, bâti par Agrippa (T. 2, p. 315); mais on n'y remarque aucun caractere de temple. La rotonde tombe en ruines, le reste du bâtiment sert à faire des caves; c'est la seule habitation qu'il y ait sur le bord de l'Averne.

Les étuves de *Tritola*, ou les bains de Néron, sont environ 600 toises au midi du lac Averne; c'est sous le nom de bains de Néron, que les paysans du voisinage les font voir aux voyageurs: mais c'étoient les thermes de Baies célebres dans l'antiquité. Il paroît cependant que Néron eut, vers le même endroit, une grande & belle maison; il en avoit réuni plusieurs pour former la sienne.

Pour montrer aux voyageurs la singularité de ces étuves, les paysans vont jusqu'au fond d'une grotte longue & étroite, chercher une eau presque bouillante; la chaleur de ces souterrains est

si

si grande, qu'au bout de dix pas, on est, pour ainsi dire, suffoqué, & il faut de l'habitude & de la force pour aller plus loin ; les paysans y vont avec facilité, mais ils sont presque nuds, & ils en reviennent au bout de deux minutes, tous couverts de sueur, le visage aussi enflammé que s'ils avoient été dans un four. Lorsqu'on baisse la tête fort près de terre, on a moins de peine à respirer, parce que la vapeur chaude occupe toujours le plus haut de l'étuve, & que l'air froid arrive par la partie inférieure ; d'ailleurs il n'y a aucun danger à redouter dans ces étuves. On sait qu'on peut s'accoutumer à soutenir dans un four une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, sans aucun accident. *Mém. de l'académie*, 1764.

Il y a dans ces étuves six especes de rues, qui ont six pieds de haut & trois pieds & demi de largeur. Il faut y aller avec précaution, à cause des gouffres où l'on pourroit tomber ; il y a une de ces rues qui a 224 pieds de long, & qui descend aussi bas que le niveau de la mer ; elle est fort glissante. L'hôpital de l'Annonciation de Naples tient une maison à Pouzol, d'où au commencement

de l'été, l'on envoie à ces étuves les malades qui ont besoin de suer: il y a pour les femmes une grotte séparée de celle des hommes; on y passe une demi-heure, plus ou moins, après quoi l'on se met au lit dans un endroit moins chaud. Le nom de *Tritola* que porte cette étuve, vient du mot *Frittola*, parce qu'on y frotte les malades pour exciter encore mieux la sueur, ou du mot grec τριταῖος, qui veut dire fievre tierce, que l'on guérit dans ces étuves. Le sable même du rivage, & celui que l'on ramasse au fond de l'eau, sert dans la médecine; quoique l'eau soit froide & entretienne la fraîcheur du sable qu'elle touche, il suffit de pénétrer dans ce sable à deux travers de doigts, pour trouver un terrein brûlant, où il est impossible de tenir la main. Au-dessous de cette étuve, il y a une grande salle voûtée, d'où il sort plusieurs sources; il y a des sieges tout autour.

Cette côte & tous les environs du golfe de Pouzol, sont remplis de fontaines minérales dont les anciens ont parlé, & sur lesquelles Sébastien Bartoli a fait un traité exprès. On tire de cette côte une pierre à bâtir, qui est un tuf

formé par des matieres de volcans, ou une pouzolane qui a pris de la consistance, dans laquelle on apperçoit encore les vestiges des matieres brûlées.

Un peu au midi des bains de Néron, l'on trouve encore trois grands restes d'anciens temples, ou de bains, en forme de rotondes, qui se voient près du rivage à 600 toises au nord de Baies; ils sont en partie enterrés & inondés par les eaux des marécages, & l'on est obligé de s'y faire porter sur les épaules des mariniers : l'un est appellé temple de Vénus; le second, temple de Mercure; le troisieme, temple de Diane. Trois temples antiques.

Les felouques peuvent aborder environ à cent pas du premier; on croit que c'est un temple de *Venus Genitrix*, élevé par César; d'autres croient que c'étoit un bain; cet édifice est une rotonde ruinée, dont une partie de la voûte subsiste encore, quoiqu'elle ne soit soutenue que d'un côté. Il y a trois chambres au bas, qu'on appelle les chambres ou les bains de Vénus; l'éboulement des terres voisines en a rendu l'accès difficile, il n'y en a que deux qui méritent attention; l'une est sur un plan carré, & l'autre sur un plan moitié

carré & moitié ovale. Au milieu de la voûte de cette derniere, il y a une ouverture carrée, dont on ne voit point l'usage. On remarque sous l'arcade de celle-ci la racine d'un arbre, qui y a percé & qui s'y est comme pétrifiée. Les voûtes de ces deux chambres sont reparties en caissons pleins de bas-reliefs de stuc, dont les sujets sont fort obscenes, & répondent à la divinité à qui ce lieu étoit consacré. La plupart représentent des figures nues de l'un & de l'autre sexe, qui peut-être exprimoient la force de la nature, mais qui ont donné lieu de penser que ce lieu n'étoit destiné qu'à des mysteres infâmes. Parmi ces figures on remarque un gladiateur dans la même attitude que celui de la ville Borghese à Rome. Tous ces bas-reliefs sont beaux, sur-tout ceux de la derniere chambre ; les ornemens des cadres en sont simples, d'un très-bon goût, & dans le genre de ceux du tombeau d'Agrippine, dont nous parlerons bientôt.

Le temple que le vulgaire nomme *Truglio*, & qu'on appelle le temple de Mercure (a), est à cent pas du pre-

(a) M. Chaupy croit que c'étoit un temple d'Hercule, parce qu'il étoit au centre de Baies, *quæ jacet*

mier, dans un endroit également marécageux; avant que d'y arriver on apperçoit l'ouverture de trois voûtes ruinées & pleines de ronces qui font un effet très-pittorefque; il y a fous l'une de ces voûtes une grande piece remplie par un pied & demi d'eau; c'eft cependant celle par laquelle il faut paffer pour entrer dans le temple, & l'on eft obligé de fe faire porter au travers de cette premiere piece jufques fur la bréche d'un mur de communication, & l'on defcend dans une grande rotonde de briques, dont le vaiffeau eft d'une belle proportion, & qui prend fon jour par le milieu de fa voûte, comme le panthéon à Rome. On ne manque pas d'y faire obferver que fi l'on parle bas contre la muraille, & qu'une autre perfonne fe tienne à l'oppofite, elle entend parfaitement tout ce qu'on lui dit, pendant que ceux du milieu n'entendent rien, ce qui prouve que la voûte eft elliptique.

Le temple de Diane Lucifere fe trouve

Herculeis femita littoribus, Prop. L. I. El. 2. Près delà, dans un coude que fait la montagne, on voit des gradins, refte de l'ancien théâtre. Tom. I, p. 266.

à deux cens pas plus loin ; quelques marbres qu'on y a trouvés avec des têtes de cerfs, ont fait présumer qu'il pouvoit appartenir à Diane plutôt qu'à Neptune, à qui d'autres antiquaires l'avoient attribué; c'est encore une rotonde en briques, dont la voûte s'est écroulée: son plan extérieur forme un octogone; & vue d'une certaine distance, elle ressemble à une vieille tour très-large, couronnée de ronces. On y remarque des conduites qui occupoient l'épaisseur des murs, & portoient les eaux du haut en bas de l'édifice, il y a aussi plusieurs galleries presque enterrées.

Il faut que les anciens aient reconnu que la brique étoit plus durable qu'aucune autre matiere, & qu'elle se lioit mieux avec la pouzolane, car tous ces édifices sont bâtis de briques dans un pays où cependant la pierre est très-commune; à l'égard des voûtes, elles sont faites la plupart avec une lave très-spongieuse & très-légere, qui ressemble à de la pierre-ponce, & qui étoit fort propre à former ainsi de vastes coupoles, qui n'étoient pas destinées à supporter de grands poids.

Il y a des savans qui croient que ces

ruines, à commencer depuis celles du palais de Néron, & en y comprenant le temple de Neptune, ne sont que les restes d'un très-grand palais, & que ces rotondes étoient des bains.

Le château de Baies occupe la partie méridionale du golfe. Varron dit que cette ville avoit été appellée *Baia*, du nom d'un des compagnons d'Ulysse, qui y fut enterré. On lit en effet dans l'Odyssée d'Homere, qu'Ulysse vint à Bauli, qui n'est qu'à une demi-lieue delà. Il y avoit autrefois à Baies un petit port assez commode, mais il est devenu impraticable, à cause des décombres de bâtimens qui l'ont presque comblé; c'est aussi dans ces cantons qu'Hercule, suivant les auteurs anciens, défit les géans, environ 1238 ans avant J. C. suivant la chronologie adoptée par le P. Petau. Mais ces traditions & ces calculs n'empêchent pas que d'autres ne prennent les voyages d'Hercule pour des fables. M. Martorelli croit que le nom même est oriental. Il faut lire sur tous ces environs, son ouvrage intitulé *Euboici ed i Fenici.* Baies.

Ce rivage étoit sur-tout fameux chez les Romains.

Nullus in orbe locus Baiis prælucet amænis.
Hor.

Les eaux qu'on venoit y prendre en avoient fait un rendez-vous de voluptés & de débauches. Les femmes galantes y venoient paſſer l'automne ; Martial nous dit qu'une femme qui y alloit Pénelope en revenoit Helene. L. 1, Epig. 63. Rien n'étoit plus capable d'y attirer les Romains ; chacun y voulut bâtir, l'emplacement ne fut pas ſuffiſant, l'art y ſuppléa par des ſubſtructions, des terraſſes, des jettées faites ſur la mer même.

Jules - Céſar y avoit une maiſon de campagne, dans laquelle mourut Marcellus, fils d'Octavie, neveu d'Auguſte & ſon gendre, 23 ans avant J. C. empoiſonné ſuivant quelques auteurs par Livie, femme d'Auguſte, qui vouloit, à quelque prix que ce fut, faire Empereur ſon fils Tibere, qu'elle avoit eu de Tibere-Claude Néron. C'eſt ce jeune Marcellus qui avoit épouſé Julie fille d'Auguſte, deux ans auparavant, & dont Virgile parle à la fin de ſon ſixieme livre, d'une maniere ſi pathéti-

que & si tendre, qu'en entendant ces vers Octavie s'évanouit. *O nate*, &c. VII 868.

Varron parle aussi de la belle maison *d'Irrius*; Tacite de celle de *Pison*, où se forma la conjuration contre Néron, & dont il paroît encore quelques restes; il cite également celle de Domitia, tante de Néron, que ce tyran fit empoisonner pour envahir ses biens. Domitien y avoit des viviers où il élevoit des poissons. Ceux d'Hortensius dont parle Cicéron, étoient aussi sur ce rivage; de même que la maison de Julia Mammea, que l'Empereur Alexandre Sévere y fit bâtir, avec la plus grande magnificence.

Séneque parlant des maisons de César, de Pompée & de Marius, qui étoient entre le lac Averne & les étuves de *Tritola*, sur la hauteur, dit qu'elles avoient été bâties avant que Baies fut devenue un séjour de débauches; c'étoit des châteaux plutôt que des maisons de campagne, *scias non villas esse, sed castra*; mais du temps de Séneque, c'étoit un pays où un Philosophe ne pouvoit pas habiter; il écrit à son ami Lucilius, qu'il en étoit parti le lendemain de son arri-

vée, *postero die quam attigeram reliqui; locum ob hoc devitandum, cùm habeat quasdam naturales dotes quia sibi illum celebrandum luxuria desumpsit... Diversorium vitiorum esse cœperunt; illic sibi plurimum luxuria permittit; illic tanquam aliqua licentia debeatur loco, magis solvitur.*

Ce fut à Baies que se forma principalement le célebre triumvirat de César, de Pompée & d'Antoine, 61 ans avant J. C. Ce fut alors que Caton s'écria: Nous avons des maîtres, c'en est fait de la République.

Enfin ce fut à Baies que mourut l'Empereur Adrien, l'an 138 de J. C. Après y avoir exercé ses cruautés; la violence de sa maladie l'avoit rendu triste, puis insensé; il finit par devenir cruel. Son corps fut brûlé à Pouzol dans la maison de Cicéron.

Ce qu'on appelle tombeau d'Agrippine, 500 toises au midi de Baies, est une partie de bâtimens en forme de demi-cercle, avec des gradins & une galerie tout autour; ce qui semble indiquer un théâtre; la voute est repartie en compartimens de stuc, dont les cadres sont de très-bon gout, ainsi que

quelques figures & quelques griffons traités de bas-relief, qui ſont de la même matiere. On diſtingue ſur les murs des traces de peintures, mais elles ſont enfumées par les flambeaux dont on ſe ſert pour y aller.

On appelle cet endroit le tombeau d'Agrippine, parce qu'on ſait que cette mere infortunée périt dans les environs de ce lieu-là, par ordre de ſon fils, l'an 59 de J. C. Il y avoit long-temps que Néron étoit fatigué par la préſence & les remontrances d'Agrippine; il étoit occupé à chercher un moyen de la faire mourir ſans qu'on put l'en accuſer. Anicetus, affranchi, qui commandoit la flotte de Miſene, ennemi d'Agrippine, indigne flatteur de ſon maître, lui propoſa un ſtratagême qu'ils jugerent très-propre à cacher leur forfait, ſous l'apparence d'un naufrage; on fit conſtruire un vaiſſeau dont une partie pouvoit ſe détacher & tomber dans la mer au premier ſignal. Néron fit venir ſa mere d'Antium à Bauli. *Excipit manu & complexu, ducitque Baulos, id villæ nomen eſt quæ promontorium Miſenum inter & Baianum*

lacum flexo mari alluitur. Il lui donna un grand souper, lui prodigua toutes les marques de la plus parfaite réconciliation, lui fit mille caresses, la reconduisit jusqu'au vaisseau qui devoit la transporter dans sa maison du lac Lucrin. Elle s'entretenoit avec *Aceronia*, sa confidente, du plaisir de cette nouvelle réconciliation, lorsque la machine joua; mais l'effet ne fut pas assez prompt; ceux qui n'étoient point dans le secret, embarrasserent les autres. Agrippine parvint à se sauver à la nage, tandis que sa suivante, qui, pour être secourue se disoit la mere de l'Empereur, fut massacrée comme telle; Agrippine ne tarda pas à l'être aussi dans sa propre maison: *Centurioni ferrum distringenti protendens uterum, ventrem feri, exclamavit, multisque vulneribus confecta est.* Tac. Ann. L. XIV, § 8.

Elle fut enterrée par ses domestiques près du chemin de Misene & de la maison de César, qui étoit sur la hauteur; *Mox domesticorum cura levem tumulum accepit, viam Miseni propter, & villam Cesaris dictatoris quæ subjectos sinus editissima prospectat.* Cette

position ne me paroît pas convenir à l'édifice que l'on montre aujourd'hui sous le nom de tombeau d'Agrippine ; il n'est point sur le chemin de Misene au lac Lucrin, & il a plutôt l'air d'un reste de théâtre.

BAULI, village situé sur la hauteur, est au fond d'une petite anse, où l'on dit qu'Hercule aborda en revenant d'Espagne, après avoir défait le tiran Gerion. On fait venir le nom de Bauli des étables où Hercule plaça ses bœufs (*a*). On ajoute qu'il y ouvrit un chemin jusqu'au lac Averne, qui fut appellée *via Herculea*, suivant Dion & Strabon ; on voit encore au fond de la mer, lorsqu'elle est tranquille, les vestiges d'un ancien chemin ; mais ce peut être un reste des constructions romaines, qui s'étendoient sur toute cette côte, & qui ont été ensevelies sous les eaux.

Hortensius avoit une maison de campagne à Bauli, *Cic. ac. qu.* 2 9.

On donne le nom de temple d'Hercule à des ruines qui sont sur le bord de la mer, près du golfe de Bauli, & du tombeau d'Agrippine.

(a) Αὐλὴ étable, avec la premiere lettre de βοῦς bœuf.

CENTO CAMERELLE, reste de constructions antiques sur le penchant de la montagne, & tout près de la mer; ces masures paroissent avoir été la base & le soutien des terrasses de quelque grand édifice; on l'appelle aussi labyrinte, à cause du grand nombre de chambres voûtées qui communiquent les unes aux autres, & dans lesquelles on pourroit en effet s'égarer; tout cela tombe en ruine. Il y a plusieurs étages d'arcs & de chambres, les unes au-dessus des autres, avec un enduit encore blanc au-dedans.

Piscina mirabile.

PISCINA MIRABILE est un grand reste de bâtiment, situé 800 toises au midi de Baies entre *Mare morto* & le rivage de la mer. M. Dumont en a publié le plan avec ses ruines de Pæstum, & M. Renard en a donné un dans le voyage pittoresque. C'étoit selon toutes les apparences, un réservoir d'eau; il a 216 pieds de long sur 87 de large, & il est soutenu par 48 gros piliers disposés sur quatre lignes; on y descend par deux escaliers de 40 marches chacun; l'enduit qu'on y voit encore sur les murs est aussi dur que la pierre. M. Andria, dans son ouvrage

sur les eaux minérales, dit que c'est une véritable stallactite; ce qui donne lieu de croire que c'étoit réellement une cîterne où l'on rassembloit les eaux de pluie; on croit qu'elle fut faite lorsque Agrippa conduisit une armée navale à Misene, ou bien du temps de Pison, pour donner de l'eau douce à ce port.

MISENE est tout près delà; on y voit encore beaucoup de ruines. Parmi les maisons considérables que les Romains avoient bâties du côté du promontoire de Misene, celle de Lucullus étoit une des plus fameuses, mais on n'en sait pas précisément la situation; cependant on remarque au midi du port de Misene les restes d'un théâtre en demi-cercle, de 40 toises de diametre qui a pu appartenir à la maison de Lucullus. On en voit le plan dans le voyage pittoresque; il y a une maison de paysan bâtie sur cet emplacement, & les corridors du théâtre y servent d'écuries.

Ce fut dans la maison de Lucullus que Tibere mourut; elle fut agrandie encore par Valerius Asiaticus, mais ce luxe & cette opulence lui devinrent

funeſtes; Meſſaline & Vitellius engagerent l'Empereur Claude à le faire périr, pour avoir la confiſcation de ſes biens; on lui donna le choix du genre de mort, & il ſe coupa les veines, l'an 46.

La pointe occidentale & méridionale du golfe de Pouzol & de Baies s'appelle encore *Capo Miſeno*, à une lieue & demie de Pouzol & de Cumes; Virgile dit qu'Ænée y ayant fait enterrer *Miſenus* un de ſes compagnons, donna ſon nom au promontoire.

Qui nunc Miſenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per ſecula nomen.
Æn. VI. 234.

Dautres diſent que c'étoit le nom d'un des compagnons d'Ulyſſe. Il y avoit ſur la hauteur une ville & au-deſſous un port qui ſe voit encore dans un enfoncement de 600 toiſes; il étoit fréquenté par les vaiſſeaux des Romains. Agrippa y fit travailler, & il ſervoit pour la ſûreté de ces côtes, comme Ravenne pour celles de la mer Adriatique: il y avoit un phare pour éclairer les vaiſſeaux: les Auteurs parlent ſouvent

de la flotte de Misene, qui étoit regardée comme un objet de la plus grande importance ; Tacite dit en parlant de Vitellius, que la défection de cette flotte, lui fit craindre les derniers revers ; *Audita defectione Misenensis classis, Romam revertit, recentissimum quodque vulnus pavens, summi discriminis incuriosus* (Hist. L. III. § 56). Pline le naturaliste commandoit la flotte de Misene, lorsque l'éruption du Vésuve l'attira du côté de cette montagne, le 24 août de l'an 79. *Erat Miseni, classemque imperio præsens regebat* (Pline, L. VI, Lett. 16).

La ville de Misene fut prise & pillée par les Lombards, sous la conduite de Sicard, prince de Benevent, l'an 836 ; les Sarrazins acheverent de la ruiner en 890, & emmenerent les habitans prisonniers ; il ne reste plus que des ruines informes de cette ville ; ce qu'on y voit de plus singulier est un souterrain percé dans la montagne, & qu'on appelle *Grotta Dragonara* ; quoiqu'il soit presque ruiné actuellement, on y pénétre encore assez avant ; il y a une allée longue, tortueuse, avec plusieurs

chambres sur les côtés. Les uns disent que Néron avoit fait percer cet aqueduc pour y rassembler les eaux chaudes de Baies, & que ces chambres étoient des cîternes où l'on faisoit arriver l'eau de pluie pour rafraîchir les eaux chaudes à volonté; d'autres disent que c'étoient des fouilles d'où l'on avoit tiré la pouzolane, ou des magasins pour les vins & autres provisions de la flotte de Misene.

On trouva, en creusant dans les ruines de Misene, en 1699, un beau piédestal de marbre de quatre pieds de haut, où il y avoit une inscription à l'honneur d'un Prêtre de Jupiter, qui vivoit sous le regne d'Antonin. Le piédestal a été transporté à Naples; si l'on faisoit des recherches dans ces campagnes, on y trouveroit bien des monumens de cette espece.

Fontaine singuliere.

Au pied de la montagne de Misene, il y a dans la mer même, une source d'eau-douce qui sort avec assez de force pour conserver sa douceur, comme celle qui sort du côté de Genes dans le golfe de la Spezia. On croit que c'étoit celle du temple des Nymphes, bâti par Domitien, où il y

avoit une source intarissable. Peut-être aussi cette eau vient-elle de quelque aqueduc qui aura été rompu en cet endroit, & qui est encore sous terre jusques-là.

Champs Elisées.

Pour soutenir l'allégorie des enfers, dont nous avons parlé à l'occasion du lac Averne, les poëtes appellerent champs élisiens une campagne agréable & découverte, qui est à l'occident de Baies, & qui est sur les bords de *Mare Morto*, mille toises au midi de Baies; on y voit des restes de quantité de tombeaux des habitans de Baies, ou de Misene; à plusieurs de ces tombeaux on voit encore des ornemens de stucs, des bas-reliefs & des peintures; on appelle actuellement cet endroit *Mercato di Sabbato*. Le lac de *Mare Morto* a 500 toises de long, il est très-poissonneux; il communique avec le port de Misene par un petit détroit, que l'on barre dans certains temps pour empêcher le poisson d'en sortir.

Le lac *Fusaro* qui est à un mille de celui-ci, du côté du nord, étoit appellé l'Achéron, dans Strabon *Archiphlegetonte*. C'est celui où étoit sup-

posé le batelier des enfers, c'est-à-dire, le vieux Caron :

Portitor has horrendus aquas & flumina servat,
Terribili squallore Charon.

Æn. VI. 298.

Son nom venoit de χαίρω *Gaudeo* avec un A privatif, à cause de la tristesse qu'inspire l'idée de la mort. Ce lac s'appelle aujourd'hui *Lago Fusaro*, ou *Coluccio ;* il ne sert qu'à rouir du chanvre, & à nourrir du poisson, qui réussit très-bien ; le roi y a fait bâtir un pavillon sur l'eau, pour la chasse aux oiseaux d'eau.

Près du lac Fusaro étoit la maison d'un des plus riches sénateurs de Rome, appellé *Servilius Vatia*, qui, pour se soustraire aux regards dangereux de l'empereur Tibere & de Séjan, s'y retira pour vivre dans un agréable loisir, loin de la cour & libre des soins ambitieux qui occupoient les courtisans ; c'est de lui que l'on disoit, au rapport de Séneque : *O Vatia, tu solus scis vivere* (Ep. 55). Il ne voulut être connu que par son indifférence & son éloignement pour les affaires : *nulla alia re quam otio notus,*

consenuit, & ob hoc unum felix habebatur. Sénéque décrit ensuite la situation & les délices de cette maison fameuse; il paroît par ce qu'il en dit qu'elle étoit fort près de Baies; il faut, pour en juger, avoir sous les yeux la carte de Pouzol & de ses environs, que Petrini a donnée en 1750, ou celle qui est dans le voyage pittoresque. On a trouvé dans les ruines qui sont vers le lac Fusaro, diverses inscriptions rapportées dans Capaccio.

CUMES, en latin *Cumæ*, étoit la ville la plus célebre de la Campanie, située à une demi-lieue du lac Averne, & à trois lieues de Naples; il n'y reste que des ruines & un château qui porte le nom de *Cuma* : c'étoit une ville de la plus haute antiquité, bâtie même avant Capoue, par des Grecs venus de l'île d'Eubée ou Négrepont, sous la conduite de Phérécide; environ 1000 ans avant J. C. Cumes.

Inde Phereciadum muros.

Sil. Itat.

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.

Æn. VI. 2.

Son nom κῦμα, signifie en grec le flot

de la mer, d'où vient peut-être le mot écume.

Virgile raconte que lorſqu'Enée y aborda, il y trouva un temple que Dédale y avoit bâti à l'honneur d'Apollon, en lui conſacrant les aîles qui lui avoient ſervi pour s'échapper du labyrinthe de Minos. Enée y voyoit avec intéret les ſujets que Dédale y avoit repréſentés; la mort d'Androgée, fils de Minos, que les Athéniens avoient tué; le ſacrifice annuel que Minos les avoit forcé de faire de ſept enfans; l'amour de Paſiphaé pour un taureau; la naiſſance du Minotaure; l'amour d'Ariane, fille de Minos, pour Théſée.

Si l'on veut expliquer cette allégorie de Dédale, on peut croire que c'étoit un Crétois perſécuté, venu à Cumes ſur un vaiſſeau d'une légéreté & d'une vîteſſe ſurprenante, qui bâtit à Cumes un temple d'une beauté juſqu'alors inconnue en Italie: *poſuitque immania Templa*, Æn. VI. 19. Ce fameux temple d'Apollon, ſuivant le témoignage de Servius, fut enſuite converti en une égliſe; mais il n'en reſte plus aucun veſtige.

C'eſt à Cumes que ſe retira Tarquin le ſuperbe après avoir été chaſſé de Rome;

Capaccio dit qu'on y avoit trouvé son tombeau, & qu'il se conservoit à Naples.

La ville de Cumes qui étoit ancienne & célebre, mais mal située, devint presque déserte quand Baies & Pouzol eurent attiré toute l'influence des Romains; du moins Juvenal nous la dépeint ainsi, lorsqu'il dit à *Umbritius* qu'il fait très-bien de quitter Rome, pour aller dans un pays plus solitaire & moins infecté de crimes que ne l'étoit la capitale:

Laudo tamen vacuis quod sedem figere Cumis,
Destinet, atque unum civem donare Sibyllæ.

Sat. 3.

Dans la suite elle fut dévastée par les Vandales, les Goths, les Sarrazins; en 1207, elle étoit devenue un asyle de voleurs & de corsaires qui infestoient le royaume de Naples; des Allemands qui s'y étoient fortifiés incommodoient si fort les environs, que l'évêque d'Aversa appella à son secours Godefroi de Montefuscolo, célebre capitaine de ce temps-là; les Napolitains envoyerent aussi Pierre de Lettra; ils chasserent les Allemands en 1207, raserent la forteresse, & tout ce qui restoit de

Cumes; l'on réunit son évêché à celui de Naples.

Grotte de la Sibylle.

C'est à Cumes qu'on place l'entrée de la grotte habitée par la Sibylle Deiphobe, suivant le récit de Virgile.

Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum;
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum.
Æn. VI. 42.

On voit en effet une grotte profonde qui semble se diriger du côté de Baies; elle pouvoit communiquer à celle dont l'entrée est sur le bord du lac Averne, comme je l'ai remarqué page 356; les éboulemens qui ont fermé les passages, font qu'on ne va pas à 100 toises de distance. On y trouve un petit chemin étroit qui conduit à plusieurs chambres, dont une paroît avoir été pavée en mozaïque, revêtue de stuc, & ornée de peintures; on y montroit autrefois les bains de la Sibylle, son tombeau, & le siege même où l'on disoit qu'elle avoit rendu ses oracles.

Une autre voûte d'environ 80 pieds de long, & qui est garnie de niches, paroît avoir été un lieu de sépulture, comme les catacombes de Naples. Il y

a encore plusieurs autres chambres souterraines dans les environs de Cumes.

Le temple des Géans est un ancien édifice de 29 pieds de long sur 25 de large, dont la voûte est encore ornée de compartimens, & dans lequel on voit trois grandes niches carrées; on ignore quelle étoit autrefois sa destination; mais son nom rappelle les anciens habitans de ce pays-là, que Diodore de Sicile, dans son IVe Livre, dit avoir habité dans les champs Flégréens, & avoir été vaincus par Hercule; peut-être qu'il y avoit dans ce temple des figures de géans, du moins on y a trouvé une tête colossale qui est à Naples près du château; c'est ce qui a fait donner à ce bâtiment le nom de temple des Géans..

Le cardinal Acquaviva, archevêque de Naples, faisant creuser en 1606, près de Cumes, on découvrit un temple presque entier, d'ordre corinthien, pavé de marbre, qu'on jugea avoir été élevé par Agrippa à l'honneur d'Auguste, & l'on en tira un grand nombre de statues qui furent portées à Naples, pour orner le bâtiment de l'université.

ARCO FELICE est un reste de gros mur de briques au pied d'une petite élé-

vation, avec une porte rustique & dégradée, qui faisoit peut-être partie de l'enceinte de Cumes, ou des substructions du temple de Diane; le mur a plus de 60 pieds de hauteur, & la porte 18 pieds de largeur; il y a un mur en maçonnerie qui garnit toute la hauteur du monticule. On y voit quelques vestiges du grand chemin qui alloit jusqu'à Cumes, pour lui servir de communication avec la voie Domitienne qui partoit de la voie Appienne. On trouve près de cet arc un ancien reste de bâtiment qui paroît avoir été une conserve ou un réservoir d'eau. Sylla se retira dans une maison près de Cumes, où il mourut dans une tranquillité qu'il ne méritoit pas.

On y fait vers la mi-novembre des chasses, où l'on tue des milliers de canards.

Tombeau de Scipion.

TORRE DI PATRIA, une lieue au nord de Cumes, à l'embouchure du *Linterne* ou *Clanio*, est une ancienne tour, ainsi appellée parce qu'on y voit en gros caracteres le mot *Patria*, reste d'une ancienne inscription; c'étoit, dit-on, le tombeau de Scipion l'Africain. Ce grand homme, vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, à qui les Ro-

mains avoient offert de le créer consul & dictateur perpétuel, étoit en butte à Caton, ce rigide censeur qui n'avoit jamais loué personne, & qui ne cessoit d'aboyer, *allatrare*, suivant l'expression de Tite-Live. Scipion fut accusé de *peculat*; on prétendoit qu'il avoit vendu la paix à Antiochus; mais au lieu de se justifier, il dit tout haut : Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal, allons en remercier les Dieux; tout le monde le suivit & ses accusateurs furent abandonnés. Cependant Scipion indigné de cette accusation, se retira dans sa maison de campagne près de Linterne, où il mourut 187 ans avant J. C. Il y fut enterré avec le poëte Ennius qu'il avoit toujours aimé, & qui avoit chanté ses victoires. On voyoit sur son tombeau cette inscription, *ingrata patria nec ossa mea habebis*; & l'on croit que le mot *patria* qu'on voit sur cette tour, est le reste de l'inscription.

Patria n'est qu'à trois lieues de Mondragone, dont nous avons parlé à l'occasion du voyage d'Horace, & à neuf lieues de Gaëte, dont nous avons aussi donné la description.

Linterne, ville ancienne qui ne subsiste plus, étoit près de Patria.

Les îles de Procida & d'Ischia, que l'on voit quand on est à Baies ou à Misene, méritent aussi d'être vues, spécialement Ischia, où l'on trouve beaucoup de fontaines minérales & d'anciens vestiges de volcans. L'éruption de 1302 dura deux mois, & fit déserter l'île d'Ischia.

L'île de Procida est habitée par des pêcheurs, qui passent pour d'excellens marins ; elle est très-abondante & très-cultivée ; on y recueille beaucoup de raisins & de figues très-délicates ; il y a des maisons de campagne agréables. Cette île est peuplée de faisans pour la chasse du roi. En conséquence on avoit défendu absolument, vers 1750, d'avoir des chats dans aucune maison de l'île ; au bout de quelques années les rats s'y multiplierent tellement, qu'ils y formerent une véritable calamité ; les jardins, les maisons, les églises, les sacristies furent dévastés, ils rongeoient les armoires & jusqu'aux tuyaux d'orgues, ils dévoroient les provisions des particuliers, les cadavres avant la sépulture, des enfans même dans leurs berceaux ; l'île

entiere feroit devenue inhabitable. Les payfans consternés allerent se jetter aux pieds du roi, en lui demandant justice; ils femerent six à sept cens de ces animaux sur son passage, & cette terrible défense fut révoquée. Cela me rappelle ce que m'écrivoit en 1765 M. d'Ulloa, sur le fléau qu'on éprouve quelquefois dans les Cordelieres du Pérou par les *Chaco* ou fourmis de visite; on est obligé quand elles passent dans un endroit, de déserter la maison; il y auroit du risque pour la vie à vouloir y habiter pendant le temps de leur séjour; mais du moins elles nétoyent la maison de toute sorte de reptiles, & leur chasse faite, elles s'en vont.



CHAPITRE XIV.

Du Château Royal de Portici.

APRÈS avoir décrit la partie occidentale du golfe de Naples, nous passons à la description du rivage opposé, moins célebre autrefois, mais devenu plus intéressant par le spectacle singulier du Vésuve, par les découvertes d'Herculanum, & les belles maisons de Portici.

Le chemin qui conduit de Naples à Portici, depuis le pont de la Madelaine, est large, agréable, garni de maisons d'un côté, & ayant le rivage de l'autre. Une partie a été plantée; mais les arbres ne s'y conservent pas à cause de l'air de la mer, du scirocco & de la sécheresse du rivage. On passe à saint *Giovanni Teduccio*, & à *Pietra Bianca*, pour arriver à Portici.

PORTICI est éloigné de deux lieues du centre de Naples; c'est un village très-long, très-bien bâti, & où le roi don Carlos a fait bâtir un château con-

sidérable. Il consiste en une cour octogone qui a 260 pieds de longueur, mais qui est étroite & traversée par le grand chemin ; elle est environnée de bâtimens neufs, assez mal décorés. Il y a une autre cour sur le bord de la mer, à laquelle on travailloit en 1765, & qui est bordée de bâtimens pour les gardes. On admire dans ce château deux figures équestres, de marbre blanc, qui ont été tirées d'Herculanum. Celle de Marcus Nonius Balbus le fils, est placée à droite sous le vestibule du palais ; Balbus a l'air fort jeune ; il a la tête découverte, les cheveux courts ; il est vêtu d'une cuirasse qui ne lui descend pas tout-à-fait jusqu'aux hanches, & qui laisse appercevoir au-dessous une espece de camisole ou de chemise sans manches, qui lui descend presqu'au milieu des cuisses. Il a le bras droit, de même qu'une partie des cuisses & les jambes, nuds ; sa main droite est élevée en l'air à la hauteur de sa tête, & il tient de la main gauche la bride de son cheval, qui est très-courte. Le bras du même côté est couvert d'un manteau qui pend de dessus l'épaule, & qui, en servant de fond au côté droit du corps, le met entiérement à décou-

Château du roi.

Belle statue de Nonius Balbus.

vert. Il eſt chauſſé avec des eſpeces de brodequins qui lui vont un peu au-deſſus de la cheville; il eſt monté ſans ſelle & ſans étriers, à la maniere des anciens. Le cheval paroît dans une attitude aſſez tranquille; un de ſes pieds eſt levé fort haut & les trois autres poſent à terre; il a encore pour point d'appui un morceau de marbre en forme de borne ronde, ſur laquelle ſon ventre poſe, & par derriere un petit morceau de marbre carré, qui vient s'arcbouter comme une quille à l'extrêmité de ſa queue : ſa hauteur eſt, ſuivant le catalogue des monumens d'Herculanum, de ſix palmes 10 onces, ou 5 pieds 6 pouces 4 lignes, à prendre depuis la croix des épaules juſqu'à terre.

Cette figure équeſtre de Balbus a quelque choſe de froid au premier aſpect, mais elle gagne beaucoup à l'examen, par la noble ſimplicité de ſa compoſition, de ſa draperie & de ſes ajuſtemens : le deſſin en eſt fin & de la plus grande préciſion : la tête du cavalier eſt très-belle, celle du cheval eſt pleine de feu : quand on regarde cet ouvrage avec ſoin, on y découvre une infinité de beautés de détail : enfin il y regne par-tout un ſi grand caractere de vérité,

qu'on diroit que ce marbre respire. Lorsqu'on l'a découverte, on a trouvé à côté l'inscription suivante : *M. Nonio M. F. Balbo. Pr. Pro. Cos. Herculanenses.*

« Les habitans d'Herculanum ont fait » ériger cette statue à Marcus Nonius » Balbus, fils de Marcus, procurateur » & proconsul ».

Statue de Balbus pere.

Une autre statue de marbre blanc, érigée à Marcus Nonius Balbus pere, est placée à gauche vis-à-vis de la précédente : cette statue a été trouvée la derniere ; elle est de même grandeur & aussi belle que la premiere, mais elle n'est pas si bien conservée ; il lui manquoit la tête & une main quand on l'a tirée des fouilles, & elle a été restaurée ; la tête qu'on y a mise a été copiée juste, d'après celle d'un homme, dans la physionomie duquel on a trouvé un assez beau caractere, & qu'on a cru pouvoir convenir à la figure : cette tête est très-bien rendue, sans cependant avoir la même finesse de dessin que l'antique. A l'égard de l'attitude de Balbus, elle est simple, & cette figure est presque dans le même mouvement que celle du fils. La conformité de composition, jointe à la similitude du caractere du dessin,

font croire que ces deux figures équeſtres ſont du même ſculpteur ; il a riſqué une choſe qui lui a très-bien réuſſi comme dans la figure précédente ; c'eſt de jetter le manteau du cavalier tout d'un côté, ce qui fait qu'à l'oppoſite on jouit entiérement de la figure, qui ſe deſſine à merveille ſous la cuiraſſe. Le cheval n'eſt pas moins beau que l'autre : voici l'inſcription trouvée à côté de cette ſtatue, qui ne laiſſe aucun doute ſur celui à qui elle a été élevée. *M. Nonio M. F. Balbo patri D. D.*

« A Marcus Nonius Balbus pere, qui » étoit fils de Marcus ».

Ces deux figures ont été découvertes dans le forum ou chalcidique, d'où l'on a enlevé auſſi les tableaux de Théſée & d'Hercule, dont nous parlerons plus bas. Ces chefs-d'œuvre de ſculpture ſont extrêmement précieux, non-ſeulement par leur beauté intrinſeque, mais encore par leur rareté ; puiſque ce ſont les ſeules ſtatues équeſtres en marbre que nous ayons de l'antiquité.

Il eſt à ſouhaiter qu'on obtienne la permiſſion de les mouler pour en avoir des modeles dans notre école, en faveur de ceux qui ſont choiſis par les villes

de France, pour exécuter les ſtatues équeſtres qu'elles conſacrent à la gloire de nos rois.

La coupole de l'eſcalier de Portici eſt décorée d'une perſpective de Vincent Ré, elle fait une illuſion complette.

Les appartemens ſont d'une magnificence royale, j'y ai ſur-tout admiré *la Camera di Porcellana*, qui eſt une chambre toute revêtue & meublée avec la porcelaine qui ſe faiſoit à Capo di Monte, c'eſt une des plus belles choſes que j'aie vues en Italie; les pieces de porcelaine qui revêtiſſent les murs, ſe levent & ſe détachent pour être changées ou nétoyés à volonté.

Le pavé des appartemens eſt une choſe unique: il n'y a point d'autre palais qui ſoit pavé d'anciennes mozaïques grecques & romaines, & il y en a peu qui ſoient ornés d'autant de ſtatues, de bas-reliefs, de vaſes précieux & autres monumens d'antiquité. On y remarque deux tables carrées d'un beau verd antique; quatre autres tables carrées faites de laves du mont Véſuve, d'nn gris piqué de petites tâches blanchâtres, & parſemé de tâches noirâtes; des échantillons de marbres tirés de

toutes les parties du royaume, & dont plusieurs sont de la plus grande beauté, tels sont la brêche de S. Nicandre dans la Pouille, & un marbre de Capoue qui ressemble presque à de l'albâtre oriental.

Parmi les peintures de plusieurs grands maîtres, on y remarque des fruits de *Jean Breugle* ou *Breughel de Velours*, célebre peintre flamand, mort en 1642, qui sont d'une vérité à faire illusion : des portraits de deux géans ; le roi de Naples les a fait faire d'après nature, on m'a dit qu'ils avoient 9 $\frac{1}{2}$ palmes ou sept pieds huit pouces de hauteur (*a*).

Huit tableaux ovales d'Annibal Carrache, représentant des têtes d'Apôtres, fort belles.

Quatre petits camayeux antiques, peints sur marbre, ce qui est d'autant plus remarquable, que jusqu'au moment qu'ils ont été découverts, on n'avoit point encore trouvé de peinture antique sur du marbre. Ces camayeux sont d'un

(*a*) Bernard Gilli de Trente, que j'ai vu à Paris, n'avoit que 7 pieds 2 pouces, mais le géant Irlandois Byon mort en 1784, avoit 7 pieds 7 pouces, mercure du 21 août 1784, p. 124, Macgrath, mort en 1761, avoit 7, 8 ; Bianchini, médecin de Florence, a fait un ouvrage à son occasion.

ton rouſſâtre, tirant ſur le biſtre, & reſſemblent plutôt, par la maniere dont ils ſont exécutés à des deſſins qu'à des peintures; ils ſont d'ailleurs très-beaux: il y en a un où l'on voit le nom du Peintre, Alexandre d'Athenes, ce qui eſt très-rare dans les peintures antiques. Un petit bas-relief de marbre repréſentant une femme aſſiſe qui tourne le dos à une divinité, & careſſe une colombe; vis-à-vis de cette femme on en voit une autre plus jeune, debout, mais appuyée ſur ſon coude, & ayant le menton auſſi appuyé ſur ſa main: le tour de cette figure eſt grand, noble & ſimple; la tête en eſt très-belle; ſon caractere eſt plein de candeur; ſa draperie eſt traitée d'une maniere méplate, & les plis en accuſent parfaitement le nud; les deux autres figures ne ſont pas auſſi belles.

Un autre petit bas-relief où il y a une femme voilée, pour laquelle on ſacrifie, & derriere elle une figure qui a un double flambeau renverſé. Ce morceau eſt fort beau, ſans avoir toute la fineſſe du précédent: c deux ſujets ſont très-bien traités es bas-relief, & leur ſculpture a peu de ſaillie.

Une tête de philoſophe à grande barbe, auſſi de marbre, & d'un beau caractere. Un très-beau buſte de plâtre bronzé repréſentant un guerrier, ce qui nous fait voir que les anciens avoient auſſi l'art de bronzer, quoique nous ne ſachions pas quel étoit leur procédé.

On voit auſſi dans ces appartemens des ouvrages en cire, qui ſont modernes, où il y a une vérité & une expreſſion infinie, entr'autres un maître d'école.

Des ouvrages en vernis faits à Londres, à Veniſe & à Paris; comme ils ſont tous du plus beau choix, on peut y juger, par comparaiſon, du degré de perfection où le vernis a été porté dans ces trois villes; il m'a paru qu'on donnoit, ſans balancer, la préférence à celui de Martin fait à Paris.

Il en eſt de même, ce me ſemble, des glaces que j'y ai vues; il y en a de Paris, & il y en a de Veniſe; celles-ci ſont plus petites, & de loin elles défigurent un peu les objets, parce que leurs deux ſurfaces ne ſont pas parfaitement paralleles, cla vient

de la maniere de les fabriquer; on les soufle à Venise ; en France on les coule sur des tables, & cette derniere opération rend leur épaisseur beaucoup plus uniforme.

LES JARDINS du roi sont à l'orient du château, de l'autre côté du chemin & sur le penchant du Vésuve ; ils sont vastes, mais peu ornés. Ils contiennent beaucoup d'arbres toujours verds & toujours tristes ; on y trouve sur-tout l'arbousier en abondance, parce que son fruit se réserve pour les grives ; c'est l'*Arbutus folio serrato* de Tournefort ; on nomme ses fruits *Sorvole pelose*, ou *Sorve pelose*, en Toscane *Corbetzole*, à Rome *Cerase marina* ; ils sont comme de grosses fraises, & en ont presque le goût.

M. Acciaioli qui avoit son habitation au fond de ces jardins, & qui m'y conduisit, m'assura qu'on y avoit trouvé en creusant, jusqu'à sept étages différens de laves, provenues de différentes éruptions successives ; & qui paroissent avoir été couverts chaque fois pendant plusieurs siecles, par de nouveaux établissemens. L'on y habite encore, sans s'inquiéter de la

huitieme lave, qui peut-être un jour fera déserter encore ces agréables rivages.

On me fit voir près du château, des jardins de M. le Conseiller Caravita, qui étoient très-beaux & très-bien entretenus, & dont les arbres sont d'une belle venue; les plate-bandes sont renfermées dans de petites bordures de fayance, qui s'élevent de huit à neuf pouces; une belle allée de Cyprès de trois à quatre cens toises de longueur, va se terminer presque jusqu'à la mer; le terrein en est mastiqué, ce qui le rend toujours d'une très-grande propreté. Il y a dans ce jardin beaucoup de myrthe mâle, *Mortella*.

Je vis encore à Portici un jardin de botanique appartenant au prince de Chiaramonte, qui étoit curieux dans ce genre; mais M. Ferber dans sa 9e lettre, nous apprend que de son temps ce jardin n'étoit plus entretenu.

CHAPITRE XV.

Des découvertes faites à Herculanum.

HERCULANUM, cette ville autrefois ensevelie sous les cendres du Vésuve, & retrouvée de nos jours, est une des choses les plus extraordinaires & les plus curieuses qu'on puisse voir, je ne dis pas aux environs de Naples, mais dans tout l'univers; c'est aujourd'hui une source intarissable de monumens antiques, de statues, de médailles, de manuscrits; les physiciens, les antiquaires; les voyageurs même les moins curieux y descendent avec empressement, & y trouvent des objets de curiosité.

Avant que de parler des fouilles d'*Herculanum* & des découvertes qu'on y a faites, nous allons parler de l'ancienne existence de cette ville, & de ce que l'histoire nous en raconte. M. Bayardi avoit entrepris un ouvrage

Histoire d'Herculanum.

d'un détail immense sur toute l'histoire d'*Herculanum* ; les deux premiers volumes parurent en 1752 (a); mais le premier volume ne parle que des mesures des anciens ; & à la fin du second volume, après plus de 1100 pages d'impression, l'auteur n'étoit pas encore arrivé à l'année où Hercule entreprit de délivrer Thésée des prisons d'Edonée ou de Pluton ; ensorte qu'il n'étoit pas près d'arriver à la fondation d'Herculanum.

Quoique cette ville tire son nom d'Hercule, on n'est point d'accord sur la maniere de l'écrire; les auteurs Latins ont écrits *Herculaneum* & *Herculanium*, mais plus communément *Herculaneum* ; les poëtes l'appellent aussi *Urbs Herculea*, *Salinæ Herculeæ.* Les auteurs Grecs écrivent *Heracleion*, *Heraclanon*,

(a) *Prodromo delle antichita d'Ercolano, di Monsignor Ottavio Antonio Bayardi, Referendario dell' una e dell' altra segnatura, in Napoli*, 2 vol. *in*-4°.

Il y a un grand ouvrage de Mazzocchi, intitulé : *Alexii Symmachi Mazochii, Commentariorum in Regii Herculanensis Musei æneas tabulas Heracleenses, Neapoli*, 1754, 2 vol. in-folio. Mais il s'agit dans celui ci d'inscriptions trouvées dans les ruines d'Héraclée, ville des Lucaniens, colonie des Tarentins, dans la province de Basilicate.

Herculaneion. Depuis qu'on a parlé de la découverte de ses ruines, les Italiens l'ont nommée *Herculana*, *Herculaneo*, & le plus souvent *Ercolano.* Les François n'ont pas été plus d'accord; quelques-uns l'ont appellé *Héraclée;* mais ce nom paroît devoir être réservé à une ville de la Basilicate, dont je viens de parler. M. l'abbé Nollet l'appelle *Herculea*; M. l'abbé Richard l'appelle toujours *Herculée*; M. Requier *Herculane*, & c'est le nom que j'aurois voulu adopter en françois; mais M. le comte de Caylus & Mrs. de l'académie des inscriptions paroissent avoir choisi le nom d'*Herculanum.* M. de la Condamine, M. Grosley M. Cochin, M. Peton, le traducteur de Winkelman, l'ont adopté; ainsi quoique le nom d'*Herculane* me paroisse plus naturel, je retiendrai le mot d'*Herculanum*, qui paroît être consacré par les autorités les plus respectables.

Polybe, en parlant de Capoue, de Naples, de Nola, ne cite point Herculanum; mais cet historien vivoit 150 ans avant Jesus-Christ, & peut-être alors cette ville étoit encore peu connue. Diodore de Sicile, qui vivoit sous Jules-César & sous Auguste, parle dans son

4e livre du voyage d'Hercule, & il ne parle point d'Herculanum. Il en eſt parlé dans Ciceron, & dans Strabon, qui vivoit du temps d'Auguſte & de Tibere. Après Naples, dit-il, on trouve *Herculanum*, dont l'extrêmité s'avance dans la mer, & dont l'air eſt très-ſalubre : cette ville, auſſi bien que *Pompeii*, qui vient après, & qui eſt arroſée par le fleuve Sarno, fut habitée autrefois par les Oſques, les Etruſques, les Grecs, & enſuite par les Samnites, qui en ont été chaſſés à leur tour. Geog. L. V.

Denys d'Halicarnaſſe, qui vivoit auſſi ſous Auguſte, raconte, dans le premier livre de ſes antiquités Romaines, l'arrivée d'Hercule en Italie. Il revenoit d'Eſpagne, où il avoit défait le tyran Gérion; il avoit détruit les brigands qui infeſtoient l'Eſpagne & les Gaules; il avoit policé les nations ſauvages qui habitoient ces pays, & s'étoit ouvert par les Alpes un chemin que perſonne n'avoit encore tenté; enfin, ajoute-t-il, Hercule ayant réglé les affaires d'Italie à ſon gré, & ſon armée navale étant arrivée d'Eſpagne aux bords du Sarno, il ſacrifia aux Dieux la dixieme partie des richeſſes qu'il rapportoit; & pour

donner à sa flotte un lieu de relâche, il forma une petite ville de son nom, qui est encore habitée par les Romains; elle est située entre Pompeii & Naples, & son port en tout temps est un lieu de sûreté.

Les Osques, les Cuméens, les Tyrrhéniens & les Samnites occuperent successivement cette côte. Les Romains s'y établirent 293 ans avant J. C. & occuperent spécialement Herculanum. Cette ville, 100 ans avant J. C. étant entrée dans la guerre sociale ou Marsique, contre les Romains, elle fut reprise par le proconsul T. Didius. Le trisayeul de l'historien Velleius Paterculus commandoit une légion qu'il avoit levée à ses dépens, & contribua beaucoup à la prise de cette ville.

Quelque temps après, Herculanum fut faite colonie romaine; on voit ce titre dans une inscription qu'elle avoit consacrée à *L. Munatius Concessanus*, son protecteur, & qui fut trouvée anciennement auprès de *Torre di Greco*; elle est à Naples chez les peres de Saint-Antoine (a).

(a) *Observations sur Herculanum, par MM. Cochin & Bellicard.* 1755.

Cette ville devint riche & considérable, à en juger par les restes qu'on en a découverts; elle est citée dans Pline & dans Florus parmi les villes principales de la Campanie. Dans le temps où toute la côte délicieuse du golfe de Naples étoit couverte par les maisons des plus riches Romains, il ne pouvoit manquer d'y en avoir près d'Herculanum. Les lettres de Cicéron parlent de celle qu'y avoient les Fabius, & que deux freres possédoient par indivis. Séneque parle d'une maison de Caligula, que cet empereur fit détruire, parce que sa mere y avoit été détenue prisonniere du temps de Tibere; cette maison attiroit les regards de tous ceux qui passoient le long de la côte.

La description que fait Stace d'une maison située à *Sorrento*, c'est-à-dire, sur la même côte & à six lieues d'Herculanum, peut faire juger de la magnificence & de la richesse qui brilloient dans ces maisons de plaisance; les figures antiques de bronze & de métal de Corinthe aussi estimé que l'or, les portraits des généraux, des poëtes, des philosophes, les chefs-d'œuvre d'Apelles, de Policlete, de Phidias; tous les genres

de beautés y étoient accumulés. On ne doit pas être étonné de retrouver dans les ruines d'Herculanum des figures de la plus grande perfection ;

Quid referam veteres ceræ ærisque figuras,
Si quid Apellæi gaudent animasse colores,
Si quid adhuc, vacua tamen, admirabile Pisâ;
Phidiacæ rasere manus ; quod ab arte Myronis,
Aut Polycletæo quod jussum est vivere cœlo,
Æraque ab Isthmiacis auro potiora favilis,
Ora ducum & vatum, sapientumque ora priorum.

Statius.

Martial, Stace, mettent Herculanum au nombre des villes abîmées par les éruptions du Vésuve ; mais Dion Cassius, qui vivoit l'an 230 de J. C. & qui a composé une histoire Romaine, est le premier historien qui le dise formellement en décrivant l'éruption de l'an 79. « Une quantité incroyable de » cendre emportée par le vent, remplit » l'air, la terre & la mer, étouffa les » hommes, les troupeaux, les poissons » & les oiseaux, & engloutit deux villes » entieres ; Herculanum & Pompeii,

Herculanum abîmé.

» dans le temps même que le peuple » étoit assis au spectacle (a) (D. Cassius, L. 66. n°. 21.) ». Cependant Florus, vers l'an 100 de J. C. parloit encore d'Herculanum, qu'on croit avoir été engloutie dès l'an 79: on a peine à comprendre qu'Herculanum ait été engloutie dans la premiere éruption de l'an 79, puisque Pline n'en parle pas; mais c'est peut-être parce qu'elle avoit été ruinée par un tremblement de terre l'an 63 (Séneque, *quæst. nat.* V I I.). Quoi qu'il en soit de la date de ce terrible événement, on ne peut pas douter que la ville d'Herculanum n'ait été ensevelie sous les cendres ou laves sablo-neuses du Vésuve; on trouve ses bâtimens à 68 pieds de profondeur dans l'endroit où est le théâtre, & à 101 pieds sous terre, du côté de la mer & du château du roi. Le massif dont elle est recouverte, est une cendre fine, grise, brillante, qui, ayant été mêlée avec de l'eau, a formé une masse que l'on peut briser quoique avec peine, & qui tombe alors en poussiere; il y a des endroits où elle

(a) Cependant on ne trouve presque point de cadavres dans la ville ni dans le théâtre qu'on a découvert.

ſe détache d'elle-même, & s'ébouleroit fort promptement, ſi on ne la ſoutenoit par des planches & des étais; en regardant cette pouſſiere au microſcope, on y voit des parties noires & bitumineuſes, des parties vitrifiées, d'autres minérales & métalliques, & on y trouve une qualité ſaline, un peu alumineuſe, ce qui prouve que c'eſt une matiere de même nature que la lave en maſſe, dont nous rapporterons bientôt l'analyſe; elle ne donne cependant pas une odeur de ſoufre quand on la brûle: ſans doute que l'acide ſulfureux s'en eſt évaporé.

Cette matiere ne couvrit que peu à peu la ville d'Herculanum, & laiſſa aux habitans toute la liberté de s'enfuir; car depuis le temps que l'on fouille, à peine y a-t-on trouvé une douzaine de ſquelettes, il y avoit même fort peu d'or & d'effets précieux, ſi ce n'eſt de ceux qu'il étoit difficile d'emporter.

Cette pouſſiere étoit encore brûlante lorſqu'elle tomba; car l'on trouve les portes & autre bois réduits en une eſpece de charbon, qui conſerve encore de la molleſſe, à cauſe de l'humidité de la terre. Dans les maiſons où la lave n'avoit pas pénétré, tout a été encore

réduit en charbon, par le seul effet de la chaleur, mais sans être consumé; tels sont les livres, qui étoient d'écorce, & qu'on a trouvés en grand nombre; le blé, l'orge, les feves, les figues, le pain même qui est encore entier.

On trouve beaucoup de maisons & de chambres qui sont remplies de cette lave, ce qui paroît indiquer que l'eau qui s'y mêla charia cette matiere, & la dispersa dans l'intérieur; à moins qu'on ne dise avec le P. de la Torre (*Hist. du Vésuve*, art. 71 & 119), qu'elle arriva comme une espece de courant de matiere embrâsée & fluide, qui pénétra dans les maisons : cela lui paroît vraisemblable; parce que, dit-il, « si elle » étoit tombée en poussiere, & qu'elle » n'eût été distribuée que par les eaux » survenues à la suite des cendres, elle » n'auroit pas conservé cette grande » chaleur, qui réduisoit tout en char» bons (a).

La cendre & la lave, dont nous avons parlé, remplissent exactement tout l'intérieur des appartemens; on trouve des murs qui ont fléchi, d'autres qui sont

(a) M. Faujas ne croit point à cette explication.

renversés, ce qui prouve que la lave a été détrempée & a coulé comme une espece de pâte ou de fluide. Le ciment que cette cendre a formé avec l'eau, est devenu si compact, & dans la suite a si bien garanti de l'humidité tout ce qu'il environnoit, qu'il a empêché la fermentation, & qu'il a conservé les couleurs même des peintures, que les acides & les alkalis auroient rongées par-tout ailleurs.

Au dessus de cette lave qui tomba dans la premiere éruption, l'on trouve une espece de poudre blanche disposée par lits, mais avec quelques interruptions ; elle provient sans doute des pluies de cendres qui sont venues successivement en divers temps ; par-dessus cette cendre on trouve dix à douze pieds de terre, dans laquelle on rencontre d'anciens tombeaux. Par dessus cette terre on trouve la lave dure en grandes masses pierreuses, telle qu'elle a coulé dans les dernieres éruptions, depuis l'an 1036 ; & par-dessus celle-ci de nouvelles couches de terre végétale, comme je l'ai remarqué à l'occasion des jardins de Portici.

C'est ainsi que ce rivage dangereux paroît avoir été habité & dévasté à plu-

ſieurs repriſes différentes; la beauté du climat fait qu'on y retourne volontiers, auſſi-tôt qu'un ou deux ſiecles d'intervalle ont fait oublier les derniers embrâſemens. On étoit encore, en 1631, dans la plus profonde ſécurité, comme on l'avoit été au mont Ætna, en 1536; mais ces éruptions précédées d'un long calme, ſont toujours les plus terribles.

Les villes d'*Herculanum* & de *Pompeii* étoient tellement oubliées qu'on diſputoit au commencement du ſiecle ſur le lieu de leur ancienne ſituation: quoique Strabon place Herculanum immédiatement après Naples, Celano la mettoit au ſommet du Véſuve, & quelques auteurs l'avoient placée à Ottaiano qui eſt l'autre côté du Véſuve; Biondo & Razzano la mettoient à *Torre dell' Annunziata*; ſur la carte de Petrini elle eſt marquée près d'une lieue au midi de Portici; Ambrogio Lione penſa que c'étoit à *Torre del Greco*, qui eſt à une demi-lieue de Portici: en effet l'on avoit trouvé dans le dernier ſiecle des inſcriptions du côté de *Torre del Greco*, dans leſquelles il étoit parlé de cette ville, & que Capaccio a rapportées dans ſon hiſtoire de Naples;

ce qui la faisoit supposer plus méridionale que Portici, où cependant elle s'est trouvée réellement. Il y avoit des Savans qui croyoient que Pompeii étoit dans cet endroit, quoiqu'elle se soit trouvée ensuite sur les bords du Sarno, deux lieues plus loin. Lors même qu'on eut découvert des ruines sous Resina & Portici, on pensa que c'étoient celles de Retina dont parle Pline, mais on croit aujourd'hui que Retina n'étoit qu'un petit village sur le bord de la mer, où habitoient les matelots : toutes ces incertitudes ont été fixées par les découvertes que nous allons raconter.

Le prince d'Elbeuf, Emanuel de Lorraine, qui étoit d'abord au service de France, & qui passa ensuite au service de l'Empereur, étoit allé en Italie dans le temps de la guerre de succession; il épousa à Naples en 1713, la fille du prince de Salsa, à la suite d'une aventure de bal. Ce mariage lui fit desirer une maison de campagne aux environs de Naples; il en fit bâtir une à Portici, & voulut la faire décorer de stucs; un François qu'il avoit avec lui excelloit dans la composition d'un stuc aussi dur & aussi brillant que le

Découvertes de 1713.

marbre, qu'il composoit comme les anciens, avec les débris, les éclats & la poussiere de différens marbres ; il ne s'agissoit que d'en rassembler une quantité suffisante. Un paysan de Portici en avoit trouvé en creusant un puits dans sa maison : le prince d'Elbeuf acheta de ce paysan la liberté de faire des fouilles au même endroit. Telle fut la premiere occasion des découvertes d'Herculanum ; on a reconnu depuis que cette premiere ouverture étoit justement au-dessus du théâtre. Après quelques jours de travail on découvrit une statue d'Hercule, & ensuite une Cléopatre. Ces premiers succès encouragerent le prince d'Elbeuf, on continua les excavations avec plus d'ardeur ; on trouva bientôt l'architrave, ou le dessus d'une porte, en marbre, avec une inscription & sept statues grecques semblables à des Vestales, & qui furent envoyées en France.

Quelque temps après on découvrit un temple antique, de forme ronde, environné de 24 colonnes d'albâtre fleuri ; l'intérieur étoit orné d'un pareil nombre de colonnes, & d'autant de statues de marbre grec, qui furent envoyées à Vienne au prince Eugène (*Recueil de*

ce qui a été publié sur Herculane, par M. Requier, 1754).

Le produit de ces recherches devint bientôt assez considérable pour attirer l'attention du gouvernement, & l'on arrêta les travaux du prince d'Elbeuf. Depuis ce temps-là il n'en fut presque plus question, jusqu'au temps où Don Carlos, devenu roi de Naples, voulut faire bâtir un château à Portici en 1736; le duc d'Elbeuf lui céda sa maison & le terrein d'où l'on avoit tiré tant de belles choses. Le roi fit creuser à 80 pieds de profondeur perpendiculaire, & l'on ne tarda pas à reconnoître une ville entiere qui avoit existé à cette profondeur. On retrouva même le lit de la riviere qui traversoit la ville, & une partie de l'eau qui la formoit (M. Requier, p. 132).

M. Venuti, célebre antiquaire, dirigeoit alors les excavations; on découvrit le temple de Jupiter, où étoit une statue qu'on a dit être d'or; & ensuite le théâtre, les inscriptions qui étoient sur les principales portes, les fragmens des chevaux de bronze doré & du char auquel ils étoient attelés, qui avoient décoré la principale entrée

de ce théâtre, une multitude de ſtatues de marbre, de colonnes & de peintures; il publia une petite deſcription en 1750, in-8°.

Winkelmann ayant été viſiter ces travaux en 1752, donna auſſi ſur ces antiquités une lettre intéreſſante, qui fut traduite & imprimée à Paris, en 1764, en 105 pages in-4°.

Il n'y avoit pas 50 ouvriers (en 1765) qui y fuſſent occupés depuis le départ du roi pour l'Eſpagne, & cependant on faiſoit continuellement des découvertes nouvelles. En 1769, il n'y en avoit plus que dix, & en 1776, trois ou quatre. Les tranchées ſe font au hazard, de cinq ou ſix pieds de haut, ſur trois ou quatre de largeur; on eſt obligé de les étayer enſuite avec de la charpente, ou de réſerver des maſſifs de terre pour ſoutenir la terre toujours prête à s'ébouler.

Quand on a fouillé dans un endroit, on le remplit avec la terre que l'on retire d'un boyau voiſin; on eſt aſſujetti à cette maniere de procéder, par la néceſſité de ménager les édifices de Reſina & de Portici, qui ſont au-deſſus de ces fouilles; & cela fait qu'on ne

peut avoir qu'imparfaitement les plans de la ville & de ſes édifices.

On reconnoît cependant que toutes les rues d'Herculanum étoient tirées au cordeau, & avoient de chaque côté des parapets ou trottoirs pour les gens de pied, comme il y en a dans les rues de Londres; elles étoient pavées de laves toutes ſemblables à celles que jette actuellement le Véſuve; ce qui ſuppoſe des éruptions bien plus anciennes que celle de l'an 79.

Découvertes du Forum.

L'édifice le plus conſidérable qu'on ait découvert dans les fouilles d'Herculanum, eſt un bâtiment public où il paroît que ſe rendoit la juſtice, appellé, ſuivant les uns, *Forum*, ſuivant les autres, *Chalcidicum*; c'étoit une cour de 228 pieds, dont la forme étoit rectangle, environnée d'un périſtile ou portique de 42 colonnes, plus haut de deux pieds que le niveau de la cour, pavé de marbre & orné de différentes peintures. M. Bellicard qui le vit en 1750, étant en Italie avec M. le marquis de Marigny, en a donné une courte deſcription avec un petit plan, dans ſes *Obſervations ſur Herculanum*, auſſi bien que M. Requier, dan ſon Recueil, &

M. Dumont dans ses ruines de Pæstum.

Le portique d'entrée étoit composé de cinq arcades ornées de statues équestres de marbre, dont deux ont été conservées ; ce sont les fameuses statues des Balbus, dont nous avons parlé ; & l'on a trouvé plusieurs statues des familles Nonia & Annia, dans le théâtre & ailleurs.

Dans un enfoncement qui se voyoit en face de l'entrée, à l'extrêmité de l'édifice, au-delà du portique parallele à celui de l'entrée, il y avoit une espece de sanctuaire élevé sur trois marches, où étoit la statue de l'empereur Vespasien, & à ses côtés deux autres figures dans des chaises curules ; à droite & à gauche il y avoit dans le mur deux niches ornées de peintures, avec les statues en bronze de Néron & de Germanicus, de neuf pieds de haut ; il y avoit d'autres figures de marbre & de bronze sur les murs du portique.

Ce *Forum* étoit joint par un portique commun à deux temples moins grands, de forme rectangle, voûtés, ornés intérieurement de colonnes, de peintures à fresque & de quelques inscriptions en bronze ; il y avoit un de ces temples de 150 pieds de long.

On découvrit aussi en 1750, près de ces mêmes temples, c'est-à-dire, sous Resina & près du château du roi, un grand théâtre. M. Bellicard en donna le plan dans son ouvrage; mais on le trouve avec beaucoup de détail dans le voyage pittoresque. Le diametre du demi-cercle de l'amphithéâtre étant pris de dessus les gradins les plus élevés, est de 234 pieds; ainsi comptant 16 personnes par toise carrée, il pouvoit contenir dix mille spectateurs; ce qui donne une idée de la grandeur de cette ville. Il y avoit 21 rang de gradins. Théâtre.

Le théâtre étoit dans le goût de celui de Palladio à Vicense; l'avant-scene étoit décorée de colonnes, de niches, de statues, d'ornemens en sculpture (a). Le proscennium est entier, & il a 130 pieds de longueur; on voit aussi une partie de la scene, & la base d'une des colonnes qui la décoroient, elles étoient d'albâtre fleuri. Les niches de l'avant-scene renfermoient des statues en bronze des neuf Muses; on les a transportées à

(a) Les détails de ce théâtre ont donné lieu à M. l'abbé de Saint-Non de faire une dissertation de 90 pages sur les théâtres, les cirques, & les spectacles des anciens, dans le second volume du voyage pittoresque.

Portici. Il y avoit auſſi beaucoup de ſtatues de marbre, mais on n'en a trouvé que les fragmens; peut-être que le tremblement de terre de l'an 63 avoit fait plus de mal à ce bel édifice que n'en fit l'éruption du Véſuve. On a trouvé auſſi beaucoup de fragmens de chevaux de bronze; ils étoient probablement au haut des gradins, qui ſe terminoient par un mur orné de niches, de ſtatues, & de peintures à freſque qu'on en a détachées. Une partie des murs étoit revêtue de marbre de Paros; j'ai vu en 1765 beaucoup de gradins à découvert, & l'on y travailloit journellement. On ne l'a point recomblé, mais on a ſoutenu les terres dans cet eſpace par des piliers de pierre; il ne reſte même de découvert à Herculanum que ce théâtre, & le corridor qui tourne autour de l'amphithéâtre où ſont les gradins.

Un tombeau que l'on découvrit dans le même-temps étoit décoré extérieurement de piédeſtaux d'un beau genre; l'intérieur étoit un caveau de briques, ayant 12 pieds de long, ſur 9 de large, environné de niches avec des urnes cinéraires; tout étoit reſté en place, au point que la brique même poſée ſur

chaque urne n'étoit pas dérangée ; la cendre y avoit cependant pénétré & avoit tout rempli.

Un peu plus loin, en creusant sous la vigne d'un particulier, on a trouvé plusieurs rues bien alignées & des maisons particulieres, dont plusieurs étoient pavées de marbres de différentes couleurs, en compartimens ; d'autres, de mozaïque faite avec quatre ou cinq especes de pierres naturelles ; d'autres enfin avec des briques de trois pieds de longueur & de six pouces d'épaisseur ; il y en a de semblables dans le temple de Pouzol. On apperçoit tout autour des chambres une espece de gradin d'un pied de haut, où peut-être s'assoyoient les esclaves. Les murs des maisons étoient le plus souvent peints à fresque en compartimens. On y remarque des cercles, des lozanges, des colonnes, des guirlandes, des oiseaux. M. Cochin a fait graver quelques-uns de ces ornemens dans ses Observations sur Herculanum ; les bandes sont quelquefois jaunes, quelquefois grises ; les fonds varient également, mais il n'y a guere de maisons où l'on n'en ait trouvés. Ce genre de décoration s'est maintenu en Italie jusqu'à notre temps ;

Maisons.

on ne voit presque pas de tapisseries dans les appartemens ordinaires, mais beaucoup de peintures à fresque sur les murailles ; cela décore les appartemens, sans en diminuer la fraîcheur. Les murs des maisons sont souvent ornés de colonnes de briques, qui sont engagées d'un tiers de leur diametre, & qui sont enduites d'un ciment blanchi au-dehors. J'ai vu la même chose dans le temple de Pompeii ; c'est l'*intonacatura* des Italiens, qui se fait avec de la chaux & du marbre pilé. Voyez ce que j'ai dit du stuc, T. V. p. 555.

Verre Antique.

Les fenêtres, à ce qu'il paroît, étoient ordinairement fermées en bois pendant la nuit & ouvertes pendant le jour, & d'autres étoient fermées avec des feuilles de talc. On a cependant trouvé du verre, soit à Herculanum, soit à Pompeii ; mais s'il a servi pour les fenêtres, ce n'étoit qu'à un petit nombre de maisons ; ce verre étoit fort épais ; il paroît que l'on n'avoit point alors l'art de faire des vitres aussi minces que les nôtres, & aussi facilement qu'on les fait actuellement (a). Il n'en faut pas être étonné,

(a) On croit que les vitres n'ont commencé à être employées aux fenêtres qu'au quatrieme siecle,

ce n'eſt que dans ces derniers temps que ce genre d'agrément eſt devenu ſi général ; il y avoit à Lyon au commencement de ce ſiecle, la moitié moins de vitres qu'il n'y en a maintenant, & les fenêtres des ouvriers y ſont encore fermées en toiles ou en papier.

On a trouvé cependant à Herculanum des bouteilles de verre & des gobelets en grand nombre ; on les voit au cabinet de Portici. Ce verre eſt ordinairement terne ; il a perdu ſon poli par l'action du feu & des acides qui en ont attaqué & décompoſé peu-à-peu la ſurface (a) ; il s'en trouve des morceaux qui brillent des couleurs priſmatiques les plus vives, parce qu'ils ſont écaillés, & diviſés, ſans qu'on s'en apperçoive, en feuillets ou tranches extrêmement minces.; or, il eſt de la nature des lames très-minces de répandre des couleurs différentes, ſuivant la différence de leur

quoique le verre fut connu & employé à divers uſages, avant la fin de la république. Sur l'uſage du verre chez les anciens, on peut voir les antiquités romaines du comte de Caylus, I, 293, II, 357, III, 193, IV, 26, V, 207, & la diſſertation de M. Nixon ſur le verre employé aux fenêtres. *Philoſophical Tranſactions*, 1758, p. 601. Cet auteur eſt perſuadé qu'il y en avoit à Herculanum.

(a) Il ſe trouve cependant quelques bouteilles qui ont conſervé tout leur brillant.

épaiſſeur, ainſi qu'on le voit par les belles expériences qui ſont dans l'optique de Newton; on a remarqué la même choſe dans le verre tiré des catacombes de Rome : il y en a un morceau à Paris au cabinet du roi, qui a preſque autant d'éclat que les pierres chatoyantes, auprès deſquelles ce verre antique eſt placé.

Il y avoit à Herculanum des fenêtres fermées avec des feuilles de talc & avec un gypſe tranſparent débité par lames minces, comme la pierre ſpéculaire, & qui pouvoit tenir lieu de verre; on voit en quelques endroits de l'Italie des fenêtres entieres en feuilles de talc qui ont ſervi anciennement, & l'on en trouve des fragmens au cabinet de Portici; on s'en ſert encore quelquefois : les fenêtres de l'égliſe de *San Miniato* à Florence, étoient fermées ci-devant par une eſpece d'albâtre, ou de pierre mince & tranſparente.



CHAPITRE XVI.

Description du Cabinet de Portici.

LE CABINET D'ANTIQUES ou le *Muſeum* de Portici, le plus curieux & le plus riche qu'il y ait en Italie, a été formé depuis 1750, en conſéquence des fouilles d'Herculanum, de Pompeii & de Stabia; il eſt placé dans les entreſols d'un bâtiment extérieur qui tient au palais du roi, du côté de Naples, ſous la garde de M. Camillo Paderni. Un jeune homme très-peu inſtruit le faiſoit voir aux étrangers lorſque j'y allai; on ne recevoit de lui aucune lumiere; & comme il étoit défendu d'écrire ſur le lieu, l'on ne pouvoit en avoir alors qu'une notice aſſez imparfaite; en 1775, il étoit permis d'écrire, mais non de deſſiner. Cabinet d'Antiques.

La deſcription de tous ces monumens & de leurs uſages, & l'explication des peintures & des ſtatues, méritoient bien d'occuper les antiquaires les plus habiles:

dès qu'on eût commencé de former ce *Muséum* vers 1750, ou 1755, le marquis Tanucci forma une société ou académie de belles-lettres qui devoit s'y appliquer; elle s'assembloit dans son appartement, à la secrétairerie, tous les quinze jours, & l'on travailloit de concert avec lui : cette compagnie étoit composée, à ce que j'ai ouï dire, de MM. Mazzochi, Zarillo, Carcani, Galliani, le baron Ronca, Nicolao Ignara, Camillo Paderni, Planura, Castelli, Aula, Monti, Giordano, Baiardi, Valetta, Pratillo, Cercati, avec le P. de la Torre & le P. Tangi : nous avons déja huit volumes (grand in-folio) de leur travail, sans compter un volume qui contient le catalogue de 738 tableaux, de 350 statues, de 1647 vases ou meubles remarquables; les lampes, candelabres & trépieds sont comptés séparément; ce volume parut en 1755; les huit volumes de descriptions, intitulés *Antichità di Ercolano*, ou *Pitture antiche d'Ercolano*, contiennent les gravures des principales peintures, des statues & des bronzes, avec leurs explications. Le 6e qui a paru en 1774, contient des figures de bronze : le 7e a paru en 1779; c'est

le 5e des peintures. Dans les ſuivans, on aura les figures de marbre, les uſtenſiles de toute eſpece, les médailles, les inſcriptions, enfin une hiſtoire complete des fouilles. On m'écrit en 1784, que le 8e a paru. L'on a commencé en Angleterre, en Allemagne & en France les traductions de ce grand ouvrage, & l'on en a donné un extrait en 7 volumes in-8°. à Paris, chez David, rue des Noyers, prix 252 liv. C'eſt M. Maréchal qui en a fait les explications.

Cette belle collection a été gravée par ordre & aux frais du roi, qui a fait d'abord des préſens de la moitié de l'édition; j'ai vu offrir juſqu'à 50 ſequins du volume, par des gens riches qui n'étoient pas à portée de l'avoir autrement qu'à prix d'argent. Mais le roi avoit voulu ſe réſerver le privilége de donner ſeul cette marque de diſtinction aux gens de lettres, ou aux perſonnes en place; cependant on s'eſt enſuite déterminé à le laiſſer rentrer dans le commerce.

On voit dans la cour de ces bâtimens du muſée un grand banc de pierre en demi-cercle de 15 à 18 pieds de diametre, tiré d'Herculanum, avec une

inscription ; on croit qu'il avoit été placé dans le lieu de la sépulture des Prêtres. Il y a aussi dans la cour, dans l'escalier & dans les appartemens, plusieurs statues de marbre, qui sans être du premier ordre, comme celles des Nonius, ont cependant de la beauté ; les têtes sont ordinairement médiocres, mais les draperies sont travaillées avec délicatesse & avec goût. On y remarque sur-tout une grande figure de femme d'un âge avancé, érigée par les décurions d'Herculanum, à l'honneur de Ciria femme de Balbus le pere, & mere de Balbus, qui étoit le protecteur de leur ville : cette statue a 6 pieds de haut, elle est voilée & drapée de grande maniere ; on y a trouvé l'inscription qui marque ce qu'elle étoit.

Statues Antiques.

Douze statues de femmes, drapées, entre lesquelles on voit une vestale admirable.

Une figure debout plus grande que nature, qu'on dit représenter un Consul romain, la draperie en est de la plus grande maniere & indique parfaitement le nud.

Les statues de bronze sont en si grand

nombre dans ce cabinet, que tout le reste de l'Europe auroit peine peut-être à en fournir autant, & elles sont belles en général; parmi les statues grandes comme nature du cabinet d'Herculanum, voici les plus remarquables suivant Winkelmann : un jeune satyre assis & endormi, qui a le bras droit posé par-dessus sa tête, & le bras gauche pendant. Un vieux satyre ivre, couché sur une outre, sous laquelle on voit étendue une peau de lion ; il est appuyé sur son bras gauche, il a la main droite levée, & en signe d'alégresse, le satyre fait claquer le doigt avec le pouce. C'est ainsi qu'étoit figurée la statue de Sardanapale, à Anchiale en Cilicie, & c'est ce qu'on fait encore dans quelques danses. La figure qui réunit le plus de suffrages, est un mercure assis, le corps incliné en avant, & la jambe gauche tirée en arriere ; il s'appuye sur sa main droite, & tient dans sa main gauche un bout de son caducée. Hist. de l'art. T. 2, p. 301. On pense en effet assez généralement que c'est la plus belle de toutes les statues de bronze, qu'on y a trouvées.

On en distingue encore plusieurs qui sont fort remarquables : un faune qui

dort, grande figure en bronze; un mercure, deux lutteurs, dont l'un eſt dans la poſture d'un aggreſſeur, & l'autre ſur la défenſive, & qui ſont très-beaux; un faune ivre placé ſur un outre de vin, il a 7 à 8 pieds de proportion, & l'on en a trouvé 12 de même grandeur dans le théâtre; deux figures nues d'un tiers plus grandes que nature; on prétend que l'une repréſente Jupiter; la tête & le corps ont été applatis ſous le poids des laves, & quoique cet accident l'ait endommagée beaucoup, on y reconnoît toujours de grandes beautés; les cuiſſes & les jambes ſont bien conſervées & fort belles.

Deux conſuls romains, dont l'un avoit vraiſemblablement les yeux d'un autre métal, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir par les trous qui reſtent, & où il y a tout lieu de croire qu'ils étoient incruſtés. On ne trouve que trop d'exemple de cet uſage; & la plupart de ces ſtatues ont ſouvent des yeux d'argent, qui font un contraſte déſagréable avec un fond preſque noir.

Cinq ſtatues de danſeuſes plus petites

que nature ; trois femmes drappées ; plusieurs bustes représentant des philosophes, & d'autres hommes illustres ; deux têtes de chevaux en bronze, quelques fragmens d'une statue équestre de bronze, ce devoit être un bel ouvrage, à en juger par la tête du cheval, & par les jambes de l'homme qui subsistent encore.

Tous ces morceaux tant en marbre qu'en bronze, se distinguent par une composition d'un grand style, un excellent caractere de dessin & une belle exécution ; mais il y en a beaucoup qu'on a restaurés très-mal adroitement. Voyage pitt. T. 2., p. 56. On verra bientôt que les peintures ne sont pas de la même beauté.

Tous les appartemens du cabinet dont nous parlons, sont pavés de mozaïques anciennes d'Herculanum, on les transporte par morceaux de 4 à 5 pieds ; on a mis dans la derniere piece du cabinet les morceaux, dont les sujets ou l'exécution ont mérité d'être distingués. J'y ai remarqué une figure qui tient un tambour de basque, une autre qui joue de deux flûtes à la fois, & une troi-

ſieme tenant les crotales (a). On y voit des figures à cheval ſans étriers & ſans ſelles, une ſimple toile couvre le cheval, & ne tient que par une ſangle & un poitrail.

Ces appartemens ſont garnis de beaux vaſes d'argent & de bronze, avec des urnes ſépulcrales, & des vaſes Etruſques en terre, ſemblables à ceux qu'on voit à Rome dans la Bibliotheque du Vatican & dans les cabinets dont j'ai parlé ci-deſſus, page 234.

On y remarque un autel de bronze, une chaiſe pliante, *Sella Curulis*, dont les pieds ſont faits en forme d'S, le *Lectiſternium*

(a) *Crotali*, ou *Crotalum*, inſtrument compoſé de deux petites pieces rondes de cuivre, qu'on frappoit l'une contre l'autre. On donnoit encore le nom de crotales, à de petites boules ſonores réunies par un lien qui les traverſoit. Les *Cymbala* étoient compoſés de deux cloches ou calottes de cuivre qu'on frappoit l'une contre l'autre.

On a trouvé dans les peintures d'Herculanum, la repréſentation des autres inſtrumens; une lyre qui approche de notre harpe, on en voit une à onze cordes, on la touche avec une pince; une à quatre cordes, qu'on pince avec les doigts; un inſtrument à cinq cordes & à cinq tuyaux; un inſtrument à ſept tuyaux; deux flûtes dont on joue à la fois; le tambour de baſque, des anneaux qui avoient un mouvement ſur un cercle de métal, &c. Au ſujet des inſtrumens des anciens, il faut voir les mémoires de l'Acad. des Inſcript., T. IV, p. 128; les peintures d'Herculanum, & M. Fougeroux, p. 139.

tisternium ou lit de parade consacré aux Dieux, & beaucoup d'instrumens qui servoient aux sacrifices.

Les armoires vitrées dont ces salles sont garnies, contiennent un grand nombre de petits Dieux lares ; quelques figures panthées ou polythées, qui rassembloient les attributs de plusieurs Divinités. La variété de ces attributs dépendoit de la dévotion des personnes qui les faisoient faire, pour exprimer dans un seul objet toutes les Divinités sous la protection desquelles elles se mettoient. Ces petites figures sont de bronze, & plusieurs sont d'un très-bon goût.

Des trépieds du plus beau travail, un sur-tout dont la cuvette est portée par trois sphynx ailés très-bien faits ; un autre qui est aussi de bronze & soutenu par trois satyres, ou especes de priapes, dont les caracteres de têtes sont admirables & les attitudes pleines d'expression ; ils n'ont chacun qu'une oreille, une jambe & un pied, & la cuisse prend naissance au milieu du bas-ventre.

Il y a aussi dans une armoire un recueil de priapes ou phallums d'une Figures obscenes.

très-belle conſervation; on les a fait graver dans le Tome VI de la collection d'Herculanum, avec une diſſertation dont il y a un extrait dans le voyage pittoreſque; ils ſont de bronze, les uns de grandeur naturelle, les autres plus petits. Ces priapes ne ſont point des ſtatues du Dieu honoré ſous ce nom, mais de ſimples repréſentations du membre viril en érection. La plupart tiennent à deux cuiſſes & deux pieds de lion, ou d'autre animal, qui prennent leur naiſſance vers les teſticules; ils ont quelquefois des ailes & ſont enjolivés de pluſieurs ſonettes ou grelots; on peut les ſuſpendre comme des luſtres, & pour peu qu'on les touche ils forment un petit carillon. Indépendamment de ces priapes, qui ſont en très-grand nombre, il y en a une infinité de très-petits qui n'ont pas plus de ſix à huit lignes de long. On prétend que les femmes s'attachoient ces derniers ſur les reins dans l'eſpérance de devenir fécondes, on en portoit au cou, on les regardoit comme préſervatifs contre les enchantemens. Plin. 28, 4. Cette perſuaſion dut les multiplier. Athenée nous dit que dans une fête de Bacchus on

avoit porté un phallum en or, de 120 coudées de long, terminé par une étoile.

Il y a un manche d'arrosoir qui a la figure d'un priape; peut-être pensoit-on qu'un meuble de jardinage pouvoit porter le caractere du Dieu qui présidoit aux jardins; on y trouve même un petit cadran, dont le stile étoit de même forme.

Au reste, les villes de la Campanie, Capoue & Baies, étoient regardées, plus que tout autre endroit de l'Italie, comme des lieux de volupté & de licence. Vénus étoit spécialement honorée à Herculanum, & l'on trouve les attributs de ce culte obscene sur beaucoup de lampes de bronze, où l'imagination s'est épuisée dans les formes les plus bisarres & les plus libidineuses; mais on ne les a point exposées dans le cabinet de Portici. Voy. mém. ac. 1757, pag. 370. Les lampes de terre cuite sont en général dans des formes plus décentes.

On voit aussi dans ce cabinet des instrumens de tous les arts, & c'étoit pour moi la partie la plus curieuse; je commence par celui d'écrire : on re- Instrumens divers.

marque les inſtrumens pour marquer & pour figurer la pâte des gâteaux: ceux qui portent les lettres dont on marquoit le pain ou les briques; ils auroient bien dû, à ce qu'il ſemble, faire inventer l'imprimerie; car pluſieurs de ces lettres aſſemblées n'auroient-elles pas imprimé une couleur ſur du papier, ſur de la peau, ſur de la toile, comme elles imprimoient leur forme ſur de la pâte ?

Des plumes de bois de Cedre, taillées comme les nôtres, des écritoires de forme cylindrique, avec de l'encre dedans; des tablettes ſur leſquelles on étendoit la cire, des inſtrumens pour unir la cire, des poinçons ou ſtyles pour écrire, des grattoirs pour effacer l'écriture, & un étui de bronze qui renfermoit des ſtyles; il y a auſſi des peintures où l'on en voit l'uſage & l'action.

Des inſtrumens d'agriculture, & juſqu'aux ſonettes qu'on attachoit au cou des beſtiaux; de la batterie de cuiſine & tous les uſtenſiles domeſtiques; on y eût trouvé de quoi monter une maiſon complete à cet antiquaire fanatique, qui ne vouloit être éclairé que par les lampes antiques, & qui, au lieu de dire, une

piece de deux ſous, diſoit toujours un ſeſterce.

La collection la plus nombreuſe eſt celle des lampes de bronze & de terre cuite de toutes les eſpeces. L'imagination s'épuiſoit pour en varier les formes, il y en a ſouvent de très-bizarres; pluſieurs ſont ornées de bas-reliefs: on remarque une lampe à deux mêches, qui paroît avoir été ſuſpendue par le moyen de quatre chaînes attachées aux ailes de deux aigles qu'on voit ſur les côtés, & dont l'anſe eſt en forme de tête de cheval.

On n'y voit pas de chandeliers, quoique les anciens fiſſent des chandelles de cire; mais des candelabres, ſur leſquels on mettoit des lampes, & qui ont juſqu'à 5 pieds de haut, quelques-uns dont les ornemens ſont d'un bon genre. M. Cochin en a fait graver deux dans ſes obſervations. On trouve auſſi des lanternes & des éteignoirs.

Des fourneaux portatifs en bronze, d'une forme aſſez ingénieuſe, qui ſervoient à chauffer de l'eau dans un vaſe, & des choſes ſolides ſur une grille; d'autres pour chauffer de l'eau, en mettant le feu dans le milieu; un vaſe ou

espece de marmite de bronze à double fond ; il paroît qu'on y mettoit du feu, car on y remarque trois petites cheminées. M. Fougeroux a fait graver une bouilloire commode pour chauffer l'eau promptement ; des vases de fonte d'une belle forme, & des moules pour les couler (a).

Des tasses & des soucoupes en argent, comme celles de nos tasses à café, dont la forme & la ciselure sont de la plus grande beauté ; des aiguieres plus commodes que les nôtres, en ce que l'orifice étoit porté sur le côté, & l'anse placée au-dessus de la partie la plus pésante, pour qu'elle fût en équilibre quoique pleine.

Des couteaux, qui paroissent de bon acier, dont les manches sont courts, & les lames ont 15 pouces de long sur 18 lignes de large ; des couteaux dont la lame est creuse comme une gouge, qui servoient à ratisser la sueur au sortir du bain,

(a) Recherches sur les ruines d'Herculanum, & sur les lumieres qui peuvent en résulter relativement à l'état présent des sciences & des arts, avec un traité sur la fabrique des mozaïques, par M. Fougeroux de Bondaroy, in-8°. 1770. On y trouve beaucoup de détails sur l'état du cabinet de Portici, en 1763, avec plusieurs figures.

ſtrigiles; il y en avoit de fer, de cuivre, d'argent, d'or, & même d'ivoire & de corne. M. Fougeroux, p. 55. Des inſtrumens en forme de cuillers quadruples, propres à faire cuire quatre œufs à la fois ſéparément; grand nombre de coquilles de cuivre avec des manches, pour faire cuire la pâtiſſerie; des emporte-pieces pour découper les pâtes: j'y ai vu beaucoup de cuillers; il y en a d'ivoire, preſque plates; il y a auſſi des cuillers d'argent, mais je n'y ai vu aucun meuble, qui approchât de nos fourchettes: un gril de fer pour la cuiſine, des pincettes pour prendre le charbon.

Des marmites dont les deux anſes ſe rabaiſſent & ſe collent ſur les côtés, pour occuper moins de place. Des vaſes dont les anſes ſont en forme de ſerpens entrelacés; d'autres vaſes ayant des anſes doubles de chaque côté. Des paſſoires ou eſpeces de cribles comme les nôtres, en argent & d'un beau travail. Beaucoup de mortiers à piler du ſel, ou autres matieres d'une forme applatie, avec un trou pour faire tomber le ſel; des baſſins dans la forme de nos corbeilles à fruits.

Un bassin de bronze incrusté d'argent ; beaucoup de vases dorés & de batterie de cuisine argentée, ou incrustée en argent ; il n'y en a point d'étamée : cet art utile d'appliquer l'étain sur le cuivre manquoit aux Romains ; aussi leur batterie de cuisine étoit-elle toujours d'un métal composé comme notre bronze, & non pas de cuivre pur, métal trop facile à dissoudre, & qui se change trop vîte en verd-de-gris. Il paroît cependant que les anciens savoient souder à l'étain. Des pots de terre assemblés en forme de panier à porter deux bouteilles de vin ; des assiettes de terre absolument plates, probablement pour mettre les gâteaux.

Les denrées même s'y trouvent encore en nature ; on y a trouvé des œufs très-bien conservés quant à la coquille ; une tourte d'environ un pied de diametre, dans sa tourtiere au-dedans du four : du froment dont les grains sont entiers, quoique noirs & comme charbonneux ; il se réduit, entre les doigts, en une poudre fine & un peu grasse ; des fêves, des noix qui ont encore leur couleur naturelle, mais qui, au dedans, n'ont l'air que de charbon. De petits

pains ronds, qui n'étoient pas encore cuits; d'autres déja cuits, mais moisis & à demi-brûlés; ils ne sont point méconnoissables, leur forme est entiere; on y voit même les lettres dont on les marquoit. Il y en a un de neuf pouces de diametre sur quatre d'épaisseur, où sont empreints ces mots : *Seligo C. Glanii. E. Cicere.* Des amandes, des noyaux de pêches & d'abricots, des figues, des dattes, (*pignole;*) des fleurs de grenades, une pomme de pin & des graines de pin, des gousses de caroubier, *siliqua edulis;* de l'huile desséchée, & dont il ne reste que la partie résineuse. blanche, solide, grasse sous les doigts; de la poix qui est séche (a), du vin même qui est en extrait sec, solide, transparent & percé de trous, d'un noir qui tire sur le violet. On sait que le vin des anciens étoit épais, & déposoit beaucoup. Pline dit qu'on en avoit conservé plus de 200 ans, & qu'il avoit acquis la consistance du miel. L'on en peut juger sur-tout par celui qui est à Portici : l'on

(a) M. Richard parle de la poix, mais c'est un poisson cuit au vin, dont la sauce étoit desséchée & durcie. On peut confondre *pece* avec *pesce*, dans les livres italiens.

a trouvé des caves revêtues de marbre, avec les bouteilles rangées sur des gradins. Il y a des bouteilles de grès, qui portent le nom du consul & l'indication du vin *Herculanense*.

Les verres & les bouteilles y étoient une chose fort commune. Il y a des gobelets travaillés sur le tour. On trouve beaucoup de lacrymatoires, petites fioles de verre, qui étoient supposées renfermer les larmes répandues sur les tombeaux; il y en a même où l'on voit des figures empreintes. Des tuiles d'une forme très-commode, pour border le faîte des maisons; elles finissent par un rebord, avec un trou pour l'écoulement des eaux.

Tout ce qui est nécessaire pour l'ajustement & la toilette, se retrouve dans ce cabinet d'antiques: des ornemens de la jeunesse appellés *Bullæ*, en forme de cœur, des colliers, des plaques d'or que les femmes portoient au cou, des boucles d'oreilles, des bagues, des anneaux d'or qu'on portoit aux bras; des brasselets de vermeil, un brasselet d'or formé de deux demi-cercles qui s'attachoient avec de petits cordonnets d'or; un miroir de métal; des cure-oreilles, des peignes qui

ſont comme les nôtres, plus ſerrés d'un côté; de longues épingles d'argent pour tenir les cheveux, des filets pour les envelopper; des boucles de cheveux imitées en bronze, évidées avec légereté, & friſées avec goût, & des têtes fort bien ciſelées, où l'on voit l'ajuſtement des cheveux. Des pots de rouge en cryſtal de roche, ſemblables à ceux des toilettes de nos Françoiſes, avec le vermillon, *fucus*, qui eſt très-bien conſervé (a), des vaſes pour les parfums, & des frottoirs pour la peau. On a trouvé les bains eux-mêmes avec l'aſſortiment de tous les uſtenſiles qu'on y employoit.

Tout ce qui ſervoit aux ouvrages des femmes : des cizeaux, des aiguilles, des dez à coudre ouverts par le bout, des fuſeaux d'ivoire, des pelotons de fil, des galons d'or pur treſſés ſans ſoie; une caſſette contenant tous les meubles dont nous venons de parler; un paraſol ployant, &c.

Des couleurs brutes pour peindre, très-bien conſervées, ſur-tout de la laque, du jaune & de très-beau bleu.

(a) M. Richard prétend que c'étoit une plaiſanterie de la reine d'Eſpagne, qui y avoit fait mettre du rouge : mais voyez M. Fougeroux, page 97.

Des balances en forme de romaines ou pesons ; de petites balances à deux bassins, mais dont les bras sont divisés en deux parties, ce qui les rendoit plus portatives; un petit poids qu'on y faisoit couler, suppléoit, à peu-près comme dans nos romaines, au grand nombre de petits poids ou de subdivisions dont on se sert dans le commerce. Ces balances sont suspendues à une simple boucle ; elles n'ont point d'aiguilles ni de languettes pour indiquer les petits trébuchemens ; cependant j'ai vu ailleurs des balances antiques, où il y avoit une languette.

Des poids de marbre ou de métal qui serviront à connoître la véritable livre des anciens : j'ai oui dire que la livre étoit la même que celle de Naples, c'est-à-dire 10 onces 3 gros & demi ; en effet, plusieurs auteurs disent que la livre romaine étoit de 10 onces 5 gros. V. Tom. VI. p. 179.

Des instrumens de musique, *Tibiæ* ; les flûtes faites d'os ; les *Crotali*, ou le *Crotalum* ; les cimbales en forme de cloches, qu'on frappoit l'une contre l'autre, p. 432 ; des tuyaux d'os ou d'ivoire, qui paroissent des flûtes, & qui se

réunissoient par des anneaux de bois, il y en avoit un qui étoit pétrifié; le *Sistrum*, instrument en fer à cheval, traversé de plusieurs tringles de métal, que l'on frappoit avec un archet. On ne voit que dans les peintures la flûte à sept tuyaux, le tambour de basque, les timbales; nous en parlerons encore à la suite des peintures. Des dez à jouer numérotés comme les nôtres, dont quelques-uns sont pipés & s'ouvrent pour y mettre du plomb; des cornets d'ivoire.

Des instrumens de chirurgie, & même un étui complet où tous les instrumens ont des manches de bronze avec des ornemens de fort bon goût.

M. Perret a lu en 1783, à l'académie des sciences, un mémoire sur 40 instrumens de chirurgie trouvés à Herculanum, dont 15 apportés en nature, achetés des ouvriers des fouilles, & 25 dessinés furtivement dans le cabinet de Portici, par les soins de Mme la c. de Tessé. Il sera imprimé à la suite de l'art du coutelier en instrumens de chirurgie. Ces instrumens sont en cuivre pur, sans zinc, argent, ni fer. Plusieurs ressemblent aux nôtres; on y voit par exemple, la sonde urinaire en S,

oubliée pendant 16 siecles, retrouvée vers 1745 par M. Petit; un dilatatoire fort singulier Des pinces à seton; des instrumens tranchans, avec du cuivre écroui' très-dur; même des lancettes en cuivre. On voit que cet art avoit déja beaucoup de ressources ingénieuses pour le soulagement de l'humanité.

Des casques, des cuirasses, des brassards, des boucliers, & toutes sortes d'armes offensives & défensives; des mors de brides tous droits, des éperons à une seule pointe.

Un hache de charpentier, des plombs de forme conique, & tournés à l'usage des maçons; des gonds, des verroux, des serrures, des clefs, des marteaux. Des clous qui paroissent faits au marteau, & d'autres qui ont été formés dans une espece de filiere; je parle de ceux de cuivre, car pour ceux de fer, je n'ai pu en distinguer la forme. En général, presque tous les instrumens de fer sont rongés par la rouille, défigurés, réduits en scories, boursouflés & méconnoissables; voilà pourquoi l'on n'y a trouvé presque d'autre meuble en fer bien conservé, que le gril de fer dont j'ai parlé, & quelques couteaux.

On a trouvé une maison dont la porte d'entrée étoit fermée d'une grille de fer; mais cette grille s'en alla en morceaux, quand on voulut la toucher; au reste, les Romains employoient le cuivre beaucoup plus volontiers que le fer, parce qu'il est plus facile à travailler. J'ai remarqué encore des hameçons, des filets de pêcheurs & d'oiseleurs, noircis par le feu, mais dont la forme est entiere; des semelles de souliers faites avec une corde lacée; des moules en bois pour les boutons.

Des urnes de terre, divisées intérieurement par loges; on croit qu'elles servoient pour renfermer les loirs, *Glires*, que l'on élevoit, & qui formoient un objet de luxe chez les anciens, par un de ces usages bisarres dont on trouve à peine quelque raison, malgré leur universalité.

Un petit cadran solaire tracé sur une piece d'argent en forme de jambon; la queue de l'animal y sert de style; on l'a gravé dans le troisieme tome des *Antichità di Ercolano*, page 337. M. de la Condamine en parle dans les mémoires de l'académie pour 1750, pag.

370. Voyez auſſi l'encyclopédie, au mot Gnomonique.

Des compas ſimples & doubles, c'eſt-à-dire, où la charniere n'eſt pas à l'extrêmité des branches.

Deux meſures de pieds qui ſe ſont trouvés de 10 p. 11 $\frac{5}{12}$ (M. Fougeroux, p. 44. Cependant le pied grec ſurpaſſoit le pied romain d'un 24e. Mém. de l'ac. 1714, p. 397.

M. Bonpiede, ingénieur du port, m'a fait voir la copie exacte d'un de ces pieds, il a 10 pouces 11 lignes $\frac{1}{2}$, cela peut contribuer à décider la queſtion de la longueur de l'ancien pied que M. de la Condamine avoit déja trouvé de 10 pouces 11 lignes, par la comparaiſon de pluſieurs monumens romains (*Mém. de l'acad.* 1757).

On a découvert en 1779 dans les fouilles de Stabia un preſſoir à huile, dont M. le marquis Grimaldi a publié la deſcription à Naples, 1783, 71 pages in 4°.

On a trouvé beaucoup de médailles, dont quelques-unes ſont curieuſes, telles que les médailles de Vitellius qui ſont rares dans tous les cabinets; un triomphe de Titus; une médaille de Veſpa-

ſien, frappée à l'occaſion de la priſe de Jeruſalem, *Judæa capta.* J'y ai vu un médaillon d'Auguſte en or, de 14 lignes de diametre, qui peſe plus d'une once, morceau unique pour les Antiquaires, mais c'eſt le ſeul de cette importance qui ait été trouvé à Herculanum.

Des ſceaux ou cachets; des anneaux d'or, d'argent, de fer, montés & non montés; des cornalines, des ſardoines; pluſieurs pierres précieuſes montées en or, mais groſſiérement; on m'en fit voir une que le roi d'Eſpagne avoit fait remonter, & qu'il portoit depuis ſept ans; mais qu'il a remis au cabinet de Portici, en partant pour l'Eſpagne, afin de faire voir qu'il vouloit conſerver au royaume de Naples, tout ce qu'on avoit trouvé à Herculanum, ſans exception.

Les pierres gravées ſe ſont trouvées en grand nombre, & la plupart d'une grande beauté. On en a tiré auſſi pluſieurs meubles de cryſtal de roche, qui prouvent que ce travail étoit très-perfectioné; il y a des flacons de cryſtal de roche, dont l'ouverture eſt ſi étroite que le travail en a dû être fort difficile.

On garde dans le même cabinet huit petits tableaux sur pierre, représentant huit Muses ; ils ne sont pas mieux peints que de bonnes peintures chinoises ; mais il y a une de ces Muses, remarquable en ce qu'elle a à côté d'elle un *Scrinium*, boîte destinée à mettre des livres : on apperçoit en effet dans le *Scrinium*, des livres roulés avec leurs étiquettes, c'est-à-dire, de petites bandes de papier qui débordent ; ce que l'on n'avoit encore trouvé dans aucun monument.

Livres anciens.

Les livres, ou plutôt les manuscrits trouvés à Herculanum, sont d'une grande espérance pour les gens-de-lettres, quoiqu'on n'en ait fait jusqu'à présent que peu d'usage. Ces livres ne sont point en parchemin, ainsi qu'on l'a publié en France : ils sont faits avec des écorces d'arbre, avec des lames de la plante appellée *papyrus*, & avec des feuilles de cannes de jonc (a), collées les unes à côté des

(a) Sur le Papyrus, V. le comte de Caylus dans le T. XXVI de l'acad. des inscriptions ; on a dit que l'encre étoit faite avec le noir du poisson, appellé *Sepia*, seche, calamaro ; mais ce n'est pas le sentiment de M. Fougeroux, (page 72), ni de Winkelmann dans sa lettre sur Herculanum. J'ai parlé des plumes p. 436.

autres, & roulées dans le ſens oppoſé à celui dont on les liſoit. Ces livres ne ſont écrits que d'un côté, & diſpoſés par petites colonnes qui ne ſont gueres plus hautes que les pages de nos volumes *in-douze*. Ils étoient rangés les uns ſur les autres dans une armoire en marqueterie, dont on voit encore les fragmens. Lorſqu'on mit la main ſur ces livres, tous ceux qui n'avoient point été ſaiſis par la chaleur des cendres du Véſuve, pourris par l'effet de l'humidité, tomberent comme des toiles d'araignées auſſi-tôt qu'ils furent frappés de l'air; ceux au contraire qui par l'impreſſion de la chaleur de ces cendres s'étoient réduits en charbon, étoient les ſeuls qui ſe fuſſent conſervés, parce qu'ils avoient réſiſté à l'humidité.

Ces feuilles roulées & converties en charbon, ne reſſemblent ordinairement qu'à un bout de tabac ou à un bâton brûlé, de deux pouces de diametre ſur huit à dix pouces de longueur; quand on veut le dérouler ou enlever les couches de ce charbon, il ſe caſſe & ſe réduit en pouſſiere; mais en y mettant beaucoup de temps & de patience, on parvient à enlever les pieces les unes

après les autres, & à les copier en entier. Le P. *Antonio Piaggi*, religieux Somasque, a été l'inventeur de cette espece d'art, & il a fait un éleve nommé *Vicenzio Merli*, qui s'en occupoit en 1765, mais avec peu d'assiduité & peu d'ardeur; voici à-peu-près leur procédé.

On a un chassis dans une situation verticale, assujetti par sa partie inférieure sur une table, & dans le bas duquel le livre est porté sur des rubans, par les deux extrêmités du morceau de bois sur lequel il est roulé ; on en voit la figure dans le livre de M. Fougeroux. D'un cylindre fixé au haut du chassis, on laisse pendre des soies crues d'une très-grande finesse, & rangées parallelement comme une chaîne fort claire ; au bas du chassis elles se replient horizontalement; on en étend sur la table une longueur pareille à la partie de la feuille qu'on veut dérouler ; on fait tenir le commencement de cette feuille à la partie de la chaîne qui ne pose pas sur la table, & qui est la plus proche de cette même feuille. On se sert à cet effet de petites particules de gomme, en feuille ou par écailles, qu'on applique der-

riere avec un pinceau, à l'aide d'un peu d'eau ou de la simple salive, observant de ne les mouiller que dans l'instant qu'on les applique ; ou bien on y colle de petits morceaux de baudruches (ou feuilles de bateurs d'or tirées des boyaux de bœuf). La feuille du livre s'adapte sur le champ à ces particules, de la même maniere qu'une feuille d'or se fixe sur le mordant du doreur ; le commencement de la feuille du livre étant ainsi hapé par la soie & par la gomme qui y sont adhérentes, on tourne très-doucement le cylindre qui est au haut du chassis, auquel les fils de soie sont attachés, & à cause de la grande fragilité de la feuille, on aide en même-temps le livre, par en-bas, à tourner ; par ce moyen on enleve insensiblement la partie de la feuille qui est fortifiée ; le reste de la chaîne ou des fils de soie qui est couché sur la table, se releve aussi, & à mesure que le rouleau tourne, cette chaîne se joint & s'applique à la ligne suivante, ou à la partie qui reste à dérouler. On la fixe ensuite sur la chaîne avec des particules de gomme, en suivant le même procédé. Lorsqu'il ne reste plus rien dans la chaîne sur la

table, & qu'elle a été toute appliquée à la feuille du livre, on coupe cette même feuille, & on la colle sur une planche; l'écriture y est si foiblement marquée qu'il est difficile de la lire, mais on y réussit en la mettant à l'ombre ou à un jour plus doux; alors on la lit comme on liroit un imprimé qui, après avoir été noirci au feu, conserveroit encore la trace des caracteres dont il étoit empreint. Les fils de soie sont ici d'autant mieux imaginés, qu'ils forment comme la chaîne d'une étoffe, soutiennent la feuille également, remplissent les parties mutilées, & empêchent que la feuille ne se déchire dans ces endroits, qui étant les plus foibles, seroient les premiers à céder. Cette opération exige beaucoup de légéreté dans la main. On n'y travaille que les fenêtres fermées; car le moindre vent pourroit enlever ou rompre la feuille qu'on développe, & faire perdre en un instant le fruit de toutes les peines qu'on auroit prises.

On a développé ainsi & collé sur toile quatre manuscrits grecs, dont le premier traite de la philosophie d'Epicure; le second est un ouvrage de morale; le troisieme un ouvrage sur la

musique. Dans le voyage de M. Burney, il est dit que c'est un manuscrit de Philodemus contre un musicien, Aristoxene, qui rejettoit les proportions & les nombres de Pytagore; M. Fougeroux dit qu'on y examine si la musique est utile à la société. Le quatrieme est un livre de rhétorique. Aussi-tôt qu'on avoit enlevé une page, on la copioit, & on l'envoyoit au chanoine Mazocchi, pour la traduire en italien. Il seroit à souhaiter qu'on employât à ce travail beaucoup de personnes; le P. Piaggi, quoiqu'il eut 30 ducats par mois, paroissoit n'y prendre pas assez d'intérêt; non plus que son éleve, qui se plaignoit de ce qu'on ne lui donnoit que six ducats par mois, & ils y travailloient très-peu. Peut-être seroit-il aussi beaucoup plus utile de ne dévélopper que le commencement de chaque manuscrit, & de l'interrompre quand on voit que le sujet ne peut rien nous apprendre d'intéressant.

Sans cela il y a tout lieu de croire, que de très-long-temps on ne verra paroître au jour ces ouvrages précieux, & parmi lesquels on ne doit pas désespérer de recouvrer quelques-uns de ceux

qu'on avoit cru perdus pour la république des lettres.

Ce feroit une époque bien mémorable dans l'hiftoire de l'efprit humain, fi l'on y rencontroit par exemple les ouvrages complets d'Ariftote, de Diodore de Sicile, de Polibe, de Saluſte, de Tite-Live, les fix derniers mois des faftes d'Ovide, les vingt livres de la guerre de Germanie, que Pline commença dans le temps qu'il fervoit dans ces pays; les obfervations aftronomiques des anciens, dont Ptolemée feul nous a tranfmis quelques-unes, mais en petit nombre, & même défigurées.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Des Peintures antiques d'Herculanum.

LA collection des peintures antiques tirée d'Herculanum, eſt auſſi dépoſée près du château de Portici. On les conſerve dans pluſieurs chambres avec le plus grand ſoin, & le roi d'Eſpagne n'a jamais voulu qu'on en diſperſât la moindre partie; on aſſure qu'il en avoit refuſé même au roi ſon pere.

Ces peintures ſont ſur une eſpece de ſtuc fait avec un mortier de pouzolane, lié avec de la chaux, couvert d'un enduit très-mince de briques, pilées & tamiſées, que l'on a encore rougi avec du cinabre ou du vermillon (M. Fougeroux p. 114). La couleur eſt ſuperficielle & appliquée avec la gomme. Il y a quelques tableaux ſur du marbre.

La plupart de ces peintures étoient ſur des murailles que l'on a ſciées à une certaine épaiſſeur; on les a enſuite aſſu-

jettées avec tout le soin possible, en les scellant dans des chassis de parquet, comme autrefois on enleva les ouvrages de Damophile & de Georgaze, peintre & sculpteur célebres, qui avoient décoré le temple de Cérès à Rome, lorsqu'on voulut réparer & recrépir de nouveau les murs de cet édifice. La fraîcheur des peintures d'Herculanum qui s'étoit conservée pendant plus de 1600 ans dans l'humidité de la terre, se perdit bientôt à l'air par le dessechement qu'elles éprouverent, & il s'y forma une poussiere farineuse, qui en peu de temps en eût fait perdre les couleurs. Un Sicilien nommé *Moriconi* qui excelloit dans l'art des vernis, fut chargé d'en appliquer un pour conserver le coloris; cela a produit l'effet qu'on en attendoit; mais ce vernis a occasionné la ruine de plusieurs tableaux; car il fait tomber la couleur par écailles, & il y en a qui ne sont pas présentement reconnoissables, tant ils sont mutilés. Cela ne paroîtra pas surprenant lorsqu'on fera attention que la chaleur des cendres du Vésuve a dû consumer les gommes qui en lioient les couleurs. Peut-être auroit-on dû donner du corps

aux couleurs, en colant les tableaux avant de les vernir ; c'eût été le seul moyen de les conserver & de maintenir dans le coloris son ancienne fraîcheur.

Les plus grands morceaux de cette collection sont les moins nombreux, & n'ont guere plus de cinq pieds de haut ; les autres sont la plupart comme nos petits tableaux de chevalet ; plusieurs ont été trouvés entiers ; il y en a cependant quelques-uns de mutilés ; mais il est étonnant qu'ils ne le soient pas davantage, soit à cause des diverses éruptions du Vésuve qui ont dû les endommager, soit à cause de l'humidité occasionnée par les eaux qui ont filtré au travers des terres, & des cendres dont on a trouvé les maisons remplies.

Tous ces tableaux sont peints en détrempe, ainsi qu'il est aisé de s'en appercevoir, sur-tout dans ceux qui ont été mutilés ; la couleur qui s'en est enlevée par écailles, n'a laissé qu'une impression verte, jaune ou rouge, qu'on avoit étendue auparavant sur l'enduit qui recouvroit la muraille : il n'en seroit pas de même si ces morceaux eussent été peints à fresque, car cette peinture qui ne s'arrête pas à la superficie, mais qui

pénetre l'enduit de chaux & de sable sur lequel on l'applique, n'auroit pû se détacher qu'avec l'enduit même. La fresque des anciens, ainsi que la nôtre, n'admettoit que certaines couleurs assez actives pour pénétrer l'enduit (a), au lieu que la détrempe les admet toutes indistinctement ; les tableaux d'Herculanum sont en détrempe, on y reconnoît sans exception toutes sortes de couleurs, même celles qu'exclut la fresque ; il y a des personnes qui ont prétendu mal-à-propos que les anciens n'avoient pas, comme nous, le secours de toutes les couleurs ; s'ils employoient souvent les peintures à fresque, c'étoit pour décorer leurs murailles & leurs voûtes.

Cette collection de tableaux étoit déja de 600 en 1776, & elle s'accroît tous les jours ; elle nous met sous les yeux les productions des anciens peintres dans tous les genres, & prouve que les artistes du premier ordre étoient aussi rares alors qu'ils le sont parmi nous. Dans la description des peintures qui est imprimée, on en exalte un grand nombre qui sont au-dessous du médiocre ; nous

(a) Pline, Livre XXXV, Chap. 7.

nous bornerons ici aux ouvrages d'un mérite diſtingué, ou qui ſans être bien remarquables du côté de l'art, auront du moins quelques ſingularités capables de fixer les regards des curieux. Commençons par les tableaux dont les figures ſont de grandeur naturelle, ou qui en approchent.

Un des tableaux, les plus grands & les plus beaux que l'on ait tirés des fouilles d'Herculanum, repréſente Théſée vainqueur du Minotaure en Crete : ce tableau eſt de forme cintrée ; il a été enlevé de l'une des deux niches qui étoient dans le Forum : Théſée y eſt vu de face, il eſt debout, nud, & de taille giganteſque, relativement aux autres figures. Trois jeunes Athéniens lui rendent leurs actions de graces ; l'un lui baiſe une main, l'autre lui prend le bras du côté de ſa maſſue, & le troiſieme proſterné à ſes pieds, lui embraſſe une jambe. Une jeune fille ſe joint à eux, & portant la main ſur la maſſue du vainqueur, ſemble lui témoigner ſa reconnoiſſance ; on croit qu'elle ſort du labyrinthe, ainſi qu'un autre perſonnage dont on ne découvre qu'une partie de la tête, le ſurplus étant effacé. Le Mi-

notaure est renversé aux pieds de Thésée sous la figure d'un homme à tête de taureau, qui porte une main à l'une de ses cornes. La déesse, protectrice du h ros, est assise sur un nuage dans le haut du tableau; elle est appuyée d'une main sur le nuage, & tient de l'autre son arc & une fleche; le côté où est la porte du labyrinthe est très-mutilé.

On prétend que lorsque ce morceau a été découvert, les couleurs en étoient bien plus vives qu'à présent. On les trouve encore belles, quoiqu'un peu éteintes; la figure de Thésée est noblement composée, elle a cependant quelque chose de froid; les trois jeunes gens sont remués avec beaucoup de chaleur; les mouvemens en sont pleins d'expression; cet ouvrage est en général correct de dessin, d'une grande maniere, mais il y regne peu d'intelligence de clair-obscur. Le mouvement du manteau du jeune homme qui baise la main de Thésée, n'est point heureux; & n'est pas dans le style des autres draperies de l'ouvrage.

Télephe. Un autre tableau de forme cintrée, qui représente Hercule & Télephe, a été trouvé dans la seconde niche du

Forum ; les figures en font à peu près grandes comme nature. Un enfant, qu'on présume être Télephe, fils d'Hercule, est alaité par une chevre. Une Divinité aîlée & couronnée de lauriers, tient d'une main des épis de bled, & de l'autre indique l'enfant en le regardant. Hercule debout & appuyé sur sa massue, a les yeux fixés sur lui. La déesse Flore est assise vis-à-vis d'Hercule, & a derriere elle le dieu Pan. La composition de ce tableau est bien liée, & les attitudes en sont expressives ; la Flore est drapée d'une bonne méthode, mais tous les airs de têtes ne sont pas assez variés. Le caractere de dessin, dans le total de l'ouvrage, est très-médiocre ; l'enfant est très-incorrect, & les animaux sont mal rendus

Achille à qui le Centaure Chiron enseigne à jouer de la lyre, est encore une belle peinture. Il est vrai que la figure du Centaure n'est pas bien dessinée, & que par elle-même elle n'interesse pas, mais le haut de cette figure se grouppe au mieux avec celle d'Achille, qui est dans une attitude noble. Les contours de ce dernier sont coulans ; le dessin en est d'un beau caractere ; Achille.

il eſt même peint avec légéreté, & l'on y admire une belle dégradation de tons dans les paſſages des ombres à la lumiere.

Oreſte reconnu. Un tableau de diverſes figures, repréſentant une jeune fille, ayant une main appuyée ſur l'épaule d'un jeune homme, & de l'autre lui ſerrant le bras comme par un mouvement d'affection. On croit que c'eſt Iphigénie & Oreſte reconnu, & tel qu'Euripide le repréſente dans la tragédie d'Iphigénie en Tauride, Pilade lit un papier. L'ordonnance en eſt belle; les têtes en ſont très-expreſſives; & les figures drapées d'un bon ſtile. On y trouve même un aſſez bon effet de lumiere; mais ce tableau laiſſe beaucoup à déſirer, du côté du deſſin & du coloris; la figure de Pilade eſt très-incorrecte & d'un ton de brique déſagréable. Ce morceau a ſouffert dans le bas, mais aux endroits les moins eſſentiels.

Oreſte priſonnier. Un autre tableau repréſente, à ce que l'on croit, Oreſte & Pilade enchaînés & conduits par un ſoldat du roi Thoas devant la ſtatue de Diane, qui eſt ſur un autel, où l'on voit une patere & un préféricule; Iphigénie eſt

debout de l'autre côté de la table, & les voit arriver ; elle a derriere elle deux ſuivantes, dont l'une porte dans un baſſin, une lampe, & l'autre ſe baiſſe pour prendre le coffre qui contient les inſtrumens du ſacrifice. Les deux figures d'Oreſte & de Pilade qui ſont preſque nuds, ſont très-bien compoſées, & d'un deſſin pur ; mais elles ſont iſolées, & la compoſition générale n'eſt point du tout liée.

Un petit tableau repréſentant un Faune qui careſſe une Bacchante renverſée ; d'une main il lui prend la gorge, & de l'autre il lui ſoutient la tête pour la baiſer. Ce grouppe eſt chaudement compoſé, & les figures ont beaucoup d'expreſſion. Une Bacchante.

Un petit tableau de deux jeunes filles qui ſe donnent les mains en danſant. Le mouvement de leurs bras eſt gracieux & bien varié, mais les draperies y ſont aſſommées par la confuſion des plis.

Un autre petit tableau d'une danſeuſe ſeule ; elle eſt nue juſqu'à la ceinture & tient ſa draperie. L'attitude en eſt gracieuſe, les mouvemens en ſont bien contraſtés ; on trouve dans ſes mains, dont les petits doigts ſont écar-

tés, des gentillesses qu'on ne voit pas ordinairement dans l'antique. La draperie en est moins confuse que celle des figures du tableau précédent, & les plis paroissent moins lourds à l'extrêmité de la draperie.

Une autre danseuse touchant d'une cymbale à grelots, semblable aux tambours de basques dont les Napolitains jouent beaucoup encore aujourd'hui ; il y a de la finesse & de la correction dans le haut de cette figure ; mais il y a de la confusion dans les plis de sa draperie.

Une jeune fille tenant d'une main un rameau de cedre, & de l'autre un sceptre d'or ; elle est entierement drapée. La tête est en vue de profil, & l'ajustement de sa coëffure est du meilleur goût ; elle a des pendans d'oreilles de perles ; le tour de cette figure est naturel ; & quoique les draperies fassent trop d'étalage, le mouvement que l'air leur donne en les faisant voltiger, est exprimé avec une grande vérité.

Bacchante sur un centaure.

Une Bacchante portée par un Centaure ; ce groupe qui est des plus singuliers, est plein de feu & d'expression,

& il eſt admirablement compoſé; la Bacchante eſt rendue avec autant de correction que de fineſſe de deſſin, & ſes draperies ne manquent pas de légéreté.

Un autre Centaure qui porte un jeune homme en courant au galop. Le Centaure touche d'une main une lyre à trois cordes, qui eſt appuyée ſur ſa croupe & de l'autre il fait ſonner la moitié d'une crotale contre l'autre moitié de la même crotale que tient le jeune homme. Ce Tableau paroît d'un deſſin pur; mais il eſt compoſé contre tout principe d'équilibre, étant impoſſible que le jeune homme puiſſe ſe ſoutenir en l'air dans l'attitude où il eſt.

On a remarqué que dans preſque tous ces petits tableaux, ſur-tout dans ceux dont les figures ſont ſeules, les peintres, pour éviter l'embarras des ſites, ſe ſont contentés de faire des fonds unis, d'une teinte rougeâtre ou brune, ou d'autres couleurs très-foncées.

Un grand nombre de tableaux représentent des enfans, des amours ou des génies ailés, occupés à différens travaux, comme à chaſſer, à faire Tableaux d'Enfans.

ſonner des inſtrumens, ou à des jeux, des danſes & autres exercices. Celui de ces petits tableaux où l'on voit des enfans vignerons, eſt digne d'attention, ſur-tout à cauſe de la forme du preſſoir antique; il en donne une idée plus nette que celle qu'on trouvoit dans Vitruve, Pline, & autres anciens auteurs. Il faut voir la gravure qui en a été faite dans le livre des *Pitture antiche d'Ercolano*. Nous nous contenterons ici d'obſerver que ces enfans ſont tous d'une nature un peu avancée, & compoſés froidement; ils n'ont point l'enjouement des graces enfantines. Il y en a cependant dont les attitudes ont une certaine vérité, & qui ſont paſſablement peints.

D'animaux. Pluſieurs tableaux d'animaux; quelques-uns ſont aſſez bien imités, & d'une touche ſpirituelle.

De fruits. Des tableaux de fruits, où l'on a repréſenté ſur-tout des raiſins, des figues & des dattes; ils ſont touchés librement & peu terminés.

Une grande quantité de tableaux d'ornemens, ou pour mieux dire, des fragmens de friſes en arabeſques, dont quelques-uns ſont d'aſſez bon goût de

deſſin; mais il n'y en a preſqu'aucun de bien peint; c'eſt delà qu'on a tiré nos ornemens à la grecque, dont on a tant abuſé depuis quelques années.

Beaucoup de payſages mal rendus, & où il y a des bâtimens, mais avec beaucoup de fautes de perſpective. De payſages & d'architecture.

Des tableaux d'architecture, dont le genre eſt ſi bizarre, qu'on croiroit y trouver en général un mélange du goût gothique arabeſque, & chinois, & ſouvent une imitation extravagante de l'ordre ionique.

Une marine, qui repréſente quatre vaiſſeaux, dont l'un en partie conſumé par les flammes, eſt briſé contre un écueil: on combat avec acharnement ſur les trois autres: ce tableau eſt mauvais, & n'a d'autre mérite que celui de nous montrer en ce genre de peinture quelque choſe des anciens; cependant les vaiſſeaux n'y ſont point en perſpective, & ce tableau n'auroit point levé l'ancienne queſtion des birêmes, trirêmes & quadrirêmes; toutes les rames paroiſſent ſortir de la même ligne; mais il s'en eſt trouvé d'autres depuis qui ont ſervi à éclaircir cette difficulté; l'on a décrit un trirême dans le 5e volume de la deſcription; Marines.

l'on voit auſſi dans un autre tableau un navire à cinq rangs de rames.

Pluſieurs des peintures donneront des connoiſſances ſur les arts des anciens; on y voit des génies occupés à faire divers ouvrages, des atteliers de menuiſier & de cordonnier, des danſeurs de corde, des tablettes à écrire, une femme qui écrit avec un ſtyler, des encriers avec le roſeau qui ſervoit de plume; on y voit les cérémonies des ſacrifices, & une multitude d'autres objets qui donneront des lumieres ſur l'hiſtoire, auſſi-tôt que les antiquaires ſe ſeront exercés ſur ces divers monumens.

Dans le voyage pittoreſque de Naples & de Sicile, on a fait graver quelques-uns des tableaux d'Herculanum; on y diſtingue ſur-tout des centaures, le ſilene, la bacchante, la marchande d'amours, le repas antique, un concert de danſes, des danſeurs de cordes, des ſcenes comiques, des arabeſques, des vaſes & corbeilles de fruits, &c. On y a fait graver auſſi les ſtatues de Nonius Balbus, un Mercure, une Junon; une Vénus, & quelques autres ſtatues de bronze. Il y a plus de 150 figures gravées dans le volume des bronzes qui fait partie de la grande collection d'Herculanum.

On remarque dans ces peintures en général un bon caractere de dessin, & de l'expression; mais il paroît que les peintres étoient peu savans dans l'art des racourcis, que leur maniere de draper consistoit en petits plis souvent confus, & que rarement par la disposition de leurs étoffes il s'attachoient à produire de grandes masses, mais qu'ils accusoient toujours le nud avec austérité. Ils étoient peu avancés dans la couleur locale, encore moins dans le clair-obscur, qu'ils ont, pour ainsi dire, totalement ignoré. Ils n'avoient aucune notion, ni de la perspective locale, ni de la perspective aërienne. On a entrepris de les justifier à cet égard dans le Ier tome d'*Herculanum*, mais M. Casanova ne s'est pas rendu à ces raisons, dans un mémoire qu'il a publié sur quelques monumens de la gallerie de Dresde. A l'égard de la composition, les anciens réussissoient bien dans les figures isolées qu'ils disposoient dans le style des bas-reliefs ou des statues, sans connoître cependant l'agencement des grouppes; aussi presque tous leurs sujets sont-ils rendus avec une sorte de froideur. On n'y ressent nulle part cet enthousiasme qui, à l'aspect de nos belles

Réflexions générales.

peintures modernes, remue les passions & excite dans l'ame des impressions si vives; il est surprenant que dans des siecles où la sculpture avoit été portée à un si haut degré de perfection, la peinture n'eût pas marché avec elle d'un pas égal. Il est vrai que ces tableaux paroissent être des peintres médiocres de ce temps-là; mais les principes qu'ils ont suivis, répandent beaucoup de doute sur les talens des maîtres de leurs écoles. Peut-être aussi découvrira-t-on par la suite des morceaux plus précieux qui détruiront cette conjecture. Il faut convenir qu'on ne peut pas exiger une grande perfection dans les tableaux que nous venons de décrire; plusieurs ayant été enlevés de dessus les murs du théâtre & autres lieux publics d'une petite ville, où l'on n'a dû chercher qu'une décoration commune; les autres paroissent avoir été tirés de quelques maisons de particuliers qui n'étoient pas assez opulens ou assez curieux pour faire venir des artistes du premier ordre.

Couleurs des anciens.

Quant aux matieres dont on se servoit alors pour peindre, il paroît, en regardant ces tableaux avec attention, qu'on y a employé toutes sortes de couleurs,

comme nous l'avons dit, page 460, & que ces couleurs ſont les mêmes dont on ſe ſert aujourd'hui ; cela détruit l'opinion de quelques modernes qui ont prétendu que les anciens n'avoient connu que le blanc de Milet, le jaune d'Athenes, le rouge de Sinope, & le ſimple noir ; on voit à la vérité dans un paſſage de Pline que les peintres de ſon temps ſe ſervoient de ces quatre couleurs, mais non pas que ce fuſſent les ſeules dont ils fiſſent uſage. Les deſſinateurs qu'on a employés pour les gravures du recueil dont nous avons parlé, deſſinoient avec beaucoup de propreté, mais ils n'ont rendu que mollement & ſans eſprit, les endroits les mieux reſſentis des originaux ; quelquefois auſſi ils ont pris la liberté de corriger les fautes de perſpective qui s'y trouvoient, enſorte qu'il ne faut pas préciſément juger des originaux par les figures qu'on en publie. Au reſte, avec la plus grande dépenſe & les meilleurs artiſtes, il ſeroit bien difficile d'exécuter à la rigueur un ouvrage d'une ſi vaſte étendue.

La ſculpture dans les reſtes d'Herculanum, eſt bien meilleure que la peinture ; peut-être parce que cet art étoit

CHAPITRE XVIII.

Du Mont Vésuve.

LE VÉSUVE eſt une montagne volcanique d'environ 600 toiſes de hauteur, & d'une forme pyramidale, ſituée à trois lieues de Naples, & à une lieue de la mer; cette montagne eſt à l'orient du *Cratere* ou baſſin de Naples, dont elle fait la partie la plus ſinguliere. Elle eſt ſéparée du reſte de l'Apennin; ayant environ trois lieues de tour à ſa baſe, ſi l'on n'y comprend pas les montagnes voiſines, & 850 toiſes ſeulement à ſon ſommet, ſuivant la meſure que M. Bélicard en fit en 1750 (a).

Lucrece, Diodore de Sicile, Strabon & Vitruve nous apprennent que de temps immémorial cette montagne avoit jetté des flammes. Vitruve ſur-tout (Liv. 2) après avoir parlé de la pouzolane, qui faiſoit le ciment le plus eſtimé des Ro-

(a) En y comprenant toutes les baſes entre le Sebeto & le Sarno, il y a onze mille toiſes, entre le chemin de Nola & la mer 6 mille toiſes de diametre.

mains, pour bâtir dans l'eau, attribue sa vertu aux parties minérales & aux feux souterrains dont on voyoit des vestiges autour de Cumes & de Baies ; il ajoute qu'il y avoit eu aussi du feu sous le Vésuve, qu'il avoit vomi des flammes, & que delà étoit venue la pierre ponce appellée *pumex Pompeianus*. En effet du côté de la mer on trouve des productions volcaniques dans des puits bien au-dessous du niveau de la mer ; on remarque jusqu'à 30 couches de différentes épaisseurs séparées par des couches de terre végétale ; & Herculanum recouverte de cent pieds de productions volcaniques, est encore fondée sur des laves. Il est donc évident que le Vésuve avoit brûlé dans des temps très-éloignés, mais il n'en restoit qu'une tradition obscure & des vestiges presqu'oubliés ; les peuples de ce rivage vivoient dans la plus profonde sécurité, lorsque le Vésuve s'ouvrit avec une horrible fracas, le 24 août de l'an 79 de J. C. couvrit de cendres & de pierres les villes d'Herculanum & de Pompeii, & fit déserter toute la côte. Pline le naturaliste, qui s'étoit avancé de trop près, & qui étoit d'ailleurs asthmatique, y fut étouffé. Pline le jeune écrivit les

Eruption de l'an 79.

détails de cette première éruption à Tacite, qui les lui avoit demandés pour en parler dans son histoire; on peut voir à ce sujet les Lettres 16 & 20 de son VIe livre.

Le Vésuve eut encore de grandes éruptions dans les années 203, 472, 512, 685, 993, 1036. Charles Sigonius parlant de celle de 472, va jusqu'à dire qu'elle couvrit toute l'Europe de cendres, & qu'à Constantinople même la terreur fut si grande, que l'empereur Léon quitta la ville, quoiqu'il y ait 250 lieues du Vésuve à Constantinople (*Hist. Imperii Occid. Lib. XIV*). Celle de 1036 est rapportée dans la chronique de l'anonyme du mont Cassin, & Scot dans son itinéraire d'Italie, dit avoir vu dans les annales d'Italie, que les côtés de la montagne se rompirent, & qu'il en sortit un torrent de feu qui alla jusqu'à la mer. On n'avoit parlé jusqu'alors que des cendres, des pierres, des flammes & de la fumée; il paroît qu'en 1036 le Vésuve commença à vomir de ces torrens de laves ou de matieres fondues & presque vitrifiées que l'on trouve maintenant en si grande abondance dans toutes les campagnes voisines du Vésuve, &

qui coulent comme des torrens dans toutes ses éruptions; mais probablement y en avoit-il eu de pareilles dans l'antiquité.

Eruption de 1631.

Il y eût d'autres éruptions en 1049, 1138, 1139, 1306, 1500 (a); mais celle de 1631, la treizieme dans l'ordre des dates, fut la plus violente de toutes, & même la plus terrible qu'on eût vue depuis l'an 79. Le 16 décembre 1631 au matin, après une vingtaine de secousses ou de tremblemens de terre qu'il y avoit eu pendant la nuit, le Vésuve commença de jetter une épaisse fumée avec beaucoup de cendres & de sable qui couvrirent tous les environs; la fumée sortoit par tourbillons semblables à des montagnes entassées, & couvroit tout le bassin de Naples. On y appercevoit de temps en temps des feux qui s'élançoient au travers de la fumée; on entendoit des éclats semblables à ceux du tonnerre, & un bruit sourd de retentissement intérieur; il en partit ensuite des

(a) Sur les anciennes éruptions du Vésuve, V. Procope *de bello Gothico*, Ignazio Sorrentini, *Istoria del Vesuvio* 1734, 2 vol. in-4°. le P. de la Torre; *Storia e fenomeni del Vesuvio*, 1755, in-4° réimprimé en 1768, traduite en françois en 1771, par M. l'abbé Peyton. M. de Bottis, *Istoria degl' incendi del monte Vesuvio*; M. Hamilton *Campi Phlegræi*, le voyage pittoresque de Naples, &c.

blocs de pierres ; le 17 vers midi, le flanc de la montagne ſe rompit avec éclat, & vomit du côté de Naples, vers *S. Giovanni* à *Teduccio*, qui eſt à moitié chemin de Naples à Portici, un torrent de lave, dont la matiere ceſſant d'être en incandeſcence reſſembloit à une pierre noirâtre demi-vitrifiée ; ce torrent ſe diviſa en ſept branches & coula vers ſept endroits différens de la côte, à S. Iorio, à Portici, à Réſina, à Torre del Greco, à Torre dell' Annunziata, & à la Madonna dell' Arco ; les belles maiſons de campagne dont la côte étoit couverte furent conſumées ; les villages de Saint-Georges de Cremano, & de Reſina, furent entiérement détruits. Il ne reſta pas un tiers de ceux de Torre del Greco & de Torre dell' Annunziata. Il ſortit encore de la montagne des torrens d'eau qui acheverent de ravager les campagnes. Les tremblemens de terre furent preſque continuels juſqu'au milieu de janvier 1632, & ce ne fut que le 25 de février que l'éruption ceſſa, & que les habitans commencerent à retourner dans les villages.

Les eaux qui ſortirent du Véſuve, ſur-tout le 28 décembre 1631, étoient

en si grande abondance, qu'elles formerent plusieurs torrens, qui s'étant répandus de tous côtés, ravagerent les campagnes, déracinerent les arbres, détruisirent les édifices, engloutirent plus de 500 personnes qui étoient en procession vers Torre del Greco, en noyerent un grand nombre d'autres dans les environs du Vésuve, & porterent la désolation jusqu'auprès de Naples, ayant entraîné dans la mer une foule de gens qui se retiroient dans cette ville. L'abbé Braccini fait monter à 3000 le nombre des personnes qui y périrent, & d'autres auteurs le font monter jusqu'a dix mille. On raconte une pareille inondation du mont Etna, qui se fit le 10 mars 1751, il en sortit un fleuve d'eau, *un Nilo d'Acqua*. (M. d'Arthenay, page 272), & Ambroise de Léon parlant de l'éruption de 1306, dit qu'il sortit de la montagne des torrens d'eau bouillante (*de Rebus Nolanis* L. X. Ch. 1).

Dans les années 1660, 1682, 1694, 1698, 1701, il y eût des éruptions moins considérables, & depuis 1701 jusqu'en 1737, il y eut peu d'années où le Vésuve ne jettât des laves ou du moins de la fumée; Sorrentini en donne un catalogue

catalogue depuis 1660, jusqu'en 1734, dans l'ouvrage que j'ai cité.

L'éruption de 1737, qui est la 22e dans le catalogue du P. de la Torre, fut une des plus remarquables ; il n'y en a aucune qui ait laissé des traces plus visibles, elle fait la matiere du livre que donna le docteur Serrao (a). Cette éruption commença le 15 de mai ; le 20 la montagne s'ouvrit par le côté, il en sortit un torrent de laves ; le 21 au soir, ce torrent s'arrêta près du rivage de la mer, il avoit 3800 toises de long, sur 150 pieds de large, & 24 pieds de hauteur. On estime qu'il en sortit la valeur d'un cube de laves qui auroit 113 toises en tout sens : elles se voient en quantité à *Torre del Greco*, dans l'intérieur du couvent des Carmes qui fut preque ruiné par cette éruption ; la lave entra même dans l'église par une porte latérale, mais on assure qu'elle ne passa pas le milieu de l'église ; il me semble cependant, d'après Parrino, que c'est la lave de 1631, qui respecta cette église

(a) *Istoria dell' incendio del Vesuvio accaduto nel mese di maggio dell' anno 1737, scritta per l'academia delle scienze.* Elle a paru en françois en 1741.

des Carmes de *Torre del Greco*. Les eaux corrosives mêlées de cendres qui tomberent en forme de pluie très-fine sur la belle plaine de Nola, desséchérent les plantes & les arbres même jusqu'à la racine.

L'éruption de 1751 fut observée par le P. de la Torre, & il en donna une description fort circonstanciée dans son histoire du Vésuve. Le 25 octobre 1751, à 10 heures du soir la montagne creva, un peu au-dessus de l'*Atrio del Cavallo*, qui est un terrein inculte couvert de pierres & de laves, qui regne au pied du Vésuve du côté de la mer, & qui retourne même du côté d'Ottaiano. Il se fit un éclat considérable; l'ancienne lave fut soulevée & retournée; il sortit un nouveau torrent de matiere presque liquide, qui se dirigea d'abord vers *Bosco tre Case*, mais qui, à la rencontre d'un vallon, changea de route & s'en alla vers le *Mauro*, terrein inculte, & couvert de bois, qui est au midi du Vésuve. En huit heures de temps, cette lave fit quatre milles de chemin; cette masse ardente avançoit tout d'une piece comme un mur de verre presque liquide, le P. de la Torre l'alla voir le 26 au matin, il

s'avança même jusqu'à 12 ou 13 pieds de distance, de maniere à en sentir la châleur (a) : elle étoit toute couverte de pierres, dont les unes étoient dans leur état naturel, les autres noires, quelques-unes calcinées, d'autres en forme de briques qui auroient été long-temps dans un four ; il y en avoit qui ressembloient à des scories de fer, & c'est à quoi ressemble encore toute la partie extérieure & spongieuse de ces laves que l'on voit à présent ; il y avoit aussi du sable, des branches d'arbres, les unes seches, les autres vertes, que cette lave ramassoit en chemin ; cette matiere s'élevoit, s'abaissoit, se retrécissoit suivant la largeur du terrein où elle couloit, & se détournoit quelquefois à la rencontre des obstacles.

Quoique la lave fut arrêtée le 29 novembre 1751, elle conserva sa chaleur si long-temps, que le 23 mai 1752, en se promenant sur la surface, on sentoit

(a) Quand l'écoulement des laves n'est pas violent, on en approche jusqu'à les toucher avec un bâton, on les trouve alors comme une pâte épaisse de verre fondu, qui fait une forte résistance ; elle est composée de différens amas qui font un bruit semblable à celui des sacs de charbon quand on les vide, on l'entendoit sur-tout en 1776, à 20 toises de distance.

s'exhaler par les crevasses, une chaleur insupportable & une vapeur qui ôtoit la respiration ; c'étoit, dit le P. de la Torre, une odeur de sel ammoniac, de nitre, & de vitriol, mêlés ensemble ; ces vapeurs s'appellent des moffetes, *Mofete*, dans le langage du pays ; on trouva ensuite à la surface beaucoup de matieres salines, partie en crystaux & partie en poussiere.

Eruption de 1754. L'éruption du 2 décembre 1754, commença sans bruit & sans tremblement de terre par deux ouvertures qui se firent à deux ou trois cens pieds de son sommet, l'une du côté de *Bosco tre Case*, l'autre vers *Ottaiano*, & il se forma deux torrens qui continuerent à couler jusqu'au 20 janvier. On voit encore une partie des laves qui coulerent alors, quand on va au Vésuve par la partie septentrionale, c'est-à-dire, par S. Sébastien & par le vallon qui sépare les montagnes de Somma & du Vésuve ; un de ces torrens formoit une cascade presque perpendiculaire de plus de cent pieds de hauteur, qui ressembloit à un mur de crystal, derriere lequel il y auroit eu des tourbillons du feu le plus vif & le plus ardent. La bouche du Vésuve commença

ensuite à lancer au-dessus du sommet des masses ardentes de scories, qui faisoient pendant la nuit le spectacle le plus singulier; elles s'élevoient si haut, qu'il leur falloit huit secondes de temps pour retomber, cela supposeroit 160 toises de hauteur, si leur mouvement eût été accéléré comme la chûte des corps pesans; mais la fumée & la résistance que l'air opposoit à des corps aussi légers, devoit rendre leur mouvement plus lent. Ce fut alors que se forma la petite montagne d'environ 80 pieds de haut, que l'on voyoit encore en 1765 sur la plate-forme du Vésuve; l'on entendoit de Naples un bruit semblable à des coups de canons tirés au loin; & quand on étoit près de la montagne, on croyoit entendre les éclats du tonnerre au-dedans de sa concavité.

Le P. de la Torre donne un détail de cette éruption, & M. d'Arthenay, qui étoit alors secrétaire d'ambassade à Naples, envoya des observations à l'académie des sciences, qui les a publiées dans le 4e volume des Savans étrangers.

Le 6 mars 1759 une partie de la petite montagne tomba & entraîna une

partie de l'ancienne, & depuis ce jour-là jusqu'au mois de février de l'année suivante, le Vésuve vomit presque continuellement des laves par l'ouverture qui s'étoit faite en 1751, du côté d'Ottaiano.

L'éruption de 1760 se fit au pied même du Vésuve, un mille au midi de la petite colline des Camaldules, à deux milles du chemin qui va à *Torre dell' Annunziata*, & dans l'endroit appellé *li Monticelli*. On vit pendant presque toute l'année du feu au sommet du Vésuve, & des pierres embrâsées qui étoient lancées en l'air.

Le 23 décembre à midi, il s'ouvrit au pied de la montagne 12 bouches à feu avec des éclats semblables à ceux d'une batterie; il en sortit beaucoup de pierres, de sable, de cendres & de fumée, & ensuite un torrent de laves qui se dirigea vers le grand chemin qui conduit à *Torre dell' Annunziata*. Après avoir fait environ 4 à 5 cens toises dans le reste de la journée, cette lave s'arrêta; il se forma dans l'endroit où elle étoit, trois nouvelles ouvertures avec un grand bruit & des secousses répétées; il en sortit une autre lave qui, le 24 au ma-

tin, étoit déja arrivée au grand chemin, qu'elle traversa, comme on le voit encore, pour aller du côté de la mer. Ce torrent avoit environ 300 pieds de largeur & 15 pieds de hauteur. Le 25 la lave arriva jusqu'à un demi-mille de la côte, & le premier de janvier elle s'arrêta, environ à 200 toises de la mer, après avoir renversé quelques maisons, dont on voit encore les ruines sur le chemin qui va de Portici à Pompeii, à Torre dell' Annunziata & à Salerne.

Rien n'étoit plus singulier que de voir ce torrent de lave aux approches de quelque grand bâtiment. Le P. de la Torre raconte que le courant s'arrêtoit lorsqu'il n'étoit plus qu'à huit ou neuf pouces des murs; il se gonfloit sensiblement, ensuite il couloit par les côtés & entouroit la maison sans y toucher, à cause de la résistance que la vapeur du feu lui opposoit entre la lave & les murailles; mais si elle rencontroit quelque porte, alors le bois s'échauffoit, se brûloit, se convertissoit en charbon, & la lave entroit dans la maison.

Il y eut des éruptions en 1765 & 1766; M. Pigonatti publia en 1767, un détail de la premiere; mais il n'y

avoit pas eu depuis long-temps d'éruption aussi effrayante que celle du 19 octobre 1767. Dès le mois de février 1767, on étoit menacé d'une terrible éruption; le 15 de mars, la consternation avoit redoublé à Naples & dans les environs. Il étoit tombé un torrent de laves du crateré de la montagne jusques dans le vallon de l'Atrio. Le 19 octobre, la terre trembla, le volcan lança du feu avec un bruit effrayant; la montagne s'ouvrit, il en sortit une pluie de cendres & de pierres enflammées, & la lave en coula pendant six jours. Les cendres pleuvoient à Naples en si grande abondance, qu'on y portoit des parapluies, les toits en furent couverts de l'épaisseur de plus d'une ligne. Le roi fut obligé de quitter Portici à deux heures du matin, & le tremblement se fit sentir jusqu'à sept lieues de distance. L'on ne voyoit à Naples que des processions de Pénitens. Le dommage fut considérable dans les campagnes; & si la lave n'avoit pris son cours par un ravin très-profond qu'elle combla, il y en auroit eu bien davantage; la lave avoit 320 pieds de largeur & 24 de hauteur. Le P. de la Torre donna l'histoire & le détail de

cette éruption dans un ouvrage publié la même année, & dans l'édition de ſon hiſtoire du Véſuve, imprimée en 1768, c'eſt-à-dire, l'année qui ſuivit cette éruption. M. de Bottis en fit le ſujet d'un mémoire qui ſert de continuation à ſon hiſtoire du Véſuve, & qui parut en 1768, in-4°.

Depuis cette grande éruption de 1767 juſqu'en 1778, le Véſuve fut preſque toujours en activité, & il y eut preſque toutes les années quelque éruption plus ou moins forte.

Au commencement de mai 1771, il ſe fit une éruption des plus conſidérables qu'on eût vues; la lave ſortit des bouches qui s'étoient ouvertes en 1767. Elle prit, le 9, ſa direction en deux branches ſur Ottaiano, & dans le vallon de Novella; le 10, elle s'ouvrit un nouveau chemin du côté de la mer, & le 19, elle étoit à 2 milles de Réſina, un peu au-delà de Portici. Comme elle paſſa ſur les anciennes laves, elle ne cauſa que très-peu de dommages; mais ſi elle eût continué dans la même direction, l'égliſe de Pugliano & pluſieurs belles maiſons de campagne auroient pu être entiérement détruites.

L'abbé de Bottis parle d'une masse de lave lancée dans l'éruption de 1775, qui avoit 120 pieds cubes, & qui décrivit une parabole d'un mille d'écartement. Il dit avoir compté 9 sec. pour la durée de la chûte d'une masse de laves, ce qui suppose environ 200 toises de hauteur. M. Bridone dit aussi avoir vu de laves lancées à 200 toises.

L'éruption de 1776 est la 30e, suivant le calcul du P. de la Torre. Le 1 février 1776, le Vésuve jettoit en l'air des pierres enflammées, & il s'ouvrit une seconde bouche.

L'énorme quantité de matieres qui avoient été lancées, avoient formé dans le cratere un nouveau monticule d'environ 150 pieds de hauteur, qui en avoit fort diminué l'ouverture, & en 1778, une partie de ce monticule étant tombée dans le gouffre, on pouvoit alors, en se couchant sur le bord, appercevoir l'immense fournaise qui étoit dans le fond.

Il y a quelques détails à ce sujet, dans une lettre du P. de la Torre, publiée par M. Torcia, dans l'ouvrage dont nous allons parler.

Au mois de mai 1779, il y eut une

petite éruption, mais ce n'étoit que le prélude de celle du mois d'août, l'une des plus terribles de toutes, & des plus extraordinaires par les phénomenes qui l'ont accompagnée : c'est la 31e. éruption, ou, suivant d'autres, la 33e. M. Torcia en a donné la relation en italien & en françois (135 pag. in-12.). Il y a aussi un ouvrage intitulé : *Ragionamento istorico intorno all' eruzione del Vesuvio che comminció nel di 29 luglio 1779 di D. Gaetano de Bottis, professore di storia natur.* in-4°. Enfin M. du Chanoy l'aîné, médecin de la cour, en donna une relation dans le journal de physique du mois de juillet 1780.

On commença d'appercevoir, le 29 juillet 1779, des jets ordinaires de flammes & de laves qui sortoient par le sommet du cône. Le 6 août, il y avoit une gerbe de feu très-claire, qui s'élevoit d'environ 200 toises, d'un mouvement continu, & qui dura près de 40 m. La matiere n'avoit pas la forme, ni le mouvement des laves, elle jaillissoit comme la saignée d'un homme robuste ; & alloit se perdre par une courbure parabolique dans les sinuosités du vallon tortueux qui sépare le Vésuve de la chaîne

crevassée & escarpée des montagnes de Cantaroni, de Somma & d'Ottaiano. Le vent alla disperser les cendres légeres sur le grand chemin de Salerne.

Le 7 août à 11 heures du soir, le phénomene reparut sans aucun bouillonnement sensible, du moins pour la ville de Naples; mais au lieu de cette espece de fontaine continue, on vit des jets multipliés, d'une abondance & d'une élévation encore plus considérables: cette éruption enveloppée ou masquée par la fumée & les vapeurs, ressembloit à ces aurores boréales qui dardent des rayons coup sur coup. M. Volaire, déja connu par ses belles peintures du Vésuve, alloit tous les jours, depuis le dernier de juillet, dessiner ces phénomenes, de différens points de vue; il dessina celui-ci de l'hermitage qui est sur le penchant du Vésuve, mais non pas sans quelque danger. M. Fabrice, peintre Anglois, s'en occupoit également.

Le 8 août à 9 heures du soir, ce ne fut plus un spectacle curieux ou agréable, mais un mouvement terrible, avec des signes effrayans de destruction & de mort. On vit une colonne énorme qui s'élevoit, avec impétuosité, à la hauteur

d'une fois & demi celle de la montagne, c'est-à-dire d'environ 900 toises, ou même 1800, suivant M. Hamilton. La pluie de feu devint si considérable, qu'il sembloit que tout le sommet de la montagne eût été lancé dans les airs, & que la terre eût vomi une partie de ses entrailles embrâsées. La colonne de feu étoit si large, que la crête de Somma paroissoit enflammée : pendant l'espace de 25' que dura ce terrible phénomene, on crut voir la fin du monde.

Les matieres qui retomboient tout au tour en forme de pluie, augmentoient singuliérement le volume, & l'éclat de cette gerbe de feu : la mer même réfléchissant le feu de très-loin, paroissoit comme un gouffre enflammé; la lumiere étoit si vive, qu'on pouvoit lire, de Naples même, toutes sortes de caracteres. Des éclairs, comme ceux du tonnerre, coupoient de tous côtés, & dans tous les sens, la masse de fumée & la colonne de feu. On auroit dit qu'ils partoient du sein de la terre & du haut des airs, d'où retomboit cette pluie de feu, tandis que le Vésuve lançoit des pierres grosses comme des tonneaux à 200 toises de hauteur, suivant le P. de la Torre.

La masse de fumée étoit si large & si élevée, qu'elle paroissoit couvrir Naples, qui en est éloigné d'environ trois lieues: ceux qui la voyoient des côtés opposés, croyoient également qu'elle menaçoit leurs têtes; ensorte que dans tous les environs du Vésuve, & assez au loin, on s'attendoit à tout moment à être enseveli sous une pluie de cendres & de pierres. Jamais, dit M. Hamilton, l'œil humain n'a vu de spectacle pareil.

La plaine d'Ottoiano fut dévastée; on évalua la perte à plus de 200 mille ducats, (le ducat vaut 4 liv. 6 sous) heureusement les habitans avertis par le fracas des deux nuits précédentes, s'étoient retirés, comme du temps de Pline, & il ne périt que peu de monde. Les ravages eussent été bien plus considérables, si la bouche du volcan eût été inclinée du côté du midi, au lieu de l'être vers le nord; les pierres & les cendres auroient ruiné les belles habitations de Portici, de Resina, de Torre dell' Annunziata, & de Torre del Greco; car il arriva des pierres jusqu'a Benevent; la poussiere brûlante alla jusqu'à Avenillo & Montefuscolo, qui sont à

huit lieues de la montagne, & même à Foggia, qui est à plus de 20 lieues.

Les cendres étoient d'abord dirigées par un vent de sud-est, du côté de la ville de Naples; des globes de fumée répandoient une épaisse obscurité jusqu'au Sebeto, l'odeur du bitume étoit déja insupportable dans les quartiers du Môle & de Ste. Lucie; un brouillard sombre avoit enveloppé la partie basse de la ville, depuis les Carmes jusqu'à la vicairie, & l'on se croyoit menacé d'un embrâsement général. On n'entendoit que cris & hurlemens de toutes parts; la confusion commençoit à se répandre parmi le peuple; on enfonçoit les portes des églises, on demandoit le sang de S. Janvier, en menaçant de brûler le palais de l'archevêque; on voloit les torches pour éclairer les images, & ceux qui espéroient profiter du désordre, travailloient à l'augmenter; mais un vent de sud-ouest, qui survint heureusement, transporta ces colonnes menaçantes du côté opposé, vers lequel la bouche du volcan étoit plus dirigée: le tumulte duroit encore, mais la vigilance du prince de Jaci & le zele du P. Roch, parvinrent à calmer le peuple,

& le roi n'épargna rien pour ſoulager les malheureux qui ſe réfugioient par milliers à Naples, avec leurs enfans dans leurs bras.

Les jours ſuivans, il y eut encore des exploſions, accompagnées de mugiſſemens & de ſecouſſes qui furent plus violentes dans les campagnes; mais elles ſe terminerent, le 21 août, par une petite lave, la ſeule qui ait ſuivi cette longue & terrible éruption. Tous ceux qui avoient abandonné leurs maiſons, y revinrent, & l'évêque de Nola (M. Lopez) reçut des remercîmens du zele qu'il avoit témoigné pour le ſoulagement de ſes malheureux diocéſains. A l'égard des matieres que cette éruption a produites, M. Torcia annonce que M. de Bottis & M. de la Vega, ingénieur, s'occupoient à faire les recherches les plus détaillées ſur cette éruption & ſur ſes produits.

On trouve le détail de cette éruption de 1779, dans le voyage pittoreſque de Naples, avec pluſieurs vues du Véſuve, une figure de la grande gerbe du 8 août, & un extrait de la relation du P. de la Torre; celle de M. Hamilton parut dans les tranſactions de 1780,

& dans le journal de phyſique, janv. 1781 ; celle de M. le duc de Belforte, dans le journal de 1780: la figure de la gerbe eſt auſſi dans le livre de M. Torcia, & il y en a une plus grande faite par M. Louis Boily, graveur du roi de Naples.

Il n'y a rien eu de remarquable depuis 1779; mais au mois d'octobre 1784, on voyoit des flammes, & l'on craignoit une éruption.

Après avoir fait en abrégé l'hiſtoire du Véſuve, je dirai quelque choſe de ſes phénomenes & de leur explication, en racontant le voyage & les obſervations que j'y ai faits.

Il y a trois chemins qui conduiſent au Véſuve; l'un eſt au nord, du côté de S. Sébaſtien & de Somma; le ſecond à l'occident, & il commence à Reſina; le troiſieme à l'orient, du côté d'Ottaiano. Le chemin de Reſina eſt le plus fréquenté, mais il eſt le plus difficile. Chemin du Véſuve.

Quand on part de Reſina, l'on emploie environ trois heures pour aller au ſommet; les mulets vont juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé ſur la plate-forme.

Le P. de la Torre, qui connoiſſoit ſi bien ce pays-là, & qui avoit tant ob-

ſervé le Véſuve, eut la complaiſance de m'y conduire par S. Sébaſtien. Nous partîmes de Naples, en paſſant par *Strada nuova*, par le pont de la Madeleine & par *S. Giovani a Teduccio;* tournant enſuite à gauche au commencement du village *de la Barra*, nous paſſâmes par les *Catini*, & nous arrivâmes à S. Sébaſtien; c'eſt une route d'environ deux heures en carroſſe. Là on quitte les voitures, & l'on monte à cheval, ou plutôt ſur des ânes, eſcortés par des payſans du village, pour arriver par des ſentiers étroits & montueux juſqu'à l'hermitage appellé *il Salvatore*, qui eſt ſur une éminence, preſque entre Somma & le Véſuve: il faut cinq quarts d'heure de temps pour y arriver. Nous trouvâmes en chemin quelques parties de laves preſque enterrées & noirâtres. Cet hermitage, où nous nous repoſâmes, étoit occupé par un hermite François, qu'on appelloit le Frere Claude; il diſoit qu'il étoit d'Amiens, & que ſon nom étoit *Claude Velene;* ayant été obligé de quitter la France où il étoit dans le ſervice, il ſe retira ſur cette montagne vers 1750; il eſt mort en 1773, & il a été remplacé par un autre Picard qui avoit été

Hermitage.

perruquier & soldat. L'hermite reçoit les étrangers ; on trouve chez lui du vin, des fruits & quelques rafraîchissemens proportionnés à son état : mais ceux qui ont envie d'y être bien traités, ont soin d'y faire porter des provisions.

Nous continuâmes notre route à pied par des terres assez bien cultivées, dans un vallon formé par le Vésuve & par les montagnes de Somma & d'Ottaiano qui entourent le Vésuve, & y tiennent dans cet endroit par leur base; la montagne de Somma, que l'on voit au nord ou sur la gauche, est formée d'une pierre où l'on apperçoit des matieres de volcans & des parties vitrifiées, avec beaucoup de points blancs, quartzeux, qui n'ont point été fondus. On y remarque, ainsi que dans la plupart des montagnes, des couches horizontales de pierre grise, brune, & quelquefois blanchâtre, qui avoient fait croire au P. de la Torre que jamais cette partie n'avoit été embrâsée comme le Vésuve; mais M. d'Arthenay, d'après M. Serrao, (p. 36) a soutenu que les pointes de Somma & d'Ottaiano sont les restes d'un volcan plus étendu qui occupoit les trois mon-

tagnes, & c'eſt le ſentiment le plus général actuellement. M. Hamilton y a trouvé des couches de laves; & M. de Richeprey regarde cette hauteur de Somma, comme ayant été autrefois l'unique ſommet du Véſuve.

Le ſommet du Véſuve eſt environ à 400 toiſes de celui de Somma, & ce vallon qui regne ſur environ la moitié de ſa baſe, a 3000 toiſes de longueur: ainſi le Véſuve à cette hauteur a environ 6000 toiſes de tour, ou un peu moins de trois lieues; le reſte de ſa circonférence eſt environné d'un chemin tortueux qui s'élargit vers le midi, & qu'on appelle *Atrio del Cavallo*; le vallon & l'*Atrio* ſéparent la partie nue, ſtérile & ſablonneuſe du Véſuve, d'avec les vignes & les campagnes cultivées qui ſont plus bas; ils ſont à peu près à 300 toiſes de hauteur ou à la moitié de la hauteur perpendiculaire du Véſuve.

Le P. de la Torre ne donnoit au Véſuve que 300 toiſes, mais l'abbé Nollet en trouva 593; M. de Sauſſure, en 1772, 610; M. le chevalier Shuckburgh, 616; (*philoſ. tranſ.* 1777); & M. de Richeprey, 632; ſavoir 305 juſqu'à l'endroit où les chevaux & les mulets ceſſent

de pouvoir aller, & 267 jusqu'au cratere, & la même opération répétée deux fois, n'a pas différé d'une toise. Ce nivellement a été fait en 1778, par le moyen d'une regle de 2 toises, & d'un cordon, qui, glissant dans des œillets, servoit à s'alligner.

La partie qui est du côté d'Ottaiano & la pente de Somma sont couvertes de bois, de cultures & d'habitations; les matieres volcaniques augmentent la fertilité de la terre. L'on y trouve des cendres sous la couche végétale & des laves à une plus grande profondeur.

La plus grande partie de ce vallon est remplie de pierres-ponces, de scories, de sables brûlés, de laves en petits morceaux détachés, qui couvrent aussi tout le reste de la hauteur du Vésuve. On voit sur la droite une grande étendue de laves en grandes masses irrégulieres, noires, & par bouillons, qui coulerent en 1737; ensuite on trouve celle de 1755, il y en a même à l'autre extrêmité de ce vallon du côté d'Ottaiano, dont la plus grande partie vient de cette éruption. Mais les laves de 1760 & 1767, sont les plus remarquables actuellement.

C'eſt dans la partie du Véſuve placée au-deſſus du vallon & de l'*Atrio*, que ſont à différentes hauteurs, & juſqu'à un tiers de l'élévation au-deſſus de la plate-forme du vallon, les bouches formées dans différentes éruptions, par leſquelles il a coulé des torrens de laves, qui quelquefois ſe ſont arrêtés ſur la plate-forme, & quelquefois ont deſcendu beaucoup plus bas; mais on a peine à diſtinguer ces bouches que la lave, le gravier, & les éboulemens ont fermées. Le P. de la Torre a repréſenté les cinq bouches principales ouvertes en 1751 & 1754, du côté d'Ottaiano, à la partie orientale du Véſuve, dans une des planches qui ſont jointes à ſon hiſtoire.

La partie du Véſuve élevée au-deſſus de la baſe ou du vallon, qui ſépare Somma d'avec le cratere, à 1360 toiſes de diametre, & tout ce qui eſt au-deſſus, paroît avoir été pouſſé par le volcan depuis l'an 79. M. de Richeprey, dans un mémoire manuſcrit qu'il m'a communiqué, l'évalue à 126 millions de toiſes cubes, & il eſtime 266 millions de toiſes cubes, les ma-

tieres de toutes les éruptions, depuis l'an 79, jusqu'en 1778.

Après avoir fait une lieue dans ce vallon, autour du Vésuve, en partant de l'hermitage, on trouve un endroit où il est moins difficile de grimper que dans le reste du vallon; c'est-là que nous commençâmes à monter sur ce sable mouvant, dont les éruptions ont tapissé la montagne; il est presque impossible de s'y faire porter, mais on peut se faire traîner ou soutenir par les paysans qui vous conduisent, ou se tenir à leur ceinture en montant après eux; on recule à chaque pas, on tombe, on se releve; les souliers & quelquefois les pieds sont déchirés, ou brûlés, si l'on rencontre de la lave nouvelle; & quoiqu'il n'y ait que 355 toises à monter sur ce plan incliné, il faut plus d'une heure pour arriver. Cette cendre ne brûloit pas lorsque j'y allai, comme dans d'autres voyages que le P. de la Torre y avoit faits, par exemple en 1759.

Le gravier spongieux & brûlé, quoique plus léger que la pouzolane qu'on tire de la terre, s'emploie également pour bâtir; les parties minérales, ferrugineuses, calcaires, vitrifiées, &c. lui

donnent une excellente qualité pour le ciment. Mais j'ai ramassé de la pouzolane à Rome, qui paroît également vitrifiée.

Plate-forme du Vésuve.

Il y avoit deux heures & demie que nous étions partis de l'Hermitage du Salvatore, lorsque nous arrivâmes à la plate-forme, qui étoit autrefois le sommet du Vésuve, au-dessus de laquelle il n'y a plus qu'une petite montagne de 80 pieds de hauteur, & de 200 pieds de pente, formée dans l'éruption de 1755 (p. 485). Cette plate-forme est presque toute couverte de soufre, & de sels qui tombent en efflorescence; le terrein y étoit chaud, & l'on y voyoit sortir la fumée par différentes crevasses. Un coup de vent qui mêla toute cette fumée, dans le temps que nous y étions, nous plongea dans un tourbillon suffocant, qui heureusement ne dura pas, mais qui nous tint quelque temps dans un assez grand embarras. Ces petites émanations qu'on appelle *Fumarole* sont chaudes, humides comme celles de la Solfatare, & déposent du soufre & du sel ammoniac sur les parois de ces crevasses : une chaîne de montre en acier que j'avois alors y fut ternie & rongée par la vapeur du Vésuve.

La

La plate-forme dont je parle, a environ 500 pieds de largeur, tour autour de la petite montagne; celle-ci avoit 4620 pieds ou 770 toiſes de tour à ſa baſe, ſuivant les meſures du P. de la Torre, priſes au mois d'avril 1755, 80 pieds de hauteur d'un côté, & 96 de l'autre, & environ 200 pieds de longueur ſur ſon côté, à cauſe du talus ou de l'inclinaiſon de ce côté, mais elle doit avoir augmenté depuis ce temps-là. Ce fut le 20 janvier 1755, à la ſuite de l'éruption qui étoit arrivée le 2 décembre précédent ſur le côté du Véſuve, que le ſommet du volcan commença de jetter en l'air beaucoup de pierres, de ſable ardent, & de matieres ſpongieuſes, qui s'amoncelerent peu à peu au-deſſus de la plate-forme, & donnerent naiſſance à cette petite montagne que l'on apperçut de Naples le 22 janvier 1755, & qui continua de croître les jours ſuivans; ſa partie orientale qui regardoit Ottaiano, tomba au mois de Mars 1759, comme je l'ai dit, p. 163.

Quand on eſt au ſommet de cette petite montagne, on apperçoit le baſſin du Véſuve, ou le foyer intérieur, qui Gouffre du Véſuve.

est ordinairement embrâsé, mais qui change si souvent de forme, qu'il est presque impossible d'en dire quelque chose de précis ; avant l'éruption de 1631, cet entonnoir étoit rempli d'arbres & de verdure ; au fond il y avoit une plaine & une espece de pâturage ; le bord supérieur avoit cinq milles de circonférence (Sorrentini, L. I. Ch. 15).

Dans l'histoire de M. Serrao imprimée en 1737, il paroît qu'on n'osoit point alors descendre dans le cratere ; cependant au mois de juillet 1749, M. Rigade, musicien attaché à M. le marquis de l'Hôpital, accompagné de plusieurs domestiques de la maison & de plusieurs paysans y descendit (*Mém. de l'Académ.* 1750, p. 85).

Le P. de la Torre y étoit aussi descendu le 22 mai 1752, aussi-bien que M. Randon de Boisset, qui a fait deux fois le voyage d'Italie avec toute la curiosité d'un savant ; ils virent dans l'intérieur beaucoup de crevasses, d'où il sortoit une fumée très-humide & très-chaude ; le fond étoit recouvert d'une matiere jaune en-dessus, & blan-

che en-dessous, épaisse d'environ un doigt, poreuse & irréguliere; sous cet enduit on voyoit une matiere calcinée qui paroissoit contenir beaucoup de soufre; & sous cette matiere la masse naturelle de la montagne, semblable à une pierre presque vitrifiée. D'ailleurs, la disposition des bancs de pierre paroissoit être la même que dans les montagnes ordinaires, & non point celle de matieres qui auroient été jettées en l'air & bouleversées par un volcan; cela pouvoit faire croire que l'éruption souterraine n'avoit pas donné naissance à la montagne entiere; cependant, plusieurs auteurs l'ont pensé, & l'on a reconnu que la lave est souvent disposée par couches, comme la plupart des pierres calcaires.

Le tour de ce cratere avoit environ 900 toises, en-bas comme dans le bord supérieur, & 100 pieds de profondeur (a); dans ce fond de bassin, où il étoit possible de descendre, on voyoit des ouvertures profondes & inaccessibles, dont une laissoit voir la dis-

(a) En 1778, M. de Richeprey, trouva la profondeur de 135 pieds, & la surface du cratere, 2478 toises carrées.

position intérieure des couches de la montagne. La principale ouverture étoit celle du gouffre, d'où sortoit une épaisse fumée, dont l'odeur étoit sulfureuse, pénétrante & dangereuse; la croûte de ce plan intérieur, ou la voûte sur laquelle on marchoit, avoit plusieurs ouvertures, & dans quelques endroits, n'avoit pas plus de dix pouces d'épaisseur, cela n'empêcha pas le P. de la Torre d'y descendre encore le 1 de juillet 1752, il trouva que l'ouverture de l'abîme s'étoit élargie, & occupoit presque le tiers du plan intérieur.

Le 16 octobre, il retourna dans cet entonnoir du Vésuve, & la fumée qui sortoit du gouffre se dirigeant un peu de côté, il monta sur une petite éminence de douze à treize pieds, qui faisoit une saillie sur le gouffre, d'où il voyoit perpendiculairement au-dessous de lui le feu qui étoit au fond de l'abîme, semblable à un vaste fourneau de verrerie; il y jetta une pierre pour juger par le temps qu'elle emploîroit à descendre de la profondeur du foyer; mais elle n'avoit pas fait les deux tiers du chemin que l'intrépide observateur

fut saisi par un tourbillon de fumée qui alloit le suffoquer, comme Pline, dont il suivoit si bien l'exemple; il fut forcé de se jetter avec précipitation au bas de cette éminence, malgré le danger d'une pareille chûte; il jugea seulement par le chemin que la pierre avoit fait en cinq secondes, que le foyer devoit être à une profondeur de 90 toises.

M. Serrao, en 1737, estimoit à-peu-près la même profondeur. M. l'Abbé Nollet en 1749, jugea de 40 toises la hauteur à laquelle s'élevoient dans le bassin les matieres fondues, ou les blocs de pâte qui étoient lancés au-dessus du foyer (Mém. de l'Ac. 1750). Il paroîtroit par-là que le foyer a peu de profondeur; d'un autre côté, M. Hamilton combat l'avis de M. de Buffon, qui croit les foyers des volcans peu profonds; mais il me semble du moins que le foyer du Vésuve est dans le corps de la montagne, & plus élevé que le niveau de la mer; c'est la seule conséquence générale que l'on puisse tirer des observations précédentes. En 1755, le fond intérieur du cratere étoit tellement élevé, qu'il n'étoit qu'à 23 pieds du bord, & qu'on y descendoit com-

modément; mais il eſt rare que la fumée laiſſe appercevoir le gouffre comme on le voyoit en 1752; on ſe contente d'y jetter des pierres pour juger de ſa profondeur, qui n'eſt pas conſidérable, & l'on y entend quelquefois un bruit ſourd, ſemblable au mugiſſement profond d'un vent chaſſé avec force par les vapeurs raréfiées.

En 1765, ce baſſin étoit preſque rempli, il n'y reſtoit qu'un précipice ou vide cylindre, & le bord de ce gouffre avoit 937 toiſes de tour, ſuivant le P. de la Torre, qui l'avoit meſuré pluſieurs fois.

Le bord de l'entonnoir avoit une épaiſſeur de quatre pieds plus ou moins, ſur laquelle on pouvoit tourner aiſément, & d'où l'on pouvoit deſcendre dans le gouffre quand la fumée n'étoit pas fort abondante, à une profondeur d'environ cent pieds; quoique la deſcente fut preſque verticale, les irrégularités du terrein & les pierres qui faiſoient ſaillie, fourniſſoient le moyen d'y aller.

Mais ce cratere change de face à chaque éruption, en 1770 & 1775, il ne préſentoit qu'un monticule, entouré de deux foſſés, dans leſquels on pou-

voit descendre facilement, au rapport de M. de Richeprey.

En 1778, au fond du cratere on voyoit un cône noir peu élevé, au sommet duquel étoit une principale bouche, & une plus petite sur la pente occidentale; il s'élançoit de chacune de ces ouvertures des scories embrâsées; une minute avant leur éruption, on entendoit un mugissement semblable à celui d'un fluide bouillant, & l'explosion étoit accompagnée d'un bruit comparable à un coup de canon, qui s'entendoit à deux milles du cratere.

L'intérieur de ce bassin paroît quelquefois tapissé de plusieurs couleurs différentes; le jaune qui vient d'un soufre décomposé & friable; le blanc qui vient d'un sel alumineux; le verd, produit par les parties cuivreuses ou pyriteuses & vitrioliques; enfin, le gris, provenant du fer qui y abonde.

Quantité de pluie.

Il arrive quelquefois qu'au lieu de feu l'on voit de l'eau au fond de l'entonnoir; il y avoit en 1737 un petit lac, qui en couvroit presque la moitié, du côté du midi; cette eau, suivant M. Serrao, paroissoit être une eau de pluie. Pour appuyer cette idée, il ob-

ſerve que la quantité de pluie qui tombe annuellement à Naples, eſt de 29 pouces de France (a), ſuivant les obſervations faites pendant dix ans par don Cirillo, enſorte que la bouche du Véſuve qui avoit 109400 toiſes de ſuperficie, reçevoit chaque année 45 mille toiſes cubes d'eau ; il eſt vrai qu'il ne pleut pas autant ſur la montagne qu'il pleut au bord de la mer ; mais auſſi il y a beaucoup d'eau qui ſe filtre d'ailleurs au travers de la montagne, & qui pénétre dans l'entonnoir du Véſuve.

C'eſt cette eau, qui probablement fournit une partie des vapeurs & de la fumée que l'on voit s'élever du Véſuve. Après de grandes pluies le feu paroît ſe calmer & ſe concentrer; quand la pluie eſt ceſſée, le feu ſe dilate & ſe ranime, & ſouvent quelques mois après ces grandes pluies, l'entonnoir

(a) On eſt étonné de voir qu'il tombe 29 pouces d'eau à Naples, tandis qu'il n'en tombe que 17, année commune, à Paris : mais on en a vu bien davantage entre Modene & Lucques, T. II, p. 211.

Udine dans le Frioul, eſt auſſi un endroit où il pleut bien davantage ; en 1782, il y a tombé 61 pouces d'eau ſuivant M. Toaldo, cette ville eſt ſituée dans un demi-cercle de montagnes ouvert au Sirocco, ou S. E. A S. Domingue, on a obſervé juſqu'à 180 pouces d'eau en 1783, ſuivant M. Lefebvre des Hayes.

paroît embrâsé dans plusieurs endroits; mais je ne puis croire, comme le P. de la Torre & M. Serrao, que cette eau de la pluie soit suffisante pour expliquer les torrens d'eau qu'on a vu sortir dans certaines éruptions, comme celles de 1631 & de 1698; on vit la même chose au volcan de Cotopaxi en 1742 (V. la Condamine, & Bouguer, pag. 69), & au mont Etna en 1751. Le fait est arrivé trop souvent, & il est attesté avec trop de circonstances pour qu'on puisse en douter. (V. M. d'Arthenay, Mém. présentés, &c. T. IV, pag. 273). La mer, qu'on a vu presque toujours se retirer, le goût salé des eaux qu'on a vu sortir du Vésuve, & le volume immense de ces torrens, tout me porte à croire, avec M. d'Arthenay & M. l'Abbé Nollet, que l'eau de la mer pénétre jusques dans le bassin, ou par son poids, ou par la pression de l'air extérieur, qu'elle s'y convertit en vapeurs, & produit une partie de la violence des éruptions, de même que l'eau qui en sort. Ces vapeurs, lorsqu'elles s'élévent & qu'elles sont condensées dans l'atmosphere, peuvent causer aussi les grandes pluies qui

ont accompagné ou ſuivi plus d'une fois les éruptions ſeches du Véſuve.

De la cauſe des Volcans.

Lehmann, dans ſon art des mines, & Seip, dans ſa deſcription des eaux de Pyrmont, expliquent auſſi les volcans par le moyen des eaux de la mer, qui décompoſent les pyrites, ces compoſés de fer & de ſoufre, répandus partout dans le ſein de la terre; c'eſt le ſentiment de Henckel dans ſa pyritologie. Les eaux de la mer, qui ſont viſqueuſes & ſalées, ſont plus propres que d'autres, à produire l'inflammation des volcans, & l'on trouve en effet, près de la mer, preſque tous les grands volcans de l'Europe. Le ſel que contiennent les eaux de la mer, peut lui-même y contribuer : on ſait que les cuiſiniers jettent du ſel ſur les charbons, pour rendre la braiſe plus ardente (a).

Pline rapporte que la mer parut quitter le rivage de Miſene, dans l'éruption de l'an 79; on a dit la même choſe de quelques autres éruptions, mais il

(a) Les chimiſtes modernes ont démontré que l'air pur, ou déphlogiſtiqué, eſt un des principes de tous les acides; celui qui eſt contenu dans l'acide du ſel marin, paroît être la cauſe de l'intenſité que ce ſel occaſionne dans les corps combuſtibles embraſés.

a pu arriver que ce ne fut qu'une espece d'oscillation produite par la secousse du tremblement, un balancement de la masse des eaux, plutôt qu'un appauvrissement ou un desséchement produit par l'engouffrement d'une partie de la mer; je ne vois pas qu'on puisse supposer sous le Vésuve des gouffres assez profonds pour recevoir tout-à-coup un si grand volume d'eau, dont l'océan répareroit à chaque instant la perte, plus vîte qu'elle ne pourroit se produire.

Le soufre est la première cause de l'incendie d'un volcan; on ne connoît rien dans la terre de plus inflammable que le soufre: or l'odeur de soufre est très-reconnoissable dans la fumée du Vésuve; l'existence du soufre dans cette montagne est évidente, on le trouve sublimé sur toutes les pierres voisines du cratere.

Pour allumer ce soufre intérieur de la terre & le mettre en mouvement, il suffit qu'il s'y mêle du fer avec un peu d'eau, ce mélange s'échauffe promptement, le contact de l'air favorise sa combustion, & il s'en dégage bientôt une flamme très-vive.

Lémery expliquant dans sa chimie

la préparation du ſafran de Mars, fait voir comment elle ſert à donner une idée de la formation des volcans, & dans les mémoires de l'académie pour 1700, il raconte une autre expérience qui la rend encore plus ſenſible. Il mit en été dans un grand pot, 50 livres d'un mélange de fer & de ſoufre pulvériſé, réduit en pâte avec de l'eau; il plaça le pot dans un creux qu'il avoit fait faire dans la terre à la campagne; il le couvrit d'un linge & enſuite de terre, à la hauteur d'environ un pied; il apperçut huit ou neuf heures après que la terre ſe gonfloit, s'échauffoit & ſe crevaſſoit, il en ſortit des vapeurs chaudes & ſulfureuſes, & enſuite quelques flammes qui en élargirent les ouvertures & répandirent tout autour une poudre jaune & noire; il ne reſta dans le pot qu'une poudre noire & peſante, qui étoit de la limaille de fer dépouillée de ſon phlogiſtique (V. Mém. 1760, p. 467.). Lehmann dans ſon art des mines, imprimé à Paris en 1759, T. II, pages 273 & 325, & T. III. page 427, dit que les pyrites ſulfureuſes s'allument par le contact de l'air & de l'humidité. Il y a même une pyrite ap-

pellée *Coco* dont parle Alfonse Barba, qui quelquefois creve avec fracas. Si l'on mêle de la limaille de fer, de l'acide vitriolique & de l'eau dans un grand matras dont le col soit fort long, & qu'on agite le vaisseau, les vapeurs qui en sortent s'allument à l'approche d'une bougie; c'est l'air inflammable dont on fait un si grand usage depuis 1783. Les charbons de terre entassés s'enflamment d'eux-mêmes en été, lorsqu'à des pluies il succede un beau soleil; mais ce sont ceux qui contiennent des pyrites (Lehmann, T. III. p. 435.).

On a vu s'enflammer d'elles-mêmes les matieres qui avoient éprouvé une fermentation considérable, comme du foin dans les greniers, des toiles dans les magasins de la marine (Hist. de l'acad. pour 1757). Il y a dans la chimie un grand nombre de matieres dont le mélange produit l'effervescence, la chaleur, l'inflammation, & qui nous font voir différentes manieres d'expliquer l'embrâsement des volcans. Ces effervescences se font en un instant dans nos atteliers; elles exigent plusieurs siecles dans le sein de la terre, où les matieres sont moins pures & moins rap-

prochées ; mais les principes & le mécanisme sont à peu près les mêmes. Si l'on mêle de l'esprit de nitre fumant, avec l'huile de vitriol, & qu'on verse ce mélange sur une huile distillée, comme celle de thérébentine ou de canelle, le feu y prend, & en général les acides enflamment les matieres huileuses. Le pyrophore de Homberg fait avec de la farine & de l'alun, prend feu de lui-même dès qu'on l'expose au grand air, par l'humidité qu'il absorbe (Voyez les mém. présentés, &c. T. III, p. 180 ; les leçons de physique de Nollet, T. IV ; la chimie de Boerhave, & les additions de Musschenbroek aux expériences de l'académie *del Cimento*).

Cette fermentation ayant produit de la chaleur dans le sein de la terre, elle convertit en vapeurs l'eau qui survient par filtration, & cette eau convertie en vapeurs, occupe un espace 14000 fois plus considérable que l'eau fluide ; la force de ces vapeurs est alors prodigieuse ; qu'on en juge par l'éolipyle ou par les pompes à feu, où une simple chaudiere d'eau bouillante produit assez de force pour mouvoir un balancier

énorme, chargé de deux pistons. Il n'est donc pas étonnant que ces vapeurs produisent un soulevement & une explosion des matieres qu'elles rencontrent; c'est ainsi que ce volcan a lancé quelquefois des masses de pierres qui pesoient des milliers, & on en voit quelques-unes sur le chemin du Vésuve, quand on y monte du côté de Resina & de Pugliano.

Qu'on réfléchisse sur l'effet que produisent l'air, le feu ou la vapeur qui se dégage des grains de la poudre à canon, ou l'effet bien plus violent de la poudre fulminante, composée de salpêtre & de soufre, mêlés avec un alkali fixe, & l'on n'aura aucune peine à comprendre l'effet des volcans. Il n'y a que la grandeur du fourneau qui produit la grandeur des effets; l'imagination n'y est point accoutumée par les petits effets de nos petites expériences; elle s'étonne à la vue des explosions du Vésuve; il n'y a cependant de différence que du petit au grand.

Il y a des volcans dans tous les pays du monde, parce qu'il y a par-tout du soufre & des minéraux. La Cordeliere du Pérou, & du Chili, plusieurs

îles de la mer du ſud & de la mer des Indes, de l'Archipel, des Canaries, des Terceres & des Açores, ſont parſemés de volcans, ou éteints ou encore enflammés. On en trouve dans les îles de Lipari, dont M. Dolomieu a donné une deſcription, à Corfou & en Ethiopie; il y en a en Iſlande, en Suede, en Norvege, en Ecoſſe; M. Raſpe en a trouvé dans le pays de Heſſe; M. le baron de Born dans la Bohême; M. le baron de Dietrich dans le Briſgaw; M. Gerland dans la Siléſie; au milieu même de la France, en Auvergne & en Vivarais, on voit les marques des anciens volcans. M. Guétard y a reconnu des laves toutes ſemblables à celles du Véſuve (Mém. de l'acad. pour 1752); M. Faujas de S. Fond, Traité des volcans éteints du Vivarais; M. Giraud Soulavie, hiſtoire naturelle de la France méridionale.

M. Montet a trouvé auſſi les laves de pluſieurs volcans éteints, dans le bas Languedoc, & Montpellier en eſt pavée (Mém. de 1760, page 468); il y en a ſur-tout beaucoup, du côté de Pézénas & d'Agde; on y trouve le baſalte ſemblable à celui dont il eſt parlé dans

Pline, dans la continuation de la lithogéognosie de Pott, page 219, & dans les Transf. Phil. Tome XLVIII, pages 226 & 238.

Il y a dans l'Allemagne des mines de charbon qui se sont allumées, (V. M. Lehmann dans l'art des mines, Tom. I. page 329; Pline, L. II. Chap. 79, 80, 81, 82, 84; Agricola, *de ortu & causis subterraneorum*, *Lib.* II, Cap. 20.).

CHAPITRE XIX.

De la nature des laves du Mont Vésuve.

LA LAVE, en italien *Lava*, cette matiere qui est sortie en si grande quantité dans les éruptions du Vésuve, ressemble extérieurement au fer fondu; mais en dedans l'on voit que ce n'est qu'une sorte de vitrification opaque, dont l'aspect est semblable à celui d'une pierre d'aiman. Quand elle est polie, elle approche de la serpentine, avec cette

différence qu'elle ne tire pas tant sur le verd.

La lave a la consistance d'une pâte ou bouillie épaisse quand elle sort du volcan ; elle coule lentement, & s'étend avec peine quand elle est refroidie, les torrens qu'elle forme ressemblent, suivant la comparaison de M. de la Condamine, à une mer de matiere épaisse & tenace, dont les vagues commenceroient à se calmer :

Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam ;
Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa.

Georg. I. *Æn.* 3. *v.* 576.

Le mouvement intérieur du feu dans les laves ardentes souleve les parties déja consolidées, & forme les éminences que l'on voit à la surface des torrens de laves. Certains endroits ressemblent à des cables de vaisseaux pliés en rond. Si quand elle est encore coulante on la souleve avec un bâton, elle se gonfle aussi-tôt & devient poreuse à raison de son état de demi-vitrification. C'est ainsi qu'on a vu, en 1760, les ardoises de Royaumont frappées du

tonnerre, ſe dilater, ſe bourſoufler juſqu'à prendre 8 à 9 lignes d'épaiſſeur, & à pouvoir nager ſur l'eau (Hiſt. de l'acad. 1760).

On voit auſſi que la lave exerce ſouvent une très-grande force expanſive, elle forme des ondes, des cavités, des pointes, des grottes, des eſpeces d'aqueducs, & elle ſouleve la plate-forme de l'entonnoir du Véſuve, juſqu'à la porter preſqu'à l'orifice ſupérieur, comme cela eſt arrivé en 1755, depuis le 23 février juſqu'au 6 juillet, & en 1767.

On apperçoit dans la lave des parties de fer, & des parties de pierres; mais les particules métalliques ſont en petite quantité, puiſque la lave peſe un neuvieme ou un dixieme de moins que la pierre naturelle du Véſuve. La lave agit ſur la bouſſole, ce qui prouve qu'elle contient du fer. L'abbé Nollet ajoute, qu'étant au bord du baſſin, il reſpiroit une odeur ſemblable à celle du fer diſſous dans de l'eſprit de ſel. Les pyrites du Véſuve étant analyſées, donnent du fer très-pur; M. Cadet en a trouvé dans la lave, qu'il avoit pulvériſée avec beaucoup de peine, comme nous

le dirons bien-tôt ; les cendres même du Véſuve contiennent du fer qui eſt attirable par l'aimant. En général toute lave eſt une pierre mélangée, formée d'une pâte plus ou moins avancée dans ſa vitrification & dans laquelle on trouve des fragmens de différentes ſubſtances pierreuſes.

La lave eſt plus ou moins facile à fondre ; cela vient de ce qu'elle eſt dans un état fort voiſin de celui de verre, mais qu'elle renferme trop de parties réfractaires, qui ne ſont pas ſuſceptibles d'une parfaite vitrification. L'abbé Nollet regardant le fourneau du Véſuve en 1749, dans un temps où depuis un an l'embraſement ne ceſſoit d'augmenter, vit que les maſſes ardentes que lançoient la vapeur & la flamme étoient une eſpece de pâte qui ſe déchiroit en l'air, changeoit de forme, & en retombant ſur le rocher s'applatiſſoit comme de la boue épaiſſe, ce qui prouve combien la vitrification eſt imparfaite, même dans le centre de l'embrâſement.

Depuis quelques années, on fait en Languedoc des bouteilles de verre avec la lave des volcans éteints, ce verre

eſt noir, léger & dur, & on trouvera cette matiere en abondance dans plusieurs provinces de France.

Suivant les expériences de M. Cadet, la poudre de lave ſe diſſout dans tous les acides, mais ſur-tout dans l'acide vitriolique, avec lequel elle fait une vive effervеſcence (a). Si l'on mêle cette diſſolution avec de l'eſprit de vin, & qu'on y mette le feu, la flamme prend une belle couleur verte; l'alkali volatil donne une couleur bleue à cette diſſolution, ce qui prouve qu'elle contient un peu de cuivre. Cette même diſſolution filtrée & évaporée donne des cryſtaux de vitriol de mars très-réguliers, des cryſtaux d'alun, & un ſel en petites aiguilles ſoyeuſes qui ne peut ſe diſſoudre dans l'eau froide, & qui paroît formé par l'union de l'acide vitriolique & d'une terre calcaire contenue dans la lave; il eſt donc probable que la matiere de la lave contenoit des terres, vitrifiable, argilleuſe & calcaire, ainſi

(a) Il y a pourtant un phyſicien de Naples, qui aſſure que la lave ne ſe diſſout point dans les acides, & que l'effervеſcence ne vient que de quelques parcelles de terre ou de pierre calcaire, qui ordinairement s'y trouvent mêlées; mais les expériences ſuivantes me paroiſſent décider le contraire.

que des pyrites; la violence du feu en ayant enlevé le ſoufre, c'eſt-à-dire, le phlogiſtique & l'acide vitriolique, a fondu la terre vitrifiable, à l'aide de la terre calcaire qui y étoit contenue, & dont on rencontre encore quelques veſtiges dans la lave; il s'eſt formé un verre opaque coloré par le fer & le cuivre. On peut voir des expériences à ce ſujet dans l'*Hiſt. de l'Ac.* 1761, p. 63, & dans les œuvres de Bergman, une belle analyſe ſur les produits volcaniques.

M. Montet, habile chimiſte de Montpellier, a trouvé du ſoufre pur dans la ſublimation de la lave du Véſuve (a).

La qualité un peu ſpongieuſe de cette lave la rend très-propre à ſervir de pavé;

(a) M. le commandeur de Dolomieu aſſure avoir trouvé de l'acide vitriolique pur & cryſtalliſé, dans une grotte du mont Etna, dont on tiroit autrefois du ſoufre. M. Vandelli (*de Therm. Patav.*) dit avoir trouvé l'acide vitriolique, pur & fluide dans les environs de Siene & de Viterbe; Bergmann le cite dans ſa ſciagraphie. M. Baldaſſari aſſure qu'il l'a rencontré pur, concret, & cryſtalliſé, dans une grotte des bains de S. Philippe, à 10 lieues de Siene (Journal de Phyſique, 1776. T. 7. p. 395, & ci-devant, T. III, p. 335). Mais M. Kirwan, dans ſes élemens de minéralogie, 1785, p. 178, dit que les obſervations ſubſéquentes de M. Murray, ont pleinement démenti ce fait, & il cite les mémoires de Stockholm; T. 37.

elle est fort dure, elle n'est point glissante. Aussi la ville de Naples en est pavée, & les anciennes villes d'Herculanum & de Pompeii l'étoient déja. On s'en sert aussi pour bâtir certains édifices auxquels on veut donner plus de solidité; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Rome même & toute la voie Appienne, depuis Rome jusqu'à Radicofani, sont pavées aussi de laves semblables, tirées d'anciens volcans, comme M. de la Condamine l'a observé en 1755 (Mém. de l'Acad. 1757, p. 375).

Cette lave dure, compacte, homogene, bleuâtre, est une espece de basalte, moins dur que celui de l'Egypte, mais qui fait du feu au briquet; sa pesanteur spécifique est moindre d'environ un dixieme que celle des pieres naturelles du Vésuve. On n'en trouve pas qui soit crystallisé en figures régulieres comme celui de la chaussée des Géans, de l'Etna, du Languedoc, & de quelques autres volcans éteints, peut-être faudroit-il qu'il se fut refroidi dans le goufre même du Vésuve, ou, suivant M. de Buffon, dans une eau qui eût saisi la matiere ardente & encore molle; mais on en

trouve en piles verticales de quatre à cinq pieds de large, il y en a de douze & de vingt-huit faces, ſuivant M. de Richeprey; on en trouve en boules, ſurtout à l'endroit de l'éruption de 1767, d'autres en forme de cables tordus.

Il y a une lave boueuſe, tendre, appellée *tufa*, elle ſemble avoir été formée par des courans d'eau bouillante remplie de pierres ponces, de ſables noirs, & d'autres matieres volcaniques. On trouve des tombeaux antiques, bâtis avec ces laves, & qui ne ſont pas fort altérés. On a creuſé dans cette lave tendre, des grottes ſouterraines, il y en a une très-étendue entre Portici & Torre del Greco, au-deſſus du chemin qui va vers le Véſuve, & elle conduit à la plus belle carriere de laves qui ſoit en exploitation.

Ces laves contiennent toutes des cryſtaux de ſchorl, matiere vitrifiable; brillante, tranſparente; ils ſont blancs, noirs, verds ou rouges. Il y en a dans les laves, les pierres ponces, les cendres; il y eſt en maſſe, en lames, en aiguilles; quelquefois ces cryſtaux baſaltiques qu'on appelle ſchorl depuis quelques années, ne ſont point efferveſcence

vesceence avec les acides; ils ont une figure prismatique, romboïdale ou à-peu-près. Linnæus les met avec les borax; la tourmaline, qui s'électrise par la chaleur, paroît être un schorl d'un rouge jaunâtre (V. Franklin, tom. I, pag. 198).

Ces schorls de différentes couleurs, font dire aux habitans, qu'il n'y a pas de pierres précieuses qui ne se trouvent au Vésuve, mais ces pierres ont souvent très-peu de dureté; il y en a même de farineuses qui se réduisent en poussiere dans les doigts. M. Ferber croit qu'elles sont le produit du feu; M. Faujas les attribue à l'eau, parce qu'il en a trouvé dans des matieres qui n'ont point éprouvé l'action du feu, & que la lave même qui en contient, ne paroît pas avoir éprouvé un feu assez violent.

On trouve aussi au Vésuve des grenats, des calcédoines, des zéolites, des chrisolites, ou pierres jaunes en prismes octaëdres, terminés par des pyramides, & quelques autres crystaux, que M. l'abbé Galliani met au rang des topazes & des bérils, ou aiguemarines; enfin, des cailloux verds ou jaunes plus durs

que les ſchorls, mais moins réguliers. Au reſte, ces matieres ont été décrites trop imparfaitement pour qu'on puiſſe bien les diſtinguer.

On fait avec ces ſortes de laves, des bagues, des boucles d'oreilles, des tabatieres qui coûtent juſqu'à mille francs, quand il y a des morceaux ſinguliers, où ſe trouvent des accidens rares, comme des points rouges ou verds d'une belle couleur.

On fait auſſi avec la lave, des taſſes, des tables, des chambranles de cheminées, & des ſuites d'échantillons, en choiſiſſant des laves de toute ſorte de couleur. M. Guétard en cite une de M. Guenée, où il y avoit 45 petits carrés de diverſes nuances, pointillés, brocatelés en blanc, jaune, gris, olivâtre, plus ou moins foncés, ce qui faiſoit un aſſortiment très-curieux.

Ce travail des laves eſt très-long, car cette matiere réſiſte à l'acier; & quand on veut la réduire en poudre, elle mord ſur les pilons les plus durs.

M. de la Condamine n'a point trouvé de lave de cette eſpece en Amérique, quoiqu'il ait ſouvent campé des ſemaines & des mois entiers ſur les volcans de

Pitchincha, de Chimboraço & de Cotopaxi; cependant l'espece de cryftal noirâtre, appellée vulgairement au Pérou *piedra de Gallinaço*, n'eft autre chofe qu'un verre formé par les volcans, ce qui prouve feulement que les matieres de ces montagnes font plus fufibles que celles du Véfuve, & plus difpofées à la vitrification; mais il ajoute qu'il n'a point vu la montagne de Sangaï, de laquelle il coule un torrent de feu. Depuis fon voyage fur Coto-Paxi, l'on a vu fortir en 1743, des flots de matieres enflammées & liquides. Il y avoit alors deux fiecles que ce volcan n'avoit jetté; les bords du cratere étoient couverts de neige jufqu'à 800 toifes audeffous du fommet tronqué de Coto-Paxi. Nous ne favons pas fi cette lave reffemble à celle du Véfuve.

La pierre de gallinace, dont nous venons de parler, reffemble parfaitement à la pierre obfidienne de Pline, fur laquelle M. le comte de Caylus a donné un mémoire à l'académie des infcriptions en 1760; il prouve, d'après les expériences chimiques, que c'eft une efpece de verre métallique, ou, comme le préfume M. Guétard, un

verre formé par la fusion des glaises métalliques, une substance analogue au laitier que l'on trouve dans les fourneaux à fer, & qui est une demi-vitrification ou une écume mêlée de métal & de matieres vitrifiées, due principalement au quartz fusible de la mine.

La lave qui sort quelquefois par la bouche supérieure du Vésuve, n'est jamais d'une vitrification parfaite ; ni même la lave qui sort par les flancs de la montagne, parce que la matiere trop fluide ne sauroit être lancée en masse aussi loin que celle qui a quelque consistance, & sur-tout aussi loin que les pierres enlevées par l'explosion.

La matiere spongieuse que le Vésuve lance souvent, aussi-bien que celle qui est à la surface des laves, quoique poreuse, est de la même nature que la lave; elle est quelquefois jaune au-dehors & blanchâtre au-dedans. C'est une pierre presque vitrifiée, que l'on connoît sous le nom de scorie de volcan; quand elle est réduite en poudre & bouillie dans l'eau, elle lui donne à peine un petit goût salé; mais elle devient plus blanche, & l'on y apperçoit des particules brillantes qui paroissent

talqueuses; le P. de la Torre en a vu qui, sous un volume égal, pesoit un septieme de moins que la pierre naturelle du Vésuve; il y en a qui sont extrêmement poreuses, & qui servent à faire des voûtes fort légeres, comme nous l'avons remarqué à l'occasion de Baies.

Cendre du Vésuve.

La cendre du Vésuve, ou la lave ancienne qui a couvert Herculanum, quoiqu'extrêmement subdivisée, approche beaucoup de la nature de la lave pierreuse & solide dont nous venons de parler; vue au microscope elle paroît contenir des particules salines, transparentes, des parties brillantes, & de petits grains noirs. Lorsqu'on en met dans le feu elle donne d'abord une flamme bleue, mais sans odeur de soufre; pulvérisée & bouillie dans l'eau, elle prend à peine un petit goût salé. M. Nollet regardoit aussi cette cendre comme une lave ordinaire, qui, dans une fusion plus parfaite, a été lancée avec une impétuosité plus grande; elle s'est divisée en une espece de pluie, qui est retombée sous la forme d'une cendre, s'est appliquée exactement à tous les murs, & a rempli tous les

vides dans les villes d'Herculanum & de Pompeii. Mais, suivant M. Faujas, c'est une pierre ponce très-atténuée, mêlée de quelques élémens calcaires. *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8°. pag. 273.

Il y a eu de nos jours plusieurs maisons qu'il a fallu abandonner, à cause de la quantité de cette cendre qui avoit couvert les toîts jusqu'à en causer l'éboulement, quoique la lave ne fût point dans cet état de fusion extraordinaire; & j'ai vu moi-même en 1765, dans un temps où le Vésuve étoit assez tranquille, une couche légere de cette cendre en poudre impalpable, qui avoit couvert les toîts & les jardins de Portici pendant la nuit. Le P. de la Torre a observé en 1751 & 1754, que les premieres laves qui sortent sont moins liquides que celles qui succedent, & que les dernieres ne sont qu'une écume noire très-légere, composée de matieres qui sont intimement mélangées.

Les matieres écailleuses, *lastre*, que le Vésuve jette souvent, sont une croûte détachée de l'intérieur du fourneau, semblable à de la brique ou à de la terre cuite; il y a aussi sur la lave des

écailles qui sont irrégulieres, tantôt par ondes, & tantôt par filets; mais celles-ci sont de la même nature que la lave spongieuse, ou les scories, dont nous avons déja parlé.

Autres matieres du Vésuve.

Les pyrites ou marcassites que l'on trouve dans l'intérieur du Vésuve, sont quelquefois couleur de fer, quelquefois jaunâtres, plus pesantes que la lave; le P. de la Torre en a fait décomposer par un chimiste, on y a trouvé une petite quantité de fer pur, & attirable par l'aimant, quelques parties de talc, & une portion de pierre semblable à celle qui fait le corps de la lave; le soufre qui entre, principalement dans la composition des pyrites, se dissipe dans l'opération; nous avons déja observé que les pyrites décomposées produisoient une partie de la lave dont il a été parlé ci-dessus, & qu'elles étoient la premiere cause des embrâsemens spontanés des volcans; le talc ou mica, espece de pierre transparente, écailleuse & brillante, s'y trouve en petits grains ou en petits feuillets, qu'on voit fort bien à la loupe, tantôt mêlé avec le sable du Vésuve, tantôt uni aux pierres qui sont lancées par le volcan; c'est une matiere

réfractaire qui résiste à la vitrification & à la calcination, & qu'on retrouve en nature dans les laves, & les autres matieres du Vésuve. J'ai ramassé moi-même sur le penchant de la montagne, des morceaux de lave qui étoient pleins de paillettes talqueuses. J'y ai ramassé aussi beaucoup de substance jaune, qui d'abord me paroissoit du soufre, mais qui ayant été conservée, & ensuite examinée de plus près, s'est trouvé n'être qu'une terre alumineuse, semblable à l'alun calciné, qui devient insipide au moment qu'on le calcine. Une partie de cette substance que j'avois rapportée, ayant attiré l'humidité de l'air, avoit mouillé & percé le papier; elle étoit devenue un peu acide, comme cela arrive à de l'alun calciné, lorsqu'il a pris l'humidité de l'air qui développe l'acide contenu dans ce sel.

La lettre XI de M. Ferber contient ce qu'on peut lire de plus instructif & de plus important sur la partie minéralogique des volcans des environs de Naples, dont les savans ne s'étoient point occupés. Il a aussi donné une liste des productions volcaniques du Vésuve; M. Dietrich & M. Faujas de Saint-Fond y

ont ajouté des remarques. On peut voir encore la description des moffetes du Vésuve, par M. Bartoloni, imprimée en 1772. M. l'abbé de Bottis a fait la collection la plus complete des productions du Vésuve, & il la montre facilement aux voyageurs, il leur en fait l'histoire, & il se propose de la publier. M. l'abbé Galliani a aussi une collection de matieres volcaniques rassemblées par sa famille ou par lui depuis long-temps, dont il a fait imprimer le catalogue. Don Valenciani a une collection pareille; M. le chevalier Hamilton en a envoyé une au Museum de Londres: on peut voir son ouvrage intitulé, Œuvres completes de M. le chevalier Hamilton, à Paris, chez Moutard 1781, 506 pages in-8°. & sur-tout la Minéralogie des volcans, par M. Faujas de Saint-Fond.

Lorsque la lave a séjourné long-temps dans des lieux bas, elle se couvre insensiblement des sels de l'air, des parties végétales & animales que les vents promenent dans les campagnes, enfin des terres que les eaux détachent des montagnes, il s'y forme un terrein labourable, une campagne fertile & habitée, M. Serrao dit, que les Dominicains de *Ma-*

donna dell' Arco, un peu au nord du Véſuve, ayant fait creuſer un puits d'environ 240 pieds, on rencontra trois couches de laves l'une ſur l'autre, ſéparées par des couches de terre, ce qui prouve que ce pays a été trois fois habité, & trois fois abandonné & dévaſté par les éruptions du Véſuve. Il y a lieu de croire que ce furent des éruptions plus anciennes que l'an 79. V. M. Serrao, Hiſtoire du Véſuve, pag. 117. J'ai rapporté ci-deſſus la même choſe des jardins de Portici.

Les tremblemens de terre ſe font ſentir de temps à autres aux environs du Véſuve : j'ai vu dans une ferme de *Cacciabella*, village de la plaine de Nola, une grande loge de paille faite au milieu d'une cour dans le temps qu'un tremblement de terre avoit fait déſerter les bâtimens de la ferme.

Le danger d'être embrâſé, inondé, englouti, n'eſt pas le ſeul auquel on ſoit expoſé dans le voiſinage du Véſuve, on croit que ſes éruptions produiſent auſſi quelquefois des maladies épidémiques ; on en peut voir un exemple dans le livre du P. de la Torre, à l'occaſion de celle de 1755.

On a souvent pensé qu'il y avoit des communications souterraines entre le Vésuve, la Solfatare, les îles de Lipari & le mont Gibel en Sicile, quoique celui-ci soit à 80 lieues du mont Vésuve; le P. Kircher le croyoit; la principale raison qu'on en a donnée, c'est la quantité prodigieuse des matieres qui sont sorties du Vésuve, & qui ont couvert une grande partie des campagnes voisines; pour juger du mérite de cette preuve, le P. de la Torre a essayé de comparer ces laves, avec l'espace vide qu'il y a au-dedans du Vésuve; en supposant seulement 130 pieds de hauteur pour la partie qui se voyoit en 1755, & 377 pieds pour la profondeur du gouffre qui étoit au-dessous, il contiendroit 1 510 460 879 pieds cubes de matiere; & il pourroit renfermer 24 fois toute la lave qui sortit en 1737, en calculant l'espace qu'elle devoit occuper dans son état naturel; cela suffit pour faire croire que la quantité des laves sorties du Vésuve, n'exige pas un espace plus considérable que le creux même de la montagne, ou du moins les environs de sa base; le pays eût été ruiné depuis longtemps, si un brasier aussi vaste & pro-

Communications du Vésuve.

fond en avoit miné tout l'intérieur depuis tant de siecles.

Le P. d'Amato, dans sa dissertation imprimée à Paris en 1760, à la suite de l'histoire du P. de la Torre, prouve assez au long qu'il ne peut pas y avoir de communication; M. d'Arthenay lui-même nous en fournit une preuve dans son mémoire, car quoiqu'il fut persuadé de la communication du Vésuve avec la Solfatare, il avoue, d'après ses propres observations, qu'il n'y avoit dans leurs effets aucune correspondance: dans l'éruption de 1751, & dans celle de 1754, il ne survint aucun changement à la Solfatare, il n'y parut pas la moindre flamme, & elle ne fuma ni plus ni moins qu'auparavant (Mém. présentés, &c. Tom. IV. pag. 171.).

Mont Etna. Il y a bien moins encore de liaison entre l'Etna & le Vésuve; le pays qui les sépare, eût été bouleversé bien des fois si le feu existoit dans tout cet intervalle. Le Vésuve en 1751 eut une éruption qui dura pendant trois mois, il n'y en eut point dans le premier; au contraire à la suite de celle du Vésuve, qui commença le 3 décembre 1754, il y en eut une de l'Etna dans les premiers jours

de mars 1755, & toutes deux se trouverent avoir lieu dans le même temps pendant plusieurs semaines. Il n'est donc pas vrai, comme les uns l'ont dit, que ces deux volcans s'embrâsent en même-temps par une cause commune; ou comme d'autres l'ont prétendu, que quand l'un s'enflamme, l'autre s'éteint; ces deux faits peuvent s'être rencontrés, mais c'est un hasard qui me paroît n'indiquer aucune relation entre les deux montagnes. Au reste M. le commandeur de Dolomieu attribue les tremblemens de terre qui ont dévasté la Calabre en 1783 à une raréfaction d'air & d'eau causée par le Vésuve, & qu'il croit s'être étendue à 30 lieues de distance. *Mémoire sur les tremblemens de terre*, à Rome 1784.

On peut voir au sujet du mont Etna, l'histoire qu'en a donnée Borelli, Carrera, *Descript. mont. Æt.* Antoine Philotée, *Topograph. mont. Æt.* M. Bourdelot, Recherches & Observations naturelles. *Oposcoli filosofici del signor D. Tommaso Campailla patrizio modicano, in Palermo* 1738. *in*-4°. L'ouvrage de M. Hamilton, *Campi phlegræi*, 1776, *in-folio*, & la traduction françoise imprimée à Paris. M. Latapie qui a parcouru

l'Italie en naturaliſte, a lu en 1780, une deſcription de l'Etna, à l'acad. de Bordeaux, dont on doit deſirer la publication.

On étoit ſi tranquille à Catane, avant l'éruption de l'Etna en 1536, qu'on commençoit à douter de ce que les anciens avoient raconté de ce volcan. Sa plus violente éruption fut celle de 1669; le P. de la Torre, (article 97), raconte celle du mois de mars 1755.

Si l'on trouve des matieres volcaniques dans l'intervalle du Véſuve à l'Etna, elles proviennent des volcans éteints qui exiſtoient autrefois, & qui étoient également voiſins de la ſurface de la terre. En effet les traces des volcans, ouverts autrefois à la ſurface même de la terre, ſe trouvent en grand nombre, ſoit au midi de Naples, ſoit au nord: toutes les collines, les éminences & les montagnes à l'occident de Naples ſont des volcans éteints; la Solfatare n'eſt pas le principal point ni le centre de ces volcans; c'eſt la montagne des Camaldules preſque auſſi haute que le Véſuve; on reconnoît tout autour un grand nombre de crateres, ces volcans éteints ſont tous des cônes creux & tronqués; M. Hamil-

ton en a décrit plusieurs ; il s'en trouve à Pausilipe, à Bayes, à Caserte, à Capoue ; il ne sont séparés du Vésuve que par le Sebeto & la plaine qu'il arrose ; ils concourent avec ce volcan à élever considérablement la côte de Naples ; cette ville est bâtie sur des éminences qu'ils ont formées. Les îles d'Ischia, de Procida, Nisita, Monte Cristo, sont aussi des volcans éteints ; la plaine comprise entre le Vésuve & l'Apennin est formée de matieres volcaniques : à quelque profondeur qu'on y creuse, on en trouve sous une premiere couche composée de débris de végétaux ; elles ne viennent pas toutes du Vésuve, puisqu'à une grande distance on trouve des laves sans qu'il y en ait dans l'intervalle.

Au-delà de Capoue, & jusqu'à Calvi, 12 lieues au nord du Vésuve, on monte beaucoup : les terres y sont encore volcaniques, & les rochers sont des laves tendres. Voyez M. de Saussure, Journal de physique, janv. 1776.

On parcourt ensuite 30 lieues dans l'intérieur des montagnes sans trouver de vestiges de feu, on ne les retrouve qu'aux environs de Ferentina dans les états du pape, une chaîne de l'Apennin qui se ter-

mine à Gaeta & à Terracina, interrompt toute communication avec les volcans de Naples, & ceux qui commencent aux environs de Rome, s'étendent jusqu'au Sienois sur une longueur de plus de 30 lieues en Toscane.

M. de Richeprey a trouvé dans l'île de Corse, qui commence à plus de 25 lieues des côtes de la Toscane, de beaux basaltes, ce qui paroît indiquer d'anciens volcans dans cette île.

Nous ne conduirons pas plus loin notre description du Vésuve, ceux qui voudroient des plus grands détails, les trouveront dans les ouvrages que j'ai cités, & dans beaucoup d'autres, dont le P. de la Torre a donné le catalogue.

M. l'abbé Don Gaetano de' Bottis travaille à une grande histoire du Vésuve, depuis son origine jusqu'à nos jours, il s'en est occupé long-temps; s'il ne peut parvenir à la faire imprimer, elle pourroit former divers mémoires pour l'académie des sciences de Naples; mais on n'a point encore commencé l'impression de ces mémoires.

CHAPITRE XX.

Des ruines de Pompeii, de Stabia & de Pæſtum.

Revenus au bas du mont Véſuve; nous continuâmes notre route ſur la côte de Portici, le long des villages de Refina & de Torre del Greco, qui ſont remplis des plus belles maiſons. J'ai remarqué celle qu'avoit le Cardinal Spinelli, Archevêque de Naples; celle du Duc de *Caſacalenda* & *le Mortelle*, canton deſtiné à la chaſſe du roi, à peu de diſtance de la mer.

Il y a au village de Torre dell' Annunziata une manufacture de fuſils, formée d'environ 60 ouvriers, & où l'on travaille principalement pour le compte du roi. Il y a auſſi une manufacture d'épées & de couteaux, un moulin à poudre & un attelier pour le ſalpêtre.

Pompeii ou *Pompeia* qui eſt à une demi-lieue plus loin, étoit une ancienne ville qui fut enſevelie comme Her-

culanum ſous les cendres du Véſuve, l'an 79; elle a été retrouvée, par haſard, comme la premiere, vers 1750, par des payſans qui avoient creuſé pour une plantation d'arbres, près du fleuve Sarno, à 4 ½ lieues de Naples, & à 2 ½ lieues de la bouche du Véſuve. Camillo Pellegrino, Capaccio, & d'autres auteurs en avoient déja parlé, mais ſans pouvoir aſſigner ſa ſituation. Cette ville étoit enfouie ſous une eſpece de *rapillo* ou cendre griſe, remplie de petites pierres ponces blanches, les plus groſſes ont 4 à 5 pouces en carré (*a*); elle étoit recouverte d'une cendre plus noire; mais à une bien moindre hauteur qu'Herculanum; à peine y a-t-il quelques pieds au-deſſus des édifices, & l'on y trouve la facilité de déblayer les terres par-deſſus, ſans être obligé de creuſer à la ſappe, & d'étayer la terre comme dans les ruines d'Herculanum; il n'y a que des vignes & des arbres au-

(a) On trouve dans cette cendre des cryſtaux de shorl blanc, très-petits, en forme de grenats, la plupart très-farineux (V. pag. 529), on y trouve d'autres cryſtaux vitreux de différentes groſſeurs qui ont juſqu'à 4 lignes de diametre, & qui ont 16 faces en trapezes, dont les côtés ſont inégaux. Ferber, Lettre XI.

deſſus de la terre qui couvre Pompeii, & le roi pour acheter le droit d'y fouiller, n'a pas une dépenſe bien conſidérable à faire.

C'eſt vers 1755 que l'on commença ces fouilles; on y mit d'abord peu de monde, & il y avoit en 1765 peu d'eſpace de découvert; mais on a continué de s'en occuper, & l'on peut actuellement s'y promener, comme dans nos villes. Les premiers endroits où l'on fouilla, ſont à un quart de lieue de la mer, ſur une hauteur; on y voit une porte de ville & des tombeaux qui ſont ſur le chemin hors de la ville; le chemin eſt large, bordé de parapets des deux côtés, comme la voye Appia; mais ce chemin ne paroît pas être en face de la porte. Celle-ci eſt compoſée d'une grande ouverture, & de deux petites; le parapet déborde en dedans de la grande porte de deux pieds environ, & il déborde dans la petite à droite de la même quantité; ce qui forme un coup d'œil bizarre.

On a auſſi découvert une partie de rue longue de 60 toiſes, & large de 12 pieds, pavée de grandes laves, & finiſſant vers l'occident à cette porte.

On voit des deux côtés de la rue les pierres usées par les roues des chars, & des trotoirs de 3 pieds de chaque côté; on voit que les roues étoient à 4 pieds de distance l'une de l'autre.

Le temple d'Isis découvert à Pompeii est la partie la plus curieuse de ces antiquités. Il a extérieurement 15 toises de long sur 10 de largeur. Il étoit hypêtre, c'est-à-dire découvert, *sub æthere*, environné d'une galerie couverte; il y avoit dans le milieu un sanctuaire plus élevé. Ce temple a été dessiné par M. Després, pensionnaire du roi à l'académie de Rome, & l'estampe se trouve à Paris chez Basan; on en trouve aussi une description & des figures dans le voyage pittoresque de Naples, T. 2, p. 115. M. Migliacci a donné sur le même sujet un Mémoire intitulé *il tempio d'Iside nuovamente scoperto.*

Les colonnes de l'enceinte sont restées dans leur entier; elles sont doriques & ont 9 $\frac{1}{2}$ pieds de hauteur; les autres ont été en partie renversées. Le temple étoit presqu'entierement construit en briques, revêtu d'une sorte de stuc très-durable, dont les anciens faisoient un fréquent usage. Le stile de cette

architecture eſt plus agréable que ſévere, les ordres ſont d'une petite proportion. On l'a trouvé garni des uſtenſiles néceſſaires aux cérémonies, candelabres, lampes, pateres; on y a même découvert des ſquelettes de prêtres, ſurpris dans leurs fonctions par la pluie de cendres qui les enſevelit. Sur les murs, étoient peints des attributs & des emblêmes relatifs au culte d'Iſis, l'Ibis, l'hippotame, le lotus; on y a trouvé la repréſentation des prêtres dans leur habillement conſacré, qui étoit de lin blanc, la tête raſe, leur chauſſure d'un tiſſu fin & ſouple qui accuſoit le nud.

Sur deux autels qui ſont à côté des marches par leſquelles on montoit au ſanctuaire, ſe ſont trouvés des tables iſiaques; elles ſont dépoſées au muſeum de Portici, ainſi que les autres meubles & les peintures qu'on a détachées des murailles, & les ſtatues de Vénus, de Bacchus, de Priape, &c., qui étoient dans des niches.

L'eſcalier qui conduit au ſanctuaire, où étoit la principale ſtatue, eſt étroit, revêtu de marbre blanc, qui a un œil verdâtre; il y a deux autels iſolés, qui

ſont encore ſur pied dans leur entier, & il y en avoit d'autres plus petits. Au milieu du temple eſt une eſpece de petite chapelle bâtie en pierres, & qui renferme un eſcalier, au fond duquel on éprouve une vapeur dangereuſe, qui eſt peut-être une ſuite de celle dont parle Séneque.

Dans le même-temple, & ſous l'endroit où étoit placée la ſtatue, il y avoit une eſpece de ſouterrain en forme de four, où peut-être on ſe plaçoit pour dicter les oracles.

A côté du periſtile étoit une ſacriſtie où l'on a trouvé un ſquelette de prêtre vers la muraille, & près delà une fontaine, & un tombeau, ſous lequel paſſe aujourd'hui la riviere.

L'inſcription de ce temple eſt celle-ci : *N. Popidius. N. F. Celſinus, Ædem Iſidis terræ motu conlapſam à fundamento P. ſua reſtituit. Hunc Decuriones ob liberalitatem, cùm eſſet annorum ſexs, ordini ſuo gratis adlegerunt.* Cette inſcription a ſervi à prouver que l'on ne pouvoit être Décurion, quand on avoit 60 ans, ſans une cauſe extraordinaire ; elle indique auſſi le tremblement de terre de l'an 63, dont parlent Sé-

neque & Strabon. C'eſt une choſe bien ſinguliere & bien curieuſe que de ſe retrouver ainſi dans le milieu d'un temple romain, bâti il y a 1700 ans, devant les mêmes autels où ces maîtres du monde ont ſacrifié, environné des mêmes murs, occupé de la vue des mêmes objets; & d'y retrouver tout à la même place, dans le même ordre, ſans que la forme, la matiere, la ſituation de toutes les parties aient éprouvé le moindre changement; la cendre du Véſuve a été un préſervatif contre l'injure des temps, les tremblemens de terre, les éruptions poſtérieures, & le pillage des Barbares.

On voit auſſi les reſtes d'un petit temple grec, de 12 toiſes de long, dans le goût de ceux de Pæſtum, dont nous parlerons plus bas; il n'y a que deux colonnes en place, il avoit été probablement détruit par le tremblement de terre. M. Renard a deſſiné les reſtes, & retabli l'édifice par un deſſin qui ſe voit dans le voyage pittoreſque.

Entre ces deux temples on a trouvé un édifice de 23 toiſes de long, dont la plupart des colonnes ſont encore ſur pied, qui ſervoit à l'habitation & au

ſervice des troupes, car on y a trouvé beaucoup d'armures, des caſques, une trompette ſinguliere, qui a ſix flûtes d'ivoire à la partie inférieure, 7 à 8 ſquelettes enchaînés, des peintures de ſoldats armés; M. Deſprés l'a deſſiné, malgré la vigilance des gardes, & retabli dans ſon ancien état. Il y a pluſieurs planches pour ce monument, dans le voyage pittoreſque.

On a trouvé un théâtre que l'on commençoit à nétoyer en 1765; on diſtingue le corridor qui eſt tout autour, les gradins, & l'eſcalier qui y conduiſoit.

Il y a un amphithéâtre qui n'eſt point découvert, mais dont la place eſt bien marquée par les murs qui l'environnent. Cet amphithéâtre paroît avoir été deſtiné aux combats des lutteurs.

On a découvert près de la ville une maiſon dont la cour étoit décorée de pluſieurs colonnes qui formoient un périſtile fort riche, mais d'une très-petite proportion. En général, toute cette maiſon eſt très-reſſerrée dans ſes détails & dans tout ce qui la compoſe. M. Hamilton, en parlant de cette maiſon, décrit la maniere dont étoient conſtruites la plupart de celles qui compoſoient

cette

cette ancienne ville (*a*). Elles n'avoient que deux étages, ou trois au plus. Le poids des matieres ſorties du Véſuve dans l'éruption a endommagé toutes les parties ſupérieures des maiſons, mais les plans inférieurs ſont auſſi entiers qu'au moment où ils ont été bâtis.

La plus grande partie de ces maiſons conſiſte en une cour carrée, avec une fontaine dans le milieu, & pluſieurs petites chambres autour, qui communiquent avec la cour. Il y avoit ordinairement un périſtile couvert & ſupporté par des colonnes tout autour de la cour, même dans les plus petites maiſons. Ces galeries couvertes étoient ſans doute deſtinées à apporter de l'ombre & de la fraîcheur: peu de fenêtres donnoient ſur la rue, excepté lorſque, par la nature de la conſtruction de leurs maiſons, ils ne pouvoient l'éviter; & dans ce cas, les fenêtres étoient aſſez élevées, pour que l'intérieur fût à l'abri des regards. Toutes les maiſons ſe reſſemblent, autant par la diſtribution du plan, que par la dé-

(a) *Account of the diſcoveries at Pompeii. By ſir William Hamilton. Voyage pittoreſque*, T. II, pag. 126.

coration des appartemens. Les chambres ſont en général très-petites, de dix à douze pieds en carré: on a même trouvé que dans une de ces chambres où étoit un lit de fer, la muraille a été entaillée pour pouvoir le placer; cette petite piece a à peine ſix pieds en carré, & cependant elle étoit également peinte, & le pavé même étoit en mozaïque.

Ces pieces qui n'ont que 10 à 12 pieds de large, ont cependant 14 ou 18 pieds de haut; elles ont peu de communication de l'une à l'autre; elles ſont preſque toutes ſans fenêtres, excepté les appartemens ſitués ſur le jardin, & qu'on peut penſer avoir été deſtinés pour les femmes: pluſieurs de ces chambres ne recevoient de jour que par la porte ou par une ouverture faite au-deſſus. On a trouvé des vitres dans la belle maiſon dont nous avons parlé, mais il paroît qu'elles étoient très-rares, comme nous l'avons dit, p. 422.

On n'employoit point de bois de charpente pour les appartemens, excepté pour les fenêtres & les portes; les voûtes étoient preſque plates, les planchers étoient faits en mozaïque; le goût général étoit de

décorer les plafonds & les murailles avec de petites figures peintes, ou des médaillons de ſtuc en bas-relief. Leur mérite conſiſtoit dans la vivacité des couleurs, ainſi que dans le choix & la délicateſſe des ornemens, dans leſquels on voit que ces anciens ont montré du goût.

Il reſtoit ſur un des murs une petite perſpective d'environ dix-huit pouces en carré, qui eſt encore toute fraîche de couleur; le bleu d'azur y paroît comme s'il venoit d'être employé; le ſujet eſt une maiſon de campagne avec ſes jardins, ſa couverture en tuiles, ſon portique & une piece d'eau au bas de la maiſon. J'y voyois avec plaiſir le goût des bâtimens de ce temps-là, qu'on n'auroit peut-être jamais connu ſans une découverte auſſi curieuſe: à l'aſpect de ce morceau qui étoit en place, & des autres murs qu'on a dégradés pour enlever les peintures, je n'ai pu m'empêcher de me plaindre de ce déplacement. Ces peintures ont bien plus de prix à l'endroit pour lequel elles avoient été faites, qu'elles n'en auront dans les cabinets de Portici; elles y feroient partie d'un tout, qu'il eût été beau de

conserver en entier, & elles seroient moins dégradées.

Beaucoup de maisons étoient peintes en dehors comme en dedans: on distingue les enseignes des différentes boutiques, entr'autres celle d'un marchand de liqueurs, & une autre qui représente un priape: l'on croit que c'étoit l'indication d'un *Venerium*; peut-être aussi n'étoit-il représenté là que comme symbole du dieu des jardins; enfin ce pouvoit être l'enseigne d'un marchand de *phallum*, ou de ces représentations, qui, malgré leur obscénité, avoient cependant un objet religieux, comme nous l'avons dit, p. 433.

Au bas d'un escalier qui conduisoit à une cave, on a trouvé 27 squelettes de femmes, qui probablement s'y étoient refugiées; on a trouvé aussi une femme renversée à côté d'une chaudiere dans une espece de cuisine.

J'ai remarqué sans peine dans les bâtimens de Pompeii, beaucoup de laves pierreuses & vitrifiées dont est pavée la voie Appia, & qui prouvent évidemment les éruptions plus anciennes que celle de l'an 79; mais j'ai rapporté déja d'autres preuves du même fait.

La ville est bâtie sur des cendres semblables à celles qui la recouvrent; au-dessous on trouve un souterrain voûté, dont on ignore l'issue.

Il y avoit en 1765 environ 50 travailleurs occupés dans les fouilles de Pompeii, & il y en a davantage actuellement. On travaille avec beaucoup de ménagement pour ne pas faire tort aux possesseurs des fonds. Quand on a fouillé une partie, & qu'on a enlevé les statues, médailles ou autres objets remarquables pour le cabinet de Portici, on remet la terre dans les fouilles. Il y a dans les appartemens de Portici un beau vase antique de marbre de Paros, qu'on a trouvé dans ces ruines; il est aussi beau par la forme que par le dessin d'une fête de Bacchus, qui y est représentée en bas-relief; deux belles mozaïques dont Winkelman a parlé, & qu'il met au-dessus de celles du card. Furietti au capitole; on y voit le nom de l'ouvrier, Dioscoride de Samos.

Enfin, on y a trouvé des médailles d'or, entr'autres une de Domitien, frappée, lorsqu'il n'étoit encore que César; puisque cette ville fut ruinée, avant son regne, sous celui de Titus, son frere.

Mais il y a bien moins de belles choses à Pompeii qu'à Herculanum.

M. le chevalier Hamilton a fait graver plusieurs antiquités de Pompeii; il y en a aussi dans le voyage pittoresque, T. 2; savoir la rue principale, le quartier des soldats, le temple dont nous avons parlé, le tombeau de Mammia, grande prêtresse, un autre temple; tous ces monumens y sont représentés dans leur état actuel, & dans l'état où ils devoient être avant que la ville fût engloutie: ces restaurations ont été composées par M. Després.

M. Vico a lu deux grands mémoires sur Pompeii à l'académie de Naples, & ils paroîtront dans le 1 vol. des mémoires de cette académie.

Après avoir vu Pompeii, nous tournâmes à l'orient, le long des racines du Vésuve, pour voir entre *Bosco* & le *Mauro*, un étang prodigieux de lave; elle est noire & rouge, beaucoup plus fondue que celle que j'avois vue ailleurs, sa surface est ondée & tortillée d'une façon singuliere; mais elle n'est point couverte de pierres-ponces & de pierres spongieuses, qui rendent les laves ordinairement si raboteuses.

Delà nous tournâmes le Vésuve par le côté d'Ottaiano, de Somma & de S. Anastasio. La maison de Solimene, située près du Vésuve du côté d'Ottaiano est dans un site agréable & pittoresque ; on en trouve la vue dans le voyage de Naples. Nous ne vîmes que de loin l'ancienne ville de Nola, célebre par la mort d'Auguste. Ce fut la patrie de S. Paulin & celle de Jordano Bruno, qui fut brûlé comme Athée à Rome en 1600.

C'est des anciens tombeaux près de Nola, qu'ont été tirés en divers temps, la plupart des vases antiques, de terre rougeâtre, ornés de peintures, qu'on appelle en Italie & en France vases étrusques, parce qu'on en a trouvés aussi dans la Toscane. Wink, I. 190. Les principales collections sont celle du Vatican, celle du comte Mastrilli à Nola & à Naples, celles de Porcinari, de Noia, & de la bibliotheque des Théatins à Naples.

Au-delà de Nola est *Monte Virgine*, dont nous avons parlé, t. VII, p. 149.

STABIA étoit sur le bord de la mer, à cinq lieues au sud-est de Naples : on voit à un mille de la petite ville de *Castell' a Mare*, les fouilles que l'on a Stabia.

faites dans les ruines de cette ancienne ville, qui fut possédée d'abord par les Osques, ensuite par les Etrusques, les Pélasges & les Samnites; ces derniers en furent chassés par les Romains, l'an 89, avant J. C. sous le consulat de Pompée & de Caton : Stabia fut détruite par Sylla, & réduite à l'état d'un simple village qui existoit encore du temps de Pline le jeune; il en marque même la situation (liv. VII. épît. XVI). Columelle, L. X. v. 139, fait l'éloge des eaux de Stabi

Fontibus & Stabiæ celebres & Vesuvia rura.

La fouille que l'on y a faite n'est pas profonde; mais à mesure que l'on découvre un endroit, on le remplit pour en fouiller un autre; tout ce que l'on y trouve de bronzes ou autres monumens antiques, se porte dans le cabinet de Portici. Les ouvriers ont couvert la cabane où ils se reposent, de tuiles antiques; elles sont six fois plus grandes que les nôtres, & elles s'emboîtent l'une dans l'autre en forme de crochet, par des courbures en sens contraires.

On avoit cessé les fouilles de Stabia, & l'on avoit muré l'entrée jusqu'au temps où l'on auroit fini celles d'Herculanum & de Pompeii, mais on m'écrit qu'on a repris ces travaux.

Il y a des eaux minérales à *Castell' a Mare*, sur lesquelles le docteur Raymont de Maio a donné un savant traité en 1754. M. Andria en a aussi donné l'analyse dans son traité des eaux minérales.

Sur la même côte & près du cap de Minerve (a) (*Punta della Campanella*), à douze mille toises de Naples on trouve la ville de Sorrento (*Surrentum*), célébrée par les anciens; elle est encore remarquable par les débris d'antiquités, par les maisons de campagne dont elle est environnée, & par la fertilité des campagnes voisines, qui sont le potager de Naples. Le vin, le gibier, le poisson, tout y est excellent. Tous les paysans des environs élevent des veaux qui sont très-recherchés, & dont la viande est en effet d'une extrême délicatesse.

(a) Ce cap tiroit son nom d'un ancien temple, qu'on disoit avoir été bâti par Ulysse (Strabon L. 5), suivant lui, Surrentum avoit été habitée par les Syrenes, & en tiroit son nom.

Capri. Vis-à-vis du cap de Minerve, on voit l'île de *Capri*, ou Caprée, célebre autrefois par la retraite de Tibere; elle a environ 3500 toises de long. M. de Chabert de l'acad. des sciences, dans le voyage qu'il faisoit par ordre du roi, en 1766, a trouvé qu'il y avoit 16 250 toises de distance entre le palais du roi de Naples & la tour qui est à la pointe *est* de cette île de Caprée. M. Giraldi, antiquaire du roi de Danemarck, & qui avoit habité dans cette île, se proposoit d'en donner la description, comme nous l'apprend M. Ferber; il avoit même fait graver par Volpati, une grande planche représentant le palais de Tibere. Dans le troisieme volume du voyage pittoresque on trouve l'histoire & la description de cette île; elle contient deux villages, Capri & Anacapri, & environ 9000 habitans; ils sont industrieux & actifs, pêcheurs ou constructeurs. La partie occidentale est abondante & cultivée.

Le village ou la ville de Capri est dans le fond d'une anse, défendue par des rochers, & dans une situation fort agréable.

Auguste habita cette île sur la fin de sa vie. Suetone nous apprend qu'il s'y plaisoit beaucoup ; & il parle des pieces de théâtre qu'on y représentoit devant lui. Mais si Caprée avoit été sous Auguste le séjour de la paix, de la liberté & des lettres, elle devint sous Tibere, celui de l'esclavage, de la haine, & du vice dans toute sa laideur. Ce fut l'an 27 que ce tyran voluptueux, défiant, farouche & cruel, alla cacher ses débauches dans ce lieu inaccessible, mais situé sous le plus beau ciel, & d'où il faisoit trembler Rome, l'empire & l'univers connu. La quantité de ruines & de vestiges de constructions anciennes que l'on rencontre à chaque pas, prouve qu'elle étoit couverte de jardins & de maisons; Tacite parle de douze palais que Tibere y fit construire. Il y avoit le long du rivage, des grottes souterraines, *Sellariæ*, qui étoient autant de retraites consacrées à la débauche. On en reconnoît encore quelques-unes. Plus haut, l'on trouve un hermitage entouré de ruines & de fabriques énormes, dont il ne reste plus que quelques conserves d'eau; ces vastes reser-

voirs étoient, suivant les apparences, destinés à renfermer les eaux nécessaires pour arroser les jardins qui étoient au-dessous. Devant ces conserves d'eau, il y a d'autres substructions & des arrachemens de murs que l'on suit encore long-temps, & qui peuvent faire croire qu'autrefois dans cet endroit, il y avoit un très-grand palais, dont ces restes informes paroissent les soubassemens. On y trouve encore des revêtissemens de marbre, avec des morceaux de colonnes. Ce palais, placé à l'extrémité de l'île, étoit terminé d'un côté par l'escarpement de la roche même, coupée à pic de quatre cens pieds de haut, & battue par la mer.

On voit dans Suétone, que c'étoit de ce palais isolé & bâti à l'extrémité de cette roche élevée, que Tibere faisoit précipiter sous ses yeux, ceux sur qui il avoit épuisé les plus longs & les plus cruels supplices; des soldats les attendoient en bas avec des crocs & des rames pour les achever.

De l'autre côté de l'île on distingue parmi les ruines deux galeries circulaires l'une sur l'autre, & au sommet, les

restes d'un vieux palais dans la situation la plus avantageuse, avec la vue sur les deux rivages & sur les deux mers. Au-dessous étoit une autre construction en demi-cercle & en sens contraire, dont il existe encore quelques débris sur un mille de diametre.

Au centre de ce beau théâtre, est une petite montagne qui semble s'élever exprès pour la perspective. C'est la plus belle & la plus délicieuse partie de l'île; elle est occupée aujourd'hui par des Chartreux; ils ont fait construire des terrasses jusques sur les pointes des rochers qui sont sur la côte du midi.

Le château qui est sur la montagne n'est plus qu'une masure : une autre roche plus élevée & d'un escarpement prodigieux, sépare l'île en deux, & en laisseroit les deux parties absolument étrangeres l'une à l'autre, si l'on n'avoit fabriqué un escalier de cinq cens marches, par lequel on gravit pour arriver à une plate-forme, sur laquelle est bâti un bourg presqu'aussi grand & plus riche que celui de Capri; il s'appelle Ana-capri, ou Caprée supérieure, nom que les Grecs lui avoient donné

à cause de sa position sur la sommité de l'île.

Le chevalier Torol, Anglois, qui s'étoit fort bien trouvé de l'air d'Anacapri, y fit bâtir une maison agréable, & y a passé 30 ans; il est mort en 1766. Le long de la mer on voit encore des ruines de mille pas de longueur, une partie a été emportée par la mer, le reste est enfoui sous la terre, ou bien occupé par des cultivateurs, mais il n'y a rien de suivi ni d'intéressant. Il est vraisemblable que c'est de ce côté qu'étoit bâti le palais d'été de l'empereur, parce qu'il se trouvoit garanti du midi par le grand rocher dont nous venons de parler, & rafraîchi par *le vent du nord* & l'air de la mer; on y voit des ruines de bâtimens, qui étoient, selon toute apparence, des bains : on y distingue encore la forme & les restes d'une grande rotonde, en partie couverte des eaux de la mer; il paroît qu'elle étoit décorée avec magnificence, autant que l'on en peut juger sur des moitiés de grandes colonnes de marbre, qui sont encore sur le lieu. La mer a dégradé toutes ces constructions antiques, quoique quelques-uns de ces

murs aient ſeize pieds d'épaiſſeur; il n'eſt plus poſſible d'avoir une idée ni de leur forme, ni de leur diſtribution.

On trouve ſur ces débris antiques une quantité de cordes tendues, auxquelles les habitans de l'île attachent les filets, dont ils ſe ſervent pour prendre les cailles. On aſſure que dans certains temps de l'année, ces oiſeaux y arrivent en ſi grande abondance, qu'on en prend pour plus de cent ducats par jour; ce qui fait un très-grand profit pour les habitans, & feroit la richeſſe de l'île, ſi ces payſans avoient l'induſtrie de les nourrir, & de les engraiſſer pour les vendre à Naples pendant l'hiver. *Voy. Pitt.* T. III, pag. 178.



CHAPITRE XXI.

Description du Château & de l'Aqueduc de Caserte.

CASERTE est une ville épiscopale; mais très-peu considérable, située à cinq lieues au nord de la ville de Naples, dans la plaine où étoit autrefois la délicieuse Capoue. C'est près de Caserte que Charles III, (actuellement roi d'Espagne) a fait bâtir le château le plus magnifique, le plus régulier & le plus vaste qu'il y ait en Italie, sur les desseins de Vanvitelli, qui étoit alors le premier architecte de l'Italie.

On a souvent demandé pourquoi don Carlos avoit choisi Caserte pour y faire cette énorme dépense; indépendamment de son goût particulier, il avoit d'assez bonnes raisons : à Caserte il n'étoit gêné par rien; il étoit le maître de l'étendue & de la forme de ses projets; à Naples il eût été reserré & contraint de tous côtés; à Portici les dangers du Vésuve

sont une raison fort naturelle pour ne pas y entreprendre de ces immenses travaux ; enfin quand on est accoutumé à voir toujours la mer, on n'est pas fâché de s'en éloigner quelquefois, d'y substituer des campagnes riantes, des collines & des forêts, & d'avoir autour de ses jardins une chasse abondante & commode.

On voit au nord de Caserte les monts Tifata, ou *monti Tifatini*; au midi l'on voit les collines de Naples, la mer, & l'île de Caprée ; une avenue de quatre rangs d'ormes nouvellement plantée, dirigée vers la capitale, s'étend à 3250 toises de distance, jusqu'au pont de Carbonara.

La ville de Caserte doit son origine aux Lombards; son nom vient d'un ancien château qu'on appelloit *Casa erta*, maison élevée ; c'étoit un fief de l'ancienne maison des ducs de ce nom, que Charles III acheta pour y bâtir son château ; la premiere pierre fut placée le 20 juin 1752. Vanvitelli en a publié les plans, en 1756, en 14 grandes planches, avec une explication, mais on les trouve difficilement : voici du moins une petite description que

j'ai faite sous les yeux même de l'auteur.

Ce château est un vaste rectangle, qui a 731 pieds de longueur, de l'est à l'ouest, & 569 du nord au sud, avec 106 pieds de hauteur ; intérieurement il est partagé en quatre cours de 162 pieds, sur 244. L'épaisseur des corps-de-logis est de 80 pieds, y compris les murs qui ont, dans certains endroits, jusqu'à 15 pieds d'épaisseur.

Les deux grandes façades ont chacune 34 croisées. Trois portes se correspondent, elles forment trois ouvertures qui traversent le château en entier du nord au sud, & qui communiquent des cours aux jardins.

Sur chacune des grandes faces il y a deux pavillons & un avant-corps, qui sont indiqués par des colonnes ; mais ils ont bien peu de relief ou de ressaut pour une si grande étendue ; chaque face a 12 colonnes de 41 $\frac{1}{2}$ pieds de fût. Dans les plans qui sont gravés, on voit des combles sur chaque pavillon ; l'architecte m'avoit dit qu'il se proposoit de mettre une balustrade pour couronnement, tout autour du château, mais on n'y a mis que des acroteres ; il

ſemble qu'on ait voulu épargner les baluſtrades.

L'ouverture du milieu donne entrée à un portique ſuperbe qui traverſe le bâtiment en entier du nord au ſud, & ſous lequel on paſſe en carroſſe. Dans le milieu, & au centre même de l'édifice, on trouve un grand veſtibule octogone ; quatre des côtés de l'octogone s'ouvrent ſur les quatre cours, deux ſur le portique, un ſur l'eſcalier ; dans le huitieme on a élevé une ſtatue d'Hercule couronné par la vertu, avec cette inſcription : *Virtus poſt fortia facta coronat*, relative à la conquête du royaume de Naples que Don Carlos fit en 1734.

Le grand eſcalier eſt ſur la droite (en arrivant de Naples) ; cet eſcalier eſt éclairé par 24 croiſées, décoré par une belle architecture, & enrichi des marbres les plus riches. Sur le premier palier il ſe diviſe en deux rampes, les 100 marches dont il eſt compoſé, ont 18 pieds de longueur, & ſont chacune d'un ſeul morceau de marbre. Il eſt terminé en haut par une voûte à jour, au-deſſus de laquelle on voit une autre voûte.

Le veſtibule ſupérieur auquel on arrive par le grand eſcalier eſt auſſi octogone, & entouré de 24 colonnes qui ont 18 pieds de fût, toutes d'une ſeule piece, d'un marbre jaune qui vient d'Apriceno, dans la Pouille; on ſe plaint de ce que les colonnes qui ſont en face de l'eſcalier, ſemblent arrêter ceux qui montent. De ce veſtibule on va par quatre portes dans les appartemens : en face eſt la chapelle, à droite, eſt l'entrée de l'appartement du roi, qui eſt dans la partie ſud-oueſt du bâtiment, prenant une partie de la façade méridionale & une partie de la façade occidentale; c'eſt l'expoſition la plus délicieuſe du château, parce qu'elle préſente à la fois la mer, la plaine de Naples, & celle de Capoue. L'appartement de la reine eſt dans la partie du nord-oueſt : l'autre moitié du bâtiment eſt deſtinée pour les princes : tous ces appartemens ſont voûtés, & l'on y trouve autant de ſolidité que d'intelligence. Cependant on reproche à la diſtribution quelques défauts, des pertes dans les coins, des fenêtres mal placées, des cheminées trop petites.

La ſéparation de l'appartement du

roi & de celui de la reine est formée par une galerie qui a 138 pieds de long, sur 42 pieds de large & 52 de hauteur.

Le roi fixa lui-même la grandeur du bâtiment à 900 palmes, & la forme à quatre cours égales & semblables; l'architecte eût choisi un autre plan, mais il n'a pas laissé de remplir celui-ci de la maniere la plus heureuse. Le roi n'y vouloit point de théâtre, mais la reine l'ayant ensuite demandé, Vanvitelli en fit construire un qui est très-beau.

On y compte cinq étages habitables; savoir, le rez-de-chaussée, les entresols, le bel étage, le second étage, & l'attique placé dans l'entablement. Par ce moyen l'on y pourra loger la cour la plus nombreuse, sans avoir besoin des bâtimens accessoires, tels que le grand commun de Versailles.

Les offices, les cuisines, les caves sont plus bas que le rez-de-chaussée; & il y a plusieurs ordres de souterrains: les premiers où sont les offices, ont sous leurs fenêtres des murs doubles, entre lesquels passe la lumiere pour éclairer les caves qui sont plus bas, ensorte que la lumiere arrive dans les caves en passant par les offices & dans l'épaisseur des

murs; c'eſt une pratique nouvelle, & commode pour un auſſi vaſte édifice.

Lorſque le roi d'Eſpagne partit de Naples, en 1760, on comptoit plus de 2000 hommes occupés aux travaux de Caſerte; il y en avoit encore 600 en 1765, parmi leſquels on comptoit 200 maçons ou tailleurs de pierre, 75 forçats, 165 Turcs, & 160 eſclaves baptiſés. On donnoit à ceux-ci quatre grains, ou trois ſous & demi par jour de plus qu'aux autres; ils étoient mieux habillés, & logés dans une eſpece de couvent qu'on appelle *Retiro d'Ercoli.* Le roi de Naples étant toujours en guerre avec les Barbareſques, a toujours de ces eſclaves ſur ſes galeres; il y a deux chebecs en mer, pour protéger les côtes & le commerce contre les corſaires, & le capitaine Pepe s'étoit rendu célebre par le grand nombre de ceux qu'il avoit pris. Au reſte on étoit fort peu content de leur travail à Caſerte. On employoit 250 hommes pour les garder; il y en avoit toujours qui s'échappoient, & il y en avoit peu qui travaillaſſent utilement.

Marbre de Caſerte. Comme on ne peut rien voir de plus riche que les marbres de Caſerte, on

ne sera pas fâché de savoir d'où on les a tirés.

Il y a d'abord des colonnes d'albâtre, qui viennent de *Jesuado*, à 10 lieues de Naples du côté de la Pouille, les colonnes de la chapelle sont d'un marbre jaune de *Castro nuovo*, en Sicile, qui approche beaucoup du jaune antique.

Les 98 colonnes doriques du portique du rez-de-chaussée, qui ont 18 pieds de fût, d'une seule piece, sont d'une belle pierre grise, veinée d'un jaune métallique, qu'on a fait venir de Palerme en Sicile, & qu'on appelle *Pietra di Beliemi.*

Les 24 colonnes du vestibule supérieur sont d'un marbre jaune d'*Apriceno*, dans la Pouille. Il y a une belle pierre de *Vetulano*, près de Bénévent, dans le royaume de Naples, qui approche de l'albâtre, & qui a servi dans le revêtement de l'escalier; on a tiré aussi beaucoup d'autres marbres des environs de Naples.

La plupart des bases & des chapiteaux des colonnes de l'escalier, avec les corniches, sont de marbre blanc, qu'on

a fait venir de Carrare ; une *Carretata* ou voiture de 25 palmes cubes revient à dix-huit ducats & demi, c'est-à-dire que le pied cube revient à 5 liv. 13 sous de France, rendu à Caserte.

On ne peut avoir une juste idée de la beauté & de la diversité des marbres qui se trouvent dans les royaumes de Naples & de Sicile, qu'en voyant dans les appartement du vieux château de Caserte 53 petites colonnes faites de différentes sortes de marbre on de pierres polies, tirées de ces royaumes.

La principale partie des pierres de taille a été tirée de la montagne de S. *Iorio*, près de Capoue, sur le *Volturno*. C'est-là que les Romains avoient déja pris celles de l'amphithéâtre de Capoue ; on appelloit cette carriere *Viri Lassi*, à cause de la fatigue des ouvriers.

La pierre douce ou le tuf dont les murs sont faits, se trouve à S. *Nicola La Strada* & à S. *Benedetto* à un mille du château.

Les carreaux, les tuiles & la brique se faisoient à Portici, & à Capoue.

Les sapins nécessaires pour les grandes poutres ont été tirés de Stilo dans la Calabre ; les châtaigniers se trouvent en abondance

abondance dans les bois circonvoiſins.

Le fer vient de l'île d'Elbe & des fours de la *Fellonica*; car ce ſont les mines de l'île d'Elbe qui fourniſſent du fer à une grande partie de l'Italie.

Avec toutes ces dépenſes on eſtimoit que le château fait & fermé, ne reviendroit pas à plus de deux millions de ducats, ou huit millions & demi, monnoie de France, non compris deux millions qu'on avoit employés pour amener les eaux : on avoit dépenſé 1400 mille ducats pour le château, & en tout huit millions depuis 1751, que l'ouvrage avoit commencé. On en étoit, en 1766, à l'attique dont l'entablement étoit formé; dans quelques endroits l'on travailloit encore au ſecond étage. En 1776 le château étoit entierement couvert, on travailloit dans l'intérieur. Dépenſe totale.

Le terrein occupé par ce château, avec ſes dépendances, eſt d'environ 86 *moggi*, ou 85 arpens de Paris, de 900 toiſes chacun.

Les jardins ont 500 toiſes de longueur; une allée de 1600 toiſes prolongée juſqu'à la montagne, doit être terminée par un pavillon ſur le penchant de la hauteur, un peu au-deſ-

ſous de la diſtribution des eaux.

Il y avoit encore en 1765 de vaſtes boſquets plantés autrefois par les ducs de Caſerte, en lauriers, chênes-verds, lauriers-roſe, érables, charmilles ; il y a ſur-tout un pavillon remarquable, appellé *Perneſta*, environné d'eau, où l'on alloit ſe promener, & qui étoit fort agréable.

Les jardins doivent être ornés de ſtatues de marbre ; il y avoit déja 76 platres dans un magaſin, & dans le nombre étoient des copies des ſtatues antiques les plus célebres, telles que l'Apollon, le Faune, le Gladiateur. Il y en avoit beaucoup qui n'étoient que des termes, parce que la reine qui n'aimoit point les nudités, entroit pour beaucoup dans l'arrangement des projets & des embelliſſemens de ce grand édifice. On aſſure en 1784 que le roi veut y placer toutes les belles ſtatues qu'il a à Rome, dans le palais Farneſe & dans la Farneſine.

Le *Belvedere* eſt un château très-ancien placé ſur la hauteur, au nord de Caſerte ; c'eſt-là où il faut être pour voir d'un coup d'œil, & le plan des jardins & les beautés de la plaine.

L'AQUEDUC fait pour amener des eaux à Caserte, a été un des grands ouvrages de Vanvitelli : il a plus de neuf lieues depuis les sources jusqu'aux jardins de Caserte, on l'appelle *Acquedotto Carolino.* Aqueduc de Caserte.

Les sources où l'on a été chercher l'eau pour l'amener au château, sont à 12 milles au levant de Caserte, audessous de la montagne appellée *Taburno* (*a*), dans la vallée qu'elle forme avec *monte Vergine*, & vers l'endroit où les Samnites firent passer les Romains sous les fourches caudines, comme nous l'avons dit T. VI, page 405. La source appellée *Sorgente de lo Sfizzo*, est la premiere; il s'y joint ensuite plusieurs autres sources qui sont dans l'endroit appellé *Airola*; ces eaux réunies dans un aqueduc traversent la *Faenza*, au pied du *Taburno*, sur un pont de trois arches, bâti en 1753; on y voit une inscription à l'honneur du roi & de la reine, *Carolus & Amalia*, &c.

Il y a ensuite dans la vallée de *Durazzano* une autre pont formé de trois

(a) L'eau de Carmignano qui va à Naples, prend sa source à peu près dans le même canton.

arches très-élevées, sur lequel l'aqueduc traverse la vallée par dessus un petit torrent, pour aller de la montagne appellée *Santa Agata de' Goti*, à la montagne de *Durazzano*. Entre *monte Longano* & les monts *Tifata*, où est l'ancienne Caserte, vers l'endroit appellé *monte di Garzano*, l'aqueduc traverse une vallée, & c'est-là où s'est fait le plus grand travail, je veux dire un pont de 1618 pieds de long & de 178 de hauteur, à trois étages, qui peut le disputer à tout ce qui nous est resté des Romains en ce genre.

Le premier rang est de 19 arches, le second de 27, & le plus haut de 43; les piliers qui forment les premieres arches, ont 32 pieds d'épaisseur en bas & 18 en haut. Ces premieres arches ont 44 pieds de hauteur; les dernieres en ont 53. La hauteur totale de l'ouvrage est de 178 pieds. L'ancien aqueduc des Romains appellé *Aqua Julia*, & qui passoit à peu près dans le même canton, pour aller à Capoue, étoit de 226 pieds plus bas que ce nouvel aqueduc, quoique vers la source l'ancien fût plus élevé de sept pieds.

La seule chose qu'on peut reprocher à Vanvitelli, c'est d'y avoir employé un tuf ou une pierre tendre avec des rangées de briques, mais cet usage est très-ancien dans le pays ; on s'en apperçoit à Herculanum & à Pompeii, & l'on continue à Naples d'employer cette pierre tendre, ce qui fait que les plus beaux édifices ne tardent pas à se dégrader.

Voici les inscriptions qui sont sous la grande arcade ; elles different un peu de celles qui avoient été gravées dans la description de Caserte.

Carolo utriusque Siciliæ Rege
Pio Felice Augusto
Et Amalia Regina
Spei Maximæ principum parente
Anno CIↃ IↃ CCLIII incœptum
Aquæ Juliæ revocandæ opus
Anno CIↃIↃCCLX consummatum
A fonte ipso per millia passuum XXVI
Quà rivo subterraneo
Interdum etiam cuniculis
Per transversas è solido saxo rupes actis
Quà amne trajecto
Et arcuatione multiplici
Specubus in longitudinem tantam suspensis

Aqua Julia illimis & faluberrima
Ad prætorium Cafertanum perducta
Principum & populorum deliciis fervitura
Anno CIƆIƆCCL.
Sub cura Lud. Vanvitelli,
Reg. Prim. Archi.

Qua magno Reip. bono
An. CIƆIƆCCXXXIV
Carolus Infans Hifpaniarum
In Expeditionem Neapol. profectus
Tranfduxerat victorem exercitum
Mox potitus Regnis utriufque Siciliæ
Rebufque Publicis ordinatis
Non Heic fornices trophæis onuftos
Sicuti decuiffet erexit,
Sed per quos aquam Juliam celebratiffimam,
Quam quondam in ufum coloniæ Capuæ
Auguftus Cæfar deduxerat,
Poftea disjectam ac diffipatam
In Domus Auguftæ oblectamentum
Suæque Campaniæ commodum
Molimine ingenti reduceret
Anno CIƆIƆCCL.
Sub cura Lud. Vanvitelli,
R. Prim. Archi.

Aqueducs de France. Nous n'avons point d'ouvrage moderne qui approche de cette magnifi-

tence ; l'aqueduc de Maintenon, 17 lieues au S. O. de Paris n'a jamais été achevé, & ce ſeroit le ſeul qu'on pourroit mettre en parallele. On voit encore avec étonnement, la partie qui fut faite vers 1686 ; c'eſt une ſuite de 42 arches, chacune de 40 pieds d'ouverture & de 60 pieds de hauteur, qui joignent les deux collines de Maintenon, ſur une longueur de 450 toiſes ; on aſſure que cet ouvrage a couté 22 millions (*a*) ; la largeur de cet aqueduc eſt de 45 pieds, & les piles ont 24 pieds d'épaiſſeur ; elles ſont renfoncées chacune par des contre-piliers & par des chaînes de pierre de taille, l'entre-deux eſt de moëllon & les voûtes de brique. Le troiſieme étage devoit avoir 2560 toiſes de longueur & 220 pieds de hauteur. Cette immenſe conſtruction étoit deſtinée à amener à Verſailles les eaux de la riviere d'Eure, depuis Pongoin, qui eſt à 40 mille toiſes de Verſailles ; ſuivant les nivellemens de la Hire, la riviere d'Eure y eſt de 80 pieds plus haute que le reſervoir de la grotte de

(a) Voyez l'ouvrage intitulé : *Des Canaux de navigation*, 1778, in-folio, page 294.

Verſailles (*a*). On voit encore au-delà de Maintenon pluſieurs excavations qui furent faites alors dans ce deſſein ; mais l'immenſité de l'ouvrage fit abandonner le projet, ſur-tout quand le roi fut obligé de porter ailleurs ſes troupes & ſes dépenſes.

Nous avons encore près de Verſailles l'acqueduc de Buc, compoſé de 19 arches ; mais il n'a que 210 toiſes de long & environ 40 pieds de hauteur.

Excavations conſidérables

Les ouvrages faits ſous terre pour l'acqueduc de Caſerte, ſont auſſi conſidérables que ceux qui ſont au deſſus. Il a fallu percer cinq fois la montagne ; la premiere fois à Prato ſur un eſpace de 1100 toiſes dans le tuf ; la ſeconde à Cieſco, dans la pierre vive, ſur un eſpace de 950 toiſes de longueur ; la troiſieme à la montagne *della Croce*, dans de la terre graſſe, & enſuite du roc vif, 350 toiſes ; la quatrieme à *Garzano*, dans le roc vif, 570 toiſes ; la cinquieme, dans la montagne de Caſerte à *Santa Barbara*, vers l'abbaye de S. Pierre, où étoit autrefois le temple de Jupiter Tifatin, ſur 230

(a) Il y en a une carte, par Jaillot en deux feuilles.

toises. Le Roi voulut lui-même en 1758, traverser la montagne de *Garzano*, par le canal couvert ou la galerie creusée dans le roc, jusqu'à la vallée de *Matalona* où sont les arcades ; il étoit accompagné de la reine & de toute la cour ; la grotte étoit illuminée, & ce fut une fête en réjouissance du succès de cette grande opération.

En conséquence de tous ces percemens (ou *Trafori*), l'on a été obligé de faire des puits de distance en distance, pour éclairer l'intérieur des voutes, & en déblayer les terres ; quelques-uns de ces puits ont jusqu'à 250 pieds de profondeur & 10 de diametre par en-bas, se réduisant à 4 pieds vers le haut. Ces puits avoient été dirigés par M. Vanvitelli, avec tant de précision, qu'ils tomboient tous exactement dans les galeries, quelque contournées que fussent les directions de l'aqueduc.

Dans les endroits où l'aqueduc ne traverse pas des montagnes, il est placé le long des hauteurs, à mi-côte, enfoncé de maniere qu'il y ait 12 à 15 pieds depuis le fond de l'aqueduc jusqu'à la surface, & presque par-tout il a fallu,

pour le loger ainsi, creuser dans le roc vif ou le caillou.

La longueur totale de l'aqueduc est de 21133 toises; la pente est d'un pied sur 4800. La quantité d'eau est de 3 pieds huit pouces de large, sur deux pieds cinq pouces de hauteur; on auroit pu facilement en avoir davantage, & l'intention du roi étoit de s'en procurer assez dans la suite, pour la conduire à Naples dans les parties élevées de la ville, où l'on en manque.

Le réservoir ou château-d'eau auquel cet aqueduc aboutit, sur la montagne au nord de Caserte, est à 1600 toises du château & à 400 pieds au-dessus du niveau de la cour.

Toutes ces grandes opérations de nivellement ont été faites avec un simple niveau à trois bouteilles de verre, sans lunette, & cependant elles se sont trouvées d'une exactitude surprenante, lorsqu'il a été question d'y introduire l'eau pour vérifier l'ouvrage.

Observations singulieres.

Le travail des aqueducs à Caserte a donné lieu à plusieurs observations singulieres; en creusant pour fonder les piles du grand arc, Vanvitelli trouva à 90 pieds de profondeur, une cave

où il y avoit quantité de corps morts. De quelle prodigieuse antiquité devoit être cette sépulture, puisque par les ouvrages des Romains on voit que le terrein, il y a deux mille ans, étoit déja à peu près le même qu'aujourd'hui? Combien a t-il fallu de siecles pour que les vallées, les aient comblé à 70 pieds de hauteur? car on ne peut guere supposer que ces corps aient été sous terre de plus de 20 pieds dans le principe. Le pilier de la grande arche qui est le plus éloigné de Caserte, est fondé, aussi-bien que le suivant, au-dedans de cette cave.

En faisant l'ouverture des aqueducs dans la montagne de *Santa Croce*, il sortit une moffete, ou vapeur empoisonnée, qui renversa les ouvriers; le premier resta mort; quatre autres eurent beaucoup de peine à en revenir, le grand air avec de grands brasiers de feu, y remedierent peu à peu.

Dans la montagne de *Garzano*, on trouva un espace de 20 pieds où la pierre étoit encore dans un état qui indiquoit sa formation; c'étoit une matiere sabloneuse, disposée par lits, de la même forme & de la même

nature que la pierre vive qui forme le reste de la montagne; mais cette matiere n'étoit point encore durcie comme les parties environnantes.

CHAPITRE XXII.

Du Royaume de Naples & de la Sicile.

JE n'ai pas pénétré dans l'intérieur du royaume de Naples; il est rare que les voyageurs aient cette curiosité, parce que les chemins y sont très-difficiles; mais on a commencé depuis quelques années à refaire ceux de la Calabre jusqu'à Reggio, & celui de l'Abruze. M. de Saint-Non a donné du royaume de Naples une description détaillée & intéressante dans le second volume du voyage pittoresque dont j'ai parlé plusieurs fois; je vais donner une idée de cette description.

On y donne d'abord une notice historique de la grande Grèce au temps des anciens, & l'on commence la descrip-

tion du royaume de Naples par Bénévent.

BÉNÉVENT est une ville qui fut célebre dans le moyen âge, par la puissance de ses ducs, qui rendirent Naples tributaire vers l'an 820. Bénévent passa sous le pouvoir du Saint-Siége l'an 1077; elle en dépend encore, quoiqu'enclavée dans le royaume de Naples, & à 25 lieues des limites de l'état ecclésiastique. On y va voir l'arc de triomphe de Trajan, un ancien amphithéâtre, & d'autres antiquités.

Les auteurs du voyage pittoresque vont ensuite à Monte Gargano dans la Pouille & à Monte S. Angelo, célebre par l'apparition de S. Michel en 493 ou en 586, dans une grotte fameuse où l'on venoit de toutes les parties de l'Europe. C'est-là qu'étoient venus les premiers chevaliers Normands qui fonderent les royaumes de Naples & de Sicile, & on a regardé ce lieu-là comme un des premiers sanctuaires de la catholicité. Voyez Mabillon, *Annales Benedict. an.* 708. nº 40; les Bollandistes au 29 septembre, & Monsignor Stefano Borgia, *Memorie Storiche della citta di Benevento. Roma* 1763, T. I, pag. 177. Nous en avons parlé à l'occasion du château Saint-

Ange. Cette montagne dont il est parlé dans Virgile (Æn. XII) & dans Horace, est à deux lieues de Manfredonia, ville maritime de la Pouille ou de la *Capitanata*. Nos voyageurs décrivent cette ville, ensuite le château de Barletta.

C'est vers Molfetta, cinq lieues plus loin, que M. l'abbé Fortis a trouvé une excellente nitriere dont on peut voir la description dans les nouvelles de la république des lettres, du 23 mars 1785, par M. de la Blancherie.

Les principaux objets qui suivent sont le lieu de la bataille de Cannes au bord de l'Offanto; Canossa, près de laquelle il y a des ruines antiques; la ville & le port de Bari; la ville & le port de Brindisi, célebre du temps de l'ancienne Rome, & où César assiégea Pompée. Otrante, Gallipoli, où se fait le plus grand commerce des huiles pour les manufactures. Tarente, autrefois ville superbe, mais où l'on ne trouve presque aucun monument d'antiquité. Le temple de Junon à Metaponte, dont il reste encore quinze colonnes; le territoire où étoit Héraclée dont on distingue à peine l'emplacement, & qui donne lieu à une dissertation dans l'ouvrage dont nous parlons.

Paſſant le Syris, un des plus grands fleuves du royaume de Naples, nos voyageurs vont à Corigliano où fut l'ancienne Sybaris, à la partie méridionale du golfe de Tarente. Il paroît que cette ville a été perdue dans les ſables que le Sybaris & le Crati y ont entaſſés; ils décrivent les atteliers de manne & de regliſſe qui ſont des productions du pays; Cotrone qui eſt l'ancienne *Crotona*, célebre par ſes athletes, mais dont il ne reſte aucun veſtige.

Le Capo delle Colonne, ainſi nommé à cauſe des reſtes du temple de Junon; l'ancienne Catanzaro, capitale de la Calabre ultérieure, où nos voyageurs trouvent occaſion de raconter le terrible tremblement de terre du 5 février 1783, d'après une lettre de M. Hamilton. Il y en a une relation plus complete faite par M. le commandeur de Dolomieu, & imprimée à Rome en 1784. Mais depuis ce temps-là, nous avons appris qu'il y avoit eu encore une ſecouſſe le 21 décembre 1784, preſque auſſi terrible que celle du 5 février 1783.

Reggio, vis-à-vis des côtes de la Sicile, une des premieres villes de la grande Grece, & la plus ancienne co-

lonie des Grecs en Italie, mais dont il ne reste aucune antiquité.

Le célebre & terrible écueil de Sylla formé par des roches aiguës, où l'onde & les courans venant se briser avec un bruit effroyable, ont donné lieu à ces fictions de chiens qui intimidoient autrefois les navigateurs par leurs hurlemens, & allongeoient leurs têtes redoutables pour dévorer les passans.

Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos & circumflectere cursus,
Quam semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam & Cæruleis canibus resonantia saxa.
Virg. Æneid. L. III.

Cosenza, capitale de la Calabre citérieure. La chartreuse de San Lorenzo, couvent riche & célebre; les cascades de Fiume Negro dans la principauté de Salerne.

Salerne, ville fameuse dont la situation fut chantée par tous les poëtes du siecle d'Auguste, si connue ensuite par l'école de médecine dès le commencement du 12e siecle. Le temple antique de Nocera; enfin les ruines de Pæstum dont nous allons parler, parce que

c'eſt le ſeul monument d'architecture grecque à portée de ceux qui font le voyage de Naples.

PESTI eſt un village ſitué à 20 lieues de Naples, dans le golfe de Salerne, à un mille de la mer, où l'on trouve de très-beaux reſtes d'antiquités ; ils ont été long-temps oubliés, parce qu'ils ne ſont pas ſur une route que les antiquaires & les curieux aient coutume de fréquenter ; mais on les admire généralement comme des monumens de la meilleure architecture grecque.

La ville appellée Pæſtum, παῖστος, avoit été appellée d'abord *Poſidonia* à l'honneur de Neptune ; elle étoit dans le pays des *Œnotrii* ; les Samnites y établirent une colonie ; les Lucaniens l'ayant enſuite occupée, elle formoit l'extrêmité occidentale de la Lucanie, & donnoit ſon nom à ce golfe, qu'on appelloit *Pæſtanius ſinus*. Solin dit que c'étoit une ville des anciens Doriens : Strabon dit qu'elle avoit été fondée par les Sibarites. Diodore de Sicile y fait aborder Hercule. Srabon parle d'un fameux temple de Junon, fondé par Jaſon, à l'embouchure du Silarus, connu des anciens par ſes eaux pétrifiantes ; c'eſt le Silo qui eſt à

une lieue de Pesti; & il nous apprend que cette ville fut envahie par les Samnites; elle fut prise par les Romains 274 ans avant Jesus-Christ. Alexandre, roi de Molosses, l'assiegea quatre ans après mais inutilement; elle eut ensuite le titre de ville municipale : elle est citée dans Tite-Live parmi celles qui furent utiles à la république après la bataille de Cannes. Jamblique cite plusieurs disciples de Pythagore qui étoient de cette ville. Virgile parle des roses qui fleurissoient deux fois l'année, *Biferique rosaria Pæsti* (G. IV. 119); & plusieurs autres auteurs les citent également, ce qui prouve que ces roses étoient vantées & recherchées à Rome.

Cette ville fut pillée en 930 par les Sarrasins qu'un duc de Gaieta avoit appellés à son secours, & qui étoient venus s'établir dans le pays, mais que l'on en chassoit alors à cause de leurs excès. Elle fut saccagée & presque détruite en 1080 par Robert Guichard, prince Normand; il démolit les anciens édifices, & enleva de belles colonnes de verd antique, pour en décorer une église qu'il bâtissoit.

Depuis cette époque, les ruines de Pæstum furent oubliées. Le baron Anto-

nini, dans sa description de la Lucanie, imprimée en 1745, avoit cherché à réveiller l'attention des curieux sur les ruines de Pæstum; mais, suivant M. Grosley, un jeune éleve d'un peintre de Naples fut le premier qui, en 1755, fit connoître les restes précieux d'architecture qu'on y voit; il étoit alors à *Capaccio*, village qui n'est qu'à deux lieues de Pesti; lorsque dans une promenade qu'il fit du côté de la mer, il apperçut du haut d'une colline des restes de murs & de portes de ville, des fragmens de temples & des colonnades très-remarquables; l'emplacement de ces ruines, qui depuis long-temps servoit de pâturage, n'étoit pas même cultivé; il étoit presque couvert de pierres & de broussailles. Ce jeune peintre excita la curiosité de son maître par le récit de ces monumens ignorés, & celui-ci les annonça d'une maniere qui excita l'attention. Le comte de Gazola, grand-maître de l'artillerie, en fit lever les plans & dessiner les élévations; mais M. Souflot est le premier qui ait dessiné en entier & avec soin les ruines de Pæstum, étant en Italie avec M. le marquis de Marigny en 1750, sur le récit qu'il en

avoit entendu faire au peintre Natalis.

Depuis ce temps-là plusieurs peintres ont été sur les lieux pour les peindre sous différens aspects. J'en ai vu différens tableaux chez don Antoine Joli, peintre & décorateur du théâtre de S. *Carlo*, parmi d'autres vues de Naples, de Venise, de Malte, de Madrid, &c. Un Anglois publia d'abord la découverte de Pæstum en 1761. M. Dumont, professeur d'architecture à Paris, publia ses planches en 1764, d'après les dessins de M. Souflot. M. Morghan, en 1767, fit graver six feuilles, d'après les dessins de M. Jolli, à Londres, chez White.

M. le chevalier Gray, ministre d'Angleterre à Naples, fit dessiner des vues, & F. Major publia en 1768, à Londres, 24 planches des ruines de Pæstum, avec des explications. Il parut en 1769 à Paris un ouvrage intitulé les Ruines de Pæstum ou de Possidonia, avec 48 planches (chez Jombert), pour lequel M. de Beost traduisit en françois les explications de l'ouvrage publié en anglois en 1768; on y joignit les planches de M. Dumont avec quelques autres, relatives aux environs de Naples. On peut voir aussi M. d'Hancarville, dans le premier volume de ses

antiquités étrusques, grecques & romaines du cabinet de M. Hamilton, & le voyage pittoresque.

J'ai placé à la suite de ce voyage un extrait des six gravures de M. Joli, que j'ai réduites à une seule planche.

La premiere de ces six feuilles présente la vue extérieure & intérieure de la porte septentrionale, la seule des quatre portes qui soit encore sur pied; au-dessus de la face extérieure il y a un dragon aîlé, & au-dessus de la face intérieure une demi-figure en bas-relief. On y voit une partie des murailles, qui sont formées de gros blocs de pierres, & dont l'enceinte, qui est carrée, s'est conservée presqu'en entier.

La seconde planche est une vue générale de l'emplacement de Pæstum, prise du côté du midi. On y distingue la forme carrée de l'enceinte des murs, les tours dont elle étoit garnie; la porte septentrionale qui est dans le milieu d'un des côtés du carré; les trois temples qui sont encore sur pied; les restes d'un amphithéâtre, & beaucoup de ruines informes.

La troisieme représente les trois temples vus de plus près, & par la partie orientale. La quatrieme & la cinquieme

ſont les vues intérieures du temple qui eſt dans le milieu. Il eſt exaſtile-hypetre (a), c'eſt-à-dire, qu'il a ſix colonnes de face, & qu'il eſt découvert & ſans voûte. La façade eſt couronnée par un fronton, dans le goût du Panthéon; ce temple eſt d'un ordre dorique, le premier qui a été employé; les colonnes ſont cannelées & ſans baſes, mais elles ſont élevées ſur trois marches ou trois ſocles qui ſont en retraite l'un ſur l'autre, tout autour du temple.

La ſixieme planche du recueil dont je parle, eſt la vue du temple exaſtile-péryptere, c'eſt-à-dire, ayant ſix colonnes de face, & entouré d'un ſeul rang de colonnes tout autour, ainſi que la maiſon carrée de Nîmes; celui-ci eſt à la partie occidentale de Pæſtum, & aſſez éloigné des deux autres.

Ces trois temples ſont découverts, en deſſus; il y a des colonnes tout autour; les entablemens, les frontons même ſont encore en place; l'architecture qui eſt du meilleur goût & du plus beau temps de la Grece, peut aller de pair avec les

(a) V. *Architettura di M. Vitruvio Pollione, colla traduzione e commento del Marcheſe Berardo Galiani, in Napoli* 1758, grand in-folio, page 104.

monumens d'Athenes, que M. le Roy a fait graver en 1758, & qui ont été aussi publiés postérieurement en Angleterre.

Les colonnes des trois temples de Pæstum ont à peine en hauteur cinq de leurs diametres, elles ne portent sur aucune base, ce qu'on regarde comme la preuve de la plus haute antiquité. La construction de ces temples paroît être voisine du temps où les Grecs perfectionnoient l'architecture des Egyptiens; M. le Roy a décrit un temple de Corinthe, dont les colonnes n'ont pas en hauteur quatre diametres, & qui devoit être encore plus ancien.

Le voyage de Sicile étoit encore plus rare & plus difficile de mon temps, que l'intérieur du royaume de Naples; mais depuis quelques années on connoît davantage cette île, & on la fréquente beaucoup plus: les ouvrages de M. Brydone, Rolland de la Platiere, Riedesel, le 4e volume du voyage pittoresque & sur-tout la grande description de M. Houel, peuvent donner toute satisfaction à cet égard; je ne dirai donc ici que peu de mots sur cette belle partie du voyage d'Italie.

LA SICILE eſt une île d'environ 50 lieues de long, qui a 1300 lieues carrées de ſuperficie, peuplée, à ce qu'on prétend, de 3 millions d'habitans. Elle eſt ſituée à l'extrêmité de l'Italie entre 37 & 38 degrés de latitude. Palerme qui en eſt la capitale, contient 160 mille ames; on dit même dans le pays 230. Le reſte de l'île renferme les choſes les plus curieuſes & & les plus célebres; le volcan du mont Etna; les reſtes d'Agrigente, les plus conſidérables qu'il y ait de l'antiquité; ceux de Taormina, de Segeſte, les mieux conſervées qu'il y ait; la grotte de la Sibylle près de Marſala; l'amphithéâtre de Catane, l'oreille de Denis le tyran, qui eſt une grotte immenſe à Syracuſe, & les autres antiquités de cette ville, autrefois la plus célebre de la Sicile; enfin cette île préſente des choſes plus curieuſes encore que le royaume de Naples.

Fin du ſeptieme Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.





